

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Belgique artistique et littéraire, tome 24 (n°70-72), Bruxelles, Juillet-Septembre 1911.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Georges Eekhoud	<i>Clowns et Graciosos</i>	5
J. Jobé	<i>Le Spiritisme en Afrique centrale.</i>	30
Émile-E. Piers	<i>Un hiver aux Lofoden (suite)</i>	34
Maurice Gauchez	<i>Luce</i>	46
S. Bonmariage	<i>Collectionneurs et Collections</i>	51
Michel Bodeux	<i>Le Nœud (suite)</i>	58
Léon Legavre	<i>Poèmes</i>	70
F.-Charles Morisseaux	<i>Le Douzième provisoire</i>	72
Les Livres belges : Paul André, Arthur Daxhelet		85
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	95
Ray Nyst	<i>Les Salons</i>	96
***	Memento.	
Jules de Hase	Causerie financière	
***	Bibliographie.	

Illustrations de Archipenko, Émile Baes, R. Deman, Alfred-Florent, Duriau, W. Jelly, Lucie Lambert, Lefauconnier, Nestor Outer et Taloueg.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Étranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

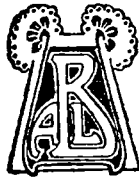
BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, Rue DANTE

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR**

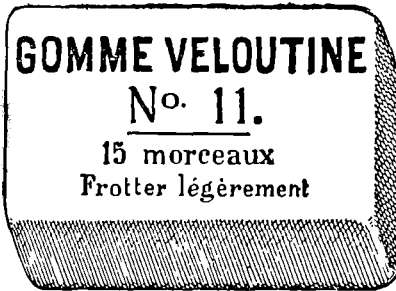
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

L'EXPANSION BELGE

CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

ON S'ABONNE

au prix de **12 francs l'an (15 francs pour l'étranger)**

à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXEL

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÈCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

PAPETERIES EN GROS

E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CaW's** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail ; —
2° L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La simplicité et la durée.

Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9452

L'EXPANSION BELGE

CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

ON S'ABONNE

au prix de **12 francs l'an (15 francs pour l'étranger)**

à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXEL

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

PAPETERIES EN GROS

E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CaW's** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail ; —
2° L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La simplicité et la durée.

Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9452



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.



LE MUSÉE DU LIVRE

Publication périodique de grand luxe

CONCERNANT la TYPOGRAPHIE, la LITHOGRAPHIE, la RELIURE,
la LIBRAIRIE, la BIBLIOGRAPHIE, les APPLICATIONS PHOTOGRA-
PHIQUES et les INDUSTRIES SE RATTACHANT A L'IMPRIMERIE

Elle consiste en un recueil de modèles, un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les articles de composition, le papier, la reliure, l'illustration, tout ce qui concerne la présentation du Livre, son ornementation et son habillement extérieur.

Paraissant trimestriellement

Prix de l'abonnement :

BELGIQUE ----- fr. 6.—
ÉTRANGER ----- 7.50

LE NUMÉRO : fr. 1.75

S'adresser à la Librairie Vve F. LARCIER, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

CHAUSSURES DE LUXE

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES

Bas de soie et de fil assortis aux bottines

ALPHONSE GOFFAUX

*Chasseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451

CH. DIEUDONNÉ

10, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Écrins, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries

Gâines pour armes de luxe et autres

MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.
R. Mgr le Prince Albert de Bel-
gique et de S. A. R. N^{me} la Prin-
cesse Clémentine. - - - - -

— 0 —
MAISON DE CONFIANCE
fondée en 1870

— 0 —
Téléphone 2727



PARIS 1878

•••• SPÉCIALITÉ ••••
pour Harnais de luxe, Selles
- de Cavaliers et de Dames,
Brides, Mors, Étriers, Licols,
- - Surfaix, Couvertures, - -
Caparaçons, Fouets et ustensiles
- - - - d'Écurie. - - - -

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

CASE A LOUER

Commerce d'Avaines et Fourrages

V^{VE} J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

ELOI MENSIERS

== *MARÉCHAL-FERRANT* ==

des Écuries de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES
(*QUARTIER LOUISE*)

PHOTOGRAPHIE D'ART

Benjamin COUPRIE

16, Rue Jean Stas

(QUARTIER LOUISE) BRUXELLES

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

BULLETIN MENSUEL

de l'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication, qui a commencé à paraître en janvier 1910, est la seule permettant de suivre, *mois par mois*, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

Conçue suivant un point de vue nouveau, elle publie des articles originaux à propos des travaux récents qui peuvent contribuer à l'explication des phénomènes de la vie sociale et qui paraissent, d'une part, en Biologie, en Physiologie, en Psychologie; d'autre part, dans les diverses Sciences sociales (Histoire, Droit, Économie politique, Science des religions, Ethnographie, etc.).

On y trouve, en outre, les comptes rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la Sociologie et de ses applications.

Enfin, un *Index mensuel* signale plus de 300 titres de livres, brochures et articles de périodiques, groupés systématiquement d'après les rubriques de classement de la Bibliothèque de l'Institut.

L'ensemble de la publication forme, au bout de l'année, un *fort volume de plus de 1500 pages de texte serré*.

Aux sommaires des *Archives Sociologiques* figurent déjà les noms si appréciés de MM. E. WAXWEILER, E. HOUZÉ, G. BOUCHE, P. MENZERATH, E. DUPRÉEL, J. DE DECKER, D. VARNOTTE, M. BOURQUIN, G. DE LEENER, G. SMETS, N. IVANITZKY, R. PETRUCCI, J. DEMOOR, CH. FASTREZ, A. VERMEYLEN, L. WODON, etc., etc.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : **10 francs**; Étranger : **12 francs**.

ÉDITEURS : **MISCH & THRON**, Bruxelles et Leipzig;
Marcel RIVIÈRE, Paris.

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME VINGT-QUATRIÈME

Juillet — Août — Septembre 1911

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME VINGT-QUATRIÈME

JUILLET — AOUT — SEPTEMBRE

1911



BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28

CLOWNS ET GRACIOSOS

Les bouffons dits « graciosos » jouent à peu près dans le théâtre espagnol de la glorieuse époque des Calderon et des Lope de Vega, le même rôle que les clowns dans l'admirable production dramatique anglaise au temps, quelque peu postérieur, des Shakespeare et des Ben Jonson. Ce sont des paysans, des domestiques, des apprentis et parfois des pitres pour de bon. Ils abondent dans les deux théâtres parce que le peuple, l'éternel grand enfant, était friand de pantalonnades et de scurrilités. Les auteurs étaient même forcés, quoi qu'ils en eussent, de sacrifier à cet engouement exagéré de la foule pour ses amuseurs favoris. Ils étaient tenus de leur faire la part léonine et d'introduire à tout prix des intermèdes grotesques dans leurs comédies et même dans leurs drames, tout comme les compositeurs lyriques d'il y a quelque cinquante ans se voyaient encore contraints par les exigences d'une clientèle pourtant élégante d'intercaler un ballet au moins dans leurs grands opéras. Le gracioso comme le clown était un personnage encombrant, convaincu de son importance, vaniteux et capricieux à l'égal de tous les enfants gâtés, tels les ténors à la mode d'aujourd'hui. Fort de sa popularité il faisait la loi. Clowns et graciosos prétendaient collaborer avec les poètes, et, non contents de les éclipser dans la faveur du parterre, il leur arriva de les supplanter auprès des belles. On sait que William Kemp, un des clowns célèbres au temps de Shakespeare, fut le rival du poète dans le cœur de lady Mary Fitton, la « dame noire » des *Sonnets*, la Rosaline de *Peines d'amour perdues*, qui fut aussi la maîtresse de Lord William Herbert, comte de Pembroke. Le grand seigneur, le génial poète, le clown à la mode ! Amoureuse éclectique, la grande dame s'était donnée successivement aux trois illustrations du jour. C'est à Mary Fitton que William Kemp dédia même son *Nine Days Wonder* (La Merveille

des Neuf Jours), le récit de la gigue qu'il exécuta durant neuf jours de Londres à Norwich, en costume de matassin, des grelots aux chevilles et aux poignets, accompagné de son joueur de tambourin, en ameutant les populations sur le parcours de son itinéraire comme l'on voit aujourd'hui les badauds s'écraser et faire la haie au passage des coureurs cyclistes. Norwich accueillit même comme un trophée les chausses sans doute imprégnées de sueur qu'il avait portées durant ce *raid* chorégraphique, et, au dire du critique danois George Brandès, cet « inexprimable » serait encore suspendu aux parois de l'hôtel de ville de la localité. Quelque fanatisme dont témoigne aujourd'hui la cohue sportive, nous sommes encore loin de pareille idolâtrie. Sur la scène du Cygne, du Taureau Rouge ou du Rideau, Kemp et ses confrères exécutaient une *jig* interminable assaisonnée de gros sel et de plaisanteries pimentées dont nos augustes de cirques ont peut-être perpétué les traditions saugrenues. Les clowns étaient, avec les petits chantres de Saint Paul et les Enfants de la chapelle royale, un des grands cauchemars de Shakespeare et des autres « élisabéthiens ». Non seulement ils étaient forcés de les subir, mais ils devaient même leur accorder un rôle prépondérant. Les œuvres du divin Will et celles du rare Ben Jonson, *Hamlet* entre autres, contiennent plus d'une amère récrimination contre ces concurrents insupportables. Les graciosos exerçaient à peu près la même tyrannie en Espagne et cela vers la même époque. Encore, si clowns et graciosos s'étaient contentés du rôle que leur avait réservé le poète, mais si ce rôle leur paraissait trop court et pour peu que le délirant enthousiasme des « groundlings » les y encourageât, ils y allaient de leur improvisation. De là sans doute dans le texte des œuvres de Shakespeare tant de passages insolites, de calembredaines ineptes, de bourdes grossières émanant à toute évidence des baladins et interpolées par les copistes dans la création du poète. Comme certains virtuoses du piano ou du violon profitent du point d'orgue que leur a ménagé le compositeur dans un concerto pour se répandre en fioritures et en acrobaties presque aussi longues que

toute l'œuvre même, les clowns s'éternisaient sur la scène et alternaient indéfiniment leurs saltations avec leurs jeux de mots. N'oublions point, pour excuser l'indulgence et la partialité des spectateurs à l'égard de leurs bouffons, que le théâtre proprement dit vient à peine d'être instauré, que les combats d'ours et de bouledogues font encore florès sur les rives de la Tamise et qu'il a fallu le génie du jeune Christophe Marlowe pour attirer aux représentations de son *Tamerlan* les apprentis et même les jeunes lords, habitués assidus des boucheries des « Parish Gardens ».

Cependant, que de jolis rôles étaient réservés aux clowns et combien d'excellents comiques s'en sont contentés depuis. Rappelons-nous les comédiens d'occasion dans le *Songe d'une nuit d'été*, le chaudronnier Christophe Sly de la *Mégère apprivoisée*, le jeune paysan niais et le pick-pocket Autolycus du *Conte d'Hiver*, le Fabio de la *Veillée des Rois* et le Lancelot Gobbo du *Marchand de Venise*.

Comme les maîtres anglais, les Espagnols ont introduit de merveilleux paysans et des drôles débordant de vie dans leurs œuvres dramatiques. La variété, le réalisme, le pittoresque, l'entrain, le caractère primesautier, le tic et le tour professionnels, l'humeur spécifique de ces personnages font même un digne pendant aux qualités des types analogues dans la galerie shakespearienne. Sous ce rapport, l'un et l'autre théâtre sont même bien supérieurs au théâtre classique français et comme les clowns des « Elisabethians », les *graciosos* des dramatises espagnols sous les trois premiers successeurs de Charles-Quint sont souvent plus vivants que ceux de Molière même. Tout au moins sont-ils plus franchement peuple et manant, préservent-ils mieux l'esprit, les habitudes de corps et de langage de leur caste. Comme leurs émules anglais, les poètes castillans s'efforcèrent de concilier le plus possible les goûts naïfs et puérils de leur public enfantin avec leur souci de logique, de vérité et de beauté. Les uns comme les autres, tenus de faire la part très large aux amuseurs, choyèrent donc tout particulièrement ces rôles de clowns ou de *graciosos*, tant au point de vue de la

conception que de la forme, ce qui fait que nombre de ces rôles comptent même parmi leurs meilleures créations. Forcés de mettre des rustres et des marouffes en scène, ils les ont voulu le plus vivants, le plus caractéristiques et le plus naturels possible. On dirait qu'ils les ont particulièrement choyés dans l'espoir de donner satisfaction à ceux qui les remplissaient et d'ôter à ceux-ci l'envie de grossir, d'égayer, ou de dénaturer leur personnage. De là des figures d'un réalisme savoureux et d'un relief irrésistible. Ces graciosos sont vraiment typés. Possédant les traits communs à leur caste ces marauds sont marqués néanmoins à leur cachet spécial. Ils affirment leur individualité. Les Nugne, Pélage, Ginès, les Tristan, les Clarin et les Chacon ne le cèdent en rien aux Pompée, aux Launce, aux Speed, aux Touchstone. Ce n'est pas que leur esprit soit toujours des plus relevés. Pas plus que le clown, le gracioso ne brille par la retenue et la décence. Quoique créés par des prêtres catholiques, voire des membres du Saint-Office, leur humour rappelle souvent l'effronterie des paysans d'Aristophane et certains de leurs gestes évoquent ceux des rustres dans les coins de kremesses des petits maîtres flamands. Ainsi le Gill dans la *Dévotion à la Croix* de Calderon tient des propos particulièrement risqués et se livre à une débauche de mots à double sens qui lui vaudraient certes aujourd'hui la réprobation de nos Pères La Pudeur. Le Chacon, si sympathique, de la *Perle de Séville* ne tarira point en considérations judicieuses mais d'un pittoresque par trop suggestif sur les fâcheuses conséquences que peut entraîner parfois la stricte observance de l'étiquette à la si pointilleuse cour d'Espagne. La coupe du Roi y était l'objet d'un respect tout particulier. Quand on la portait du lieu où elle était gardée à la table de Sa Majesté Très Catholique, il y avait toujours un huissier qui criait : *Copa !* et tout le monde était obligé de se découvrir et de saluer très bas comme au passage du Saint Sacrement. De là cette boutade de Chacon :

Quand Sa Majesté boit toute, la multitude des valets s'incline et jette en arrière la partie postérieure du corps; or, une

assemblée tout entière dans cette attitude, cela n'est pas sans inconvénient à la saison des marrons...

Et le gracioso de se livrer à des variations sur ce thème scabreux !

En revanche, que de jolis couplets et répliques dans ce rôle de Chacon, dévoué à son maître, comme les Scapin et les Mascarille le sont aux leurs. Ce n'est pas que ses conseils soient toujours fort galants. N'oublions pas que, de même que Sancho Pança de Don Quichotte, les valets du théâtre espagnol tendent à parodier la portée idéale de l'ouvrage et contrefont de la manière la plus piquante les sentiments exaltés de leurs maîtres. Chacon dira donc à Don Juan (1) :

Il y a mille femmes dans Séville, qui se chargeront de te consoler des dédains de ta cruelle. Je t'ai conseillé maintes fois de te délivrer de ce souci et de mettre du pays entre vous deux. Tu es fou d'un objet qui est tout esprit, subtil comme la pensée, en un mot un ange, un séraphin qui n'a pas de corps. Eh ! Morbleu ! Prends une femme bonne pour l'usage, pour le chaud, pour le froid, pour la plaisanterie et pour la réalité, pour la ville et pour la campagne, où il y ait du gras et du maigre, entrelardée comme le jambon ; voilà les femmes qui durent autant que les souliers de bon cuir. Où diable as-tu fourré ta pensée ? Ne vaut-il pas mieux une chose un peu plus commune ? Mais puisque tu la veux si délicate, as-tu vu dans des boîtes mignonnes, ces petits diabolins qui viennent de Flandre ? Voilà comme sont les femmelettes de cette espèce. C'est joli à la vue ; et l'on ne peut s'en servir. Eh ! choisis les bien drus ; pousse-les bien fort, et qu'ils se tiennent debout, quand même un bras vigoureux essaierait de les renverser.

Tous ces valets ont un peu le bon sens, l'esprit pratique, la sensualité égrillarde de Sancho Pança.

(1) Nous empruntons ce passage et les autres intercalés dans cet article aux traductions du théâtre espagnol, par La Beaumelle et Esménard, publiées dans la collection aujourd'hui rarissime des *Chefs-d'œuvre du Théâtre étranger*, 24 volumes. — Paris, Rappilly, éditeur, 1827.

Quand son maître, éperdu d'amour, aspire à la mort comme au seul soulagement :

Oh! que la mort vienne me délivrer ! Les malheureux n'ont pas besoin de vivre !

Chacon parodie cette exclamation en ces termes :

Oh! qu'une outre de vin vienne à moi, accompagnée d'un jambon ; c'est la seule manière de vivre que j'ambitionne !

Ils sont cependant poètes ou tout au moins rimeurs et improvisateurs adroits. A son maître qui lui demande s'il a été poète, Chacon de répondre :

Quatre fois. La première m'a coûté des coups de bâton. La deuxième, des prêtres vinrent m'exorciser comme si j'avais eu le diable dans le corps. La troisième, on me chassa de l'endroit, comme si j'avais la peste. La quatrième, il faut tout dire, un sonnet me valut une paire de gants.

Tristan, dans le *Chien du Jardinier*, un autre chef-d'œuvre de Lope, n'est pas moins dévoué à son maître et le traite avec la même familiarité. Voici l'originale recette qu'il lui donne pour n'être plus amoureux :

D'abord, vous devez prendre la ferme résolution d'oublier vos amours, sans penser que vous devez jamais y retourner ; car, s'il vous reste de l'espérance, il n'y a pas moyen de perdre le souvenir ; où l'espoir demeure, le changement ne peut pénétrer. Pourquoi est-il quelquefois si difficile d'oublier une femme ? C'est que la pensée du retour soutient l'existence de la tendresse. Ayez une résolution ferme, et tout le mouvement de l'imagination cessera aussitôt. N'avez-vous pas vu que quand le ressort d'une montre est à bout de chemin, les aiguilles s'arrêtent ? Ainsi fait l'amour quand le ressort de l'espérance ne le pousse plus.

Puis il engage Théodore, son patron, à penser aux défauts et non pas aux grâces de sa maîtresse :

Donc, ne vous la peignez plus ornée de tous ses atours, paraissant brillante sur un balcon ; ne vous représentez plus cette taille amincie par le tailleur, élevée par le cordonnier. Souvenez-vous du mot d'un sage : « L'art des marchands est la

moitié de la beauté ». Figurez-vous son corps comme celui d'un pénitent que l'on va soigner de ses coups de discipline, et non pas revêtu de ses riches habits. Réfléchissez aux défauts, c'est là le grand remède. A table, vous n'avez qu'à penser à quelque spectacle qui vous aura dégoûté ; votre appétit finira tout de suite...

On aura été frappé par l'âpreté, la férocité de cette allusion au corps mutilé du pénitent endommagé par la flagellation. C'est bien là une image congruente au génie espagnol. Elle demeure dans le mode de tout l'art de ce pays ardent et calciné, elle s'apparente à la peinture des Ribeira et des Goya. Nous en rencontrerons encore de nombreux exemples. Cette littérature a toujours un arrière-goût de sang et les caresses mêmes en sont félines. Cependant, Tristan poursuit sa démonstration et voici le moyen suprême à employer pour se guérir du mal d'amour. Le remède est vif mais radical :

Tel que vous me voyez, dit-il, j'ai aimé une maîtresse, s'il en fut jamais ; elle avait bien la cinquantaine, et, parmi ses autres attraits, une si énorme corpulence, que tous les papiers du greffe d'un tribunal y auraient été à l'aise. Que dis-je ? Les Grecs s'y seraient trouvés plus au large que dans le cheval de Troie. Vous avez entendu parler de ce noyer dont le vaste tronc contenait dans sa cavité un tisserand et sa famille : eh bien, c'était justement cela. Je voulais l'oublier ; ma perfide mémoire me rappelait toujours la blancheur de la fleur d'orange, du lis, de la neige, du jasmin, que sais-je ! Mais je lui jouai un bon tour, et, en homme de bon sens, je me mis à penser aux paniers des fruitières, aux vieilles malles, aux portemanteaux des messagers, si bien que mon amour et mes espérances se changèrent en dédain, et que, toute volumineuse qu'était ma maîtresse, il ne m'en resta rien dans l'esprit.

Cette dernière tirade n'est-elle pas tout à fait impayable ? Et combien cet humour, si loin de l'esprit français, se distingue aussi du comique anglais, des préoccupations macabres d'un Webster, par exemple, dont la *Duchesse de Malfi* offre quelques points de contact avec le *Chien du Jardinier*.

Dans l'une pièce comme dans l'autre une grande

dame s'est amourachée de son intendant ou de son secrétaire. Mais tandis que la duchesse de Malfi s'abandonne d'emblée à son penchant, la comtesse de Belflor lutte contre la passion et son orgueil l'égare jusqu'à se porter, par moments, à des violences sur cet inférieur qu'elle rougit d'avoir distingué. Souffleté jusqu'au sang par la charmante main de la comtesse, Théodore n'est pas loin de voir dans ces sévices une preuve de la tendresse dont il est l'objet et il l'excuse même auprès de son valet qui, tout Espagnol qu'il soit et donc enclin à l'indulgence pour des caresses un peu plus appuyées que d'autres, n'en trouve pas moins le procédé un peu vif de la part d'une dame de qualité :

Monsieur, dit Tristan, que Jeanne ou Lucie, jalouses, m'attaquent dans la fureur de leurs soupçons, qu'elles déchirent à beaux ongles de Dieu la chemise qu'elles m'ont donnée, qu'elles m'arrachent une poignée de cheveux ou m'égratignent la figure pour savoir si je ne leur ai pas fait quelque tricherie, ou pour s'en venger, à la bonne heure; telles gens, telles actions; mais que Mme la comtesse se manque à elle-même à ce point! par ma foi, c'est un peu trop fort!

Et pour consoler son maître, il puise un souvenir assez leste dans une mémoire qui en est d'ailleurs généreusement farcie :

On m'a raconté qu'un docteur, savant et professeur, avait une gouvernante et un domestique qui disputaient sans cesse. Ils se querellaient en dinant comme en soupant; pendant la nuit, ils l'empêchaient de dormir; le jour il ne pouvait étudier. Un matin qu'il faisait sa classe, il fut forcé de revenir chez lui; en entrant dans sa chambre sans y être attendu, il trouva laquais et gouvernante ensemble, en grand silence et parfaitement d'accord. Dieu soit loué! leur dit-il, une fois au moins je vous vois en paix. Il en sera de même un jour de vous deux, monsieur!

Et quand la comtesse a fait cadeau de 2,000 écus à Théodore pour qu'il s'achète des mouchoirs en échange de celui teint de son sang qu'elle a emporté comme souvenir (bien espagnol encore ce trait!)

Tristan déclare qu'à ce compte il aurait bien pris, lui, une douzaine de soufflets.

Dans le *Meilleur Alcade est le roi*, autre pièce célèbre de Lope, malgré le caractère profondément tragique de la trame générale, le personnage du gracioso, Pélage, un jeune porcher, est pourtant d'un grotesque plus appuyé que Chacon et Tristan. Nous ne nous arrêterons point à ses bourdes et à ses niaiseries, mais d'aventure il fait cependant preuve d'intelligence et de profondeur. La fiancée du jeune fermier, son maître, ayant été enlevée par le seigneur de l'endroit, quand l'amoureux se désespère d'avoir échoué dans ses démarches pour délivrer la bien-aimée, son valet le console en lui affirmant que le libertin n'a point encore triomphé de la résistance de la jeune fille.

— Mon cœur me le dit, soupire le fiancé; mais toi, comment sais-tu?...

— C'est, répond Pélage, qu'il nous l'aurait rendue tout de suite.

Un philosophe désabusé, profond observateur de la nature humaine, ne raisonnerait pas mieux que ce jocrisse.

Persévérer jusqu'à la mort, excellent drame encore de Lope de Vega, met en scène un type de valet à rapprocher des deux gaillards dégourdis que nous avons rencontrés plus haut. C'est Nugne, le valet du chevaleresque poète Mazias qui persévéra, jusqu'au trépas, dans un amour malheureux. Comme les autres, Nugne donnera également des conseils très pratiques à cet affolé d'amour; conseils que, comme de juste, celui-ci n'aura garde de suivre. Malgré son bon sens, le donneur d'avis est épris lui-même de la soubrette, ou plutôt de l'esclave de la dame en question. Une des plus jolies scènes de la pièce se passe même entre Nugne et Léonor, cette esclave. Détail encore bien espagnol, les esclaves moresques ou autres étaient marqués ou estampillés au visage avec un fer rouge; on peignait en noir leurs cicatrices. Le galant Nugne prétend que chez sa belle maîtresse ces stigmates font l'effet de mouches destinées à relever et à pimenter les charmes des coquettes.

— Tais-toi ; lui dit la jeune femme. Au lieu de vanter les attraits que j'ai, tu vas me parler de ces marques qui me défigurent et me rappellent le malheur de ma condition.

Mais le malicieux Nugne de lui répondre par cet apologue :

J'ai commencé, comme les gens d'esprit, par louer leurs défauts, pour pouvoir exagérer les beautés à mon aise. Une dame borgne disait à son amant, un jour : Vous ne m'aimez pas ; vous louez ma bouche, toujours jolie, qu'elle soit ouverte ou fermée ; mes cheveux vous semblent parfaits ; vous adorez mon front, et de mes yeux, vous n'en dites rien. Celui qui aime véritablement est charmé des défauts même de celle qu'il chérit. Les appas que j'ai n'ont pas besoin de vos louanges ; adressez vos compliments à mes pauvres yeux, ce sont eux qui peuvent vous en tenir compte ; célébrez surtout la beauté de celui que je n'ai plus. En vérité, pour un œil borgne, autant que je puis le voir, il ne manque pas de grâce dans le regard.

Léonor, piquée, clot le bec au railleur, et, pour changer de conversation, elle lui demande les vers destinés par son maître à la jeune dame. Mais d'abord, sont-ce bien des vers ?

— C'en sont positivement, répond le valet ; je l'ai vu les écrire. Il réfléchissait.

— La belle preuve ! se récrie la soubrette.

— De plus, il faisait des grimaces épouvantables en les griffonnant.

— Et les grimaces font qu'il composait des vers ? objecte Léonor à ces bizarres déductions.

— Ce n'est pas tout, poursuit l'autre, tout en alignant ses mots, il s'est rongé un ongle et demi.

— S'il écrit de cette manière, il n'a point de grandes dispositions naturelles ! constate la camériste en riant.

— Pardon, il en est plein, rectifie le loustic. Ah ! si tu avais vu comme moi un poète artificiel dans le travail de la composition, c'était bien autre chose ! Mon homme était dans son lit. Il avait devant lui un miroir, sur son nez des lunettes pour ne point se trop défigurer ; et cependant je ne sais si ce fut une attaque de paralysie qui lui tordit les yeux et la

bouche, mais à coup sûr le vers dont il accoucha lui fit souffrir plus de douleurs que je n'en ai jamais coûté à ma défunte mère.

Quand Mazias, ne pouvant obtenir la jeune fille qu'il aime, celle-ci étant fiancée à un autre seigneur, le roi qui le protège lui a donné, à titre de compensation, la croix de Saint-Jacques, Nugne s'efforce de démontrer au pauvre évincé que l'honneur qu'on lui confère vaut mieux que la femme, ou tout au moins que l'un vaut l'autre :

Au fond, c'est la même chose; au lieu de la croix du mariage on vous a donné la croix de Saint-Jacques. La plus grande différence, tout respect à part, c'est qu'au lieu de s'obliger à combattre sa femme, on s'oblige à combattre les Mores. Ici, on a l'épée écarlate, là, la palme du martyr; l'une s'attache sur les habits, l'autre s'attache à l'âme et ne cesse de la tourmenter. Laquelle des deux a des devoirs plus pénibles? Il faut l'avoir essayé pour le savoir. Mais une ressemblance qu'ont les deux confréries, c'est que, comme les chevaliers, les maris devraient avoir toujours leur femme comme leur croix à leur côté et près de leur cœur. C'est le plus sûr, et j'en connais pourtant plusieurs qui portent cette croix sur leurs épaules. Mes amis, placez-la comme les chevaliers, et celle qui vous pèse tant, vous ne la trouverez que trop légère.

Ailleurs, Nugne préconisera le changement et la nouveauté. On aura remarqué déjà que les anecdotes interviennent pour beaucoup dans l'esprit d'à-propos du gracioso espagnol. Comme le digne Sam Wheeler du *Pickwick* de Dickens, chaque situation, chaque argument leur est prétexte à historiettes :

— Vous n'estimez pas la nouveauté? dit donc Nugne à son maître. Je vis un jour, moi qui vous parle, une dame que j'avais connue édentée, et qui porte à présent un ratelier magnifique et je lui dis : Vous avez tort d'employer un ivoire étranger à remplacer les perles qui vous manquaient. Ma foi, me dit-elle, j'avais ces dents-là depuis si longtemps, que je les ai changées pour celles-ci, par amour de la nouveauté.

L'incorrigible railleur dira encore à l'appui de sa thèse :

— Certaine femme est si bien pénétrée du besoin

de la nouveauté que, pour sembler plus nouvelle à son mari, elle aura, dès le matin, l'attention délicate de s'envoler hors de chez elle pour toute la journée ; mais après tout, au bout d'un an au plus tôt, une femme est une table, un banc, un buffet ; elle devient un meuble si elle ne donne pas de soucis. Ah ! la nouveauté est une belle chose !

Cela n'empêche le farceur de cacher, sous sa nature enjouée, un cœur profondément dévoué aux intérêts de son maître. Quelle scène charmante encore que celle où il lui raconte, non sans le taquiner, qu'il a rencontré Claire, la belle adorée, en voiture avec sa soubrette. Son récit débute sur un ton ampoulé et dithyrambique qui semble parodier l'exaltation amoureuse et poétique de Mazias :

— Claire, en personne, seigneur, dans une voiture avec Léonor, où si vous voulez dans une sphère de lumière, a sillonné la poussière du grand chemin ou a émaillé de mille fleurs variées les ornières de ses routes. Claire avait deux yeux qui auraient pu être deux étoiles de la nuit, et même deux soleils du jour. Elle m'a regardé et j'ai été surpris qu'elle se servît d'aussi beaux yeux pour regarder un homme comme moi, mais sans doute elle n'en avait pas d'autres qui fussent plus à sa portée. Léonor m'a regardé aussi ; alors j'ai senti je ne sais quelles flèches qui ont pénétré jusque dans mon tendre cœur. J'ai cru que ses regards étaient un signe, je me suis approché soudain...

— Tu as bien fait, l'interrompt Mazias.

— Et si bien qu'arrivé auprès d'elles, elles ont tiré le rideau de la portière avec tant de rudesse que la soie ou les mains m'ont presque emporté le nez.

— Si tu avançais ainsi la tête, dit Mazias, ne devinai-tu pas, Nugne, que cet ange serait choqué de voir qu'un être terrestre s'approchât de son trône divin ?

— Trône ou non, mon nez fut choqué à son tour et cette partie la plus insignifiante, la moins expressive du visage n'en est pas moins la plus sensible, celle qu'offense davantage la douleur. Est-il encore droit ?

Egoïste comme tous les amoureux, le nez plus ou moins endommagé de son domestique est bien le cadet des soucis de Mazias.

— Dis-moi, mon cher Nugne, quelle impression a ressentie cette heureuse tête, lorsqu'à l'étrier de la voiture les lis adorables de ces mains divines s'en sont rapprochées ?

— J'ai senti très exactement ce que vous sentiriez vous-même si un lis de pierre vous enlevait le nez.

— Ah ! que n'ai-je été assez heureux pour recevoir de cette belle main, de ce cristal, de ces roses, une pareille faveur !

— Vous appelez cela une faveur ! Or bien je veux vous donner de l'envie. Je les ai suivies et elles sont descendues au premier jardin ; et comme Claire mettait pied à terre, je ne sais si c'était précipitation ou négligence, j'ai vu...

— Nugne, veux-tu me vendre tes yeux ?

— Je n'ai point envie de m'en défaire.

— Dis-moi, dis-moi vite, ce que tu as vu ?

— J'ai vu une belle paire de bottes de veau ciré que portait le cocher qui les aidait à descendre.

— Rien que cela !

— Ah ! vous attendiez peut-être des souliers de maroquin enfermant un pied mignon sous des broderies de cœurs et de flèches en or et en argent. Vous vous attendiez à savoir s'il y avait des festons ou des dentelles pour orner son dernier vêtement. Je n'en sais rien.

— Je ne veux plus acheter tes yeux !

— Je vous ferais meilleur marché de mon nez ; il est trop exposé aux coups de rideau.

— Qu'un cocher ait ce bonheur de pouvoir tenir un ange entre ses bras !

— N'avez-vous pas vu des porteurs d'eau avec leurs habits de bure prendre des dames à bras-le-corps pour les placer sur les selles de leurs haque-nées ?

— C'est un bonheur que mérite leur innocence.

— Les cochers et les porteurs d'eau sont comme les sacristains des églises ; ils placent et déplacent les images, mais n'y font jamais leurs prières.

Et quand Mazias parle de courir à la recherche des deux femmes, Nugne lui dit :

— A votre aise, mais je mettrai, par précaution, un chapeau sur mon nez.

— Claire peut-elle offenser ? demande l'amoureux.

— Elle frappe fort ! constate le railleur.

Toute cette scène n'est-elle pas adorable de verve taquine et l'esprit de Lope de Vega ne s'y apparente-t-il pas au plus délicieux humour de Shakespeare ? Ce Nugne est, certes, un proche parent de Mercutio, de Benedict, voire de Puck.

Mais de toutes les pièces de Lope de Vega, c'est peut-être *Fontovéjune* qui répand, sur un fond atroce et tragique s'il en fut, les inventions les plus fraîches, les plus agrestes, les plus badines et joviales. Mengo, le jeune rustre, est au moins aussi réussi que les personnages que nous venons d'étudier. Comme tant d'autres paysans du théâtre espagnol, il se pique de s'y connaître en poésie. Et que l'on n'en conclue pas à une anomalie ou à un manque de vérité chez Lope. Rien n'est plus juste au contraire. La race espagnole est poétique, comme l'italienne et l'allemande ; les gens du peuple, porteurs d'eau, muletiers, bandits et picaros eurent de tout temps le goût des vers. Mengo est donc fort bien venu de se moquer du méchant épithalame, composé par Barrildo pour célébrer les noces de Laurence et de Frondose. Mis au défi, il improvise sur l'heure des vers assurément mieux tournés. Il n'en est pas plus fier pour cela et ce rimeur en sabots montre même une modestie que l'on souhaiterait à nos plumitifs bourgeois. D'aucuns trouveront qu'il ravale même trop le don de poésie :

A vous dire vrai, voici ce que je pense de nous autres poètes. N'avez-vous pas vu un faiseur de beignets jeter des morceaux de pâte dans l'huile brûlante jusqu'à ce que la poêle soit remplie ? Les uns sont enflés, d'autres boiteux ou bossus, d'autres gauches ; les uns sont bien frits, on en trouve aussi de crus et de brûlés. Il en est de même du poète qui travaille les idées ou la pâte que le sujet lui fournit. Il va jetant à la hâte les vers dans la poêle du papier ; il espère que le miel de la rime

couvrira tous les défauts ; mais lorsqu'il veut les exposer sur son éventaire, personne n'en veut et ils ne peuvent être avalés que par celui qui les a faits.

Laurence, la petite paysanne, aussi sage que jolie, capable aussi d'énergie et d'héroïsme au point d'en remontrer aux hommes, a longtemps repoussé les prétendants à sa main et, à plus forte raison, les propositions malhonnêtes du seigneur de l'endroit. Ce charmant discours, véritable tableau de la frugalité idyllique espagnole, n'est-il pas à rapprocher de telle description naïvement sensuelle que le chœur des paysans de la campagne athénienne fait de son bien-être à la fin de la *Paix* d'Aristophane :

Je suis une jeune poulette, disent-ils, mais pardi ! je ne suis pas assez tendre pour sa révérence le commandeur. J'aime mieux mettre au feu un morceau de lard aux œufs pour mon déjeuner et le manger avec du pain que j'ai pétri moi-même, voler à ma mère un verre de vin de la jarre cachetée ; j'aime mieux, à midi, voir mon bouilli s'agiter au milieu des choux et, si je suis fatiguée de mon travail, unir quelques aubergines à un morceau de lard ; j'aime mieux, après un léger goûter, pendant que je travaille au souper, décrocher quelques raisins de ma vigne (que Dieu garde de grêle !) ; j'aime mieux manger, le soir, une salade avec de l'huile et du piment et, ensuite, aller contente au lit, après avoir fait mes prières et répété, du fond du cœur, mon « Ne nous induisez point en tentation », que toutes les sortises d'amour et de tendresse que me content ces mauvais sujets. Avec tous leurs soins, ils ne tâchent à autre chose qu'à nous donner des chagrins éternels, et cela pour voir eux-mêmes arriver la nuit avec plaisir et le matin avec dégoût.

La réplique de Pascale, l'amie de Laurence, est peut-être plus gentille, plus parfumée encore d'agrestes et piquants arômes :

Tu as bien raison, Laurence, lorsqu'ils cessent de nous aimer, les hommes sont ingrats comme les moineaux de nos champs. Tu les as vus dans l'hiver, lorsque le froid a gelé la terre, descendre de leurs toits, en disant au laboureur : « Tu es biau, biau, biau ! » et venir manger les miettes sous sa table. Mais lorsque le printemps reparait et qu'ils voient les champs reverdir, oubliant les bienfaits qu'ils ont reçus, ils revolent sur

les toits et chantent à leurs hôtes : « Tu es un viau, viau, viau »; tels sont les hommes. Tant qu'ils nous désirent, nous sommes leur vie, leur existence, leur âme, leur cœur; mais une fois que le fossé est franchi, leurs astres sont pour eux des désastres et celles qui leur étaient chères pour la vie sont de la chair à jeter à la voirie.

Un petit chef-d'œuvre encore est le discours de bienvenue que l'alcade Estévan débite au seigneur de la bourgade, discours pittoresque, un tantinet ironique sous son expression laudative et respectueuse; vraiment le discours d'un notable intelligent et respectueux sans servilisme :

Seigneur, Fontovéjune et son corps municipal que vous daignez honorer de votre protection, vous supplient de bien vouloir accepter un petit présent que portent ces chars, plus brillants par les fleurs dont ils sont couverts, plus intéressants par notre bonne volonté qu'ils ne sont précieux par les dons qu'ils renferment. Vous y trouverez deux corbeilles de poterie fine, un troupeau tout entier d'oies qui passent la tête par les barreaux de leurs cages, pour chanter à l'envi votre valeur et votre gloire. Dix cochons salés et d'autres pièces de charcuterie dont l'odeur est, dans quelques occasions, plus agréable que celle des gants parfumés d'ambre; cent paires de chapons, des poules qui ont laissé dans le veuvage les coqs de tous les hameaux voisins. Nous n'avons ici ni armes, ni chevaux, ni riches harnachements brodés d'or pur. Nous ne vous offrons d'autre or que l'amour de vos vassaux et rien de plus pur que dix outres de vin vieux qui, même au milieu de l'hiver, si vous en doublez vos guerriers, leur donneront la force de résister au temps et à l'ennemi. Je ne vous rends point compte des fromages et des autres bagatelles, juste tribut des cœurs que vous avez gagnés, et bon prou vous fasse, à vous et à votre maison.

Ce loyalisme n'empêchera pas le suzerain de molester si cruellement vassaux et vassales qu'ils finiront par s'insurger contre lui, et que dans des scènes d'une indicible sauvagerie, où la soif de sang et de carnage se donne carrière avec cette frénésie inhérente à la race espagnole, et auxquelles je ne vois de pendant que la révolte de Jack Cade dans la seconde partie de *Henri VI* de Shakespeare, — il est

écharpé, traîné sur la claie, profané et mutilé de toute manière avec ses satellites.

C'est Laurence qui se mettra à la tête de la jacquerie. Elle avait résisté aux sicaires du commandeur qui voulaient l'enlever le jour même de la fête.

— N'a-t-il pas assez de toute la viande qu'on lui a présentée? demandait-elle à ces hommes en faisant allusion aux offrandes de la population à son seigneur.

— C'est de la vôtre qu'il a envie, déclarent cyniquement les soudards.

— Eh bien, qu'il crève de faim! répond-elle.

Mais elle a tout de même fini par être arrachée aux siens, puis violée.

Mengo, le gracioso de la pièce, cache sous ses dehors de courtaud épais et mafflu, sous une de ces natures adipeuses qui vont généralement de pair avec un caractère veule ou tout au moins apathique et insouciant, cache une âme fièrement trempée. Il l'a prouvé une première fois, en s'interposant entre une petite paysanne et les pourvoyeurs des plaisirs du commandeur, ce qui lui a valu d'être lié à un chêne avec sa propre ceinture dont il voulait se servir comme d'une fronde; puis, sur l'ordre du tyran, d'être flagellé avec les étrivières des selles des cavaliers. « Fouettez-le jusqu'à ce que les boucles se détachent! » ordonna le monstre, et ses satellites ne lui ont que trop obéi, si bien qu'après l'opération, au dire d'un des témoins, ils ont laissé la peau de l'infortuné Mengo plus noire que de l'encre et que lui-même, trouvant un âcre plaisir à plaisanter sur son supplice, comparera l'aspect de sa carcasse à des tranches de saumon frais ou prétendra qu'on peut voir les cardinaux sur lui sans aller à Rome; jouant sur le mot *cardenal*, qui signifie en espagnol cardinal et meurtrissure.

Après le massacre du commandeur, la population est menacée de représailles. On annonce l'approche des juges qui s'efforceront d'arracher, par la torture, aux insurgés les noms de leurs instigateurs et meneurs. En prévision de cette procédure, Estévan

fait même exécuter par ses administrés une sorte de simulacre de la torture, en les exhortant à endurer celle-ci sans trahir les meurtriers du commandeur et à ne répondre invariablement aux sommations les plus atroces que par le nom de leur bourgade : Fontovéjune.

Le jour venu, les personnes interrogées par le juge subissent victorieusement l'épreuve, les femmes, les vieillards et même les tout jeunes enfants opposent aux tortionnaires une intrépidité, une constance et une discrétion sublimes. On ne parvient à leur arracher un autre mot que Fontovéjune. Le gros Mengo, même, ce courtaud à moitié nu, ce boulot-là, comme l'appela le juge, est sorti à son honneur du redoutable interrogatoire; il a même mis une certaine malice, une coquetterie à se moquer de ses bourreaux, il a lassé leur patience, puis finalement les ayant leurrés, feignant de vouloir parler, quand ils le laisseront respirer, il leur dit Fontovéjunette! En espagnol : *Fuente Ovejunica* ! L'emploi de ce diminutif, en un moment aussi critique, ajoute on ne sait quel défi, quelle espièglerie à l'héroïsme du gros garçon. Aussi en une scène d'un caractère unique au théâtre, étrange mélange de comique et d'horreur, quand le patient sort à peu près nu, sanglant, meurtri, de la prison devant laquelle la foule anxieuse l'attendait, en prêtant l'oreille aux voix de l'intérieur, c'est à qui l'embrassera, le caressera, le dorlotera, le comblera de friandises et de vin fortifiant, mettra du baume sur ses plaies. Et le gaillard de se prêter à ces cajoleries, de se rendre intéressant et de gémir par instants aux lancinances de ses meurtrissures.

De tous les rôles de graciosos du théâtre espagnol, c'est peut-être celui-ci le plus caractéristique, le plus réussi, et la scène capitale dont je parle semble condenser le comique d'Aristophane avec l'on ne sait quelle ivresse sanguinaire, quelle grimace sardonique :

— Vive Mengo! Hourra! Hourra pour lui! Il l'a bien mérité!

Et Mengo, exagérant peut-être ses souffrances, ne

cesse de geindre en se tâtant les jointures et en se répandant en *aïe* ! et en *hélas* !

— Tiens, ami, bois et mange ! lui dit Barrildo.

— Aïe... Qu'est ceci ?

— De la confiture de citron !

— Aïe !

— Verse lui à boire !

— En voilà !

— Bon, cela passe bien !

— Donnez-lui encore à manger !

— Ah, mes amis !

— Encore ce verre à ma santé ! insiste Barrildo.

— Il boit à merveille !

— Qui bien nie, doit bien boire.

— En veux-tu encore ?

— Hélas, oui.

— Bois, mon brave Mengo, tu l'as bien gagné !

— Il avale d'un trait. Couvrons-le, il a froid !

— Veux-tu encore boire ?

— Oui... Aïe !

— Ne t'inquiètes pas. Quand il n'y en a plus, il y en a encore !

— Bois à ton plaisir, cela t'est dû... Qu'est-ce que tu éprouves ?

— J'ai la poitrine en feu. Rentrons, je sens que je m'enrhume.

Ne quittons pas cette œuvre admirable, sans signaler aussi une scène entre deux cultivateurs dans laquelle ceux-ci s'entretiennent de la récolte et de la température, comme le feraient encore les rustres d'aujourd'hui. C'est même ce contraste entre la sérénité et le calme patriarcal des paysans de Fontovéjune, avec la furie dont ils sont possédés ensuite, à la suite des crimes de leur mauvais maître, qui prête à tout le drame un accent si intense de vérité.

Comme peinture réaliste de l'Espagne rurale et guerrière à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècles, je ne vois à opposer à cette pièce qu'un des chefs-d'œuvre de Calderon : *L'Alcade de Zalameá*.

Dans cette pièce, justement célèbre, je ne m'arrêterai pas aux caractères principaux, admirés et com-

mentés à l'envi, l'alcade Pedro Crespo, Juan son fils, le général Figueroa, le hobereau Mendo, mais aux graciosos et aux figures de second plan. C'est d'abord le couple du soldat Rebolledo et de sa maîtresse, l'Étincelle. Celui-ci, personnage amoral, brave homme à tout faire, impulsif, joyeux et libertin, au demeurant le meilleur fils du monde. L'Étincelle est la digne compagne de ce joli garçon; type de fille dévouée jusqu'à l'aveuglement, comme le sont tant de femelles de vauriens. Pour suivre ce drôle, elle a quitté un service avantageux et facile chez un corrégidor et s'est faite cantinière; à un moment, afin de mieux le seconder dans une de ses entreprises, elle dépouillera même les vêtements de son sexe pour revêtir l'uniforme du soldat. Elle a des mots éminemment suggestifs qui la résument comme en un cri du cœur. Ainsi, lorsque son homme est menacé d'être passé par deux carrières de baguettes, elle s'exclame naïvement : « Cette fois-ci on me le rend estropié! »

Étincelle a la main leste et se fait respecter des autres soldats pour peu qu'ils s'aviseraient de marcher sur les brisées de Rebolledo. Celui-ci, en échange d'un service rendu à son capitaine, a obtenu pour elle le privilège de la « petite partie de jeu de la compagnie ».

Le monopole de ce jeu (la bouliche) était fort recherché par les soldats sous Philippe II; lorsque les chefs ne l'accordaient pas, le plus brave s'en emparait et, pour le lui enlever, il fallait se battre avec lui. Le poignard décidait la question. Étincelle est de taille à faire respecter son droit. La voilà qui se présente encore frémissante de colère à son amant et comme celui-ci l'interroge :

Peuh! Un pauvre diable qui vient d'être marqué de ma main! Il voulait me tricher; je me suis fâchée et je lui ai parlé avec ceci (*elle lui montre son poignard*) : pendant qu'on le panse chez le barbier, allons au corps de garde, où je te raconterai ce qui s'est passé.

Et de chanter en faisant claquer ses castagnettes. Par la suite impliqués tous deux dans une affaire de rapt et prêts à être mis à la torture, ils trouvent encore

le courage de plaisanter et de chantonner l'instrument du supplice.

Sans doute ce couple original était-il représenté par des *graciosos* ; de même Nuno, le domestique d'un gentillâtre aussi pauvre que vaniteux et jaloux de ses privilèges nobiliaires.

Savourons ce bout de dialogue entre le hobereau et son serviteur :

NUNO. — Depuis que je mange chez vous, votre table est toute divine : elle n'a ni commencement, ni milieu, ni fin.

MENGO. — Ce n'est pas de cela que je parle. Sache que l'être qui naît est la substance des aliments dont les pères se sont nourris.

NUNO. — Vos auteurs mangeaient donc ? Vous n'avez pas hérité d'eux cette habitude.

MENGO. — Ces aliments se convertissent en sang et chair. Si à l'origine de ma naissance le mien n'eût mangé que de l'ail et des oignons, j'en aurais tout de suite senti l'auteur et le germe de ma personne lui aurait dit : — Fi Monsieur ! Vous vous oubliez ! Songez que je ne veux pas être le résultat de ces vilénies !

NUNO. — Je conviens qu'il n'y a pas de doute...

MENGO. — Sur quoi ?

NUNO. — Eh bien ! qu'il n'y a pas de doute que la faim rend l'esprit très subtil.

MENGO. — Sot ! Est-ce que j'ai faim, moi ?

NUNO. — Ne vous fâchez pas, mon maître, si vous ne l'avez pas elle peut venir ; il est déjà trois heures et je crois que notre salive à tous deux pourrait servir pour enlever des taches.

MENGO. — Et pour cela tu crois que j'ai faim ? Que la canaille éprouve ce besoin, à la bonne heure ; mais nous ne sommes pas tous égaux. Un homme de ma sorte peut se passer de dîner.

NUNO. — Que ne suis-je noble comme vous ?

Cependant, Mendo est loin d'être aussi accommodant et pitoyable que le pauvre Hidalgo que servait Lazarille de Tormes, et le trop libre parler du valet lui attire un coup de poing au visage. Cette gourmande ne lui clot pas encore le bec :

Vous m'avez cassé deux dents ! bredouille l'incorrigible plaisant. En somme vous avez très bien fait ; ce sont des meubles inutiles quand on est à votre service !

Un joyeux gracioso aussi, est le *Ginès* du *Dernier Duel en Espagne*, encore une comédie de Calderon. Ginès reproche à son maître de ne pas le mettre dans ses confidences amoureuses; il menace même de le quitter et il le harcèle pour qu'il lui règle son compte :

Comment, depuis une année entière vous gardez tout pour vous, vous ne parlez qu'entre vos dents et jamais avec moi! Dès que la nuit arrive vous voilà disparu jusqu'au retour de l'aurore. Si vous revenez content, c'est votre affaire; si vous revenez triste, c'est moi qui paie la mauvaise humeur. Rossez-moi, je le veux bien; mais, au moins, dites-moi : « Une telle est un aspic, une furie. »

Alors à la bonne heure, mais être rossé et ne pas connaître la dame qui occupe votre pensée ! Mon humeur ne saurait y consentir.

Et l'infortuné Coquin du *Médecin de son honneur*, un bouffon professionnel celui-ci. Sa malechance l'a mis un jour sur la route de Pierre le Justicier ou le Cruel qui lui a dit :

Ton métier est de faire rire. Eh bien, faisons un marché... Chaque fois que tu m'auras fait rire, je te donnerai 100 écus, mais si d'ici un mois tu n'es point parvenu à me dérider je te fais arracher toutes les dents.

Et désormais le pauvre diable s'évertue mais en vain à faire rire le terrible monarque :

La nature permet que le taureau brame, que le lion rugisse, que l'âne braie, que le bœuf mugisse, etc., etc.; elle n'a permis de rire qu'à l'homme. Aristote définit même celui-ci « l'animal qui rit ». Et le roi, en dépit de l'art et de la nature, le roi seul ne veut pas rire.

Et à l'approche du terme fatal, en songeant aux tenailles qui menacent sa mâchoire, le malheureux de gémir :

Ah! que le Ciel ne m'accorde-t-il pour lui arracher un sourire toutes les tenailles du comique et de l'esprit.

Louis Perez de Gallice, une des œuvres les plus populaires de Calderon, contient aussi un excellent

gracioso, Pèdre, le valet de Louis Perez, qui, ayant encouru la rancune de son maître, n'a eu la vie sauve qu'à condition de ne plus jamais reparaître à ses yeux. Le drôle se le tient pour dit et se hâte de fuir mais les péripéties du drame le remettent continuellement sur le chemin de Perez, ce qui amène chez le bouffon des accès de consternation et des transes du plus haut comique.

Le théâtre et, en général, tout l'art espagnol est indulgent et même sympathique aux humbles, aux irréguliers, aux picaros, voire aux bandits. Dans la pièce précitée le héros est un caractère éminemment chevaleresque, loyal et magnanime; un brigand plein d'honneur, tel que Victor Hugo le reprit pour son *Hernani*.

Louis Perez a les vertus des temps héroïques, les vertus conciliables avec le brigandage et le mépris des lois et de la société. Il ne manque même pas d'une certaine probité, de quelque désintéressement dans son état. Ce mélange de sentiments incompatibles en apparence est encore un des phénomènes qui tiennent au pays. Dans un compte fourni à un négociant français pour une introduction frauduleuse de marchandises, les contrebandiers espagnols lui portèrent en compte 150 réaux de messes qu'ils avaient fait dire pour le succès de l'entreprise.

Dans *Rinconet et Cortadille*, nouvelle de Cervantès, un des héros dit à un jeune homme qu'il rencontre :

— Vous êtes donc voleur ?

— Oui, pour servir Dieu et les honnêtes gens.

— Peut-on servir Dieu ainsi ?

— Seigneur, je ne me mêle point de théologie, mais chacun doit le servir dans l'état auquel il est appelé.

Le même Cervantès ne nous montre-t-il pas dans sa pièce le *Ruffian Heureux*, une variété de Don Juan bien plus pendable que celui de Tirso de Molina, qui se convertit et devient un tel saint que le superflu de ses bonnes œuvres lui permet de racheter à l'enfer ses anciens compagnons et compagnes de débauche ?

Il y a mieux : le bandit prévaut sur le pénitent. C'est le cas du *Damné faite de foi*, de Tirso

de Molina. Après dix ans de pénitence et de macération, un anachorète perd tout à coup la grâce et se voit voué à la damnation, alors qu'un malandrin souillé d'impiétés, de meurtres et de stupres, obtient le pardon céleste par un cri de foi à l'article de la mort. Pareil exemple se retrouve à peu près dans la *Dévotion à la Croix*, de Calderon, que je citais au commencement de cette étude.

Dans un roman de Cervantès le seigneur Monipodio, supérieur des larrons de Séville et homme de grande expérience disait qu'il était d'un usage profitable de taire son pays, cacher sa naissance et changer de nom :

— Car, ajoutait-il, si ta chance tournait autrement qu'elle ne doit, il n'est pas bon de laisser inscrit sous paraphe de greffier et sur le livre des entrées : un tel, fils d'un tel habitant de tel endroit fut pendu, tel jour, ou fouetté, ou autre chose semblable, qui pour le moins sonne mal aux oreilles délicates.

Ces étranges accommodements tiennent au tempérament même de la race et à la température de l'époque. L'honneur du bandit prime l'honnêteté bourgeoise.

« L'Espagne du XVI^e siècle offrait un beau champ aux ambitions d'une âme libre et hardie, est-il dit dans un commentaire par M^{me} Arvède Barine, de *Lazarillo de Tormes*. Jamais et nulle part, dans aucun temps et aucun pays les chances de l'existence humaine n'ont été plus nombreuses, plus variées, plus singulières en bien et en mal. On pouvait remuer les pierreries à la pelle, parer sa grande salle de pièces d'or et en poser les voutes sur des piles de plats d'argent, ou être mendiant, faux perclus, diseur de patenôtres, coupeur de bourses, valet de ruffian, montreur de chiens savants, pour tout dire en un mot on pouvait être picaro affamé et déguenillé, mais « en » possession de cette glorieuse liberté auprès de » laquelle, comme le déclare un de ces gueux, tout » l'or et toutes les richesses de la terre sont de peu de » prix » et dont les fumées troublaient alors bien des cerveaux en Espagne, car beaucoup se firent aventu-

riers qui auraient pu vivre honnêtement. Plus d'un fils de famille s'échappa du logis paternel pour « s'en aller par ce monde de Dieu », si content de sa vie libre qu'au milieu de ses misères et de ses dangers il ne regrettait jamais l'ancienne aise et sécurité. »

« Pain d'autrui est pain de douleur, pain de sang, dit un autre picaro, quand même tu le recevrais de la main de ton propre père. »

Exagérations du sentiment individuel, de l'amour propre, du bon plaisir, du point d'honneur, autant de caractéristiques de ce peuple et partant de sa littérature. Picturalement cette psychologie se concentre dans les tableaux de Velasquez, de Murillo, de Goya. Dans ces superbes *Buveurs* et dans le *Jeune paysan rieur* du premier, et surtout dans quelques jeunes vauriens du second, par exemple dans un tableau célèbre de la Pinacothèque de Munich : deux polissons florissants mais déguenillés déjeunent dans une masure aussi délabrée que leurs nippes ; l'un découpe et dévore les tranches d'une pastèque, l'autre mordille, suspendue au-dessus de sa bouche une belle grappe de raisins dont un panier est plein à ses pieds et tous deux échangent un regard si fripon que l'on devine la provenance de leur régal.

C'est à pareilles figures délurées et farouches qu'il faut prêter le langage et la verve des graciosos de Lope et de Calderon comme les équipées des héros du roman picaresque.

GEORGES EEKHOUD.

LE SPIRITISME EN AFRIQUE CENTRALE

La colonne campait sur les frontières d'un territoire encore insoumis. Il y avait là une population nombreuse, forte, qui nous défiait avec l'orgueil d'un peuple encore jamais vaincu.

A la frontière opposée vivaient des tribus de même sang, également insoumises, contre lesquelles nos troupes marchaient. L'union de ces rameaux d'une même famille devait nous écraser sous l'empire du nombre; mais notre présence à la frontière que nous menacions sans jamais la franchir, retenait inutilisés quinze mille guerriers farouches et courageux, horde turbulente, indisciplinée, que l'inaction dissolvait peu à peu.

Nous occupions des campements successifs, abandonnés au fur et à mesure que les émanations d'un sol imprégné de déjections de toutes sortes rendaient le séjour dangereux.

S'il ne fallait pas attaquer, il importait de pouvoir se défendre. Nos campements comportaient une enceinte constituée par les abris continus des soldats : toitures et parois couvertes de paille; une meurtrière percée au-dessus de sa couchette indiquait à chaque homme sa place de combat.

L'enceinte avait la forme d'un quadrilatère; à l'intérieur étaient bâtis les abris des gradés et des Européens. Chaque côté du carré était occupé par un peloton que commandait un officier.

Depuis trois mois nous vivions une vie monotone et sans gloire, avec toutes les privations que la guerre entraîne, mais sans contact avec l'ennemi, sans aucune perspective de combat, une vie dépourvue des stimulants qui font oublier la souffrance et allègent le sacrifice.

C'était à la fin d'une journée sèche et chaude. La troupe, au repos, formait des groupes nombreux que divisaient les différences de race, de religion, ou

simplement les conflits momentanés que la vie en commun fait naître constamment.

Je me promenais de groupe en groupe. Il y a toujours à glaner en se mêlant à la vie des indigènes, sans compter que l'intérêt que porte un chef à ses soldats lui est rendu au centuple, en dévouement de toutes espèces.

Je vis d'abord les chrétiens, réunis dans un coin du campement, sans distinction d'origine ni de race, agenouillés devant des images pieuses et récitant en un chœur psalmodique, la prière du soir.

Tout près de là, une perche aussi haute que la forêt avait pu la fournir, était fichée dans le sol. Elle était surmontée d'une petite clochette dont les sons grêles appelaient à la prière tous ceux qui professaient la religion du Christ. Ainsi se prolonge, bien au delà du rayon d'action personnel, l'influence du missionnaire, gagnant des adeptes, faisant tache d'huile, soumettant peu à peu ces races dans l'enfance à une morale supérieure.

Plus loin, je vis les mahométans originaires du Maniema; ils doivent leur religion aux Arabes, qui introduisirent dans ce pays, avec la traite et l'esclavage, le Coran et les lois du prophète.

Eux aussi priaient, mais en silence. Assis sur le sol, autour d'un autel sur lequel un adepte sacrifiait une poule, ils ne proféraient aucun son, mais on distinguait le mouvement des lèvres, et leurs doigts égrenaient d'interminables chapelets.

Je traversai les groupes de païens, qu'aucune religion révélée n'avait encore touchés. Je les vis exécutant des danses lascives; j'entendis des poèmes naïfs, des plaintes, des mélopées, qu'accompagnait une musique sommaire, mais douce et harmonieuse.

J'allais mettre fin à ma promenade, lorsque mon attention fut attirée par un groupe singulier. Les soldats étaient assis en cercle; au centre, une assiette renfermant divers objets était déposée sur le sol. Un homme, courbé sur elle, les jambes raidies, les bras tendus, tenait l'assiette des deux mains. Un second, qui était debout, frappait l'une contre l'autre, dans un mouvement rythmique, deux lames de couteaux

indigènes, et prononçait des paroles incompréhensibles.

Après un moment, l'assiette se mit à tourner, en dépit des efforts que l'homme faisait pour la maintenir en place. Lui-même fut entraîné dans le mouvement de rotation et finit par être projeté sur le sol, tremblant et épuisé.

L'expérience recommença avec un second individu. Comme le premier, il céda au mouvement, puis il s'affaissa sur le sol, les mains crispées sur les bords de l'assiette, et figées, comme les bras et le corps, dans une raideur cataleptique.

L'opérateur lui rendit les sens et l'usage des membres, en le frappant vigoureusement sur la tête et les joues.

La crainte se lisait sur tous les visages. L'homme capable de produire un pareil prodige devait fatalement jouir sur les cerveaux frustes d'une influence morale qui pouvait être dangereuse. Je crus bon de la détruire.

J'examinai d'abord, un à un, les objets contenus dans l'assiette : un anneau en fer, recouvert d'un filigrane de cuivre, comme les indigènes en portent au bras et à la cheville, gisait dans de la farine de manioc; un morceau d'étoffe dérobaît le tout aux regards des curieux.

— Veux-tu travailler sur moi ?

— Oui, blanc !

Je me penchai et je saisis l'assiette; l'homme mania ses couteaux et prononça les paroles étranges.

Fut-ce influence réelle, ou simplement la crainte d'être vaincu dans cette lutte? Je ne sais! Mais un véritable courant électrique traversa mes membres. Il me fallut faire un violent effort de volonté pour réagir contre cette sensation. J'attendis deux fois, trois fois, le temps que l'opérateur avait mis pour coucher sur le sol les deux hommes qui m'avaient précédé.

L'assiette n'avait pas bougé.

Je me relevai en souriant, et je m'écriai : « Il n'y » a pas de force dans cette assiette! Ce sont les » hommes qui sont faibles! Non pas faibles des bras, » mais faibles d'esprit!

» Saisissez cette assiette avec énergie ; dites-vous
» bien : « Je ne veux pas qu'elle bouge », et elle ne
» bougera pas. »

— Lukuta te, mundele, lukuta te !

Tu ne mens pas blanc, tu ne mens pas ! répondirent les soldats, tout à fait ragaillardis.

Et le groupe se dispersa en riant, tandis que l'opérateur, honteux comme un voleur surpris en possession de son butin, s'éloignait sans mot dire.

* * *

Ce récit n'est point une fantaisie enfantée par mon imagination. Les faits sont rigoureusement exacts. Sans doute, l'anneau en fer, la farine et les paroles que je ne pus me faire traduire, n'inspirent aucune confiance. Ce sont, du reste, des détails sans importance. Les hommes, doués d'un pouvoir inexplicable, ont rarement échappé à la tentation de l'entourer de mensonges et d'imposture.

Mais l'assiette trouve son équivalent dans nos tables tournantes, et j'apporte aux effets magnétiques et hypnotiques que j'ai constatés toute la garantie de mon témoignage.

Ce phénomène est d'ailleurs un des plus simples parmi ceux constatés par des savants comme W. Crooker, reconnus vrai par des hommes comme le docteur Laponi.

Si la religion peut trancher dans le vif, en interdisant aux chrétiens de s'occuper de ces faits parce qu'ils doivent être l'œuvre de l'esprit du mal, la science ne peut adopter cette attitude. Peut-être que ces phénomènes, si étranges qu'ils nous paraissent, ne sont que des manifestations d'un sens encore en germe, dont l'humanité se glorifiera plus tard. Je signale le fait aux méditations des savants, qui tentent de donner aux phénomènes spirités une interprétation naturelle et scientifique.

J. JOBÉ.

UN HIVER AUX LOFODEN (1)

(Suite.)

25 mars.

Le climat s'adoucit peu à peu, et l'on parle déjà de la fin prochaine de la campagne de pêche.

Pour la première fois, je suis préoccupé, malgré moi, de mon retour imminent au pays.

L'hiver doit être oublié là-bas, et sans doute à cette heure, dans notre petit jardin, les premiers bourgeons frêles pointent aux branches des arbrisseaux.

Je songe à notre renouveau et à nos fleurs, pendant que nous sommes ici cinq hommes réunis autour d'une motte de terre que nous fixons avec des regards comiques d'enfants curieux.

Car quelqu'un soutient qu'il y a deux ans, au printemps, une plante a poussé là.

* * *

26 mars.

Ce matin, la mer calme et la température modérée ont déterminé la mobilisation générale de notre flotille de pêche; par centaines, les embarcations quittent la baie en une file interminable.

Ce qu'il souffle de vent ne suffit point à gonfler leurs voiles, et c'est à coups lourds d'avirons qu'elles s'éloignent vers le large.

Tant de journées infructueuses inutilement dépensées à terre, depuis le début de la campagne, avaient fini par décourager tout notre monde de travailleurs intéressants et laborieux: mais cette matinée, légèrement brumeuse, si propice à la grande pêche, semblait ranimer tous les courages et réveiller des espoirs nouveaux que les pêcheurs, d'ordinaire résignés et graves, traduisaient cette fois par des rires et des chants.

(1) Voyez *La Belgique Artistique et Littéraire* de mars 1911.

Ils chantaient, les hommes, en se rendant à la pêche, et, venant de l'eau, leurs chansons, lentes et rythmées suivant la cadence des rames, résonnaient mélancoliquement dans le matin gris...

A la fin, la longue procession flottante terminée et noyée dans les buées matinales, le vide, sur notre île, se fit complet et la solitude devint accablante; la journée durant, personne ne se montre dehors, si ce n'est, à de rares intervalles, que l'on aperçoit une forme humaine se profiler au loin sur quelque chemin étroit serpentant vers la mer. On se rend si bien compte, à ces heures, de ce que, en dehors de la grande pêche périodique, rien ici n'existe, et que, sans elle, cette île, sur la surface du globe, n'aurait vraiment aucune raison d'être...

Et j'ai souvent songé, pendant ces heures vides, à la sensation de cruelle monotonie et d'isolement pénible qu'un long séjour forcé sur ce coin de terre produirait chez ceux qui, pendant la période des jours d'été sans fin, seraient obligés de vivre ici, sans rien entendre au charme de ces lieux sauvages ni à la beauté fruste de ces masses imposantes, et des eaux immobiles et profondes qui les reflètent; chez ceux qui ne sauraient point, comme le moindre des gens d'ici, comprendre et aimer ce chant mystique, immense et solennel, du silence...

Dans nos bureaux et magasins on ne travaille que distraitemment, et uniquement en vue des préparatifs de la rentrée générale du soir; les rares conversations échangées se rapportent généralement à la pêche, à la discussion des probabilités de succès, eu égard aux conditions atmosphériques et à la situation des parages choisis par les pêcheurs; l'on finit par s'impatienter comme dans l'attente d'un événement d'importance.

A mesure que le soir s'avance, la température devient plus rigoureuse; blottis dans nos coins, nous subissons ce confort délicieux, fait de bien-être et d'égoïsme, de l'abri bien chauffé où l'on attend ceux qui, au large, peinent et luttent à cette heure, et souffrent peut-être du froid.

Un fort vent s'est levé; parfois, il secoue violem-

ment notre édifice de planches, et se rue ensuite dans la large cheminée avec un bruit inquiétant.

Soudain quelqu'un frappe bruyamment à la porte du bureau, et un homme, un vieux pêcheur, tenant son noroît à la main, vient vers nous; il semble en proie à une émotion violente et, visiblement pressé, il engage avec les maîtres un bref colloque; puis, précipitamment, il retourne vers la sortie et fait introduire une civière sur laquelle un de ses compagnons — un homme de grande taille — est étendu, inanimé.

On vient de le sortir de son canot, dans cet état, grelottant et tout transi.

A cause du danger que présenterait son transfert trop brusque dans un endroit surchauffé comme celui où nous nous tenons, on le garde pour le moment le plus possible à distance du feu.

Sa barbe, longue et touffue, ne forme qu'un bloc de glace et ses vêtements de haute mer sont couverts d'une épaisse couche givrée.

A plusieurs reprises, il dilate largement ses mâchoires, comme pour ranimer les nerfs paralysés de son visage.

Quelqu'un propose de lui faire prendre un verre d'alcool; mais l'homme, qui a compris, fait un geste négatif: il préférerait une tasse de thé chaud. Bientôt le contact de cette atmosphère bienfaisante le remet d'aplomb; il redresse sa haute taille et s'avance vers notre table de travail où l'on vient de déployer une carte marine.

Durant une demi-heure, devant le petit auditoire attentif réuni là, le marin fit le récit de sa rude journée en indiquant parfois sur la carte les points de repère où il faillit se perdre. Et, pendant qu'il parlait, de larges gouttes d'eau, coulant de sa barbe de glace, ruisselaient sur le papier cartonné, avec un bruit de tambourin.

Sans avoir pu juger, par moi-même, de l'importance et de l'intérêt des faits narrés, me trouvant à distance et étant d'ailleurs, à cette époque, encore peu familiarisé avec la langue du pays, je ne pus

m'empêcher d'admirer, chez ce rude pêcheur, la grande facilité d'élocution et le charme du verbe qui parurent, au même titre que le récit, intéresser si vivement ceux qui l'écoutaient.

Mais voilà qu'il se dispose à partir ; avec des mots simples, il remercie ceux qui l'ont aidé dans sa détresse.

En passant devant moi, l'un des frères B... s'avise tout à coup de rappeler le pêcheur qui déjà était devant la sortie.

— J'ai oublié, lui dit-il, de vous présenter notre étranger.

L'interpellé, revenant sur ses pas, dégage son lourd gant de laine de la main droite et, quand nous sommes face à face :

— Voici notre Belge, dont vous avez déjà entendu parler, dit le maître de céans ; et, me désignant le pêcheur : et voici Hans H..., ex-membre du Storting norvégien...

27 mars.

Il me tarde d'évoquer ici le souvenir de mes deux compagnons et amis de la première heure : les frères B..., nos agents norvégiens, auxquels il a été fait allusion parfois au cours de ces « notes ».

Chargés de fournir des renseignements circonstanciés sur tout ce qui était de nature à intéresser les initiateurs de notre expédition, ils adressaient régulièrement à la firme organisatrice des rapports — remarquables de clarté et de précision — rédigés en langue anglaise, et dont la seule lecture dénotait, de la part de leurs auteurs, outre un degré supérieur du sens des affaires, d'étonnantes qualités d'intelligence et de tact.

Je connaissais donc mes futurs amis avant de les avoir vus, et je savais en tout cas que j'allais rejoindre là des hommes de valeur.

J'ai hâte de dire qu'au cours de mon séjour dans leur contrée, mon opinion première n'a eu à se modifier à aucune occasion ni dans la moindre mesure : leur courtoisie était parfaite et leur supériorité, dans le domaine commercial, s'affirmait chaque jour davantage, suivant la marche des événements.

Au plus fort de nos déboires et à l'heure des revers pénibles qui affectent plus intensément suivant que l'on est éloigné de son pays et des siens, leur calme bien scandinave, et qu'ils possédaient à un degré égal, avait le don de rassurer et de reconforter le plus découragé d'entre nous.

Dédaigneux de toute flatterie, leur sympathie était naturelle et franche. Par fierté de race qui poussait chez eux le sentiment de l'amour-propre jusqu'aux inutiles sacrifices, avides d'aventures et de voyages, ils avaient tenu, l'un et l'autre, à se lancer très jeunes dans le tourbillon de la lutte pour l'existence ; dans ce domaine de l'activité et du travail, ils ne redoutaient aucun effort et comptaient essentiellement sur eux-mêmes, pendant leur temps d'exil, pour écarter ou vaincre les obstacles de la route.

A dix-sept ans, l'aîné s'en fut faire ses premières armes en Amérique, et l'autre, à pareil âge, alla parfaire ses études commerciales pratiques en Espagne.

Après plusieurs années d'absence, attirés par l'aimant puissant des rochers et des neiges du pays natal, ils étaient revenus, l'un après l'autre, de ces pays tumultueux et de mœurs si opposées aux leurs ; emplis de connaissances nouvelles et d'énergie grave et forte, mais le cœur très intact — toujours resté simple et bon, voué entièrement au foyer et à la grande patrie.

* * *

A eux deux ils assumaient exclusivement le service de la correspondance des divers offices commerciaux qu'ils dirigeaient, et savaient mettre à profit, à cet effet, la connaissance de six langues modernes.

Sur notre île, ils étaient un peu les maîtres et, depuis plusieurs générations, détenaient l'administration de presque tous les services publics ; ils assuraient notamment le service des transports maritimes, délivraient aux pêcheurs leur plaque de matricule, et, à défaut de mairie ou de maison commune, se chargeaient de consigner sur des registres officiels les actes de mutation, de naissance (très rares, il est vrai) ou de décès qui se produisaient dans leur localité.

Outre un commerce d'exportation d'importance primordiale, ils exploitaient encore une espèce de bazar, où la majorité des pêcheurs s'approvisionnaient de tout ce dont ils avaient besoin en vivres et en objets de première nécessité.

Sans compter qu'en qualité de propriétaires de la presque totalité des habitations établies sur leur petite île, ils procuraient chaque année — à prix d'or — le logement à de centaines de pêcheurs.

Ils étaient généralement craints et respectés, et leurs conseils, toujours désintéressés, faisaient loi dans la contrée.

* * *

Leur vénérable mère, qu'ils entourent d'un culte affectueux et vraiment touchant, nous a autorisés — quelques notables d'ici, et moi — à lui rendre visite aujourd'hui et à la complimenter à l'occasion du mariage de sa plus jeune fille, célébré ce matin même à Christiania; la mère, pour motif d'âge et de santé, et mes amis, les frères, par les exigences de leur besogne, n'avaient pu songer à se rendre dans la capitale où la jolie fiancée — que je n'avais qu'entrevue à peine, le soir de notre arrivée — était allée, conformément aux usages du pays, rejoindre seule son futur époux; depuis plusieurs semaines, en attendant l'heureux jour, elle résidait dans la grande ville, chez un membre de sa famille.

Nous nous étions préparés à cette visite comme à une fête ou à un événement joyeux et important; on s'était donc concerté et ce soir, en groupe, nous irons présenter nos hommages à celle qu'on appelle ici « la bonne dame ».

Arrivés au seuil de la porte, nous abandonnons nos bottes russes, genre spécial de chaussures en gutta-percha, à ouverture béante, et dont on se chausse ici pour marcher dans la neige.

Nous sommes introduits et reçus de cet accueil franc et simple, auquel se mêle un peu de timidité charmante, par la famille entière réunie là pour cette visite.

Elle est simple mais très confortablement aménagée, cette vaste chambre voûtée, aux poutres

énormes, tenant lieu de salon dans cette habitation de maître ; un peu partout sont disposées, par terre et sur les meubles, des étoffes décoratives, tressées ou découpées, la plupart curieuses et toutes étrangement compliquées ; ouvrages de femmes d'art et de patience et qui en disent long sur la durée et la monotonie des veillées d'hiver ici.

Un grand portrait photographié attire, dès en entrant, le regard : celui d'un homme d'âge mûr, au visage expressif et sympathique, la figure encadrée d'une barbe courte et touffue ; c'est le portrait du négociant Hans B..., le chef défunt de cette estimable famille, dont les gens de la région parlent avec respect et admiration.

Sa digne compagne, pendant les dix années de son veuvage, n'est jamais parvenue à se consoler de cette perte.

Après les présentations et les souhaits échangés, notre conversation comporte principalement la narration de toutes les nouvelles plus ou moins intéressantes que chacun de nous a reçues de son pays respectif ; mais la vieille dame, poussée par un sentiment touchant d'amour posthume, réussit à tout propos à y mêler le nom de « lui », et son regard se fixe alors, avec un sourire ému, sur l'image du cher disparu. On sent si bien que son influence et son autorité subsistent dans ce milieu familial, et qu'il est resté, malgré la mort, le chef aimé, lié toujours étroitement, par le culte du souvenir, à toutes les grandes décisions et les événements intimes du foyer.

*
* * *

On a fini de servir le thé, et je songe à prendre congé ; mais, de toutes parts, on nous invite à prendre place devant quelque table de jeux ; à certain moment, je me trouve presque seul, tous les visiteurs et les gens de la maison étant absorbés, dans chaque coin, par de laborieuses et interminables parties d'échecs.

Et, en attendant l'heure du souper auquel nous sommes conviés, j'ai eu le temps de lire tout un volume de contes de Bjoernstjerne-Bjoernson.

28 mars.

Par deux fois déjà, la démarche que je fais au bureau des postes, situé aux confins de l'île, a été inutile et sans effet ; depuis huit jours, je ne reçois aucun courrier.

Cette nuit, me dit-on, le paquebot-poste sera en rade, et demain, je m'obstine du moins à l'espérer, je serai plus favorisé.

Anxieux et visiblement contrarié, j'ai quitté plus tôt que d'ordinaire mes convives habituels du repas du soir et je suis allé me coucher.

La rigueur de la température et l'humidité naturelle de mon habitation bâtie sur le roc oblige, comme mesure élémentaire d'hygiène, à chauffer ici les appartements nuit et jour ; mais dans ma chambre trop étroite, l'air me manque, et, quoique l'établissement où je demeure soit ouvert au public, depuis mon installation je laisse régulièrement ma porte ouverte durant toute la nuit.

Vers minuit, je suis réveillé par un bruit de pas pesants venant du corridor en planches, et, avant d'avoir pu me redresser complètement, je vois dans le cadre de ma porte un être vivant ayant d'étroites ressemblances avec ces mannequins de neige dont la confection figure parmi les jeux d'hiver favoris de nos gamins.

Pareil spectacle d'un spectre, immobile et muet, dressé brusquement devant soi en pleine nuit, n'a, en lui-même, rien de rassurant ; dans tout autre lieu de n'importe quel endroit du globe, une apparition de cette espèce ferait frémir de peur de plus téméraires que moi ; mais, dans ce pays-ci, l'idée de fantômes pourrait seule hanter les esprits simples ; jamais l'hypothèse d'un malfaiteur s'introduisant nuitamment chez un étranger ne saurait trouver crédit.

Or, les fantômes, j'en gardais, même en ce moment la conviction, ne s'intéressent pas à moi, et, de voleurs ou de bandits, il n'y avait pas à les redouter ici ; si l'on s'avisait de le penser tout haut, cette population d'honnêtes gens en témoignerait son indignation.

Je me rappelle maintenant que le postier m'a annoncé, pour cette nuit, l'arrivée de la malle des *Vesteraalen* et je crois donc pouvoir m'expliquer le cas de mon intrus : débarqué, en pleine nuit, sous une rafale de neige, l'homme s'est empressé de chercher un gîte; n'ayant pu arriver à temps à l'hôtel dont les rares chambres, à chacun de ces passages, sont accaparées au plus vite et généralement d'avance, il prétexte une ignorance de la disposition des lieux pour s'introduire, malgré tout, quelque part où il pourrait se reposer jusqu'au petit jour.

Comme il se décide à entrer résolument dans ma chambre, je me mets à tousser, intentionnellement.

Mon homme s'arrête net, et murmure quelques mots : il ne s'excuse nullement et prétend avoir loué une chambre qu'on lui aurait dit être celle-ci !

— Voyons, dis-je au fantôme blanc, vous devez faire erreur; j'occupe cette chambre depuis deux mois; vous ne pouvez voir qu'avec difficulté ce qu'elle contient; je vous déclare qu'il n'y a ici qu'un petit lit où je suis couché; vous ne sauriez donc logiquement soutenir que cette chambre vous ait été donnée en location... avouez plutôt que vous avez peur d'être cette nuit sans abri.

Il avait détourné la tête que couvrait entièrement une coiffe en peau. et sans rien répondre, il fixa son regard sur le fourneau rougi de mon poêle ouvert.

— Voulez-vous boire un verre de whisky? lui dis-je encore.

La tête fit un geste négatif, et l'homme blanc, décidé, s'assit sur ma malle de voyage qui était d'ailleurs l'unique siège de mon appartement.

* * *

Je me suis, tranquillement et sans arrière-pensée, rendormi; et j'ai trouvé le lendemain, sur mon plancher, en souvenir du passage de mon mystérieux visiteur, une large mare de neige fondue.

31 mars.

J'avais dit un jour à Jens : lorsque, au cours d'une soirée d'arrière-saison, vous disposerez de quelques

heures de loisir que vous voudriez bien m'accorder, vous m'amènerez dans votre canot vers ce fjord, là-bas, tout au loin ; et je lui indiquai un groupe de rochers escarpés, découpés dans le bleu azuré de l'horizon, et dont les neiges ont le nom de résister longtemps, chaque année, aux assauts du soleil printanier

Il a appris mon prochain départ ; aujourd'hui il m'attend à la sortie du bureau :

— Si vous voulez, dit-il, ce soir, vers six heures.

— Ah, oui, fis-je, j'avais presque oublié. C'est entendu, j'irai vous rejoindre chez vous.

Avant l'heure dite, je suis devant sa cabane, située du côté opposé de l'île, très isolée au bord de l'eau.

Quand j'arrive, je le trouve devant sa barque, dont il vient d'achever la toilette.

— Vous voyez, me dit-il à brûle-pourpoint, lorsque je me suis approché, qu'il peut faire beau ici, dans ce pays, — et me prenant familièrement le bras, il me fait promener un regard circulaire sur le paysage silencieux qui nous entoure ; car chez les gens du Nord, la nature, en toute saison, suscite chaque fois de nouveaux enthousiasmes.

Combien aussi il disait vrai, le brave homme, et quelle impression de beauté majestueuse se dégageait, à cette heure, de sa pauvre chaumière inondée des rayons clairs d'un soleil de renouveau ; si petite au milieu de cet entourage grandiose, et se mirant si simplement dans l'immense fjord immobile.

La température était, en effet, délicieuse ; le ciel et l'eau étaient uniment bleus, et, au charme de la complète immobilité, se mêlait l'extrême douceur d'un climat nouveau, contrastant si complètement avec la légende des rigueurs de l'hiver arctique.

— Et chez vous, me demanda-t-il naïvement, en est-il de même ?

Partout ailleurs, probablement, la nature devait être en fête maintenant : nos bois, à cette époque, vibrent, dans le matin frais, des babillages assourdissants des oiselets et des froissements soyeux des premières feuilles sous les caresses du vent d'avril ; ce sont, là-bas, les clairières ensoleillées et les parfums

des jeunes fleurs ; et, dans les parcs reverdis, où, à l'heure du midi, l'on mène jouer les enfants, les étangs limpides dans lesquels évoluent des cygnes lents et orgueilleux.

Mais ici il n'y a ni arbres, ni oiseaux, ni fleurs, et l'on n'entend même point le léger bruit de la brise qui s'étouffe, en passant, sur les cimes des rochers et dans les dernières neiges ; c'est le règne majestueux du calme absolu.

Les jours se sont allongés avec une rapidité étonnante : durant les quelques semaines qui suivaient notre arrivée et qui paraissaient interminables d'ennui et d'obscurité effrayante, la lumière du jour faisait presque totalement défaut ; à présent, on y voit assez pour lire en plein air à dix heures du soir.

Et combien spéciale et étrange cette clarté qui, le soir surtout, vers l'heure du crépuscule, envahit notre île et pénètre à flots dans les intérieurs ; elle donne à tous les objets qu'elle inonde de lumière rose un aspect chimérique et démesuré.

Dans le ciel alors très pur pendant le jour, traînent des nuées vaporeuses et diaphanes qui, d'abord, s'attardent sur les crêtes des colosses de granit, puis, en s'étirant, descendent avec lenteur en s'accrochant aux flancs dégarnis des rocs d'où la neige fondante coule en lave transparente, et, enfin, glissent et se tiennent suspendues, jusqu'à la nuit, au ras des fjords.

La couleur de l'eau parfois s'assombrit et, sur le tard, tourne en bleu d'encre, cependant que, sous le feu du couchant, les montagnes, les collines, les creux sombres et immenses, se couvrent de teintes multicolores.

...Nous flottons depuis deux heures, sans que le moindre détail extérieur soit venu altérer l'aspect du décor grandiose qui nous entoure.

On avait mis bas les avirons, et, involontairement, on s'était accroupi au fond de la barque comme pour occuper le moins de place dans cette immensité silencieuse.

Depuis deux heures nous prêtons l'oreille, attentifs jusqu'à l'extase à cet hymne ininterrompu du silence...

Soudain, avec un regard peureux, le vieux Jens s'agite nerveusement et, ayant prestement rajusté les avirons, se remet à ramer très vite : — Là, dit-il, tout troublé et en m'indiquant d'un geste de la tête un endroit près de la lisière.

Je regarde et vois, en effet, un objet qui flotte là ; des planches... une quille... voyons, c'est un canot de pêche, la quille en l'air.

Nous étions distants encore de plusieurs mètres de cette barque mystérieuse. lorsque le vieux pousse tout à coup un cri d'horreur et me fait regarder la quille retournée : à des distances irrégulières cinq lames de couteaux y étaient plantées, profondément ; et, à travers l'eau limpide, on pouvait lire, en sens inverse, sur le devant du canot : N. 1382.

Très ému, le vieux loup de mer murmura des mots de malheur et de drame ; tout affolé par la lugubre apparition, la peur le gagna et il prétendit rentrer, en toute hâte...

Ce canot démantibulé, cette quille retournée, plantée de cinq couteaux, attestait un des multiples drames maritimes, terribles et ignorés, qui depuis des siècles ont rendu les parages des îles Lofoten tristement célèbres,

Surpris, un soir, par quelque brusque tempête, l'équipage de cette embarcation n'aura pu réussir à gagner le port ou à trouver un refuge quelconque ; sentant la mort menaçante et proche, tous alors, d'un geste de désespoir résolu, ont sorti de leur gaine leur large couteau...

Puis, lorsque la vague a eu raison du frêle canot et l'a renversé, les hommes, préparés d'instinct à cette lutte fatale avec la mort, ont planté dans la quille la lame de leur instrument de travail ; et, durant des heures peut-être, les deux mains cramponnées au manche, ils ont hurlé, jusqu'à épuisement de forces, au vain secours.

C'est ainsi qu'au nombre de lames relevées sur la quille d'un bateau naufragé, l'on établit de façon certaine le chiffre des victimes de ces sinistres cachés.

LUCE

Luce avait cinq ans. Elle n'était pas plus haute que ça. Des boucles blondes lui encadraient le visage et un grand tablier blanc l'habillait des pieds à la tête. Luce ne pleurait jamais car elle savait, pour s'être vue, un jour de grosse peine, dans la glace, que les larmes enlaidissent. Luce souriait volontiers; elle n'ignorait pas qu'elle avait l'air tout à fait gentil lorsque le retroussis de ses lèvres bien rouges laissait entrevoir le chapelet de ses petites dents. Quand elle était très chagrine, très désolée, elle recherchait les coins solitaires, les endroits où la pénombre régnait et, y traînant une chaise ou un tabouret, elle y restait à soupirer, à soupirer de plus en plus fort jusqu'à ce qu'on l'eût remarquée. Était-elle très gaie? Luce s'asseyait par terre, découvrait sans pudeur ses mollets et ses genoux et, serrant son petit ventre des mains, elle pouffait à grands éclats de rire. Luce était de bonne composition. Elle avait bon caractère et était toujours contente, pourvu qu'on lui laissât faire ce qu'elle désirait, pourvu qu'on ne s'opposât à aucune de ses fantaisies et pourvu qu'on ne lui présentât aucune observation. Luce avait cinq ans.

*
* *

C'était une petite reine; elle commandait à Marie, sa bonne, d'un ton autoritaire qui accentuait la gentillesse de son accent un peu zézayant; elle donnait des ordres à sa maman et, péremptoire, intimait le silence à son papa. A table, elle mangeait comme une grande personne; oh! des traces mordorées marquaient bien sur sa bavette les étapes successives, de l'assiette aux lèvres, d'un jaune d'œuf sur le plat! une larve de graisse y attestait bien le passage d'une sauce! une ombre verdâtre y rappelait bien le potage! Tout cela n'empêchait pas Luce de se servir de son propre couvert; si elle éclaboussait la nappe, maman

ou papa, Luce riait à cœur joie et, si on la regardait sévèrement, elle disait, contrite :

— Luce va pleurer!

Et papa et maman, effrayés, se dépêchaient de sourire. On ne pouvait pas dire que Luce fût une enfant « gâtée », car ayant un jour vu une poire « gâtée », Luce avait accoutumé de dire :

— Luce pas gâtée, trop vilain, ça! phrase qui faisait rire les parents de Luce.

En promenade, Luce affectait de se dandiner comme une dame; elle troussait ses jupons courts et prenait bien garde de ne pas les laisser trop près du sol poussiéreux ou boueux, même au risque de montrer ses jambes rondes et son petit pantalon brodé. Elle marchait bravement, trottinant menu, à côté de Marie ou de maman, sans vouloir donner la main, sauf quand il y avait des voitures, des gens ou des ouvriers. Les ouvriers, ces « pauv' zens », comme elle disait, lui inspiraient une frayeur extraordinaire. Jamais elle n'aurait voulu passer près d'un ouvrier sans se sentir la main dans celle d'une protectrice... Et, alors, si l'homme tournait le dos, Luce, rapidement, lui tirait la langue, un bout de langue toute rose et faisait « Na! » d'un petit air très satisfait.

Au salon, quand maman recevait, Luce s'occupait de surveiller Bébé, sa poupée, et lui faisait mille et mille observations, les unes sur sa toilette, les autres sur ses manières et, parfois, à haute voix, des confidences qui énervaient maman :

— « Bébé, sois sage; la dame est laide, mais elle va pâtir, car maman l'aime pas! » — « Bébé, tu vois la femme : elle a cinquante ans a dit maman! » — « Ça c'est pas une dame, papa a dit que c'est un sinze!... »

Au lit, Luce voulait qu'on lui donne la main pour qu'elle s'endorme et si, par hasard, on la retirait avant qu'elle ne fût assoupie tout à fait, Luce déclarait qu'« elle ne ferait pas dodo ce soir »!

Enfin, au jardin ou au parc, quand Luce pouvait jouer, Luce ne se roulait jamais par terre — « C'est sale! » —; Luce ne se fourrait jamais le doigt dans le nez — « Y n'y a des bêtes! » —; Luce ne courait

pas — « Ai saud ! » — ; Luce ne s'éloignait pas beaucoup — « Z'ai peur ! » —, et Luce ne parlait pas aux petites filles — « Peuh ! » —, car elle aimait trop de faire la coquette, la jolie et la mignonne près des petits garçons — « Y z'obéissent ! »

C'était une petite reine.

* * *

Or, ce matin-là, Luce et sa bonne, vers 11 heures, respiraient l'air tiède du mois de juin. Luce était vêtue de rose et, pour jouer, elle avait refusé de mettre le grand tablier blanc que Marie voulait lui attacher. Trois petits garçons entouraient Luce.

On jouait « cirque ». Luce avait pris le fouet d'un de ses compagnons et, placée au centre d'une circonférence que traçaient les trois gosses, elle commandait de la voix, du geste et de son arme les exercices aux « sevaux ». Luce était très fière. Les « sevaux » obéissaient si bien !

Puis n'y avait-il pas un petit inconnu, spectateur ingénu, qui contemplant les « ezercices » ? Mais à toujours tourner sur ses talons, la fillette finit par être lasse, un peu étourdie et, arrêtant de faire claquer son fouet, elle cria : « Pause ! » ce qui, séance tenante, métamorphosa les trois chevaux du cirque en trois clowns.

Luce, un peu à l'écart, regardait les folies de ses amis. C'est à ce moment que l'étranger s'approcha. Il tendit la main et dit « Bonjour ». Luce, sans prendre la main offerte, fit un sec petit « Bonzour ! » et tourna la tête.

— Tu t'appelles Luce ? continua le nouveau venu, moi, Paul !

Luce allait s'éloigner, quand Paul acheva :

— Tu es jolie !

Et Luce, lui tendant la main, conclut :

— Tu est zentil, toi ! Tu es seul ? Zoue avec nous ?

* * *

Mais un des petits amis de Luce refusa de faire le cheval. Il voulut, à son tour, être le « directeur du

cirque » ! Luce prit une attitude de princesse offensée. Elle dit simplement : « Veux pas moi ! » et, décidée, elle tapa du pied.

Alors, un des petits garçons réclama son fouet et laissant Luce avec Paul, le nouveau venu, les trois premiers compagnons, se tenant par le main et se retournant parfois, méprisants, se retirèrent.

Alors Luce, sans se départir de sa belle dignité, prononça :

— Viens, Paul. Laissons-les : c'est des vilains !

Et elle attira Paul près du banc d'où Marie, tricottant, la surveillait.

Ils convinrent de jouer à « monsieur et madame ». Ils entamèrent une longue et naïve conversation. Ils s'entretinrent, avec des réflexions comiques, de leurs relations mondaines. Luce parlait des amis de ses parents. Paul nommait ceux de sa maison. Parfois un nom leur était connu à tous deux. Ils s'étendaient plus longuement, imitaient les gestes, les manières et les voix, ridiculisaient les attitudes, répétaient des opinions entendues et s'amusaient énormément.

Puis, à un moment donné, Luce déclara qu'« elle serait fâchée, qu'elle aurait du chagrin et qu'elle bouderait ». Alors Paul, son mari, « essayerait de la consoler ».

Le jeu commença. Luce prit une attitude d'enfant maussade. Elle avança la lèvre inférieure et affecta de la retrousser. Elle tourna à demi le dos et, enfonçant ses poings fermés dans ses orbites, elle froissa ses paupières et ses yeux afin de les rougir comme s'ils avaient pleuré, puis elle attendit.

Paul s'approcha. Il demanda, l'air penaud, pourquoi sa « chérie » avait du chagrin ? Elle ne répondit pas, il s'assit près d'elle et parla longtemps. Il promit « le cirque à sa petite femme » si elle faisait risette. Il s'engagea à acheter un ou deux bébés si elle le désirait. Mais, comme il n'obtenait aucune réponse, il prit les mains de l'endolorie petite épouse et les caressa gauchement.

Luce, à ce moment, lui souffla :

— Sieds-toi et embrasse-moi !

Et Paul s'étant assis, timidement, posa un baiser

sur la joue de la petite fille. Alors, Luce, transformant sa figure, se jeta avec entrain sur les genoux de Paul et, lui enlaçant le cou de ses deux bras, elle lui embrassa le front, les joues, le nez et la bouche et elle criait, avec ardeur :

— Ze t'aime, ze t'aime, séri !

Marie, dressant la tête, demanda :

— Et bien, Luce, en voilà des manières !

Et Luce, ingénûment, répondit :

— Zut, Marie ! On joue à mari et femme. Ze suis maman, il est papa... C'est le matin et Luce n'est pas encore arrivée... Ze t'aime, séri !

Et Luce, fâchée de se voir emmenée par sa bonne, murmura, en se retournant pour faire un signe d'adieu à Paul :

— Luce n'a rien fait. Luce disait comme maman à papa. Luce a entendu !

MAURICE GAUCHEZ.

COLLECTIONNEURS ET COLLECTIONS

M. Pierre Decourcelle, qui vient de vendre près de quinze cent mille francs une collection d'objets d'art et de tableaux du XVIII^e siècle, a fait une bonne affaire. Rien de plus légitime que de voir un homme de goût éclairé et de tact tirer parti de ses facultés. M. Decourcelle avait, il y a quelques années, prévu que le XVIII^e reviendrait à la mode. Il a dû, d'ailleurs, en se séparant de ces merveilles, éprouver plus d'un serrement de cœur. Se séparer d'objets qu'on a découverts, choisis, entretenus, auxquels on s'est attaché avec une sentimentalité qu'on remarque souvent chez les collectionneurs, est particulièrement cruel, surtout si l'on sent que ces objets vous quittent à jamais pour aller s'accumuler dans les salons bric à brac des parvenus, en somme assez peu aptes à les admirer.

M. Pierre Decourcelle, questionné pourtant à ce sujet, a répondu, d'une façon un peu déconcertante, que gagner de l'argent n'est pas désagréable, qu'on finit par s'accoutumer même à la société des plus purs chefs-d'œuvre, qu'il avait racheté lui-même plusieurs pièces curieuses à sa propre vente, et qu'il allait, d'ailleurs, recommencer une nouvelle collection. S'il la revend dans dix ans, avec le même bénéfice qu'aujourd'hui, tout sera pour le mieux. Cela nous préservera peut-être de quelques mauvais romans feuilletons, et permettra à l'auteur de la *Môme aux yeux bleus* de nous redonner une pièce aussi curieuse, aussi passionnante, aussi émue que *Le roy sans royaume*.

Il est presque admis, d'ailleurs, aujourd'hui qu'un homme du monde double ses revenus en « bricolant » à droite et à gauche. Il s'agit parfois de fausses décorations ou de documents militaires, parfois de tableaux, de vins, d'assurances, d'objets

d'art. Lorsqu'il avait encore une grande autorité de critique, M. Octave Mirbeau vendait tous les deux ans sa collection d'impressionnistes. Il « montait des bateaux » au bon public snob et gogo, et vendait vingt mille francs, et même plus, les confettis, les virgules, les cubes, les formes vagues aux tons violacés, épars sur les quelques toiles dont tel ou tel peintre lui avait fait don pour le « remercier » d'un article ou deux. Une autre fois, l'excursionniste de la 628-E 8 se fit l'adroit courtier d'une marque célèbre d'automobiles. Depuis, l'auteur du *Journal d'une femme de chambre* préfère lancer les romans des autres — sans doute dans des conditions du même genre. Peut-être l'an prochain va-t-il prôner une marque de machines à coudre... Cet article, du moins, aurait pour mérite de conserver plus longtemps sa valeur.

J'ai un ami qui ne possède pour tout bien que ses relations qui sont vraiment considérables. Il vit pour-tant avenue du Bois, dans une garçonnière de huit mille francs, il a des meubles de style, des tapis de prières merveilleux, des bibelots plein ses vitrines, et, aux murs, l'habitude est de voir au moins quelques Corot, Daubigny, Meissonnier, Henner... Il est vrai que tout cela varie de temps à autre. Mon ami aime le changement. En vérité, les meubles viennent de la rue des Saints-Pères, les tapis de chez Dalsème, les bibelots de chez Séligmann, les tableaux de chez Bernheim ou de chez Bonjean. Le tout est à vendre, et mon ami touche des commissions.

Cela s'appelle faire du « tampon ». C'est un peu ainsi que M. de Choiseul possédait un hôtel, des Hobbéma, des Ruysdaël, des Peter Lély, et une remarquable galerie de portraits de famille... Mais j'aurais mauvaise grâce à insister, étant moi-même dépourvu de tableaux et n'ayant que des ardoises. Il y en a beaucoup dans mon cas. (Le malheur est que les ardoises les plus authentiques ne sont, pour les prêteurs, que des garanties par trop insuffisantes.)

*
* *

Je me promenais l'autre jour dans l'hôtel Drouot, avec le modeste espoir — d'ailleurs déçu — de payer trois louis une estampe anglaise du XVIII^e siècle, représentant *Philémon de Beaucis*, et dont M. Henri de Régnier possède un assez bel exemplaire. Craignant de me confondre avec toute cette foule sordide de marchandes à la toilette, de bohèmes, de vieux juifs, je pus, grâce à l'amabilité d'un employé, feuilleter de récents livres de comptes. Autant de livres d'or. On y voit les noms du duc de la Force, du roi d'Angleterre, du prince Troubestkoy, des baronnes de Rothschild, de M. Frédéric Masson, du comte de la Rochefoucauld...

Et pour combien de choses diverses !

Il y a d'abord les bibliophiles. Ce ne sont pas les moindres. Parmi eux : le duc de Luynes, M. Gallimard, M. Jules Claretie, M. Anatole France, le duc de Noailles, les Rothschild, les comtes de Janzé et que d'autres encore qui se disputent à coups de billets de cinq cents et même de mille les *Groliers* que Renouard, sous la Restauration, payait un louis ! J'ai vu dernièrement acheter *Les Baisers*, de Dorat et les *Contes* de La Fontaine, par un membre de l'Institut, qui n'a pas craint de payer 11.000 francs ces deux livres à figures du XVIII^e siècle. C'est, d'ailleurs, l'époque la plus recherchée et la plus choisie, tant pour la grâce des textes et des enjolivements, que pour les gravures — et même pour les sujets. — Une foule de petits pamphlets des plus osés furent publiés, sous le voile transparent de la mythologie, pour flétrir les mœurs du temps. Ces pamphlets, dont le nombre d'exemplaires fut raréfié considérablement par les censures diverses, sont aujourd'hui des plus demandés. *La Diane de France* en est le plus fameux. Il est vrai qu'on n'en connaît que deux exemplaires. L'un à la Nationale, l'autre à un collectionneur, M. Louis Paris, bibliothécaire du roi des Belges. C'est encore un amateur bruxellois, M. Hector De Backer, qui possède la plus belle des collections de poètes français qui soit connue. Il est, d'ailleurs, un homme charmant dont on apprécie souvent l'esprit, la science et l'hospitalité. M. Léopold

Double et les frères de Goncourt mettaient plus de sentiment dans le choix... Ils n'achetaient pas les bons exemplaires indifféremment. Il leur fallait des livres sortis de mains illustres : *Les Baisers* de Dorat, aux armes de Marie-Antoinette, une géographie de France aux fleurs de lys du Bien-Aimé, *Les Sept désirs* de Diane de Poitiers, en grec !

Ils sont loin les jours où Banville disait, lui aussi grand amoureux du livre :

*Je vais voir quand il est midi
Les estampes du quai Voltaire.*

Le moindre petit boutiquier connaît la valeur de ce qu'il vend, et rien ne fait céder ses prétentions.

D'autres noms encore ? Monseigneur le duc d'Aumale, Charles Nodier, qui se plut à composer trois bibliothèques dans sa vie et à les revendre successivement, le comte de la Bédoyère, Jules Janin...

Tous furent ou sont heureux d'ailleurs, si nous en croyons Sacy. « Ce bibliophile, plus heureux que l'amant, ne craint ni les infidélités, ni les injures du temps, ni l'indifférence qui suit parfois les plus vifs attachements. La passion pour lui augmente les charmes, l'attire, le mérite de ce qu'il chérit...

» Plus son trésor compte d'années, plus il a de prix à ses yeux. Les démarches nécessaires, les désirs pour un objet non encore obtenu, les déceptions cruelles lui font trouver plus de joies à contempler ce qu'il a conquis. Loin de redouter les regards et de s'effrayer du blâme de l'opinion, le bibliophile peut avouer son culte à la face de tous »

Et l'invocation de M. de Sacy à ses livres, que nous rapporte Labiche dans son discours de réception, se poursuit avec l'éloquence d'un élan d'amour...

M. de Sacy fut un amoureux et un sentimental... Qui l'eût cru ? Aujourd'hui ses livres, dispersés, appartiennent sûrement encore à des êtres dignes de les comprendre et de les aimer, et pendant des siècles satisferont d'innocentes et chères passions...

Je ne parlerai pas des collections ou collectionneurs de tableaux. Ils sont trop connus. D'ailleurs, dans ce domaine, les découvertes sont rares... les chefs-d'œuvre des ancêtres sont universellement catalogués. Il n'y a guère que dans l'impressionnisme qu'il y ait, peut-être, à trouver... et encore l'histoire de cette époque éphémère ne fut que celle d'un snobisme.

Il ne restera de cette suite de points, de points, de points, qu'un point, ou plutôt que deux points, deux points rouges : la boutonnière de M. O. Mirbeau et celle de M. Mauclair.

* * *

Dans ce siècle où l'argent règne en maître et où l'on transforme d'un moment à l'autre des gargottiers en ministres et des financiers en gentils-hommes, il y a heureusement deux ou trois choses que sa force et son autorité ne peuvent donner : la naissance d'abord, et puis l'amour, et puis le vieux bibelot de Sèvres ou de Saxe. Rien de plus difficile que de se procurer du véritable Saxe, à moins d'attendre la mort de quelque amateur célèbre qui, souvent, vous fait la mauvaise farce de vous survivre. On ne peut s'imaginer combien de luttes se sont engagées, combien d'argent fut mobilisé, d'ambitions déçues, de haines allumées parmi les accapareurs de ces gentils amours innocents, déguisés en tout ce que l'on peut rêver de charmant et d'excentrique : l'abbé galant vêtu d'un tricorne et d'un rabat, le petit dieu vêtu de ses ailes, Pierrot, l'Arlequin, l'apothicaire vous mettant en joue, la seringue au poing.

Hélas ! la porcelaine ne résiste pas plus que nos illusions. Effrayés par nos autos et nos avions, les mignons chérubins qui n'étaient pas trop volages, pas trop sérieux, toujours honnêtes, ont disparu dans l'oubli, brisés, cassés, abandonnés...

A présent, on les regrette. De très jolies femmes voudraient retrouver quelques illusions auprès de ces amis de leurs aieules poudrées...

« Ma pauvre amie, même lorsqu'il s'agit de porcelaines, l'amour brisé ne revient pas et il n'est pas de sécotine qui le recolle parfaitement ! »

La comtesse Jean de Castellane est la reine des collectionneuses. Les poètes ont célébré ses richesses :

*Nous vous appellerons : « dame des porcelaines »,
Madame, c'est un titre énorme et délicat,
Devant lequel, s'il se pouvait qu'on l'appliquât,
Les Elphes du grand Will retiendraient leurs haleines.*

Il y a tout une morale dans ces choses frêles, un monde qui a une âme, un monde charmant et inconnu... Hélas ! les statuettes s'effritent, s'écaillent et, les yeux attristés, on peut les contempler, à la longue endommagés à jamais par le temps fatal, comme le sont tous et toutes les amours.

* * *

Je ne considère pas comme de véritables collectionneurs les collectionneurs de timbres. Le timbre est, en effet, dépourvu d'intérêt. Il n'a rien à voir ni avec l'art, ni avec la science.

* * *

Que penser de ces doux maniaques qui s'amuse à accumuler chez eux — sous prétexte qu'elles sont charmantes ou extraordinaires — un tas de curiosités, on ne sait pourquoi, sans art et sans méthode : un bouton de culotte de M. Thiers, un autographe de Victor Hugo, un portrait inédit de M. Mounet-Sully.

Il est vrai que cela ne fait de mal à personne.

Une jeune femme, américaine évidemment, « collectionnait » de cette façon-là. Un antiquaire de la rue des Saints-Pères lui proposait dernièrement...

comment dirais-je?... le petit cheval de toilette de Mme de Pompadour.

« Prenez-le moi, Madame, il nous vient de la collection de M. Robert de Montesquiou. »

Et la jeune femme de répondre que ce n'était pas la peine, qu'on lui avait déjà offert le même objet de la même provenance chez Jacob Séligmann.

*
* *

L'un de mes amis, poète de talent, est un sage. Il me disait un jour : « J'ai les plus belles collections du monde. » Je crus qu'il les possédait « par procuration », les ayant réunies pour un riche Américain. Point de cela. Il allait tranquillement au Louvre, comme chez lui.

S. BONMARIAGE.

LE NŒUD

(Suite.)

XIX

MON FILS

Visitant un château délaissé depuis plusieurs mois, je revenais sans cesse à la bibliothèque courant le long du rez-de-chaussée, du côté de la vallée.

Les murs étaient bourrés de livres aux reliures anciennes. Des livres de toutes parts et du plancher au plafond. Seules les fenêtres basses faisaient des trous de lumière, d'où l'on pouvait jouir d'un spectacle incomparable. C'était d'abord, à quelque distance, après un découvert en pente, le moutonnement des arbustes roses aux fleurs bariolées, puis des masses de vert tendre différemment nuancées, parmi lesquelles s'étaient orgueilleusement des bouquets géants, roses et blancs, de magnolias en fleurs. On était en mai.

Ces dômes opulents, jalonnés çà et là de pins sombres, descendaient la côte jusqu'à la Meuse qui s'étalait, serpentait avec volupté à travers des prairies plantureuses. Des maisonnettes ou des villages se cachaient dans les frondaisons. Au loin, le sol remontait et se boisait sauvagement.

J'oubliais, à voir ce spectacle reposant, que j'étais chargé de fouiller les cartons et les archives pour y trouver quelque document, testament, dernières volontés ou désirs suprêmes.

Le châtelain était mort l'an dernier, vers pareille époque, en mai, d'une maladie sans remède ni rémission, à échéance fatale. La comtesse, peu après le décès, s'était sauvée en France chez ses parents, avec son fils de quatorze ans et sa fille de huit ans.

Elle n'avait pu, dans sa douleur, continuer à vivre où elle l'avait vu s'éteindre. Elle n'avait pas eu le

courage de rouvrir les tiroirs que la main malade avait fermés.

Et je rôdais, je furetais, distrait, et ne trouvant rien.

Le lendemain, par une pluie chaude, sous un ciel gris, je revins et repris ma tâche fastidieuse.

Plusieurs ouvrages d'agriculture étaient posés sur une des tables, dans un coin. Je les examinai, sachant que M. de Rouvre était une manière de gentilhomme fermier. Sous le dernier, je découvris quelques feuillets de papier recouverts d'une écriture grosse et tremblée.

Je lus :

» Ma fin approche.

» Je le sens. J'ai la tête obscure. Les vertiges m'accablent plus que de coutume.

» Ma main est lourde. Mes idées lentes. Elles ne peuvent se lever.

» Il me semble que je m'enfoncé.

» Cependant, il doit faire bon de vivre à l'heure actuelle.

» J'ai aperçu des fleurs là-bas, des bulbes de magnolias. La pluie tambourine sur les feuilles.

» On dirait que l'air vibre. J'entends des musiques, à moins que ce ne soit des bourdonnements d'oreilles.

» Oui, je m'enfoncé ou je m'en vais. C'est la terre qui prend le corps.

» Je voudrais comme un noyé saisir une branche pour me sortir de cet enlèvement.

» Mais je ne puis.

» Et Geneviève restera seule, sans moi. Oui, sans moi.

» Je suis comme un déserteur. Je la laisse sans défense.

» Je diminue... Je m'en vais.

» J'entends les cris de mes enfants.

» Ils jouent là, tout près, sur la terrasse.

» Laissons-les jouer...

» Que pas une frayeur, une tristesse ne leur viennent de moi, si c'est possible...

» Je ne crains pas pour eux. Ils ont leur mère. C'est leur refuge. Une mère est, à elle seule, presque autant qu'un père et une mère ensemble.

» Ils auront toujours sa poitrine où se jeter et sangloter.

» Mais elle?

» Elle étouffera ses pleurs devant eux. Elle consolera et réchauffera ses petits.

» Mais personne pour écouter ses peines et reconforter ses faiblesses, son épuisement à ranimer les autres.

» Elle tendra ses efforts, sa résistance par amour maternel. Pourvu que la corde ne se rompe pas...

» Cependant, Georges a quatorze ans déjà. Il a la vigueur d'un garçon de seize ans et la volonté d'un petit homme.

» L'autre jour, quand le dog-dull s'élançait hargneux contre sa mère, d'un coup de pommeau de cravache, au milieu du front, il l'a assommé froidement.

» Oui, cela me donne confiance.

» Mon fils sera là.

» Le bateau traîne après lui la barque de sauvetage, là-bas, en Meuse, et dans le péril c'est la petite embarcation qui emporte les passagers.

» C'est un tempérament solide. Son regard sait fixer.

» Laisser une femme dans l'existence dont on se supprime, constater cet abandon dans une fatale impuissance, douleur terrible. Mais non.

» Georges, cet autre moi, reste.

» Il reste.

» Il sera le pieu qui soutient l'arbre secoué.

» Quelque chose de moi survit, surnage pour accomplir la tâche.

» Je puis disparaître.

» Cependant, je sanglote... je quitte mon beau domaine, je quitte mes amours, mes enfants, pour ne plus revenir.

» Mon corps s'évanouit à cette pensée, à cette vision réelle.

» Les cris se rapprochent. Effaçons mes larmes, et rentrons pour une heure dans la vie. Et cette heure, je vais en compter les secondes, du rivage éternel. Ils n'en sauront rien.

» Georges, soutiens ta mère... »

Cette heure fut vraiment la dernière. Il la vécut avec un regard étrange, toujours fixé sur Georges, tandis que son bras rapprochait sans cesse sa fillette pour la baiser au front.

Quand la comtesse rentra, il tomba dans l'agonie.

XX

TRINITÉ

C'est dimanche.

La rue est animée. Le soleil brille.

Il semble que l'air est saturé de douces sonneries, de parfums subtils et d'éblouissements radieux.

Une jeune fille, ou plutôt une jeune femme de dix-huit ans, accorte, coiffée d'un chapeau dernier modèle à plume martiale, traverse, joyeuse, la foule.

Son mari la suit ou marche à ses côtés, portant fièrement dans ses deux bras un bébé dont la tête blonde regarde en arrière et sourit par-dessus l'épaule paternelle.

Cette trinité, c'est la vie, c'est le bonheur qui passe.

Quelle révolution, quel supplice peut briser cette simple alliance, cette sainte alliance, cette alliance éternelle?

Torturez l'humanité. Egorgez les nations. Incendiez la terre.

Sur les débris, la famille renaîtra bientôt comme le rayon tombe du soleil, comme la chaleur émane du feu, comme le fruit sort de la fleur.

Et c'est elle qui soutient et sauve le monde.

XXI

GRAND'MAMAN

A ce mot, on voit se dresser ou se courber une bonne vieille à bandeaux, hochant de la tête et pointant du menton. Un cercle de mioches l'entoure, s'accroche à sa jupe, lui vole ses lunettes ou son

bâton d'appui. Ce sont des fusées de rire, des éclats de voix jeunes, des forêts de menottes, tandis que, le chef branlant, grand'mère rit de tous les plis de son visage, de ses petits yeux larmoyants, de sa bouche édentée.

Eh bien, non ! Grand'maman est autre chose que ce type traditionnel, classique, peinturluré dans les livres de saint Nicolas

Elle n'a pas nonante ans. Comptez : mariée à vingt-cinq ans, elle eut son premier bébé à vingt-six ans, son deuxième à vingt-huit ans, son troisième à trente ans.

Ces bébés ont grandi avec les heures et les années inéluctables et transformatrices. La mathématique de la vie ne se trompe jamais et elle est égale pour tous.

La génération nouvelle fait souche, elle aussi, en moyenne vers vingt-cinq ans.

L'échelle humaine repousse, avec ses échelons espacés.

La jeune mère d'autrefois a surpris quelques fils blancs dans sa chevelure.

Elle a traversé des épreuves, des maladies, des angoisses.

Elle a vu la mort lui enlever des amis, des compagnes, des parents. Le rire a fait place au sourire, la fossette à la ride.

Elle a cinquante-cinq ans.

C'est un âge où l'on réfléchit, où l'on se rembrunit, où l'on voudrait se reposer.

Mais on a des petits-enfants !

« On a élevé ses propres enfants, c'est assez », dit-elle, parfois, la vraie grand'mère. « Que mes fils et mes filles élèvent les leurs. A chacun son tour. »

Mais ces déclarations de principe sont vite oubliées.

A la moindre alerte, la vraie grand'mère boucle sa valise et en route !

Car son fils est en garnison à Namur. Son gendre est médecin à Ostende. Un autre est magistrat dans les Ardennes. Un quatrième est industriel dans le pays de Charleroi. Aussi des voyages continuels s'imposent.

Un petit-enfant a la rougeole. La fille va mettre un bébé au monde. Un déménagement est à opérer. Une dépêche arrive et, l'heure d'après, grand'mère est dans le vestibule, couverte d'un chaud manteau, prête à partir et toute essoufflée.

Cependant, la nuit, elle avait des palpitations, des suffocations. Elle songeait à faire venir le médecin. Mais, devant le cri d'alarme qui est poussé par un des siens, elle s'oublie, elle qui avait juré de ne plus voyager, tant elle redoute les gares et les trains, et la voilà, valise en main, courant seule et enfiévrée dans les souterrains de la station la plus proche.

Rencognée dans son compartiment, les palpitations reviennent à la charge et l'angoissent solitairement, avec les appréhensions de l'inconnu vers lequel elle est portée dans la nuit.

Elle arrive enfin. Elle enlève prestement sa voilette noire fraîche du brouillard de la rue, son chapeau, son manteau; elle embrasse toute la jeune famille, interroge, répond, et sans prendre un instant de repos, va, vient, soulage, conseille, dirige.

Les nuits seront sans sommeil. Ses yeux se bride-ront, s'enfonceront dans l'orbite. Un point aigu, lancinant, lui percera le cœur d'une façon sinistre. Qu'importe? Elle passe à travers tout, non sans angoisse, mais sans regret, versant autour d'elle la joie, la douceur, la force et le bonheur.

Que le monde est beau qui renferme de tels héroïsmes tranquilles et quotidiens, obscurs et sauveurs! Que la femme forte de l'Évangile est une merveille incomparable, mon Dieu!

La grand'mère s'est épaissie vers la cinquantaine. Mais les traverses de la vie ont vite fait de réduire cet embonpoint tardif, car il faut malgré tout courir à de nouvelles charges et à de nouvelles peines.

Cette femme qui prolonge à l'église son agenouillement a tant de prières à formuler, tant de choses à mendier, tant de jeunes têtes à préserver, qu'elle reste seule et ne vit plus que dans son cœur et dans son regard qu'elle lève vers le Crucifié, vers l'image divine de la souffrance, de l'immolation, de la pitié et du pardon.

XXII

L'ENFANT

Les deux époux sont désunis, peu importe le motif. Le mari est peut-être volontaire, impérieux, et la femme volage ou mauvaise ménagère.

Les disputes se répètent, se multiplient, en haussant le ton. On claque les portes ; on brise la vaisselle ; on s'injurie, si on ne se brutalise pas.

Il est souvent à cet état de guerre et de souffrance une cause secrète. Le mari se trouve sous le charme d'une tentatrice étrangère ou la femme a un flirt scabreux.

D'une part, ou des deux parts, on caresse en soi l'espérance d'un nouvel amour, au mépris des anciens serments qui avaient juré une foi éternelle, au mépris du don complet de soi qui n'est digne que s'il est sans reprise.

Le mot de séparation a été prononcé avec un soupir de soulagement. La fièvre des sens domine tout.

Mais l'enfant, l'enfant unique est terrassé par une angine diphtérique. Il gît dans son lit. Il délire. Il a des yeux de fièvre et des étouffements qui arrachent le cœur.

Le silence de mort qui plane dans la maison rend plus tragiques les jours et les nuits de crise. Il faut veiller.

Quelle que soit la haine amoncelée au fond du cœur des deux époux, une force fatale, irrésistible, les tient rivés au lit de fer de l'enfant qui agonise et qui râle : « Papa ! Maman ! » Leurs regards se cherchent pour trouver un appui, une consolation.

Et quand, après le martyre d'une crise dernière, l'enfant apaisé s'endort et que le médecin a dit : « Il est sauvé ! » le mari et la femme se relèvent et tombent dans les bras l'un de l'autre.

O sainte épreuve, qui a remis dans la voie éternelle ceux que le charme mauvais égarait !

Tous les jours, dans les prétoires, se déroulent des histoires tragiques de parents qui se disputent et s'arrachent la garde et le cœur de leurs enfants. Tous les jours, des drames se jouent autour des têtes blondes, des yeux innocents et des menottes tendues.

Il n'est rien d'atroce comme ces sanglants conflits qui sont la revanche et le triomphe de l'unité familiale, cette puissance indestructible qui soutient l'humanité, cette force chantante qui berce les douleurs et endort les passions néfastes, — mais qui, méconnue, a des retours terribles et des vengeances inéluctables.

XXIII

LE SOUVENIR

Ce lien invisible qui réunit le père au fils est si fort, si durable que ni les ans, ni la mort ne peuvent le briser.

Que de fois, vous, moi, tous, au moment d'une grande joie, d'un triomphe inespéré, nous nous abolissons nous-mêmes pour ne plus voir que les disparus, pour les faire vibrer avec nous, et nous disons : « Ah ! si mon père était là ! Si ma mère voyait mon succès ! Si elle pouvait porter dans ses bras ce bébé qui lui ressemble ! »

L'histoire enregistré que le grand architecte français des jardins, Le Nôtre, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, fut mandé par Louis XIV, qui aimait à le voir.

Le Roi-Soleil voulut le mener dans son parc de Versailles et, à cause de son grand âge, il le fit monter dans une chaise que des porteurs roulaient à côté de la sienne. Le vieillard, touché de ces faveurs et de ces attentions délicates, ne put que s'écrier : « Ah ! mon pauvre père, si tu vivais et si tu pouvais voir ton fils, un pauvre jardinier, se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manquerait à ta joie ! »

XXIV

LE RETOUR

Le train apparaît brusquement sur la voie en courbe, à la coupée du remblai, et des silhouettes sont aux fenêtres ou se penchent déjà au dehors sur la poignée de la portière.

On descend un baby de cinq ans, à la figure ronde, joufflue, échauffée par la chaleur des compartiments.

Deux frères plus âgés sont sur le quai, remuants, agités, et ils se précipitent en avant pour recevoir dans leurs bras le chérubin qu'on leur tend.

Ce sont des cris, des baisers, des frétillements, des sautilllements de joie :

— T'es-tu bien amusé?

— Fait-il beau à Anvers?

— Comment va maman?...

Puis, sur la route, on voit les trois enfants, tout secoués de bonheur et se tenant par la main. Les deux aînés ont mis le jeune voyageur au milieu d'eux.

Et celui-ci, fier, avec de l'extase dans ses grands yeux, secoue sous sa toque de velours ses longs cheveux bouclés. Tout en avançant, il lance aux arbres du chemin le récit entrecoupé de ses quelques jours de vacances.

Et le bonheur de son récit passe aussitôt sur la figure des deux frères qui ont étudié, travaillé régulièrement et qui vont rouvrir la porte de la maison paternelle.

XXV

LA CRITIQUE

Renard a dit d'une façon laconique et mordante que, dans la famille, on s'embrasse à s'étouffer.

Laissons de côté les hypocrisies et les envies haineuses qui sont l'exception.

Il est vrai que dans la famille, précisément à cause des contacts incessants, des intérêts partagés, de la

contiguïté nécessaire, il y a des froissements, des divergences de vues et parfois de l'hostilité.

Un étranger vous déplaît; vous pouvez lui tourner les talons et ne jamais plus le revoir. Vous devez, au contraire, continuer à fréquenter assidûment, intimement, un frère violent, une sœur fantasque.

Mais vous qui critiquez, êtes-vous sans défaut?

Et ce frère violent, ne sera-ce pas lui qui, au moment des peines inévitables, aura pour vous le plus de dévouement?

Et cette sœur fantasque, ne trouvera-t-elle pas dans son imagination le salut que vous cherchez désespérément aux heures de crise?

Le frottement doit arrondir les angles. Après quelques frictions, les pièces s'emboîtent et le roulement se fait.

Les concessions réciproques sont le ciment de la vie en commun.

Il n'appartient pas à l'un de dominer et de conduire les autres. Chacun conservera sa personnalité tout en l'accommodant au milieu où il vit. Chacun étudiera et comprendra le caractère voisin; il ne lui demandera que ce qu'il peut donner.

L'union sera parfaite.

Ne pas réclamer aux autres ce que peut-être soi-même on aurait le courage ou la tendance de faire, si ce quelque chose n'est pas dans le goût ou les mœurs de celui à qui on voudrait l'imposer.

Et ne pas croire que parce que cet autre ne fait pas ce que nos habitudes nous portent à accomplir, il manque de bonté et de générosité.

Faire soi-même pour les autres tout ce que la raison commande et tout ce que la charité conseille.

Si même vous êtes disposé à sacrifier votre personnalité, vos aises, votre vie pour votre frère, ce qui est très beau, ayez cependant l'intelligence, dans la vie ordinaire, de ne pas demander pareille assimilation si vous savez qu'elle répugne. Ne demandez que les sacrifices que vous savez devoir être acceptés.

Cela vous évitera des désillusions, car, souvent, on ne voit pas, chez les autres, la grandeur du service attendu. Souvent le sacrifice est petit aux yeux

de celui qui le sollicite parce qu'il ne l'accomplit pas lui-même et qu'il en tire un profit personnel.

Eloignez les occasions de troubles, de conflits inutiles. Soyez vigilant et prévoyant.

L'homme a l'intelligence pour écarter les peines. Il a le cœur pour les apaiser quand elles sont fatales et qu'elles font verser des larmes.

Et, alors, la difficulté vaincue renforcera l'union et lui donnera la consécration de l'épreuve.

Ne médisons pas de la famille. Moralisons-la, régularisons-la, quand il est nécessaire.

Car c'est une arche sainte qui contient le salut du monde. Dès qu'une voie d'eau se déclare, il faut y porter la main si l'on ne veut sombrer petit à petit dans les profondeurs ténébreuses des eaux perfides.

XXVI

LES DEUX TROUPIERS

Tous deux n'avaient pas à se féliciter de la vie. Ils étaient ce qu'on appelle en France des enfants assistés.

L'aîné s'appelait Marcel. Le cadet Justin. Ils s'aimaient d'un amour qui condensait en lui toutes les affections perdues et qui était l'unique bien de leur vie.

Tous deux, pour ne pas se séparer, s'engagèrent ensemble et le même uniforme semblait leur donner une parenté nouvelle.

Dès les premières hostilités au Maroc, ils furent envoyés à Casablanca où chaque jour était marqué par un combat.

Et c'est côte à côte qu'ils marchaient vaillamment au feu. L'un soutenait l'autre. Ils paraissaient invincibles.

Le 29 février, au combat de la Rfakha, rapportèrent les journaux, les deux frères, sabre au poing, galopèrent vers la mort.

Marcel, l'aîné, fut tout à coup frappé et renversé pour ne plus se relever.

Son jeune frère brisa l'élan de sa monture; il

regarda une dernière fois son compagnon, son frère d'armes, cet autre lui-même qui venait d'expirer. Et par cette contemplation ardente il décupla ses forces, sans serment, sans paroles.

Il se redressa, se haussa, se grandit et, piquant des deux, il poussa un cri de guerre, un hurlement de rage et fonça sur les Marocains.

Il fit un carnage épouvantable et dominait la bataille comme un preux d'autrefois, comme un Roland, comme un géant de l'épopée napoléonienne.

Les annales militaires continuent ainsi ce récit tragique dans son laconisme :

« Les chefs, peu à peu, avaient été fauchés par l'ouragan des balles, et c'était maintenant le petit cavalier qui menait la charge, exaltant par son ardeur l'escadron entier.

» Mais, tout à coup, une balle vint fracasser la mâchoire de Justin, qui tomba de cheval. Et il se produisit alors une chose extraordinaire : la face ensanglantée, crachant des paquets de sang, Justin se redressa dans un effort suprême et, frappant dans ses mains, insensible à la douleur, il continua à exciter les cavaliers, applaudissant la victoire qui se dessinait. Puis il chut, inanimé. »

C'est ainsi que l'amour fraternel fit d'un petit cavalier du 5^e chasseurs d'Afrique un héros magnifique.

(A suivre.)

MICHEL BODEUX.

POÈMES

FUNÉRAILLES

*Le mort sort de l'église
En procession grise.
Et les gens gardent déceiment
Leur figure d'enterrement.*

*La corvée est bientôt finie.
Monsieur le Curé psalmodie :
Oremus. Voilà Lucifer
Chassé prestement en enfer.*

*Amis, jetons un peu de terre
Sur le cercueil du pauvre mort
Et puis nous boirons au Broc d'Or
A sa santé un pot de bière.*

*Vieux camarade, adieu ! Et dors
Sans remords dans ta bière.*

CHANSON

*Voici le roi des pays de légende
Où tous les temps sont des temps d'août
Avec de l'ombre sous les branches.*

*Et vous êtes ma reine, ô vous
Sur votre joli palefroi,
Et me voici, moi votre roi.*

*Sonnez du cor, mes chevaliers,
Loyal et clair dans les halliers !*

*Car c'est la reine à palefroi
S'en allant courre avec le roi
La biche au bois.*

CHANSON

*J'ai chanté — lanlaire —
En couplets galants
La chanson très claire
De ses yeux troublants.*

*J'ai chanté les fièvres
De sa bouche en fleur
Et les baisers mièvres
De l'amour rieur.*

*J'ai chanté grand'messe
A son beau couvent,
Elle était l'abbesse
Et moi l'officiant.*

*Et puis l'autre soir,
La messe chantée,
Loin s'en est allée,
Ma belle aux yeux noirs.*

*Je chante — lanlaire —
Ma pauvre douleur.
J'ai caché mon cœur
A six pieds sous terre.*

*Catins et rosières
En dansant dessus
Ne le tueront plus.
La, lanla, lanlaire!*

LÉON LEGAVRE.

LE DOUZIÈME PROVISOIRE

C'est avec une profonde émotion que je prends la plume à la main — pour me distinguer de ceux qui la prennent au pied — au seuil du mois de juillet. (Dire que certaines gens trouvent que je n'ai pas de style!) Le 1^{er} juillet, en effet, marque une date mémorable dans ma vie; et aussi, bien entendu, dans la vie de mes lecteurs, de mes millions de lecteurs, et encore n'ai-je pas compté. Il y a un an, parut le premier *Douzième provisoire* : il provoqua en Belgique, en Suisse et dans la République de Saint-Marin une véritable révolution. D'ailleurs, les manifestations se bornèrent à peu de choses, je l'avoue avec une modestie que chacun goûtera... (Oui, Monsieur, vous aussi.)

Les uns crièrent que c'était admirable et les autres que j'étais un crétin. Ces jugements sont inhérents à toutes les révolutions. Mais comme, personnellement, je ne tenais à prendre parti ni pour l'une ni pour l'autre de ces opinions, je me suis contenté de continuer à être provisoire, par douzièmes, sachant, par expérience, qu'en Belgique c'est le provisoire qui a le plus de chances d'être définitif.

Tous ceux qui m'ont lu ont quelques cheveux de moi sur la conscience, ceux, tout juste, que j'ai de moins sur le crâne. Ces cheveux, je les offre à titre de prime gratuite et reliés en maroquin. Qu'on se le dise : il n'en reste plus que quelques échantillons, tant le labeur que me causèrent les *Douzièmes* fut absorbant, ardu et, au surplus, glorieux, pour tout dire.

Un mot encore, avec quelques autres tout autour. J'adresse mes remerciements les plus chaleureux à mes dévoués collaborateurs, c'est-à-dire à ceux que mes chroniques exaspérèrent ou affligèrent. Ils m'envoyèrent des lettres toutes vibrantes. J'en vibre encore, comme un violoncelle dont ils furent les archets. (Ça, c'est un peu chic comme métaphore!) Et je souhaite de tout mon cœur que

mes correspondants, — surtout pendant les mois de vacances, où je voudrais bien aller un peu à la campagne — veuillez bien continuer à la battre à ma place... (La campagne, voyons ! Vous ne comprenez rien !)

D'ailleurs, je m'empresse de l'ajouter, quand j'ai égratigné quelqu'un, je ne lui en garde jamais rancune...

* * *

L'été s'épanouit. Iwan Gilkin que, de ma fenêtre, je vois se promener dans son jardin, sourit, parce que les cerises rougissent. Il y a des fleurs, du soleil, des orages, enfin des choses très bien. Souvent on remarque que le ciel est tout bleu, que les femmes sont toutes roses et que le marché est ouvert. (Je tiens essentiellement à faire remarquer à MM. Pierre Nothomb et consorts que le mot n'est pas de moi, quoique Fernand Larcier ait ri tout de même : il est dans les *Cloches de Corneville*.) A la campagne, déjà, par endroits, on coupe les foins. Cela donne à certains l'envie de s'y rouler, à d'autres l'envie d'en manger : seulement, ces derniers ne s'en doutent pas.

* * *

Des fleurs ? Evidemment, des fleurs. En pouvait-il être autrement ! Le mois n'a-t-il pas commencé à Bruxelles, par une sorte d'apothéose des fleurs, quand la Reine, le 1^{er} juin, a fait dans sa bonne capitale une rentrée triomphale ? Il m'avait rarement été donné d'éprouver une émotion plus prenante et plus forte. L'âme saine et vibrante d'un peuple frémissait dans les acclamations que l'on adressait à la souveraine. Dans la foule étaient représentées toutes les classes de la société. Et il était profondément émouvant d'entendre avec quelle spontanéité chaleureuse s'élevaient les vivats et les acclamations. Il était surtout touchant de constater cette sorte d'attendrissement protecteur qui mettait la Reine sous la sauvegarde d'un peuple. Pas d'escorte. Une simple, toute simple

voiture. Et une promenade paisible et, dirai-je, bourgeoise, au milieu des rues de la capitale. Mais quelle apothéose ! Chacun était ému aux larmes. J'ai vu bien des gens qui pleuraient. Je les ai vus pleurer au moment où moi-même j'arrivais encore à dominer une émotion que certains railleront peut-être, mais dont je ne songe nullement, au surplus, à me défendre...

Penchée vers la foule, souriant de tout le sourire de sa face mignonne et de ses clairs yeux bleus, si bons, si maternels, si attendris, la Reine d'ailleurs ne cachait pas ses larmes. Et ce fut sous une avalanche de fleurs, dans un grondement enthousiasmé d'allégresse, que les souverains rentrèrent au Palais...

Et quand elle apparut au grand balcon, menue et rose, grandie peut-être encore par l'unanimité des acclamations, quand elle agita son petit mouchoir, pendant que le Roi, grave et ému, se découvrait et s'inclinait profondément, il y eut un inoubliable moment d'émotion... Et notre petite Reine dut comprendre, mieux encore qu'elle ne l'avait pu comprendre auparavant, combien sa simple et touchante bonté avait conquis le cœur d'un peuple...

* * *

Est-ce une illusion ? Mais il me semble que, depuis la rentrée de la Reine, l'*edelweiss* a brusquement fleuri toutes les boutonnières : c'est de la charité très jolie. On sait que le produit de la vente des fleurettes est destiné à secourir les Africains atteints de la maladie du sommeil. Un journal quotidien reproduisait, il y a quelque temps, une lettre de missionnaire racontant les horreurs de la maladie du sommeil : c'est d'une abominable et navrante tristesse. Que chacun, pour secourir un peu les malheureux, arbore la fleurette de deux sous... Mais je crois qu'il est presque superflu de conseiller cela. Chacun donne le bon exemple. Récemment, dans la haute société bruxelloise, eut lieu un aristocratique mariage : tous les invités arboraient l'*edelweiss*.



Cette charité est la meilleure de toutes, parce que chacun y peut participer. Et n'est-il pas charmant qu'elle se manifeste par une fleur qui a la forme d'une étoile...

* * *

Je m'aperçois soudain que j'ai quelque tendance à m'attendrir, ce mois-ci. Mon Dieu ! que voulez-vous ! On a beau cacher ses vices avec soin, ils finissent parfois par se montrer tout de même. Et, dussent mes détracteurs — mais si, mademoiselle, j'en ai ! — hausser de féroces épaules, j'avoue qu'il m'est déjà arrivé parfois d'écrire des vers. On n'est pas parfait...

Maintenant, fâchons-nous un peu : cela remue le sang.
« Qu'est-ce que ça est mettenant pour des manières ?... »



Ce n'est pas une raison, parce que la fleur de la Reine fait florès — évidemment — pour encourager la cueillette des fleurs ne nous appartenant pas. Les journaux quotidiens nous donnent à ce sujet des renseignements édifiants. Tant aux serres de Laeken qu'au long des promenades publiques, promeneurs et visiteurs, avec sérénité, cueillent de gros bouquets... Il est temps que ce vandalisme soit

réprimé avec la plus sévère énergie. Quand fera-t-on entrer dans la cervelle de nos apaches bruxellois que les fleurs qu'on nous convie à admirer sont là pour la satisfaction de tout le monde et non pour le sot plaisir d'un seul ? Et que cueillir des fleurs qui ne nous appartiennent pas est un vol, sans grande gravité peut-être ; mais, enfin, un vol tout de même...

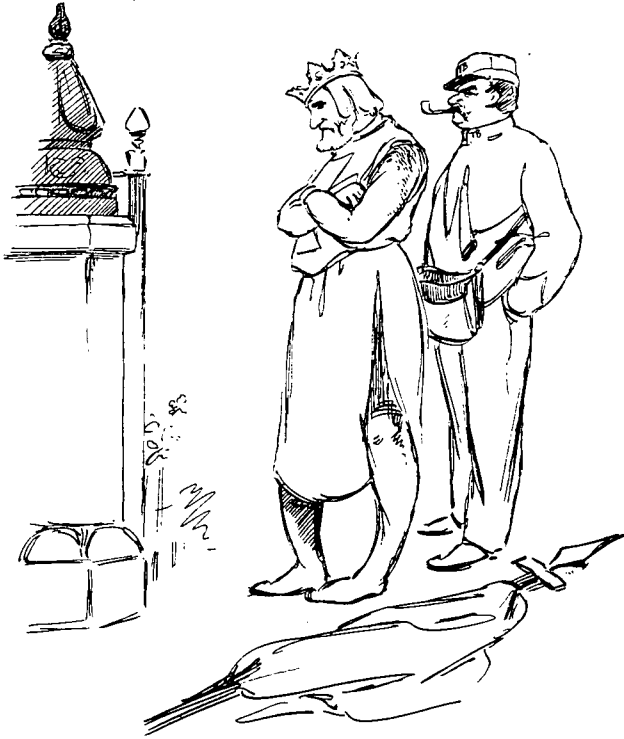
* * *

D'ailleurs, malgré la sauvagerie des vandales, on met des fleurs un peu partout, pour le moment, à Bruxelles. Notamment, on a mis des fleurs à Godefroid de Bouillon. Godefroid de Bouillon, il faut le dire, ne s'amuse pas beaucoup, place Royale. Depuis le temps qu'il « garde la pose » pour les kodaks britanniques ou teutons, il commence à être un peu fatigué. Il est toujours « sur son départ » pour la croisade ; et, comme les trains de banlieue, il continue à ne pas partir.

Quelle que soit la température — ah ! il en a risqué des rhumes de cerveau, des pleurésies et des coups de soleil ! — il garde le même uniforme. Son cheval garde la même attitude, depuis longtemps, lui aussi. Tous les deux, ils sont stoïques : ils sont de bronze. Qui nous dira à quoi ils pensent ! Ne désirent-ils pas, peut-être, aller faire un petit tour sur le Mont-des-Arts ? Ou plus simplement, Godefroid n'a-t-il pas envie de se dérouiller un peu les jambes et d'aller boire une bonne demi-gueuze ? Ce sont là des suppositions : mais elles sont plausibles, en somme.

Seulement, l'administration communale n'osant prendre sur elle une aussi grave responsabilité, ne peut donner satisfaction à l'intrépide et sympathique cavalier. Alors, pour le consoler, elle lui a donné des fleurs. De l'endroit élevé où il est placé, et à cause de l'habitude qu'il a prise de ne pas baisser la tête, il ne peut sans doute pas voir ces fleurs ; mais on lui a dit qu'elles y étaient et cela suffit à le rasséréner. Ce sont de petites fleurs blanches qui forment, sous le socle de la statue, une jolie couronne : elles ont un peu l'air d'être sorties de la pierre. Et ainsi

cela a un aspect quelque peu miraculeux. D'ailleurs, elles sont entourées d'un grillage imposant. On s'étonne même un peu qu'il n'y ait pas, place Royale, quelques gendarmes pour les garder. On m'affirme que c'est là un essai.



Pour être sûr que nos bons vandales bruxellois ne cueilleront pas les fleurs des promenades, on mettra désormais, au milieu des parterres, une statue de bronze — et équestre, comme dit l'autre — et tout autour une grille cadénassée. De plus, on créera un corps de gardes-civiques volontaires qui, l'arme au poing, surveilleront les fleurs; cela s'appellera la « Ronde de Flore ».

Il y a malheureusement une chose à laquelle on n'a pas songé. Le loup ne serait-il pas dans la bergerie ? N'aurons-nous pas la douloureuse surprise, un de ces jours, de voir le vénérable Godefroid descendre de son cheval et venir cueillir, suivant ainsi l'exemple bruxellois, les fleurs du jardinet, pour « une fois donner un petit souvenir » à M^{me} Godefroid de Bouillon ? Il n'y aurait qu'un moyen de conjurer cette navrante conjecture : ce serait de promettre à Godefroid une récompense — assister à une première d'auteur belge, par exemple — s'il entretient bien, lui même, son jardin. On lui donnerait un arrosoir, un rateau et une plaque de cantonnier. Il pourrait même, pour sa propre satisfaction, planter là quelques choux de Bruxelles, voire quelques figuiers de Jérusalem. Ces saines occupations guériraient sa neurasthénie. Et il remonterait à cheval avec plus de sérénité. Je donne gratuitement cette idée, d'ailleurs géniale : il y aura des gens — et même des personnes — pour me comprendre.

* * *

Si le culte et l'admiration des fleurs incitent généralement les hommes aux sentiments poétiques et touchants, il faut néanmoins croire qu'il n'en est pas toujours ainsi. Les personnes sensibles se rappelleront avec émoi la guerre des Deux-Roses. Ce n'est pas d'hier ; mais le temps qu'il fait n'est pas d'hier non plus, et néanmoins on en parle tout le temps. Or donc, les fleurs ont provoqué à Bruxelles une guerre qui ne durera vraisemblablement pas moins de temps — quarante ans ! — que la guerre, au XV^e siècle, entre les maisons d'York et de Lancaster. Le département des Deux-Sèvres, formé d'une partie du Poitou... (Mais je vous fais toutes mes excuses : pour être sûr de ne pas commettre d'erreur grossière et vu la brume qui à certains moments rend quelque peu vagues mes connaissances historiques, je m'adonne généralement avec une grande intrépidité à la reconfortante lecture du dictionnaire Larousse, ce dictionnaire où M. Pierre

Nothomb ne figure pas encore, mais cela viendra! Or, l'article *Deux-Roses* est suivi de l'article *Deux-Sèvres*... Et comme un merle harmonieux siffle gaîment dans mon jardin, je m'étais laissé aller à une poétique inattention. Pourvu que le multiforme petit épicier ne tombe pas sur moi à poids raccourcis!)

Nous avons à Bruxelles une guerre provoquée par des fleurs. Cela s'appelle la guerre des broches et il est impossible de deviner où cela s'arrêtera. Lors de la visite à Bruxelles de l'impératrice d'Allemagne, les marchandes de fleurs de la Grand'Place réunirent en fastueuses gerbes les fleurs les plus belles de leur étal et les offrirent à la souveraine. Attention charmante, délicate, poétique. L'impératrice fut touchée. Elle fit remettre aux deux déléguées des marchandes deux broches au chiffre impérial. Tout semblait pour le mieux, puisque les mandataires avaient été désignées par leurs consœurs. Mais c'est ici que le désastre se produisit. Toutes les marchandes voulaient une broche. Aussi parla-t-on d'y mettre — à la broche — celles qui en pouvaient arborer une. Puis, on voulut vendre les bijoux impériaux et en partager le prix entre toutes les fleuristes rapaces. Il y a procès, il y aura encore procès sur procès. Et tout cela serait fort drôle, si, tout d'abord, ce n'était pas écœurant. Offrir des fleurs est un geste fort gracieux. Mais en offrir pour de l'argent, cela s'appelle en vendre : il y a un joli mot de Molière à ce sujet. Et Molière n'avait pas prévu les marchandes de fleurs de notre joyeux pays de mufles.

Cette histoire ne va-t-elle pas bientôt finir? Que quelque philanthrope leur donne des broches, à ces bonnes femmes! Et qu'on nous laisse tranquilles! Qu'en tous cas les fleuristes arrangent entre elles leurs petites affaires. Le résultat de cette manifestation ingénue d'économie personnelle sera évidemment le suivant. Quand quelque souveraine se verra offrir des fleurs par les marchandes de la Grand'Place, elle adressera aux femmes et aux fleurs son plus gracieux sourire et elle dira : « Vous êtes bien gentilles, toutes : mais c'est un peu cher pour moi... »

Et, tandis que les marchandes, sans comprendre, se retiront, les fleurs, elles, rougiront de confusion. Ce sera la revanche des roses, qui brochera sur le tout.

Quant à dire ce que cela durera, nul ne le peut prophétiser, pas même moi qui, pourtant... (Merci, c'est très gentil d'y avoir pensé...)

* * *

Centaures à roues d'acier — si on veut bien m'autoriser à déployer ici quelques aunes de métaphores toutes neuves — des champions du cyclisme ont accompli des prouesses, pour parler comme les journaux sportifs. Je les ai vus passer. J'ai trouvé qu'ils avaient l'air excessivement fatigués. Mais je suis un profane, en ces matières, comme en un certain nombre d'autres. Seulement, opinion toute personnelle, j'ai cru voir un moment l'humanité, en maillots multicolores, courir vers le progrès pour se retrouver, en fin de compte, à la même place, à peu de choses près. Je m'illusionne, évidemment. Je devrais admirer, béant et silencieux, les exploits de ces cyclistes ardents. Pourquoi n'ai-je point la foi? Pourquoi surtout suis-je pris, après avoir vu passer « à toutes pédales » les champions ruisselants, d'une irrésistible envie de me coucher dans l'herbe mouchetée de boutons d'or, de regarder paisiblement le ciel lumineux et de m'endormir, délicieusement, la tête appuyée sur le dernier fascicule de *Durendal*?

* * *

Car je lui dois bien cela, à *Durendal*. *Durendal* s'occupe de moi avec un soin touchant. La sympathique revue de l'abbé Moëller me signale charitablement mes erreurs passées et présentes. Elle m'enseigne les merveilles de la langue française et que mes jugements sont incivils, peut-être parce que j'ai fait mon service militaire. Combien je rougis d'ignorer les beautés de la langue de Racine et d'Anatole France ! Quelle invincible honte me fait courber

le front en songeant que ma façon lourde — dame! — d'attaquer M. Pierre Nothomb l'a réjoui, alors que sa façon légère de parler de moi ne fait que m'affliger, peut-être simplement parce que M. Nothomb et moi, nous ne comprenons pas le bon goût de la même manière... (Mais c'est M. Nothomb, bien entendu, qui a raison !)

Et puis, comme je suis forcé de m'incliner devant les fortes et douloureuses observations du multiple *petit épici-er*. M. Pierre Nothomb se défend d'être ce petit épici-er. Le *Drageoir* dit : « Les plantureux honoraires que M. Nothomb a touchés à la *Belgique artistique et littéraire* lui permettent de ne plus rien faire. » Le même *Drageoir* dit plus haut : « On feint de croire que le petit épici-er est M. Pierre Nothomb. Les meilleures notules du *Drageoir* sont des autres. Les moins bonnes sont de lui. » Mais, puisque M. Pierre Nothomb ne fait plus rien, alors ce ne sont pas les moins bonnes notules qui sont de lui : ce sont les meilleures...

Et je reconnais avec une humilité parfaite qu'un *lapsus calami* me relègue au dernier rang, du premier où un prospectus *signé* m'avait placé! Je broie du noir... mais dans ma désolation, une lueur me reste : cette lueur, c'est M. Pierre Nothomb, drageur national, mâtiné d'Arlequin...

*
* *
*

Je me console, en pensant qu'il existe sur la terre des gens infiniment plus malheureux que moi. Voyez, par exemple, Rockefeller. Rockefeller a, depuis quelque temps, la phobie du milliard. Son argent le dégoûte. Il a eu quelque peine à amasser son pécule. Il en a beaucoup plus à s'en défaire. Il a voulu l'offrir à une œuvre de bienfaisance; on l'a refusé sous prétexte que cet argent avait été mal acquis. C'est un point de vue. Pourtant, il aurait peut-être fallu consulter ceux que protège l'œuvre de bienfaisance en question. Ne trouvera-t-on pas quelque moyen d'employer le milliard de Rockefeller? Si on l'emploierait, par exemple, à réorganiser les concerts du Waux-

Hall? On pourrait payer les musiciens... et acheter des parapluies à tous les auditeurs.

Ou bien si, tout simplement, on l'employait à créer en Belgique une Université où M. Pierre Nothomb enseignerait la grammaire française et le bon goût? D'ores et déjà je me promets de suivre les cours de style. De style des cours. (C'est un calembour. N'est-ce pas qu'il est mauvais?)

* * *

Il y a peu d'années — on pourrait presque dire peu de mois — le fait de perdre contact, pendant quelques secondes avec le sol, au moyen d'une machine volante plus lourde que l'air, était considéré comme un exploit retentissant : les gazettes le célébraient à l'envi. On a marché, depuis lors ; on a même volé. Les hommes volants rivalisent d'audace et de témérité. Comme de simples joueurs de *vogelpik*, ils organisent des concours. Et il semblerait que peu à peu la mentalité du public se modifie. L'an dernier quand, à Stockel, périt l'aviateur Kinet, il y eut dans la foule un sentiment profond d'horreur et de désolation. A présent, les gens se disent : « C'est un risque à courir, tant pis pour les malchanceux et pour les maladroits !... » Le circuit européen d'aviation a fait plusieurs victimes. Le public s'est assez peu occupé d'elles. Il ne songe qu'aux survivants. Devons-nous voir dans cette façon d'envisager les choses une preuve d'énergie jamais découragée? Ou bien, tout simplement une aberration mentale supprimant en lui la faculté de s'apitoyer? C'est une question que je ne me chargerai pas de trancher ; mais il est permis de la poser.

* * *

Le triomphe de l'homme ! Fort bien ; mais où tout cela nous conduira-t-il ? Le progrès mécanique est d'une stupéfiante rapidité. Quel chemin — c'est le cas de le dire ! — nous avons fait depuis 1820 ! Et quand je dis « nous », je ne tiens pas essentiellement à être contenu dans cette pluralité. Toujours est-il que si nous continuons, tout se fera par des moyens purement mécaniques : les pièces de

théâtre, par exemple. Il est vrai que cela ne les changera pas énormément...

Sous ce titre : *Le Triomphe de l'homme*, en une coquette édition d'O. Lamberty, vient de paraître un volume tout à fait remarquable de M. François Leonard. Probablement ne connaissez-vous pas M. François Leonard ; peu de gens le connaissent. Il est si petit qu'on le mettrait aisément dans sa poche ; il est si modeste qu'il fait toujours semblant d'être encore plus petit ; il est si timide qu'il semble gauche. Il a l'air d'un brave petit garçon qui ne ferait pas de mal à une puce. Il est garde civique. Enfin, c'est un garçon comme tout le monde. N'allez-pas vous y fier, cependant. Ce modeste est un fort ; ce timide est un révolutionnaire ; ce petit est une force.

La donnée de son livre est extrêmement curieuse. C'est une sorte de roman à la manière de Jules Verne et de Wells — un roman dont l'action se passe dans plusieurs siècles. M. Leonard a imaginé un savant qui arrive à déplacer le plan de l'écliptique et à modifier l'axe de la terre. La planète peu à peu s'éloigne du soleil et se rapproche, en des milliers d'années, de Véga, un autre soleil, qui absorbera tout ce qui reste du vieux monde et en dispersera les molécules dans l'espace infini. Sans doute, le point de départ est-il un peu puéril. Puéril au point de vue roman, bien entendu. Car au point de vue scientifique, j'ignore absolument si l'hypothèse de M. Leonard offre quelque vraisemblance. Mais, au point de vue roman, il est inadmissible que la population entière du globe soit prise d'un enthousiasme délirant pour le projet d'un savant qui va opérer un formidable bouleversement. Il eût été, à mon sens, plus vraisemblable de faire une sorte de conjuration entre savants et d'opérer à l'insu des peuples de la terre. Ensuite, la dernière partie du roman, où n'évoluent plus que des foules anonymes, est un peu longue : elle aurait gagné à être écourtée. Mais ce sont là, en somme, des vétilles. Et M. Leonard excusera ma méticulosité, peut-être un peu trop formaliste.

Mais, je le répète, l'œuvre est admirable. L'intérêt en est palpitant, soutenu, continu. L'auteur a étudié avec un

doigté merveilleux le changement des conditions de vie à mesure que la terre s'éloigne du soleil, la gradation des variations climatériques, la diminution des jours. Et surtout le nécessaire acheminement vers une nouvelle barbarie que, d'après lui, entraîne forcément l'absence de la réconfortante lumière du soleil. Quand l'homme est redevenu semblable à son ancêtre des cavernes, la terre commence à se rapprocher de Véga, nouveau soleil. La température se réchauffe; les fleurs renaissent. Il y a là une description du « renouveau », qui peut être considérée comme une des plus somptueuses pages que la littérature contemporaine nous ait données.

D'ailleurs, on sent que le romancier est doublé d'un poète. Toutes les descriptions — il y a notamment un prestigieux lever de soleil au pôle nord — sont d'une prodigieuse richesse de coloris, d'une sûreté magistrale, d'une ampleur indiscutable. Et le livre est écrit dans une langue d'une clarté parfaite, dans un style que possèdent peu d'écrivains belges.

* * *

Et M. le vidame Hubin continue, lui aussi, à faire de la littérature. Récemment, les payages aquatiques le séduisaient au point qu'il était devenu une fontaine vivante. Cracheur émérite, il préparait des aquarelles sur la face de ses pairs. A présent le cœur de M. le vidame Hubin se voue aux bleus. Il a dit récemment à la Chambre : « Le premier qui s'approche de moi, je lui fous la main dans la gueule... » (Je m'excuse, marquise, de vous conter ceci !)

Au moins, voilà des paroles qui n'ont rien d'équivoque. On sait à quoi s'en tenir. Foin des arguties et des balivernes nietschchéennes. M. Hubin ne s'embarrasse pas de philosophie. Il entend que s'approcher de lui mérite un châtement immédiat et il se charge de l'infliger lui-même. Heureusement encore, il avertit. Il désire rester dans sa tour d'ébène. Personnellement, je pense qu'on pourrait peut-être, pour le rassurer, l'y enfermer définitivement.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

(Illustrations d'Oscar Liedel.)

LES LIVRES BELGES

L. DUMONT-WILDEN : LA BELGIQUE ILLUSTRÉE (Librairie Larousse). — **Victor KINON** : L'AN MILLE (Veuve F. Larcier). — **Sander PIERRON** : PAR-DESSUS LA HAIE (Association des Ecrivains belges). — **François LEONARD** : LE TRIOMPHE DE L'HOMME (O. Lamberty). — **D.-J. DEBOUCK** : VIES AGRESTES (Vromant). — **Léon LEGAVRE** : LA THÉATROMANIE (Edit. de la Société Nouvelle). — **Paul HALFLANTS** : RELIGION ET LITTÉRATURE (Société belge de Librairie). — **Ch. DESBONNETS** : MONSIEUR DE LORNANDIE (Société belge d'Éditions). — *** : THÉODORE T SCHARNER (Van Oest et Cie).

Parmi les nombreuses monographies de notre pays qui ont été écrites depuis vingt ou trente ans, celle de Camille Lemonnier demeure incontestablement la plus évocatrice, la plus artistique et la plus émouvante. Il est devenu difficile, sinon présomptueux, de tenter une étude d'ensemble de la Belgique et de vouloir décrire à nouveau les aspects et les mœurs de celle-ci, en préciser les multiples caractères.

M. Dumont-Wilden n'a pas craint cependant d'entreprendre cette tâche ; je me hâte de dire qu'il a réussi à la mener à bien parce que, sur le même sujet, si brillamment traité par Camille Lemonnier, il a su broder de nouvelles et d'autres variations. Avec moins de lyrisme enthousiaste et moins de somptuosité verbale, mais avec une volonté de présenter au lecteur une documentation précise, de s'en référer à des sources nombreuses, d'ordonner avec rigueur et méthode un travail avant tout scientifique, M. Dumont-Wilden a fixé la prospérité, dénombré l'activité ardente, prouvé les qualités d'énergie, d'ordre et de volonté d'un peuple jeune, mais laborieux et riche. Il a montré en une vue panoramique d'abord, en une rigoureuse succession de tableaux de détail ensuite, les beautés et les originalités si variées de nos provinces et de nos villes. Il a surtout émis des considérations d'ordre économique, artistique, historique et politique, marquées au coin de ce jugement à la fois sagace et hardi, qu'on aime à apprécier, sinon toujours à partager, chez l'auteur des *Soucis des derniers soirs*.

Il est indispensable, si l'on parle de cette *Belgique illustrée* que préfaça magnifiquement Emile Verhaeren et à laquelle M. Louis Franck ajouta un intéressant appendice sur l'avenir de la Belgique au point de vue international, de signaler le luxe élégant avec lequel la maison Larousse l'a présentée. Elle forme de la sorte un in-quarto abondamment orné de vues, de portraits, de cartes choisis avec à-propos et reproduits avec perfection.

C'est en considérant une œuvre telle que celle-ci, qui honore grandement celui qui a su la mener à bien, qu'on a le regret plus vif encore de se demander pourquoi un esprit aussi fin et un talent aussi délicat que ceux dont est doté M. L. Dumont-Wilden se sont laissés depuis quelque temps égarer dans les méprisables chemins obscurs et tortueux d'une littérature (?) humoristique peut-être, mais bien vaine et peu digne à coup sûr...

* * *

Après beaucoup d'autres, M. Victor Kinon a été séduit par l'idée d'exploiter littérairement les affres superstitieuses, les angoisses fanatiques dont la venue de l'*An mille* affola le fruste moyen âge. Cette préoccupation nous vaut un drame en cinq actes, en vers, tout rempli d'un fracas horifique, et où le pathétique atteint aux limites de la véhémence la plus forcenée. L'adultère, l'inceste, la folie, le meurtre, l'incendie donnent, notamment aux péripéties des deux derniers actes, des allures de cauchemar. Tout cela est bien conventionnel et pareil romantisme déchainé ne nous émeut plus. Cependant, on ne peut dénier à l'auteur une incontestable adresse à mettre en œuvre ces accessoires tapageurs, cette langue grandiloquente, ces épisodes habilement préparés, ces éclats, ces audaces dont quelques fidèles attardés d'une artificielle doctrine théâtrale, tentent encore parfois de tirer parti.

L'*An mille* met en scène l'amour farouche et tendre à la fois, impérieux et soumis, d'un héros sauvage, Nor le Danois, pour la belle et douce Odile. Mais Odile, fille d'Hedwige, n'est pas, comme on le croit, l'enfant du vieux Lupus, enfermé depuis des ans dans les sinistres oubliettes du manoir de Nor, lequel fut son vainqueur et son tyran. Odile est l'enfant du crime d'adultère que consommèrent Hedwige et le Danois.

Amour et vengeance, terreur et tendresse, on devine aisément les contrastes véhéments à quoi mènent les barbares fiançailles,

contrariées, au surplus, par la rage jalouse de la courtisane Hilda. Celle ci a été en effet délaissée par Nor ; et Nor est un beau mâle qu'une fille au tempérament effervescent n'oublie pas sans regret ni colère...

Tout cela se termine par la mort de cette Hilda, par celle du vieux Lupus et de son géolier et par l'effrayant trépas de Nor qui tombe « en poussant un mugissement de taureau assommé », ce pendant que le repaire s'embrase de la base au sommet.

* * *

J'aime la simplicité, la bonne grâce, la familiarité avec laquelle M. Sander Pierron a consigné, au jour le jour, les impressions qui furent les siennes pendant un été de villégiature paisible en un clair village riant et laborieux des portes de Bruxelles.

Le spectacle d'un coin de nature ; celui du voisin, l'actif laboureur ; celui des jeunes gens partant vendre la récolte de fraises à la ville ; celui de la procession dominicale qui serpente dans les chemins entre les champs de blé mûr ; celui de l'installation pittoresque du nouveau « maieur » ; la conversation avec les gens du pays, avec ceux du château, avec les enfants, avec les conscrits, avec Bart Nelle, le vieux fermier, avec Dominique le valet turbulent, toujours en ribote, — sont prétextes à jolies variations, à transpositions heureuses et à sagaces commentaires de bon sens ou de bonhomie.

Par-dessus la haie est un livre sans prétention, mais qui, pour cela même, en vaut beaucoup d'autres, ambitieux et tapageurs.

* * *

M. François Leonard, en publiant *Le Triomphe de l'Homme*, a eu certes le sens de l'actualité. Mais ce n'est là qu'un très petit parmi tous les mérites de ce roman fantastique et fantaisiste qui nous transporte en ces temps, bien éloignés du nôtre, où les progrès déconcertants de la machinerie scientifique et des découvertes les plus hardies auront changé la face du monde.

Sur les ruines des antiques cités du XX^e siècle se seront édifiées des agglomérations dont l'auteur nous fait d'affolantes descriptions. Mais l'orgueil de cette humanité de demain ne connaîtra pas de bornes et, à force de vouloir conquérir l'espace, pénétrer tous les mystères, dompter toutes les forces, commander à la gravitation même des mondes, nos descendants entraîneront la vieille terre, désorbitée, dans une course à

l'abîme au bout de laquelle seront le cataclysme définitif, l'émiettement total.

Or, sans qu'il y paraisse, ceci est une œuvre de poète, une œuvre magnifique de visionnaire halluciné qui a trouvé, même quand il use avec abondance et hardiesse du plus pittoresque langage scientifique, des images, des sonorités de mots, des cadences de phrases, d'une admirable langue poétique.

Il faut aussi goûter l'art avec lequel M. F. Leonard oppose l'une à l'autre les deux parties de son livre, — les deux périodes du drame effarant qu'il présage être celui qui se jouera entre les *Éléments* et les *Forces rebelles* et l'Homme tentant de les dompter.

Après l'âge des terreurs, des épouvantes, des catastrophes viendra celui de l'apaisement. Et les derniers chapitres de ce roman pré-légitime célèbrent cette apothéose, cette féerie de la nature en exultation. Nous assistons à l'émerveillant spectacle d'un immense *Paradou* de fleurs et de verdure qui aurait envahi la surface de la terre. C'est l'*Ennemi vert*, une marée de feuillages, de lianes, de calices et de rameaux. « De jour en jour, le spectacle de la nature s'idéalisait; les plaines, feutrées de gazon, ornées de corolles, brodaient de lumière et d'ombre leur tapis merveilleux; les plateaux, au crépuscule, semblaient des palais étagés, des jardins suspendus, des terrasses garnies de colonnades fleuries; et les montagnes, drapées de feuillages et baignées de clartés bleues, semblaient parfois s'animer au souffle doux du soir, comme des divinités mystérieuses, captives dans les bras du sommeil. »

Enfin Véga, la planète, ayant grandi sans cesse, a finalement couvert complètement le ciel aux yeux des derniers hommes. La Terre, entraînée à une vitesse vertigineuse dans une nouvelle orbite, est déformée, privée d'atmosphère, vide de toute créature; dépourvue d'eau. Après des siècles de ce vertige dément, la Terre touche l'étoile en flamme et elle s'effrite...

Pour donner une idée de la manière à la fois harmonieuse et lyrique du jeune auteur qui vient de réaliser une œuvre puissamment originale, audacieuse en dehors de toute banalité, et pour cela pathétique et belle, je citerai encore la dernière page du *Triomphe de l'Homme* : « Enfin, la Terre frôla les flammes.

» Telle une poussière prise en un tourbillon, elle tressaillit, tournoya, bondit, fut entraînée comme une bulle légère sur la crête déchiquetée d'une vague de feu, aux écumes d'ambre jaune mêlé de rubis liquide; des gerbes d'or en fusion, striées

de leurs bleues, l'entourèrent; elle crépita, tomba dans des gouffres rouges, rebondit comme une étincelle; enfin elle éclata, et sa matière, volatilisée en clartés neuves, se perdit parmi les clartés anciennes, comme un petit groupe d'atomes dans l'Infini... »

* * *

Il est impossible de ne pas prononcer le nom de Jules Renard quand on veut parler des *Vies agrestes* de M. D.-J. Debouck. Loin de moi l'idée de reprocher à notre compatriote d'avoir aimé la manière et le ton des *Sourires pincés* et des *Histoires naturelles* au point de les avoir renouvelés ou prolongés, pour nous décrire la *Prairie*, le *Vieux Pont*, la *Grange*, les *Meules*, l'*Orage*, le *Crépuscule*, les *Poules*, les *Oies*, la *Mouche*, les *Grenouilles* et le *Marronnier*... Non point.

Au surplus, le mérite ne serait déjà pas si mince de parvenir à appliquer avec un art égal et une science aussi minutieuse le procédé qui consiste à animer les choses, à humaniser les bêtes, à personnaliser les décors eux-mêmes.

Mais M. Debouck, en teignant ses croquis de toute une jolie gamme de sentiments discrets mais très prenants, a su, en outre, leur donner un cachet personnel, un charme et une délicatesse dont il peut revendiquer la saveur.

* * *

Parce qu'il trouve néfaste et qu'il juge inquiétante l'importance exorbitante que le théâtre, les choses de théâtre, les gens de théâtre surtout ont prise dans la vie moderne et les préoccupations intellectuelles de nos contemporains, M. Léon Legavre a écrit une longue et sincère étude sur ce mal appelé par lui la *théâtromanie*.

Il dit, en termes excellents dont il faut souvent partager l'indignation et adopter les conclusions de bon sens, à quels périls ou tout au moins à quelles erreurs nous conduira le culte irréfléchi de l'Acteur omnipotent. Et, pour appuyer sa thèse de l'autorité de beaucoup de témoignages, il a demandé à de nombreux artistes et sociologues de répondre à ces deux questions :

1^o *Que pensez-vous du théâtre contemporain, particulièrement en ce qui concerne son action sociale ?*

3^o *Que pensez-vous des gens de théâtre en général et surtout de la prépondérance évidente qu'ils ont acquise dans la société actuelle ?*

Le résultat de cette enquête forme la seconde partie du volume de M. Legavre. Ces opinions diverses et souvent originales constituent une précieuse contribution à l'étude d'une question toujours passionnément discutée.

* * *

M. l'abbé Paul Halfants, à qui nous devons un remarquable ouvrage sur la *Littérature française au XIX^e siècle*, étudie aujourd'hui quelques œuvres littéraires récentes du point de vue spécial où peut se placer un prêtre qui envisage la littérature « à la lumière de la théologie ».

Ce qu'il recherche c'est le sort que les auteurs ont fait à la religion dans leurs livres. Il nous montre comment celle-ci fut à la base des préoccupations des uns, comment d'autres, même dans des écrits apparemment profanes, gardèrent le respect sacré de leurs croyances, comment les sceptiques, enfin, les sceptiques volontaires ou les ignorants, la bannirent ou même en firent la cible de leurs railleries ou de leurs coups.

Ceux-ci, M. Halfants les appelle les Incrédules et ils ont nom : Zola, France, Loti, Maeterlinck, Lavedan, Mendès et Ancy. Les autres, ce sont les croyants : S. E. le cardinal Mercier, J.-K. Huysmans, Dom Bruno Destrée, René Bazin, H. Carton de Wiart, Henri Davignon, F. Van den Bosch, Victor Kinon et... et M. Pierre Nothomb, — l'impertinent galo-pin qui, avec quelques acolytes aussi vaillamment anonymes que lui-même, estime que la *Belgique Artistique et Littéraire* est le dépotoir des médiocres... depuis qu'il sollicita très humblement, et obtint très largement, l'honneur d'y collaborer.

M Paul Halfants est un critique sévère mais logique avec lui-même. Il est consciencieux en tout cas, attentif et pénétrant. Et ses opinions s'étaient d'arguments défendables.

* * *

Monsieur de Lornandie est un petit acte en prose qui confirme l'excellente opinion qu'ont eue de l'adresse scénique de son auteur ceux qui ont assisté, il y a un an ou deux, à la représentation de son drame *La Madeleine repentie*. On pourra reprocher à M. C. Desbonnets d'avoir élaboré une intrigue d'une invraisemblance difficilement admissible. Y a-t-il, en réalité, des situations invraisemblables dans la vie ? Et serait-il impossible de trouver un père qui, pour réparer le tort causé

par son fils à une jeune fille pauvre qu'il a séduite et à qui il a donné un enfant, épousera cette mère, reconnaîtra ce petiot, tandis que le jeune homme, suivant les nécessités et les lâchetés modernes, s'alliera à une riche héritière?...

Audacieux, exagéré, faux, invraisemblable?...

Condamnez alors le sujet des pathétiques et admirables *Fossiles* de M. F. de Curel. Le duc de Chantenelle a de la parenté avec M. de Lornandie.

* * *

Il va y avoir cinq ans que mourut Théodore 't Scharner, ce peintre, probe et souvent bien inspiré, qui célébra sur ses toiles la beauté de nos sites flamands. C'est la Campine et la Mer qui furent ses régions d'élection. Il en a dit les charmes multiples, les aspects changeants, les émouvantes merveilles. 't Scharner voyagea beaucoup et sa faculté de voir et de dénombrer les mille variations, les jeux infinis de la lumière y acquit une sûreté et une vivacité singulières. On a fait de sa vie et de son œuvre abondante une étude attentive et la veuve de l'artiste publie cette monographie qui honore légitimement un maître toujours ennemi de la brigue et du tapage.

PAUL ANDRÉ.

Omer DE VUYST : PETITES SCÈNES (Édit. de *Thyrse*). — **Marthe POLLET** : COMME L'EAU QUI COURT (Édit. de *L'Oasis*). — **Jean DE MACAR** : LA VOIX QUI CHANTE (Assoc. des Écrivains belges). — **Louis WILMET** : LA BRUYÈRE EN FLEURS (Roulers, Jules De Meester). — **Léon-Marie THYLIENNE** : YA-YA ou le ROMAN D'UN JEUNE HOMME PUR (Société belge d'éditions). — RAPPORT SUR LA TRANSFORMATION DE L'UNIVERSITÉ DE GAND EN UNIVERSITÉ FLAMANDE (Secrétariat : Spiegelstraat, 20, Gand). — **H. CARTON DE WIART** : L'ENSEIGNEMENT POUR LA VIE (Brux., Imprim. *La Rapide*).

Des vers ! Mon Dieu, que de vers on écrit en ce siècle de prose ! Ils nous viennent de tous les coins de notre petit pays, des plaines de Flandre, des bruyères de la Campine, des Ardennes, du Borinage. Ils sont tout remplis de Rêve, d'images et de rythmes. Et, s'ils sont parfois gauches, maladroits, ils ont

presque toujours une fraîcheur et une sincérité qui font qu'on les aime malgré tout.

* * *

Je ne dis pas cela pour M. Omer De Vuyst, dont vous connaissez la *Chanson des aubes* et *Sur l'autre rive*. C'est un écrivain déjà sûr de son métier, sachant orfévrer d'harmonieuses strophes. Il l'a bien prouvé, encore une fois, en nous donnant ses *Petites scènes*, où il se révèle, en outre, habile à déduire le dialogue.

Thalès est un poème dramatique évoquant le décor gracieux de la Grèce antique. Il se termine par un hymne ardent à la Poésie. C'est au temps des menuets et du marivaudage que nous transporte *Une Cruelle*, une comédie spirituelle. Enfin, un drame, *La Révélation*, nous ramène dans un intérieur flamand, noyé d'ombre, dans laquelle rôde silencieusement une femme vêtue de noir personnifiant la Conscience.

* * *

M^{lle} Marthe Pollet essaye ses ailes en un premier recueil, *Comme l'eau qui court*. Elle a laissé couler sa claire chanson, comme coule l'eau du ruisseau. Elle a célébré la clarté des matins, la douceur des soirs, quelques-uns des sites qui firent battre son cœur, aussi bien la Campine aux sables d'or que les canaux de Bruges ou que les grands terrils noirs où

Les jeux des hauts fourneaux font pâlir les étoiles.

On voit que M^{lle} M. Pollet est enthousiaste de sa Wallonie. Elle est enthousiaste de tout ce qui est grand, beau, bon, pur. Et elle dira devant des lys blancs qui montent, haut sur leur tige, en son jardin :

*Lys qui montez tout blancs, alors que je vous vois
Si purs, sans le vouloir je pleure quelquefois
Du regret d'être femme et de n'être pas ange.*

C'est que M^{lle} M. Pollet est altérée d'Idéal. Mais elle est aussi armée d'une foi à toute épreuve et rien n'est plus réconfortant que sa philosophie :

*Il ne faut pas douter ; quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Elever, devant soi, sa Foi comme un flambeau,
Regarder la laideur et le mal face à face
Et, sans faillir jamais, croire au Bien, croire au Beau.*

*Croire au Bonheur malgré la souffrance qui ronge ;
 Dans le bourgeon d'avril, voir le fruit de l'Été ;
 Lutter contre l'erreur, combattre le mensonge
 Et, vaincu mille fois, croire à la Vérité.*

* * *

Une voix chante au fond de nous, celle des tendresses lointaines, des heures douces d'autrefois. Trêve aux agitations présentes, aux rêves fous ! Prêtons l'oreille...

Telle fut, sans doute, la genèse du beau livre de M. Jean de Macar : *La voix qui chante*. La romance touchante, parfois un peu vieillotte, du passé monte dans le calme d'un soir d'été : souvenirs d'une enfance déjà lointaine, premières joies, premières douleurs, images de sites et de gens, restés vivants au fond de la mémoire. et puis les cantiques à l' Aimée

Pour la faire rêver et pour la faire rire...

Docile à des voix intimes, M. de Macar ne résiste pas au désir de dire ses émois, ses émerveillements, ses détresses comme les fugitives minutes de félicité qu'il a connues. Ses accents sont tout frémissants de spontanéité. L'écrivain ne raffine pas la forme ; mais ses vers moulent avec naturel et clarté, une clarté souvent élégante, des sentiments débordant d'un cœur qui se plaît à s'épancher. Les jeux subtils des rythmes et des rimes lui paraissent chose vaine :

*Les plus jolis vers sont des vagabonds
 Qui n'ont ni foyer, ni toit, ni patrie ;
 Des vers qui ne sont ni mauvais ni bons,
 Mais qu'on doit cacher... de peur qu'on n'en rie.*

*Ce sont tous les vers qui s'en vont perclus
 Comme les débris épars d'un poème,
 Et que l'on entend au fond de soi-même
 Chanter vainement comme des reclus...*

*Vers inachevés, pauvres vers craintifs,
 Dont nul ne surprend jamais le mystère,
 C'est vous qui chantez ; c'est vous qu'on préfère,
 Vous, les plus émus et les plus plaintifs.*

Mais ses strophes sont limpides et douces ; elles sont musicales sans recherche de l'effet, avec des mots simples, nuancés et comme un peu éteints.

* * *

Après Georges Eekhoud et Georges Virrès, M. Louis Wilmet célèbre la Campine en de copieuses pages, que de bonnes illustrations de M. J. Wante animent fort agréablement. Un roman ou plutôt une longue nouvelle, dont la trame fort peu compliquée encadre des descriptions colorées de la terre aimée, tel est ce livre plein de dévotion patriale : *La Bruyère en fleur*. Il s'inspire, en outre, d'une autre dévotion : celle envers Dieu ; l'auteur en est tout rempli en nous contant par quelles péripéties une âme revient à la religion de ses aïeux, par le miracle du sol natal qui opère sur son enfant et le ramène à la Foi. Récit un peu long, un peu déclamatoire, dans le goût d'un récit qui serait écrit en flamand.

* * *

De M. Léon-Marie Thylienne, dont nous connaissons des vers souvent bien venus et chantants, une longue nouvelle sobrement écrite, *Ya-Ya, ou le roman d'un jeune homme pur*, détaillant l'aventure étrange, piquante avec un grain de mystère, peu passionnante pourtant, de Ya-Ya.

* * *

Le Rapport sur la transformation de l'Université de Gand en Université flamande (traduit du néerlandais), dû à la plume de M. L. De Raet, soulève tant d'objections qu'il me faudrait, si j'entreprenais de vous les signaler, beaucoup plus de place que ne m'en accordent ces brèves notes bibliographiques. Pétitions de principe, utopies, affirmations gratuites s'y rencontrent plus qu'il ne faut, le tout inspiré par un ardent prosélytisme et par une foi solide qui a déterminé chez l'auteur un vrai mirage de la pensée. J'ai cependant lu cette longue élucubration, fort monotone, avec la bonne volonté de me laisser persuader !

* * *

Sous ce titre, *L'Enseignement pour la vie*, M. Henry Carton de Wiart justifie surtout l'introduction d'un quatrième degré d'études dans l'instruction primaire. Le texte de la plaquette qu'il signe, n'est, en somme, nous disent les éditeurs, que le texte — d'après la sténographie — d'une conférence donnée à l'École supérieure commerciale et consulaire, à Mons, il y a quelques semaines.

Le sujet a un intérêt d'actualité. La thèse de l'auteur est comme un exposé des motifs en faveur de l'article 10 du récent projet de loi scolaire. Et l'on sait — la coïncidence est piquante — que c'est grâce à ce projet ou, du moins, à la faveur des protestations qu'il provoque, que l'orateur s'est vu appeler au Ministère de la Justice...

M. H. Carton de Wiart traite la question d'un point de vue très élevé et avec la compétence qu'on lui connaît en matière d'enseignement, notamment d'enseignement technique. Sa démonstration est clairement et élégamment déduite, avec de jolis couplets d'une allure bien littéraire.

ARTHUR DAXHELET.

LES THÉÂTRES

Spectacles d'été.

Public d'été.

Comptes rendus d'été...

Quelques salles demeurent ouvertes, celles où l'on va pour s'amuser et, — contraste piquant — celles où l'on va pour éprouver le plaisir d'être secoué par les émotions fortes et le pathétique violent.

Aux Variétés une agréable reprise de cette facétieuse, extravagante mais bien drôle opérette bouffe de MM. Franc-Nohain et Claude Terrasse : *Au temps des Croisades*, fit attendre avec patience l'immanquable « revue » d'été. Celle-ci fit florès. Elle est sans prétention sinon sans esprit. La bonne humeur en est communicative. Le ton échappe heureusement à la platitude trop coutumière. C'est plutôt une plaisante succession de scènes locales prises sur le vif et jouées avec un entrain et un pittoresque excellents, que des parodies ou des satires précises des faits et des gens d'actualité. MM. Libeau et de Caigny ont signé *Allo ! Allo !... Occupé !* et on leur a fait fête.

L'Olympia poursuit l'heureuse carrière de la revue qu'il a fait écrire par le joyeux Enthoven et qui continue les réjouissantes parodies des faits, gestes et paroles de la famille Beulemans.

La Scala met le public en joie avec *Amour et Cie* de M. Louis

Forest, après l'avoir fait frémir et pleurer au tableau des horreurs dont la *Traite des Blanchés* est la honteuse occasion.

Le Molière explore le fertile champ des mélés populaires.
Et c'est à peu près tout.
Spectacles d'été...

PAUL ANDRÉ.

P.-S. — Il y a évidemment aussi les 317 cinémas de l'agglomération...

LES SALONS

Il me revient — comme l'on dit pour n'avoir pas à préciser — que les Maîtres n'ont pas été satisfaits de mon dernier Salon : celui de Printemps. A les en croire, j'ai passé trop brièvement sur leurs œuvres et leurs noms. Je ne fais pas de difficulté pour le reconnaître ! Mais je réponds qu'il n'est pas possible de recommencer, à propos de chaque artiste notoire, une étude de son œuvre et un éloge, mérité, chaque fois qu'il expose ! L'on rencontre chacun d'eux quatre ou cinq fois par an. Ils absorberaient — toujours les mêmes — toute l'étendue de chaque article. Il faut de la place pour plus de monde et le lecteur qui compte, lui aussi, désire être plus largement renseigné.

Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes (Musée moderne).

Je tiens à dire aussi — comme complément à l'avis ci-dessus — que l'on voit trop souvent les mêmes œuvres, soit anciennes, soit récentes. Un déménageur de tableaux va décrocher au *Cercle artistique* et hue ! cheval ! on va accrocher à *Pour l'Art*, puis aux *Aquarellistes et Pastellistes*, etc.

Pour la troisième fois, je revois de F. Baes la belle *Bretonne de Pont-l'Abbé* ; le *Soir*, de Binard ; le *Chenal de Nieuport*, de Le Mayeur ; Bernier, avec son eau-forte à divers états, l'*Homme à l'œillet* ; Delstanche, *Corbeau* et *Canard*. Il y a là de bons artistes auxquels il ne s'agit pas de laisser entendre qu'on les verrait trop ! Mais l'on voit trop souvent les mêmes œuvres. Cette répétition vous déconfit. Alléché par le nom on s'em

presse. On arrive. On ne sait que faire de son enthousiasme. Que dirait l'artiste si on reproduisait trois fois identiquement les mêmes phrases !

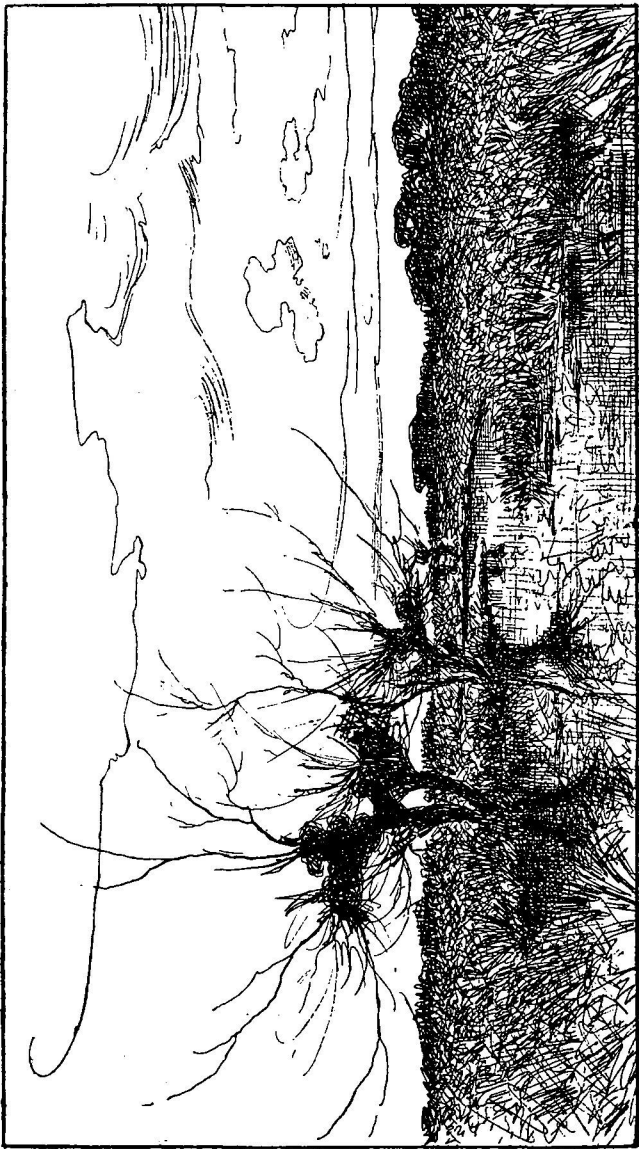
Alors, on en est réduit à passer des *noms* sous silence et cela semble injuste et monstrueux.

Bruxelles est trop étroit ! D'autres villes ne pourraient-elles prolonger l'itinéraire ? On organiserait des expositions circulantes. Ou bien n'y a-t-il qu'à Bruxelles où l'on achète des tableaux ?

Des artistes, tel Marten Van der Loo, font de regrettables « améliorations » à leurs envois. Ne voici pas qu'une certaine *Cour de brasserie*, dont nous avons vanté, jadis, le coloriage délicat, nous revient tout enluminée, illuminée, flambée ! De même, les autres eaux-fortes du même, *Vieux coins*, qui avaient une puissance d'art et une honnêteté admirable, avec leur ton bistre sur papier crème, les voici, elles aussi, revenues après passage dans les déplorables jus de l'eau-forte en couleurs ! Enfin, consolons-nous, le grand Marten est, comme tous les autres artistes vrais, un aveugle et sa main aura d'autres heureux hasards. Cette fois, adieu les vigueurs, l'harmonie, c'est le coloriage, l'amusette. Marten Van der Loo, vous avez heureusement les *Grands arbres du Béguinage*, — effet austère de noir sur blanc, arbres et maisons sur la neige, — et vous avez aussi les *Vieilles maisons de Gand*, qui sont deux œuvres solides.

Par grâce, ne les coloriez pas l'an prochain !

Nous avons déjà eu l'occasion, lors d'une précédente chronique, de parler de Jules De Bruycker, une sorte de Breughel du cuivre, homme étrange, aux conceptions naturellement étranges, qu'il grave d'un burin énergique, qu'il éclaire de lumières riches, dorées, puissantes. Nous espérons pouvoir donner un jour à nos lecteurs un dessin de ce remarquable artiste, mais De Bruycker n'est pas facile à rencontrer, et, fût-il devant vous, la porte entr'ouverte, il est homme à vous répondre que M. De Bruycker est en voyage ! Ses manies ont raison si son exil de ce monde nous donne des œuvres curieuses, vues dans un autre, plus intense, fantastique ; ses *Marchés* sont inénarrables, extraordinaires. Son *Dévo*t à la mine béate, assis bien confortablement dans l'église, une chaise dans le dos, une autre pour les pieds et le chapeau devant lui, tout noir e



massif sur le fond lumineux du cœur, est une *œuvre* ; ainsi que le cirque aux figures fermes, fouillées, expressives ; la seule disposition des personnages qui garnissent les galeries est d'un maître.

De Rodolphe Wytzman deux œuvres me semblent particulièrement suggestives, pareilles à des fenêtres ouvertes sur l'horizon ; deux paysages, l'un sans doute aux environs de Ter-rueren, calme, mi-bois mi-blés, aux lumières assoupies à l'heure où les nuées qui voguent relevées, frisées en plumes d'autruche sur le couchant, se colorent de rayons roses ; l'autre paysage, *en Catalogne*, ensoleillé, maison de bonheur cachée dans un bouquet d'arbres : le ciel est chaud, les lumières sont belles.

Paysagiste, Nestor Outer. Mon vieux camarade, qu'as-tu fait de ton sentiment ? De cette émotion de la nature que tu excelles à traduire dans la représentation d'un bois d'automne baigné par le clair de lune, ou mouillé par le brouillard ? Je possède une pareille œuvre de 1893 ! Tu as acquis un pinceau fort habile, beaucoup plus habile, mais l'émotion ? D'ailleurs, pour tout dire : *Tu vends !* Et tu vends beaucoup, me dit l'huissier qui me voit m'attarder devant tes œuvres !

Je ferai le même reproche à Jacquet : Vous vendez, Monsieur !

Alors ?

Quand je vendrai, disait Ensor, le révolutionnaire, il y a vingt ans, je serai foutu !

Jamar a de la personnalité. Il sait donner à un portrait une expression de vie, quelque chose d'endiablé. Le portrait de femme au grand chapeau noir a l'air de vous regarder d'un bout de la salle à l'autre. On pense à Wiertz, à cette scène que l'on voit par un trou : une mère découpant son enfant ; on pense au *chien du concierge*, d'un relief en trompe-l'œil étonnant. On pense aussi à quelque peinture express, genre Alhambra Barasford, devant ces coups de pastel violents. C'est vivant, oh oui ! Mais est-ce là de l'Art ?

À côté de cette manière brutale les œuvres de Duriau, qui voisinent, apportent une calme et pénétrante leçon d'art. Sobre ; de la couleur, ce qu'il en faut ; intime ; recueilli.

M^{me} Louise De Hem intitule *La Boîte de Pandore* l'un de ses tableaux. Pourquoi ? Parce qu'il y a une boîte ? À ce titre tout facteur des postes devient Mercure aux pieds agiles ! Et le

télégraphiste, Cupidon ! Mais cela est une chicane littéraire et c'est de peinture qu'il s'agit. Voici le portrait de Mme la com-



Hfd Perout-Dorville

tesse d'A... pastel. Faut-il louer l'artiste, ou le modèle, une superbe comtesse, aux larges yeux marrons, aux sourcils charnus d'un bel arc, aux pommettes pleines!

Léo Schaeken est un portraitiste d'une belle conscience. On sent un artiste réfléchi; il a de la main et du goût. Il doit même posséder sur le portrait des théories. Car cet homme bien bâti et ardent a de la fougue, et cependant rien sur ses toiles n'en paraît; il l'amenuise, la répartit au bénéfice de l'harmonie générale. Il en résulte, parfois, un peu de gris dans l'ensemble, mais il reste toujours un portrait délicat. Le portrait de jeune fille a bien du charme; celui en buste semble fidèle et vous touche par sa conscience.

Portraitiste encore M^{me} Lambert de Rothschild. Un portrait de Richepin, bien ennuyé, ce qui ne regarde pas M^{me} de Rothschild, s'il a plu au poète d'être maussade; mais, par contre, bien construit, ce qui est à l'honneur de l'artiste.

Léon Bartholomé est de ceux qui se montrent, mais ne se prodigent pas. Il expose une série de huit œuvres dont les plus remarquables nous paraissent le *Vieux pont* (Hollande), un portrait aux couleurs violentes, *Vieux Breton*, et le *Passeur*, en Hollande. On vante, avec plaisir, dans ses sujets maritimes, outre leur grande conscience, une qualité rare, l'atmosphère mouillée.

René Gevers s'affine chaque année. Dans ses coins de Bruges et ses canaux, les masses se simplifient et se détachent de mieux en mieux. Très impressionnant *Derniers reflets à Bruges*, à l'heure du soir quand les murs blancs, au bord des canaux, deviennent blafards. La touche créée par Gevers donne une traduction immatérielle des choses: une touche qui voile comme un souvenir, et laisse une réalité atténuée. Tout de suite l'œil cueille le rêve. Le *Vieux pont* à Bruges est d'un charme indiscible.

La *Toilette*, d'Armand Rassenfosse, est un nu d'intimité très chaude, aux lignes caressantes.

Léon Rotthier est toujours chercheur d'élégances, parfois heureusement réalisées; des nus et des falbalas.

Van Mieghem, d'Anvers, a une vision âpre qu'il rend en pages sombres, quelque chose comme du charbon qu'une roue de lourd chariot aurait écrasé dans la neige. Ses œuvres: des fusains avivés d'un rien de pastels salis. Les *Amoureux* ont

grande allure; noirs de toutes les fanges du travail et de la misère, ils sont du peuple et, debouts dans le vent, dominent la ville qu'ils semblent fuir; l'Escaut se devine à l'horizon.



C'est une œuvre ardente, douloureuse, où paraît souffler le vent d'une âme en révolte.

Je signalerai enfin, pour terminer, une œuvrette qui semble un hasard heureux dans la banale exposition de Jules Vande

Leene. Et ce hasard heureux n'est-il pas une leçon ? La petite *Étude de ciel* n'aurait-elle pas été faite tout entière en plein air, et ne devrait-elle pas à cette circonstance ses tons justes et bien posés ? La chose vue et travaillée sur place a une façon d'impressionner et de diriger les pinceaux, que jamais le raisonnement ni le souvenir ne restitueraient à l'atelier.

Les Indépendants. — Musée moderne.

Chercher du neuf, n'en fût-il plus au monde, quelle calamité ! Nous aboutissons, aujourd'hui, avec cette recherche, hors de saison, — car tous les instants d'un siècle ne sont pas bons pour trouver, — à l'école des Cubistes.

Ce serait beaucoup de dire que c'est la faute de Sander Pierron, car l'école cubiste est d'origine française ! Mais combien certaines théories critiques doivent affoler les artistes, fous d'originalité, telle celle-ci, avouée par le critique, généralement indulgent, de l'*Indépendance* : Pour vous rendre compte de la valeur d'une œuvre d'art, demandez-vous si sa suppression serait comme la rupture d'un chaînon dans une chaîne, par rapport à l'évolution de l'art ?

Il appartenait à des indépendants de nous présenter des apporteurs de neuf. Nous dirons quelques mots miel et vinaigre des cubistes à la fin de cet article, mais voyons d'abord les artistes de chez nous.

Rik Wouters possède une vision incontestablement artiste, en tant que coloriste. De l'interprétation ni du choix des sujets nous ne dirons rien. Portraits, paysages, natures-mortes sont quelconques dans la disposition.

En tant que métier ? Le même coup de brosse pour le coton, le verre, le bois, la laine, la laque d'une cuvette photographique ou la viande de lapin écorché. Une bouteille bleue, entre une bouteille verte et une bouteille rouge ; et encore, je dis bouteille à cause de la forme : mais rien ne m'assure que l'objet soit en verre. Alors, direz-vous, pourquoi s'attarder à Rik Wouters ? Ah ! voilà : Rik Wouters est quelqu'un tout de même : ses à peu près de pinceau sont empreints d'une forte personnalité ; sa vision des couleurs crée une gamme qui frappe ; ses tons éclairent la toile largement. Mais est-il bien nécessaire que

toutes ces qualités se perdent dans une sorte de gaucherie ;
tandis que cette gaucherie est faite de mille finesses ? Ou bien



Rik Wauters est-il de ces artistes qui ne savent pousser sans gâcher ?

Car, enfin, la sculpture du même artiste nous oblige aux mêmes regrets, aux mêmes éloges !

Encore « ébauchiste », en sculpture. On sent une force s'exprimer dans le masque de Mme Paterson, l'Étude pour un portrait, le buste Contemplation ; mais il est difficile d'émettre un jugement. Il est bon de se souvenir que presque tous nos artistes sont très forts jusqu'à l'ébauche, tant qu'ils travaillent du premier élan, c'est à partir de là qu'ils deviennent pous-sifs.

W. Jelley, dans les cercles d'art où il a passé, a partout laissé le souvenir d'un artiste consciencieux et chercheur. Cette fois le persévérant artiste semble avoir abouti ; nous croyons bien qu'il a trouvé la formule qui convient à son tempérament, tant nous le voyons, ici, se mouvoir à l'aise ! Dans *le verger* et *Soleil du matin*, réalisent une peinture pleine d'atmosphère et de clarté vibrante.

W. Paerels sait harmoniser des tons. Tel un bouquet blanc près d'un canapé rose ; mais tout le sujet est au même plan, y compris la tapisserie de la chambre ! Il en est de même de la fillette au piano : pas d'atmosphère. Il reste de Paerels des effets de tons réussis.

Leroux tire ses plus saillants effets de l'emploi du jaune et du vert dans une atmosphère bleue. Une dame en robe verte disposant des oranges dans une corbeille en porcelaine de Hongrie. Elle a dans les cheveux un ruban orange et derrière elle une glace à cadre jaune. L'atmosphère de la chambre est bleue. Dans la *Robe rose*, qui est celle d'une fillette au piano, cette robe est l'objet du tableau : rose, plongée dans une atmosphère bleue. Résumons : un effort couronné de succès, mais fait de très peu de chose, trop peu de chose.

De G. Latinis, la *Maison du curé*. En effet, ce pavé propre, cette porte de fer très large, au dessin accueillant ; au delà, cette façade calme, aux rideaux symétriques et bien tirés... ce ne peut être que la maison du curé ; et c'est quelque chose d'avoir pu montrer cela, — par les lignes, par les teintes, même si le titre avait fait défaut, sans catalogue. Et Latinis n'a pas trop l'air de se ficher du métier, — ce qui ne gâte en rien son originalité.

Thevenet a su nous donner un coin d'estaminet — heureusement n'y a-t-il que du mobilier et d'affriolants bocaliers de « boules », sans pochard — assez intéressant. La *Vieille comode*, qui va de pair avec le comptoir d'estaminet, porte une

belle patine de meuble qui a vécu et continue d'ailleurs de vivre dans une atmosphère très réelle.

Deman est sommaire à l'excès. Ça me la coupe!



Jefferys offre cet intérêt, qu'il « griffonne » un tableau comme on griffonne des notations. Ainsi : *Souvenir de l'Exposition* ; au *Concert Ysaye*, où l'on voit un monsieur, dont la ressemblance avec Ysaye n'est pas frappante, vu qu'il est de dos, mais enfin ! Et d'ailleurs, le sujet du tableau c'est l'orchestre avec son ensemble, très fourmillant, très animé. *Les amarres* (barques) à *Dordrecht* ont, elles aussi, les qualités de la chose faite sous une unité d'impression. Puis c'est tout.

Constant Van Offel est un dessinateur amusant, capable de composer une scène avec intérêt, de créer des types, de saisir des attitudes comiques ou gracieuses ; son portrait de De Groux, à gros traits, a du caractère ; ses croquis de l'école de danse ont de la légèreté ; ses *Commères* « commérant » sont typiques ; la scène de lupercale, où des jeunes gens costumés en boucs poursuivent des jeunes femmes... habillés en nymphes, a du mouvement. Mais M. Van Offel a un bien vilain caractère avec son talent. Ne s'est-il pas avisé qu'il fallait faire mauvais accueil à la demande qui lui fut faite d'un dessin pour la revue et par ce beau motif que le grand-père du frère de son cousin germain aurait eu « quelque chose », dans le temps, avec le beau-frère de l'oncle du père, etc...

En voilà des mœurs et des sentiments au vinaigre Pickles Cross et Blackwell, longue conservation !

Et si maintenant je faisais entrer en ligne de compte dans ma chronique cet alliage impur, que dirait M. Van Offel? Serait-ce assez bête? Il faut combattre ouvertement cet esprit de confusion !

Le caricaturiste Ochs a beaucoup de talent et s'entend à tracer sans méchanceté la charge de nos hommes en vue, *Ysaye, d'Ardenne, Goldschmidt, Schleisinger, etc.* On serait tenté de reprocher à nos caricaturistes, en général, de négliger de donner une orientation à leurs caricatures. Elles sont toutes trop « bonhomme », même quand elles reproduisent des types qui n'ont rien de bonhomme. Tous les traits sont émoussés. En bien ou en mal, il faudrait quelque chose de plus.

Les œuvres de Leger, Lefevre, Moreau, Lombarts, Spilliaert (à part sa digue), Michaux, Plumet nous paraissent des fœtus sans avenir... Cela peut arriver à tous les parents.

Les natures mortes de Briandeau ont de la saveur, du raffinement dans la vivacité des tons, bien enveloppés et mûris.

Fernand Lantoin est peintre de lumière. Le bain a des séductions, avec ce tub d'où s'érige un corps de femme acceptable à la vue, auprès du lit inondé de lumière, devant les rideaux jaunes qui jettent une clarté d'or sur la courtépointe et la chair nue.

Du même artiste certains paysages plaisent par leurs harmonies de tons.

De Raemdonck, — quelque chose de léger comme une clarté lunaire, des riens bien pauvres, bien humbles, — mais qui touchent.

De Willem, un appartement où il fait bien chaud, si l'on en juge par la toilette ; il y a des personnes qui trouvent que « ça a l'air équivoque ». Pour moi l'équivoque est ailleurs : cette chair nue apparente sa fermeté à celle du bois : c'est aller loin dans la fermeté.

Wansart a une statue, tentant l'interprétation sculpturale de la robe corselet. Visage souriant en bravade, grand chapeau renversé. De l'allure.

Stupéfaction ! Louis Cambier, le chantré grave et sombre de la Palestine des automnes rutilants et gras, devenu luministe léger, naïf, évaporé ! Cambier, où êtes-vous ? Est-ce un carnaval

ou une évolution? Certes, cette jeune femme lisant dans un jardin, parmi les fleurs, voilà une toile fraîche, lumineuse, joyeuse! Cette peinture a dans son aisance, dans sa facilité, dirait-on, quelque chose qui donne à penser que l'on est, ici, très près du peintre. C'est d'une simplicité charmante.

Frison est toujours un grand consommateur de couleurs. Il plaque ses mortiers avec l'à-peu près d'un maçon. Et souvent



le même tableau a des endroits repoussants et horribles, et des détails d'une beauté et d'une vie frappante, tel son *Intérieur*, débauche de couleurs où se détache, en merveille perdue, un adorable bouquet de roses devant une fenêtre, par laquelle il entre plus de lumière légère et vivante que n'en a jamais obtenu aucun luministe!

Nous ferons à ses autres toiles, — lumière par décomposition des couleurs, — le reproche ordinaire aux luministes : trop de clarté ; la lumière traverse tout, il n'y a plus de substance.

Cockx, pauvre maison, quelque chose qui fiche le camp, navrant! Est-ce la ruine d'une ancienne maison cossue, — à

laquelle on aurait, dernier outrage, — marchandé la couleur pour la peindre?

Desmet, prétextes à tons rares. — De Beer, prétexte à quoi?



Portrait d'un poète
d'après LEFAUCCONNIER (Cubisme.)

— Bosiers, canaux, bateaux, ruelles, couleur du souvenir. — Crahay, la perspective pendant un tremblement de terre.

Un peintre français, Baltus, expose une série d'animaux étranges, fantastiques. Le Taloueg, entre autres, à forme

d'homme et tête de caméléon, et qui n'a pas les mœurs douces. C'est un géant, qui doit avoir environ quatre fois notre taille, et se nourrit de proies humaines. Le peintre nous le montre au retour de la chasse ; le monstre porte négligemment sur le bras, jetées comme des loques, deux proies qui ne sont autres que deux cadavres humains.

Ottman a du sentiment dans *la lettre* et si sa couleur est bien terne, elle n'est pas sans charme. — Dulot se met en colère pour rien, une casserole, un poulet et le voilà parti pour toutes les violences ! — M^{lle} Béatrice Duval elle aussi est bien violente ! Avec une telle exacerbation de la couleur, les aveugles eux-mêmes y verront un jour ! — Loïa Liwiska, Granzow, Segonzac, je renonce...

Leger, Delaunay, Gleize, Marchand, Schelfhout, le Fauconnier, sont des maniaques. Et vous pouvez m'en croire. Il n'y a pas de précipitation dans ce jugement. Ils sont *cubistes*.

Le grand prêtre Guillaume Apollinaire appelle « le *cubisme* un retour aux principes du dessin et de l'inspiration, en vue



Maternité (marbre)
d'après le sculpteur ARCHIPENKO (Cubisme).

d'un élargissement et d'un renouvellement de l'art. C'est pour lui l'expression d'un art simple et noble, expressif et mesuré, ardent à la recherche de la beauté ». Rapprochez ces belles

paroles des dessins fidèles que nous donnons, — pour la peinture et la sculpture ! Voilà, certainement, des gens d'une autre planète !

Salle Studio. — Émile Baes.

Que de Baes dans les Beaux-Arts ! C'est un nom prédestiné plutôt qu'un atavisme, car ils ne se connaissent pas !



Celui-ci est un ardent, il emploie à profusion les couleurs passionnées. Témoin ce portrait de femme souriante, le buste

couvert d'un corsage de grosse soie rouge violet, se détachant sur un beau fond carmin ou passent des clartés. Ces harmonies violentes sont difficiles ; celle-ci n'est pas trop mal pour être d'un peintre jeune ; elle chante haut, peut-être un peu dur, mais sans désaccord.

Autres témoins de la passion du peintre pour les couleurs violentes : intérieurs, où abondent les rideaux cramoisis ; tapisseries écarlates ; tentures rouges, reliures rouges, paravents rouges. Le peintre joue du rouge avec virtuosité et sait en tirer un parti lumineux et riche. Quand il atténue sa palette, il nous donne des nus gras, abondants, bien modelés, telle la *Femme mettant son bas*. Dans les harmonies délicates, la *Dame aux lys*, la *Petite Salomé*, le *Narghilé*, la *Dame en vert bleu* disposant un bouquet de fleurs oranges.

Émile Baes a de l'abondance, de la richesse, un idéal fastueux ; il aime la vie, la lumière, les belles chairs dorées, nacrées. Son coup de pinceau est généreux. Et en voilà assez pour faire quelqu'un.

RAY NYST.

MEMENTO

Accusé de réception. — MARGUERITE BAULU : *Modeste Automne*. — COMTE ALBERT DU BOIS : *Les Caresses de la fiancée enfantine*. — AUG. SMETS : *Les grands écrivains français*. — ACHILLE MISSON : *Le Cœur qui souffre*. — AUGUSTE BRICTEUX : *Salaman et Absal*, poème mystique d'amour, traduit du persan. — GEORGES RAMAEKERS : *Franz Gailliard*. — FRANZ FOCKETYN : *L'Industrie belge des machines et du matériel des chemins de fer*. — J.-L. MERTENS : *France et Belgique*. — A. COLON : *La Liaison des Armes*. — PAUL BAY : *Poèmes pernicieux*. — COLONEL MAILLY : *Récits patriotiques et moraux*. — GIL. CONRARDY : *Heures antiques*. — E. HERDIES : *Le Réprouvé*. — JEAN DE BÈRE : *Au fond des yeux*. — *Anthologie des écrivains belges* : CHARLES VAN LERBERGHE.

Comptes rendus au prochain numéro.

* * *

Notre Revue, créée en France sous le haut patronage d'un groupe d'universitaires, présidé par M. Ribot, ancien président du conseil des Ministres, membre de l'Académie française, est une publication uniquement réservée à la collaboration des élèves des établissements scolaires.

Grâce à elle, tous les élèves peuvent faire la preuve de leur activité intellectuelle et ce dans les meilleures conditions, puisqu'ils peuvent traiter un sujet librement choisi, médité dans les heures de loisirs, au long de toute l'année. C'est pour eux aussi l'occasion de montrer, en dehors de la tâche scolaire, une naissante individualité.

Notre Revue, tirée à 128,000 exemplaires, organise de nombreux concours littéraires et scientifiques réservés aux écoliers de tout âge. Les lauréats reçoivent, à côté de fort beaux objets d'art, des bourses de voyage.

Afin de faire profiter la jeunesse belge des nombreux avantages de *Notre Revue*, le conseil de celle-ci a installé un bureau à Bruxelles.

Elle convie les élèves de toutes les écoles belges à prendre part au concours suivant :

Le sujet est *La plume*, son origine, les raisons qui ont présidé à ses transformations, etc..., en un mot, son histoire, qu'il faut condenser en 150 lignes en vers.

La Maison Mallat, de Paris, offre un certain nombre de stylographes et de porte-plumes réservoirs d'une grande valeur, destinés à récompenser nos lauréats.

Adresser toutes communications au bureau de Bruxelles, rue des Poissonniers, 14.

* * *

Exposition des anciennes industries d'art tournaisiennes. On se rappelle l'exposition rétrospective qui eut lieu à Dinant en 1903 et qui réunissait un magnifique ensemble des produits de l'industrie du cuivre si florissante en cette cité au XVII^e siècle. Elle fut admirée par un grand nombre de visiteurs, et on peut dire qu'elle remporta un grand succès. L'exposition, qui sera ouverte à Tournai de juillet à octobre prochain, est appelée à avoir une importance beaucoup plus grande et elle se présentera à l'attention des amateurs, et même des profanes, avec beaucoup plus d'attraits. En effet, elle comprendra non seulement une collection très nombreuse et très complète d'objets en cuivre, dinanderies, etc., de fabrication tournaisienne, mais elle groupera, en outre, quantité d'objets admirables disséminés dans les musées publics, les églises ou les collections particulières, et représentant ce qui s'est fait de plus beau et de plus riche aux siècles passés en fait de porcelaines, tapisseries, orfèvrerie, sculptures, etc., etc.

Pour ne parler que des porcelaines, ce sera

pour les amateurs une occasion unique de voir rassemblées des pièces merveilleuses dont la valeur est aujourd'hui inestimable, et dont certaines ont leur histoire et même en quelque sorte leurs quartiers de noblesse.

L'exposition de Tournai est une manifestation qui marquera certainement dans l'histoire de la Belgique et qu'on ne pourra se dispenser d'aller voir.

* * *

Almanach dels Noucentistes. — Un almanach pour 1912... Déjà!... Oui, et un almanach qui nous vient de loin. Ce sont de jeunes artistes catalans qui l'ont composé, rédigé, orné et nous en font un hommage d'autant plus flatteur et précieux que cet ouvrage, de très grand luxe, n'est tiré qu'à 150 exemplaires hors commerce par les soins de l'éditeur, M. Horta, de Barcelone.

Cette remarquable publication est placée sous le patronage suggestif de Vénus, déesse de la beauté. Il est un *ex-voto* digne d'une aussi belle patronne et ceux qui, avec ferveur et talent, se sont associés pour rimer, dessiner et peindre ce qui lui donne sa rare valeur, s'affirment tous en possession des dons les plus précieux, les plus originaux du talent et de la pensée.

Pour chaque mois de l'année un prosateur, un poète et un peintre ont composé, rimé, illustré une page que l'éditeur présente avec

une somptuosité et une originalité d'un goût parfait.

L'*Almanach dels Noucentistes* nous apporte le lointain mais sûr témoignage de la superbe floraison d'art juvénile qui est celle du groupe des collaborateurs de *La Catalüna*.

* * *

Congrès des Amitiés françaises. — Il se tiendra à Mons, du 21 au 24 septembre prochain. Le comité organisateur y convoque « tous ceux qui se réclament de la culture française et estiment que sa diminution serait pour eux une diminution intellectuelle et morale ».

Les fêtes inaugurales du monument commémoratif de la Bataille de Jemmapes coïncideront avec les assises du Congrès. Il y aura ensuite, le 25, une visite de l'Exposition de Charleroi, le 26, une visite du parc, du musée et des collections de M. Raoul Warocqué, et, le 27, des excursions industrielles dans le Borinage.

Le droit d'inscription est fixé à 10 francs. Les adhésions sont reçues par M. Alph. Lambillotte, à Ghlin-lez-Mons.

* * *

Savonarole. — Une représentation du beau drame, encore injoué, d'Iwan Gilkin, sera donnée au théâtre royal de la Monnaie, le 9 juillet prochain, par la *Fédération des Cercles dramatiques belges de langue française*.

Causerie financière

Le 30 juin 1911.

Le mois de juin a commencé alors que l'on était à peine remis des mauvaises nouvelles qui nous parvenaient du Mexique. Il est vrai que la retraite du président Diaz et la constitution d'un nouveau gouvernement ont vite ramené le calme dans les esprits, de ce côté-là du moins.

Le léger incident russo-turc au sujet d'un rassemblement de forces turques à la frontière du Monténégro n'a eu d'autres résultats que de nous montrer la piteuse reculade de la diplomatie russe qui s'est trouvée déçue de ne pas voir l'Angleterre donner son appui à la Russie, à l'exemple de la France.

Aux événements du Maroc est venu, de plus, s'ajouter la nouvelle de l'occupation de Larache par les soldats espagnols. Bien qu'il n'y ait pas lieu, croyons-nous, de s'alarmer pour le moment et de prendre la chose au tragique, cela n'empêche que l'annonce de cette occupation a produit une fâcheuse impression qui semble maintenant s'être plus ou moins dissipée.

Si à cela nous ajoutons la chute du ministère français, jointe au remaniement du cabinet belge, en voilà plus qu'il n'en eût fallu autrefois pour jeter le trouble, semer le désarroi dans le camp boursier et fournir aux broyeurs de noir des armes puissantes pour empêcher les progrès d'une hausse trop longtemps attendue et si ardemment désirée.

La Bourse, au contraire, a paru faire montre d'une complète indifférence, et faire fi des rudes épreuves auxquelles la politique paraissait vouloir la soumettre.

Son horizon s'est éclairci, il est devenu plus serein par suite de l'aisance monétaire, ce qui lui a procuré la plus parfaite tranquillité.

On a pu travailler avec calme; les transactions sont devenues plus nombreuses, et le mouvement de hausse commencé s'est fait sentir dans presque tous les compartiments de la cote tant à la coulisse qu'au parquet, d'une façon parfois même exagérée.

Dans tous les cas, juin avait bien commencé, et le mois s'annonçait très favorablement pour le travail du comptant, comme pour celui du marché à terme, où la spéculation avait repris position dans l'espoir de réaliser quelques nouveaux bénéfices dans les mois à venir, quand de sourdes rumeurs se sont répandues au sujet du rachat du Chemin de fer de Varsovie-Vienne, ce qui est venu tout gâter.

Nous avons alors assisté à d'effrayantes cascades, à des bonds désordonnés et à des secousses violentes qui ont préci-

pité cette valeur en un rien de temps aux plus extrêmes limites que l'on pouvait imaginer..

La panique s'est emparée des nombreux porteurs, qui ont jeté leurs titres par dessus bord, et les cours se sont dérobés d'une façon désordonnée sous l'avalanche des ventes, qui ont donné à ce titre une moins-value de près de 10 p. c. en un rien de temps, ce qui, par contre-coup, a répandu un grand froid sur l'ensemble des cotations. En fin de semaine, on a appris qu'une dépêche de source officielle était parvenue à Berlin, démentant catégoriquement tout projet de rachat.

Quoi qu'il en soit, l'effet est donné, et ceux qui connaissent de longue date le Varsovie-Vienne n'auront certes pas été étonnés de ce coup auquel les vieux boursiers sont habitués depuis de nombreuses années déjà. Cette aventure, toutefois, n'a pas été sans avoir fortement ébranlé notre marché, qui ne sait pas encore au juste à quoi s'en tenir, et à l'heure actuelle l'inquiétude persiste toujours.

Les secousses du marché à terme ont eu leur répercussion sur le marché du comptant, où depuis quelques jours déjà souffle un vent de réalisations, réalisations fort judicieuses à vrai dire, après le chemin de hausse parcouru, mais qui ne laissent pas néanmoins d'impressionner défavorablement le public après des coups pareils.

*
* *

La situation actuelle de notre marché s'établit à peu près de la façon suivante :

Les Rentes Belges 3 p. c. languissent et les cours se dérobent sous la poussée de nombreuses ventes, ce qui contraste singulièrement avec la bonne tenue du 3 p. c. Congolais.

Les Lots de Villes ne sont pas mieux partagés que les Rentes Nationales, car la plupart des fonds communaux voient leurs cours n'offrir aucune résistance. Le Lot du Congo est faible également à 86.

Les Tramways ont été très animés, et, à un moment donné, quelques-uns même ont été poussés avec frénésie. Dans tous les cas, les progrès réalisés sont déjà importants pour certaines catégories de titres, quoique plusieurs, assez bien travaillés ces derniers temps, reviennent à peu près au niveau où nous les avons laissés précédemment.

Les Actions Barcelone, très activement traitées, se sont arrêtées dans leur mouvement de hausse et ont même rebroussé chemin. Le *Dividende Bruxellois* s'alourdit à nouveau et la *Dividende Mutuelle*, vivement poussée à 881, est revenue à 855.

Les Charbonnages sont toujours résistants et, mieux que les autres compartiments, ils ont soutenu crânement le choc donné et constaté dans les autres groupes. Le mouvement de hausse prévu depuis quelque temps a pris subitement de

l'ampleur et s'est communiqué presque à toute la rubrique.

Aussi avons-nous encore à enregistrer une plus-value pour : *Fontaine-l'Evêque*, *Gosson-Lagasse*, le *Grand-Buisson*, le *Grand-Conty*, *Marcinelle-Nord* et *Monceau-Bayemont*.

Nous considérons toujours comme très intéressants aux cours actuels, les titres des *Houillères-Unies*, du *Hasard* et du *Grand-Conty*, sans oublier *Monceau-Bayemont*.

Les Valeurs Sidérurgiques ont eu à supporter quelques réalisations assez importantes; aussi les moins-values que l'on remarque en sidérurgie sont moins le fait d'une situation médiocre que le résultat de quelques prises de bénéfices. Nous conseillons même de profiter de cette réaction passagère pour acheter hardiment les titres que nous avons le plus souvent recommandés à nos clients, spécialement l'*Espérance-Longdoz* et la *Métallurgique du Sud-Oural*.

Les Glaceries sont assez hésitantes et n'ont pas beaucoup brillé cette semaine, pas plus, du reste, que les *Verreries*.

Les Valeurs d'Éclairage et d'Électricité sont plus calmes, elles se sont même un peu alourdies.

L'*Ordinaire Saint-Pétersbourg*, qui avait fléchi un moment à 1010, s'est relevée ensuite à 1045.

Les Valeurs Coloniales semblent fatiguées. Seule l'*Ordinaire Katanga* se tient relativement bien. La *Compagnie pour le Commerce au Congo* cote 5375; l'*Ordinaire Haut-Congo* fait 1022; la *Part Bénéficiaire Kasai* est faible à 135. La *Privilégiée Katanga* nous donne comme dernier cours 3512.50 et l'*Ordinaire* celui de 4000.

Aux Actions diverses il n'y a rien de bien intéressant à signaler, si ce n'est la fermeté de la *Fondateur Sucreries de Saint-Jean* et de l'*Ordinaire Pontelongo*. La *Privilégiée Soie artificielle de Tubize* perd encore une vingtaine de francs en quelques jours à 350.

Aux Actions étrangères, la cote a bien peu d'attraits et les cours y sont sans changement, sauf pour la *Jouissance Sud de Kamerun* en baisse aux environs de 140.

A la Coulisse, c'est toujours le flux et le reflux de la *Varsovie-Vienne*, et, en général, le marché témoigne de l'indécision. Les transactions y sont clairsemées et les tendances plutôt lourdes, surtout en *Rio-Tinto* et en *Rand-Mines*.

Les *Chemins Espagnols* sont négligés par continuation; il en est de même du *Métropolitain* et de la *Parisienne*.

Les *Nitrate-Rails* sont soutenus. La *Tanganyika* paraît assez bien disposée, et la *Rand-Mines*, pour laquelle un acompte de 5 sh. 6 d. vient d'être décidé, finit en légère réaction.

En clôture, sur une reprise de la *Varsovie-Vienne*, l'ensemble du marché à terme semble avoir meilleure allure, mais les échanges y sont et y restent modérément actifs.

J. DE HASE,

Directeur de la Banque
Bourse-Paris-Bruxelles.

Bourse-Paris-Bruxelles

**15. Rue du Gouvernement Provisoire
BRUXELLES**

Opérations traitées par la Banque

Ordres de Bourse au comptant et à terme sur
Bruxelles, Paris, Londres, Berlin (Courtages
les plus réduits).

Opérations d'échelles de primes par groupement
(demander circulaires).

Composition et vérification de portefeuille.

Coupons : Encaissement sans frais.

Vérification des tirages. Echange de titres.
Renouvellement de feuilles.

Renseignements sur toutes valeurs cotées et non
cotées.

Prêts sur titres.

Emissions.

Étude de toutes affaires financières, industrielles et
commerciales.

Création de sociétés, Commandites, Associations.

TÉLÉPHONE 124.32

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

MARIUS-ARY LEBLOND : *Anicette et Pierre Desrades* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Pierre Desrades est un petit garçon dont l'enfance se passa tout entière dans l'île Bourbon à attendre l'héritage d'une grand'tante avare et toujours bougonnante. Enfance pas malheureuse, en somme, car cette attente de l'héritage, lequel d'ailleurs ne vint jamais, le préoccupait beaucoup moins que les êtres et les choses qui l'entouraient.

Homme aujourd'hui, et vivant en France, la merveilleuse nature de son île enchante toujours des souvenirs, comme aussi il ne peut sans émotion songer à sa cousine Anicette, avec laquelle il passa de tant délicieuses vacances vers leur treizième année et qu'il n'a jamais revue.

L'exotisme des romans de MM. Marius-Ary Leblond est de très bon aloi, c'est ce qui fait leur charme et tout particulièrement celui de ce récit si simple où se raconte une âme d'adolescent encore pleine de menues puérités, mais que les difficultés de la vie inquiéteront bientôt.

* * *

HECTOR FLEISCHMANN : *Réquisitoires de Fouquier-Tinville* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Il est toujours honorable et souvent même courageux de venger les morts des calomnies que l'histoire a accumulées autour de leur mémoire. M. Hector Fleischmann s'est attelé à cette tâche particulièrement ingrate en l'espèce, car il s'agissait de réhabiliter l'homme le plus abhorré peut-être de tous les révolutionnaires, celui qui régna, peut-on dire, pendant toute la Terreur et qui envoya à la guillotine non seulement les ci-devants et les Girondins, mais les Terroristes eux mêmes. Ce monstre farouche et sanguinaire qu'on nous a dépeint fut tout simplement le type rêvé par tous les gouvernements jusqu'à nos jours du procureur, de l'organe de la loi. Celle-ci comminaient une peine terrible pour le moindre délit et Fouquier requérait la mort. Il ne lui appartenait pas d'apprécier la loi, mais de l'appliquer avec d'autant plus de rigueur que la République était en péril.

... Tout cela est très vrai... Mais jamais la sympathie n'ira aux bourreaux.

Chez Ollendorff :

ANTOINE YVAN : *L'Amie des jeunes* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Le jeune homme qui veut réussir dans les lettres doit s'accoutumer à fréquenter un assez vilain monde. Quand il sera cuirassé à ce point de pouvoir, sans haut le cœur, serrer la main aux pires canailles, il se préoccupera de la question d'argent qui prime toutes les autres. Fût-il même doué d'un beau talent, s'il est pauvre, il s'abaissera aux plus basses besognes, il vendra ses œuvres à des banquiers qui les signeront et il devra passer par l'alcôve infamante de *L'Amie des jeunes* une quinquagénaire riche, couperosée et mastodontesque. Pour n'avoir pas voulu tomber si bas, Jean Roc a vu s'écrouler tous ses rêves, il n'a connu que des échecs ; aussi part-il pour le pays des Maures où son grand sabre de spahi lui donnera peut-être la gloire que sa plume ne lui aurait procurée, à Paris, qu'au prix de son avilissement.

Ce tableau des mœurs littéraires n'est-il pas poussé au noir, je ne puis vous le dire d'ici, mais Antoine Yvan a mis, à le broser, toute l'énergie d'une indignation sincère.

Chez Calmann-Lévy :

LOUIS DELZONS : *Le Cœur se trompe* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les trois nouvelles qui composent ce volume : *Les Orgues de Saint-Étienne*, *L'Arbre de Cromalties* et *La Grange de M. Terrax*, nous montrent toutes trois de braves gens amèrement désillusionnés pour avoir mal placé leur amour, leur affection ou leur confiance. Ah oui, *le cœur se trompe !*

M. Louis Delzons, dont le talent de romancier s'affirme davantage à chaque œuvre nouvelle, a développé avec un rare bonheur cet axiome de la théorie sentimentale. A cet éloge j'en ajouterai un autre : ses récits provinciaux ou campagnards sont honnêtes, ils peuvent être lus par tout le monde et ils le seront avec fruit car ils enseignent la vie.

Chez Ambert :

PIERRE SERETH : *Étapes amoureuses* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les hasards de la vie mondaine ont mis Pierre et Thérèse en pré-

sence. De cette rencontre, une sympathie mutuelle, de jour en jour plus vive, est née, qui va se transformant bientôt en amour. Mariés tous deux, leurs entrevues sont trop brèves et trop rares pour qu'il leur soit permis de se dire tout ce qu'ils ont à se raconter; aussi se l'écrivent-ils et tout leur roman tient en neuf mois d'épîtres, tour à tour aimables, gracieuses, méchantes, enflammées, ironiques, brutales ou passionnées, selon l'humeur du jour, depuis l'aveu fait par Pierre *usque ad Veneris diem*, ainsi que s'exprime pudiquement M. Pierre Sereth.

Cette histoire, nous dit-il, est vécue, elle est la sienne. S'il en était ainsi et malgré le tour littéraire que son amie et lui-même surent donner à leur correspondance, je lui en voudrais d'avoir dénoué le ruban bleu ou rose qui serrait ces lettres et de les avoir, même sous le couvert d'un pseudonyme, livrées au public.

Chez Plon-Nourrit et Cie.

J. DE CRANPHORE : *Le Destin de Sabine* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les hommes en possession de petites amies à la vie matérielle desquelles ils pourvoient dans une large mesure, auxquelles ils passent les fantaisies les plus coûteuses sont presque toujours surpris et froissés de voir les dites petites amies penser parfois à l'avenir et envisager la possibilité d'un établissement définitif d'où leur amant serait exclu. Celui-ci, fût-il même très épris, tient leur situation réciproque pour éminemment provisoire et comme devant prendre fin dès la maturité de leur maîtresse. C'est un pareil malentendu qui empoisonne les amours du Roger de M. de Cranphore avec la jolie Sabine, divette dépourvue de talent, mais pleine de grâce et de distinction. Lorsque Roger comprend, il annonce à Sabine son intention de l'épouser, mais l'émotion tue la jeune femme. Ainsi finit cette idylle aimablement et légèrement contée même, étant donné le dénouement. Le récit revêtant la forme autobiographique, le ton badin du début jure avec la douleur étalée par le héros en écrivant les dernières lignes de ses mémoires.

Chez E. Saisot et Cie :

MARGUERITE BURNAT-PROVINS : *Cantique d'Été* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Vous souvient-il encore de ce *Livre pour toi*, qui fit beaucoup jaser, parce qu'une femme osait y clamer son amour avec la fougue emportée de la passion ?

Heureusement pour nous, ni les critiques hypocrites, ni les sarcasmes envieux n'ont ému Mme Burnat-Provins; elle aime toujours et son nouveau volume chante, une fois encore, son cher Sylvius, avec des accents d'un lyrisme si vrai et si merveilleusement soutenu jusqu'à la fin, que jamais peut-être on n'en entendit de pareils depuis la chute du monde païen.

La préface, écrite par M. Camille Lemonnier pour le *Cantique d'Été*, déborde d'admiration pour l'œuvre de beauté de Marguerite Burnat-Provins dont ce sera, y est-il dit, « la gloire » d'avoir prêté un langage aux intimités » muettes de l'amour ».

* * *

A.-G. HAMONNO : *Le Tisseur de rêves* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce sont de nobles poèmes d'inspirations diverses, rimés sous le coup d'émotions disparates, mais toujours sincères. Devant bien des aspects changeants de la nature, « tout le long des longs jours » le poète a souri, aimé, rêvé, pleuré.

* * *

CLAUDE D'HABLOVILLE : *Monseigneur Duchesne* (Une plaquette in-18, à 1 franc). — Mgr Duchesne, qui occupe sous la coupole le fauteuil de Mgr Mathieu, est un homme de science, un érudit beaucoup plus qu'un prêtre, mais sans, bien entendu, cesser pour cela un seul instant d'être prêtre. Ses travaux historiques lui ont valu dans l'Eglise même des attaques violentes parce qu'il a pris pour règle d'appliquer à l'étude de l'histoire ecclésiastique la méthode critique, parce que, les dogmes mis à part, il abandonne avec sérénité tout ce qui ne lui est pas scientifiquement prouvé, parce qu'il a détruit nombre de légendes jolies, sans doute, mais aussi fausses que poétiques.

M. Claude d'Habloville, dans une courte étude biographique, a tort bien mis en lumière cette personnalité originale et très fine.

* * *

JEANNINE VADE : *Des Paroles et du silence* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « J'ai bu le philtre sûr de l'amour qui rend fort », dit l'auteur de ces harmonieux et sonores poèmes. Aussi, elle y laisse s'épancher les formelles assurances, les espoirs confiants, les désirs énergiques d'une âme sur laquelle n'ont pas de prise les désenchantements, la mélancolie et les regrets.

« L'élan qui me grandit part des fonds de douleur... », et ceci est une parole très vraie.

* * *

Baronne MARIE DE BLONAY : *La Maison du Passé* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'auteur nous fait faire en son agréable compagnie le pieux pèlerinage aux lieux chéris où s'écoula son enfance et l'émuèrent ses premières sensations. Elle s'écrie, en nous prenant par la main pour nous guider :

*Rêve ou fidèle écho, que votre voix m'enivre
Et m'apprenne les mots qui m'aideront à vivre !*

Au Mercure de France :

LEFCADIO HEARN : *Chita* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Au cours de sa vie aventureuse, Lefcadio Hearn, visitant l'archipel du Mississipi, entendit conter l'histoire d'une petite fille sauvée à peu près seule lors du raz-de-marée qui, en 1856, supprima net l'île Dernière. Sur cette donnée, il écrivit *Chita*, et ce roman lui valut sa véritable consécration d'écrivain auprès du public américain. Il eût été difficile, du reste, de ne pas reconnaître du talent et même quelque chose de plus à l'auteur d'une œuvre pareille où éclate, à chaque page, en de prestigieux tableaux, un enthousiasme passionné pour la nature, pour la merveilleuse nature des tropiques.

Chita est traduite avec un rare bonheur par M. Marc Logé, lequel nous offrit, à plus d'une reprise déjà, des traductions tout aussi réussies de livres de Hearn.

Chez Bernard Grasset :

CHARLES PÉGUY : *Cinqves choisies* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'Académie française vient de décerner son grand prix quinquennal à l'ensemble des œuvres de M. Charles Péguy. Le moment était donc singulièrement opportun de faire connaître au grand public, c'est-à-dire aux gens que ne préoccupent spécialement ni la sociologie, ni l'histoire, ni la philosophie, le talent original et la manière à la fois simple et forte du rédacteur des *Cahiers de la quinzaine*. De cette revue sont tirés les morceaux qui composent ce volume.

* * *

JACQUES MORIAN : *Une Passion* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Germaine Daresa vient de perdre une mère tendrement aimée. Désespérée, seule au monde, elle rencontre André Brunière, elle l'aime et, par un beau soir d'orage, elle se donne à lui. Mais si Germaine est une âme d'élite, André, tout épris qu'il soit, n'est qu'un banal amant qui ne comprend

pas toute la grandeur du sacrifice qu'elle lui a fait. Pour ne pas mécontenter sa mère, préoccupée d'une union plus « avantageuse », il garde pour maîtresse celle dont il devait faire sa femme. Après quelques mois de souffrances atroces, Germaine se ressaisit, elle fuit à la campagne. Elle y trouve le calme et peut-être même le bonheur — l'auteur nous permet de l'espérer.

Mme Jacques Morian traite avec beaucoup d'art ces études psychologiques ; ses succès de librairie sont d'ailleurs la confirmation de ceux que ses romans ont obtenus dans la presse.

* * *

FRANÇOIS LABEUR : *Le Bon combat* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Un roman nettement et vigoureusement syndicaliste — et non pas anarchiste, ne confondons pas — en même temps tout imprégné de philosophie spiritualiste, voire chrétienne, voilà certes qui n'est pas banal. Les revendications prolétariennes n'ont rien d'incompatible avec l'idéal d'un disciple du Christ, M. François Labeur nous le montre avec adresse et le démontre avec talent. Elle est, en effet, d'une belle tenue littéraire l'histoire de ce jeune ménage Raband, qui emploie une fortune assez considérable à soulager les malheureux et qui donne tout son temps à l'émancipation de la classe ouvrière.

* * *

ALGERNON BOYESEN : *Napoléon* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Est-ce déjà un effet littéraire de l'entente cordiale, je ne sais, mais voici une pièce historique, en 4 actes et 9 tableaux, écrite en anglais par un Anglais, débordante d'admiration pour le plus dangereux des ennemis que l'Angleterre ait eu à combattre. Et cette pièce obtient l'honneur d'une lettre-préface élogieuse de M. Frédéric Masson !

Pour arriver à produire une impression suffisamment forte, les dramaturges n'ont jamais hésité à prendre avec la vérité historique certaines licences. M. Algernon Boyesen a fait de même, mais, lui, c'est de la chronologie qu'il s'inquiète peu, il fait de l'histoire par condensation. Dans une scène, dans un acte, il entasse des événements situés dans le temps à des mois de distance. Il arrive ainsi, malgré le cadre étroit d'une œuvre dramatique qu'il a su rendre presque jouable — à dessiner de son héros un portrait très complet, à mettre en un vigoureux relief le caractère de Bonaparte — C'était ce qui importait.

* * *

LOUIS DARINAT : *La Vie blanche* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Il existe de par le monde, et leur nombre augmente sans cesse, des jeunes filles aussi pures et souvent plus pieuses, d'une piété plus intelligente, que leurs mères et qui ne méritent plus le dédaigneux sobriquet d'oies blanches. Leurs yeux s'ouvrent à la vie, elles désirent ardemment la connaître et y jouer un rôle actif et bienfaisant. Ces femmes de l'avenir rêvent d'une certaine émancipation, elles sont donc féministes, mais non point au sens pédant, déplaisant et hargneux de ce mot.

Bien que le développement de l'action trahisse quelque inexpérience, elle est attachante cette *Vie blanche*, elle plaide avec une conviction chaleureuse.

* * *

HENRI FALK : *Poèmes brefs* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Beaucoup de « poèmes brefs » font un volume qui n'est pas bref du tout. Ils ont, nous avertit leur auteur, pour fin de nous divertir ; ils y réunissent. Certains sont présentés comme... un peu libres ; ils tiennent ce qu'ils promettent. Mais, d'ailleurs, si le livre est gros, c'est parce qu'aux poèmes « brefs » s'ajoute une comédie en vers : *Les Noces de Grippethune*, qui ne l'est pas du tout. Mais sa dimension n'enlève rien à sa verve et à sa jolie invention très amusante.

* * *

EMILE FAGUET : ... *et l'horreur des responsabilités* (Un vol. in-18, à 2 francs). — Cette horreur des responsabilités est le « mal français » de ce XX^e siècle — et à considérer les pays voisins de la France, on constate que ledit mal est singulièrement contagieux, qu'il a passé les monts, voire les plaines. Puisse-t-il ne pas devoir, comme le premier, attendre cinq cents ans son Ehrlich.

Plaisanterie à part, le nouveau livre de M. Emile Faguet faisant suite à son *Culte de l'incompétence* lequel fit, l'an passé, quelque bruit, constitue une critique serrée, fortement argumentée et beaucoup moins paradoxale qu'à certains moments elle n'en a l'air, de l'organisation administrative, politique et judiciaire de la France d'aujourd'hui.

Chez Eugène Figuière :

PIERRE-CHARLES JABLousKI : *Au Réveil de la vie* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Vers et prose. Beaucoup de vers, un peu de prose, trop peu de prose. M. Pierre-Charles Jablouski est poète, n'en doutez pas, et pourtant je préfère

l'élégante clarté de sa prose à l'allure désordonnée, parfois jusqu'au chaos, de ses poèmes. De tous ceux-ci cependant il ne sied point de médire, car il en est parmi eux tel et tel qui ont de la grâce et de la fraîcheur.

* * *

JULES ROMAINS : *Mort de quelqu'un* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Jules Romains s'est plu à imaginer les réflexions, les sentiments, les incidents les plus menus qu'inspire ou provoque la *Mort de quelqu'un*, c'est-à-dire le décès d'une personnalité sans importance comme aussi sans attaches familiales bien étroites. Modeste et même humble fonctionnaire retraité, son Jacques Godard était veuf et vivait seul dans l'immense Paris. Ecrire un roman sur un sujet aussi minime, où il n'y avait aucun désespoir violent à peindre, aucun affreux malheur à déplorer, était chose malaisée, mais l'auteur s'en est tiré à son honneur et s'il n'a pas toujours évité l'écueil, presque inévitable des longueurs et des redites, il a fait preuve cependant d'un esprit d'observation particulièrement aiguisé. Comme son style est simple et clair, qu'il émaille son récit des pointes d'un humour discret, ainsi qu'il sied quand il y a un mort dans la maison, son livre est d'une lecture agréable et reposante.

* * *

L. MICHAUD d'HUMIAC : *Le Cœur de Se-Hor* (Un vol. in-16, à 3 fr. 50). — *Le Cœur de Se-Hor* nous offre le décor de l'antique Memphis, vue du haut de sa nécropole. Là se déroulent les quatre actes d'une action à la fois farouche et généreuse, d'une grande intensité tragique. Dans la large poésie et la forte construction de ce drame, on reconnaît l'auteur du *Roi Grallon*, de *La Chevauchée lointaine*, du *Cortège d'Alcibiade*.

* * *

ÉMILIE DE VILLERS : *Les Ames de la mer* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Cette œuvre, audacieusement pensée et violemment écrite, se classe dans la haute littérature où la beauté s'exalte dans le lyrisme d'une noble forme parnassienne ; elle sera appréciée de tous ceux qui ont le sens du rythme pur et des magnificences verbales.

* * *

J.-P. TORT : *La Veillée solitaire* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — A peine ce volume sortait-il des presses que l'auteur, âgé seulement de vingt-quatre ans, était emporté par une mort

foudroyante. Ce jeune homme avait un bel avenir devant lui. On en jugera par ce recueil plein de souffrance profonde et fière, de pitié humaine, de haute envergure. *La Veillée solitaire* est un chant de cygne, fait d'enthousiasme triste.

Chez Jean Gillequin et C^{ie} :

MARK TWAIN : *Le Cochon dans les trèfles* (Un vol. in-8°, à 45 centimes). — Les éditeurs de « La Renaissance du Livre », cette collection d'un bon marché presque excessif dont le premier volume fut signalé ici le mois dernier, ont eu l'heureuse inspiration de nous offrir, cette fois, un spécimen de la fantaisie échevelée du maître humoriste américain. Des livres comme *Le Cochon dans les trèfles* ne se racontent pas, il faut les lire.

Collection Nelson :

WALTER SCOTT : *Ivanhoe* (Un vol. in-12, relié, à 1 fr. 25). — Après avoir été les délices de plusieurs générations de lecteurs français, Walter Scott, pour sa candide honnêteté, a été négligé par les amateurs de la littérature brutale. Il n'en reste pas moins qu'il n'y a pas de romans qui aient exercé une influence plus décisive qu'*Ivanhoe* et *L'Antiquaire*. Walter Scott a suscité Balzac. *Ivanhoe* a apporté à Augustin Thierry la révélation de son génie. Il a directement inspiré la *Conquête des Normands*. Une édition parfaite et coquette, comme celle que la librairie Nelson met en vente, est appelée au plus grand succès.

* * *

ANDREW LANG : *La Pucelle de France* (Un vol. in-12, relié, à 1 fr. 25). — Le livre de M. Andrew Lang n'est pas indigne de figurer à côté de tant d'œuvres remarquables consacrées à la Pucelle, et il a pu profiter des erreurs de ses devanciers comme il a su mettre à profit les travaux les plus récents de l'érudition.

Et, surtout, il y aura pour le lecteur un intérêt piquant à comparer le livre de Lang à celui de M. Anatole France, d'autant que les deux ouvrages s'inspirent d'un esprit différent et aboutissent à des conclusions différentes. Et tout bon Français applaudira à l'effort de l'illustre écrivain anglais qui a édifié ce monument à l'une des gloires les plus pures de la France.

Chez Perrin et Cie :

Vicomte JOSEPH DE BONNE : *La Lumière de Sicile* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). M. le vicomte

Joseph de Bonne a visité la Sicile. Il est revenu enthousiaste et émerveillé. Son enthousiasme lui a dicté ce livre qu'il appelle des notes de voyage. C'est là excès de modestie, car ses tableaux sont mieux que de simples croquis, il met dans ses descriptions tant de vie et de mouvement qu'il fait partager par le lecteur toute l'admiration qu'il a ressentie. Je ne lui reproche qu'une chose, c'est d'avoir rapporté tel trait des mœurs siciliennes dont la grossièreté est peu en harmonie avec le ton élevé des autres chapitres.

Aux Editions du Belfroi :

HENRI MALO : *Les Parfums du coffret* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'âme des choses d'autrefois, le parfum des bouquets fanés, l'écho des souvenirs, le rappel des tableaux effacés...

Un peu de mélancolie, du charme, et la douce émotion de faire ressusciter, en des vers musiciens, ce qui fut agréable et cher.

Chez Bloud et Cie :

ADOLPHE BOSCHOT : *Carnet d'art* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce *Carnet d'art*, en lequel M. Adolphe Boschot a réuni les chroniques qu'il écrivit pour l'*Echo de Paris* au cours de ces dernières années, ne s'adresse qu'aux seuls artistes, c'est-à-dire, nous déclare l'auteur dans sa préface, à ceux qui aiment les arts et qui peuvent entrer « en communion spirituelle » avec lui. Oui, sans doute, mais je crois cependant que beaucoup de profanes trouveront un réel plaisir à parcourir ce livre écrit au hasard de l'actualité ou de l'idée qui passe. Ces deux douzaines d'articles, tous alertes et vivants, abondent en détails pittoresques, en aperçus nouveaux sur autant de sujets différents choisis dans tous les domaines de l'art et traités tous avec un égal bonheur.

* * *

EDWARD MOUTIER : *Les Maries-Louises* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Vers la fin de l'épopée impériale, alors que Napoléon se trouvait aux armées essayant de réparer le désastre de Moscou, l'impératrice avait pris la régence. Ce fut donc sous sa direction nominale qu'eurent lieu les levées en masse. Des jeunes gens, des adolescents furent pris par la conscription et ces recrues, qu'on envoyait à la mort sans avoir eu le temps de les aguerrir, furent appelés *Les Maries-Louises*.

Le roman de M. Edward Moutier nous

montre quels étaient, à cette époque. les sentiments des populations à l'égard du régime que la France laissa crouler, tant elle se trouvait épuisée.

Chez Henri Didier :

ALBERT DAUZAT : *Pour qu'on voyage.* — Après un siècle d'inertie et de réclusion dédaigneuse, la rapidité toujours grandissante des moyens de communication a donné aux bourgeois d'Occident le goût des déplacements. Mais les voyages ne forment la jeunesse et même l'âge mûr qu'à la condition d'être judicieusement organisés et effectués de façon à ce qu'on puisse en tirer profit.

Sur ce thème M. Albert DAUZAT — dont nous avons lu récemment une étude très complète sur *la Suisse moderne* — a écrit pour la *Bibliothèque des parents et maîtres* un livre tout à fait intéressant.

Chez Messein :

ABEL PELLETIER : *Episodes passionnés* (Un vol. in-18, à 3 francs). — Ce petit volume de vers contient trois pièces de genre différent : *L'Heure qui passe* est un dialogue entre « elle » et « lui », auquel vient se mêler la parole de sagesse et d'expérience du « vieillard ». *Liane* est un conte en vers d'une psychologie un peu compliquée. *Derrière le masque* est le journal des impressions et réflexions volontiers assez sombres ou désenchantées d'un rêveur qui s'interroge et se confesse au jour le jour.

Xenien-Verlag, à Leipzig :

ERNST-LUDWIG SCHELLENBERG : *Französische Lyrik* (Un vol. in-8°). — C'est un éclectique recueil de traductions fidèles qui rendent accessibles aux lecteurs germains les pensées poétiques de quelques-uns de nos maîtres : Baudelaire, Hugo, Gautier, Musset, Mendès, Richopin, Verlaine, de Regnier, F. Gregh et des seigneurs de moindre importance.

Notre Verhaeren y a naturellement une large et belle place.

A l'Édition Libre :

J.-F.-LOUIS MERLET : *La Chanson des mendiants* (Un vol. in-18 ill., à 3 fr. 50). — C'est un poème, dit Verhaeren dans une enthousiaste préface, ardent, tumultueux, enflammé, brûlant de pitié, tour à tour violent et doux, clair et sombre, rageur et clément.

Aucune âme vraiment sensible et fraternelle

ne demeurera insensible à la lecture de ces vers pathétiques. Tout le cœur pitoyable et véhément de Gorki, d'Eekhoud, de Jehan Rictus et la farouche angoisse d'un Rollinat y ont des échos généreux.

Chez l'auteur :

ÉDOUARD DÉVERIN : *Flânes* (Un vol. in-18, ill., à 3 francs). — Ce sont de délicieux et piquants petits croquis, de spirituels tableaux enlevés à la pointe d'une plume élégante et souple. L'auteur a le don précieux de l'observation et la science experte des subtilités de nuances. Il promène son regard perspicace sur les gens et les choses de son temps et en note avec un art menu mais délicat les aspects et les détails. Lui-même et son frère ont commenté ces jolies proses par des dessins aussi humoristiques que le texte lui-même.

Chez Dorbon aîné :

CHA-CHA VANA : *Œuvres complètes* (Un vol. in-8°). — Il ne faut pas voir dans les pièces de ce petit livre, délicieusement édité et présenté au lecteur avec un pince-sans-rigisme impayable, uniquement de faciles et heureuses facéties.

Le véritable humour ne se contente pas de cette aptitude superficielle à provoquer le rire ; il demande des mérites d'observation, des qualités de pensée, voire d'émotion d'autant plus délicates et précieuses qu'elles doivent rester inapparentes.

M. Jules Renard excellait à les prodiguer dans ses brefs croquis en prose. L'indéfini Cha-Cha Vana possède le secret de les dépenser dans ses vers enjoués, ironiques et malicieux.

Chez H. Falque :

LOUIS ALBERT : *Loïk* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Un petit gas armoricain passe, pendant des années, la belle saison à jouer parmi les galets d'Ouessant avec une petite fille riche à laquelle il s'attache de plus en plus. Adolescent, il l'aime de toute la force d'un amour sans espoir qu'il cache, d'ailleurs, tout au fond de soi-même. Un jour pourtant son cœur parle dans un regard, Ellen a compris, elle comprend aussi qu'elle aime Loïk, mais ces tristes amants ne doivent plus se revoir. Ellen périt dans un naufrage et Loïk se laisse mourir à côté de son cadavre qu'il retrouve au pied de la falaise.

Cette idylle, délicieusement sentimentale, est gracieusement contée par M. Louis Alibert.

LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

L'OPPORTUN, hebdomadaire, 13, rue Coppens. Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.

L'ART A L'ÉCOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.

L'OASIS, mensuelle, rue de Falisolle, Tamines.

LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue. Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousseret . . . 3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante . . . 3.50
» La Guirlande 3.50	HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême . . . 1.25
» Le Peintre W. Linnig, . . . 10.00	» L'Autre moyen 1.00
» Maître Alice Hénaut . . . 3.50	» Les Jours tendres 2.50
MARIA BIERMÉ : Rayons d'Ame 3.50	» Un Cœur blessé. 3.50
MICHEL BODEUX : L'Année pleuse 2.00	RENÉ LYR : Brises 2.00
PIERRE BROODGOORENS : Le Roi aveugle. 3.00	PAUL MAX : Papillon d'Amour. 1.00
» La Mer 2.00	PAUL MÉLOTTE : Ma Cousine et mon
VICTOR CLAIRVAUX : La Barque amar- rée 3.50	Ami 1.50
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon Chevalier 2.00	MORISSEAU et LIEBRECHT : L'Effré- née 2.00
G. DANSAERT : Chants d'Amour et d'Épée. 3.00	EDMOND PICARD : Trilmouillat et Mélio- don 2.00
MAX DEAUVILLE : La Fausse Route . . . 3.00	SANDER PIERRON : Les Images du Che- min 3.50
» Le Fils de ma Femme. 3.50	SANDER PIERRON : Le Baron de Lavaux- Sainte-Anne 3.50
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur. 3.50	GEORGES RENS : La Cluse 3.00
LOUIS DELATTRE : Fany 3.00	» L'Homme en noir 1.50
» La Mal Vengée 3.00	PROSPER ROIDOT : Ferveur 2.50
» Contes d'avant l'Amour. 3.50	ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie 3.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine Blanche. 3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or. . . 3.50
E. DE TALLENAY : Viviva Perpetua . . . 3.00	» La Correspondance de S. Dartois 1.50
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der- niers Soirs. 2.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Claba- deries 3.50
J.-F. ELSLANDER : Parrain. 3.50	JULES SOTTIAUX : La Beauté triom- phante 3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Hélène Pradier. . . 3.00	JULES SOTTIAUX : L'Illustre Bézuquet en Wallonie 3.50
CH. FORGEOIS : Pax 4.00	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven- ture des Jeunes Belges 3.50
GEORGE GARNIR : A la Boule plate . . . 3.50	Bon CH. VAN BENEDEN : La Peste de Tirgalet 2.00
MAURICE GAUCHEZ : Symphonies volup- tueuses. 3.50	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche. . . 3.50
IWAN GILKIN : Étudiants russes 2.50	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie . . . 3.50
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve . 1.25	H. VAN OFFEL : Les Intellectuels . . . 3.00
» Madame reçoit 4.00	» L'Oiseau mécanique. 3.00
A. GILON : Dans mon Verre 3.50	RIET VAN SANTEN : Moments de Bon- heur 3.00
GEORGES GOFFIN : Vibrations. 3.00	GEORGES WILLAME : Le Poison 3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue . 3.50	
J. JOBÉ : La Science économique au XX ^e siècle. 3.50	
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau . 3.00	
JEAN LAENEN : Cœur damné 3.50	
HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine. 2.00	
RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine . 3.00	

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Louis Delattre	<i>La Rose écrasée</i>	113
L. Maeterlinck	<i>L' « Auwet » à Gand</i>	133
Jules Leclercq	<i>La Conquête de Majorque</i>	139
Maria Biermé	<i>Philippe Zilcken</i>	154
Michel Bodeux	<i>Le Nœud (suite et fin)</i>	165
F.-Charles Morisseaux	<i>Le Douzième provisoire</i>	176
Les Livres belges : Paul André		199
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	206
Ray Nyst	<i>Les Salons</i>	209
P. André et F. Larcier	<i>Le « Cas » de M. Pol Demade</i>	222
***	<i>Correspondance</i>	228
Jules de Hase	Causerie financière	
***	Bibliographie.	

Illustrations de Jean Delville, Oscar Liedel, Louis Ludwig, Guillaume Onkelinx, Edouard Thiébaud, Dolf Van Roy, Emile Vauthier, Philippe Zilcken (4 hors-texte).

PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Étranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :
PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :
Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres
5, Rue DANTE

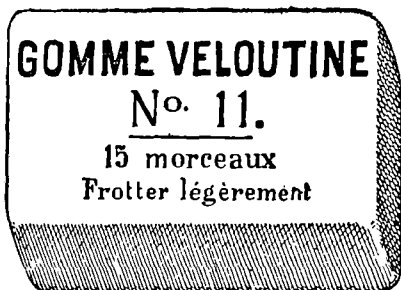
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encrée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

L'EXPANSION BELGE

CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

ON S'ABONNE

au prix de **12 francs l'an (15 francs pour l'étranger)**

à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXEL

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÈCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

PAPETERIES EN GROS

E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CaW's** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail ; —
2° L'appareil d'alimentation «Cellulaire». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La simplicité et la durée.

Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9452



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-QUE. T

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.



LE MUSÉE DU LIVRE

Publication périodique de grand luxe

CONCERNANT la TYPOGRAPHIE, la LITHOGRAPHIE, la RELIURE,
la LIBRAIRIE, la BIBLIOGRAPHIE, les APPLICATIONS PHOTOGRA-
PHIQUES et les INDUSTRIES SE RATTACHANT A L'IMPRIMERIE

Elle consiste en un recueil de modèles, un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les articles de composition, le papier, la reliure, l'illustration, tout ce qui concerne la présentation du Livre, son ornementation et son habillement extérieur.

Paraissant trimestriellement

Prix de l'abonnement :
BELGIQUE ----- fr. 6.—
ÉTRANGER ----- 7.50
LE NUMÉRO : fr. 1.75

S'adresser à la Librairie Vve F. LARCIER, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

CHAUSSURES DE LUXE

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES

Bas de soie et de fil assortis aux bottines

ALPHONSE GOFFAUX

*Chasseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451

CH. DIEUDONNÉ

10, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Écrijns, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries
Gâines pour armes de luxe et autres

MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.
R. Mgr le Prince Albert de Bel-
gique et de S. A. R. N^{me} la Prin-
cesse Clémentine. - - - - -

— 0 —

MAISON DE CONFIANCE
fondée en 1870

— 0 —

Téléphone 2727



PARIS 1878

•••• SPÉCIALITÉ ••••
pour Harnais de luxe, Selles
- de Cavaliers et de Dames,
Brides, Mors, Étriers, Licols,
- - Surfaix, Couvertures, - -
Caparaçons, Fouets et ustensiles
- - - - d'Écurie. - - - -

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

CASE A LOUER

Commerce d'Avoines et Fourrages

V^{VE} J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

ELOI MENSIERS

== *MARÉCHAL-FERRANT* ==

des Écuries de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES
(*QUARTIER LOUISE*)

PHOTOGRAPHIE D'ART

Benjamin COUPRIE

16, Rue Jean Stas

(QUARTIER LOUISE) BRUXELLES

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

BULLETIN MENSUEL

de l'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication, qui a commencé à paraître en janvier 1910, est la seule permettant de suivre, *mois par mois*, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

Conçue suivant un point de vue nouveau, elle publie des articles originaux à propos des travaux récents qui peuvent contribuer à l'explication des phénomènes de la vie sociale et qui paraissent, d'une part, en Biologie, en Physiologie, en Psychologie; d'autre part, dans les diverses Sciences sociales (Histoire, Droit, Économie politique, Science des religions, Ethnographie, etc.).

On trouve, en outre, les comptes rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la Sociologie et de ses applications.

Une *Chronique*, faite par D. WARNOTTE, signale les nouvelles publications, les Bibliographies, les œuvres de Coopération scientifique, les Voyages et les Explorations, les Institutions, Sociétés et Revues nouvelles, les Congrès, les Nouvelles et Informations du monde savant, etc.

L'ensemble de la publication forme, au bout de l'année, un *fort volume de plus de 1500 pages de texte serré*.

Aux sommaires des *Archives Sociologiques* figurent déjà les noms si appréciés de MM. ANSIAUX, Dr G. BOUCHÉ, M. BOURQUIN, A. BRACHET, Dr O. DE CROLY, J. DE DECKER, Dr J. DEMOOR, G. DE LEENER, P. DE REUL, M. DE SÉLYS-LONGCHAMPS, E. DUPRÉEL, H. ERNOULD, Cap^{ne} FASTREZ, E. HOUZÉ, A. IVANITZKY, Z. KOTCHETKOVA, P. MENZERATH, CH. PERGAMENI, R. PETRUCCI, G. SMETS, A. VERMEYLEN, D. WARNOTTE, E. WAXWEILER, L. WODON.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : **10 francs**; Étranger : **12 francs**.

ÉDITEURS : MISCH & THRON, Bruxelles et Leipzig;
Marcel RIVIÈRE, Paris.

LA ROSE ÉCRASÉE

La fenêtre de l'étroite salle à manger est ouverte sur le jardin, petit carré de terre de dimensions inespérées dans ce quartier cher du nord-est de Bruxelles. Et la masse de verdure se faufile de guingois entre les murs des propriétés voisines, heureuse d'avoir échappé aux terrassiers et aux maçons.

Le soleil qui tombe derrière la gloriette de vignes vierges, jette, dans la chambre, le miel de sa lumière sur les meubles d'acajou et de palissandre; sur la soie des tentures croûte-brûlée et mie-dorée. Mais, c'est bien plus pathétiquement, que tout le ciel d'automne somptueux et mouvant semble se refléter sur les épaules nues d'une femme qui, le menton sur les poings, les coudes sur la table, rêve, ouvrant à la lumière de larges yeux à l'iris violet, resplendissant comme des fleurs.

La belle M^{me} Midon pourrait n'avouer pas plus de trente ans, quoique quarante, doivent, à la vérité, sonner bientôt à la petite horloge où chaque femme, à la prime heure du matin, inquiète, et en cachette d'elle-même, court surprendre le temps réel de sa vie.

Seuls, les sillons qui séparent des joues le nez long bien taillé; et les ailes des narines légèrement piquées de points noirs, décèleraient pour des yeux aigus, les quelques pores élargis et béants d'une peau que guette l'atonie. Mais la gorge est demeurée de marbre; pas une ride n'éraille le pur ivoire du front et des tempes; pas un cheveu gris, du moins plus d'un jour, le temps d'être aperçu et pincé, ne fendille ses bandeaux d'ébène à reflets bleuâtres. La mâchoire est fine, nette de tout empâtement; la bouche mobile, rouge et tendre; les dents menues, haut serties dans des gencives colorées et fermes.

Et ces beautés, exaltées à leur point critique, qu'avec trouble et joie on découvre, une à une et intactes, évoquent le charme somptueux de quelque brugnon de pourpre et d'or auquel il est temps de

mordre, aujourd'hui, en toute délice, mais qui pendu à la branche, pourrait attendre encore l'aube prochaine pour être cueilli.

Cependant, au fond des yeux de M^{me} Midon passent des lueurs étranges, reflets des flammes qui, longtemps cachées, soulevant les cendres des minutes banales ou contraintes, viennent brûler aux fenêtres de son âme avec des éclats d'incendie. Et la fixité de ses regards trahit l'ardeur intérieure de sa rêverie.

Il semble que désespérément, elle s'efforce de déchiffrer dans le ciel, dans le jeu des nuages chassés par la bourrasque, un texte dont elle ait besoin de connaître, à l'instant, le sens absolu. On dirait qu'elle écoute, au fond d'elle-même, ce dieu que nous portons chacun, proclamer une de ces décisions dont l'inquiétude, à telle minute de la vie, nous arrête de manger, de dormir, d'aimer ; dont l'angoisse nous contraint à nous suspendre, pour les desceller, aux lèvres de notre destin.

* * *

Sur la nappe chargée qui couvre la table, la lumière se joue au reste des fruits du dessert, au poli vermeil des couteaux, au rubis des vins, aux émaux des liqueurs rutilant dans le cristal des flacons. Il flotte, dans la chambre, une odeur de volupté. Qui, du dehors, entrerait brusquement, goûterait que des lèvres avides, ici, se sont rassasiées ; que des cœurs brûlants se sont désaltérés... Un parfum de tristesse, le parfum tendre et amer de la camomille qui pâlement fleurit au soleil d'octobre, révèle qu'un rêve fut cueilli...

Dans un coin sombre, sur une chaise longue est étendu un jeune homme à la chevelure d'un blond cendré. La peau de son visage est rose, et d'un blanc éblouissant dans le cou nu, débarrassé du faux-col. Son veston est jeté sur le dossier du fauteuil, et son linge à lignes bleues, avec la naïveté de sa pose abandonnée, lui donne un air frais et enfantin.

Tout à coup se mettant debout, il bondit vers la

table et y saisit un verre de vin, qu'il vide en faisant sonner ses dents sur le cristal aussi fort que s'il y mordait. Alors seulement, il se tourne vers M^{me} Midon :

« Eh quoi, tu es songeuse ? »

En vérité, c'est comme surprise dans le sommeil que M^{me} Midon, aux premières paroles de son ami, a sursauté, qu'elle bat les paupières, et se passe la main sur le front.

Elle se redresse sur sa chaise... La dentelle du peignoir qui l'engage tord, en tombant de sa gorge, un long serpent qui meurt sur le maroquin jaunecitron des babouches. Elevant les bras, elle pose les mains sur les épaules du jeune homme. Et lui, la regarde dans les yeux avec cette expression de bonheur sans réserve que l'amour même satisfait, laisse aux amants de vingt ans.

« Ami, ami, tu es beau ! » dit-elle.

Or, cette voix a retenti d'un timbre si étrange dans la gorge de M^{me} Midon et si douloureuse, quoique si tendre, que le jeune homme s'écrie :

« Quoi ? Qu'y a-t-il ?... » Puis se penchant plus près d'elle, d'une voix basse et lente, et sûr de la réponse : « Tu es heureuse, n'est-ce pas ?

— Je t'aime ! dit son amie. »

Mais lui réclame plus qu'un aveu d'amour : la proclamation de sa force.

« Tu sais bien qu'il ne s'agit pas de cela ! Réponds, ma chérie... Réponds, es-tu heureuse ?

— Heureuse ? Mais pourquoi cette question, ami ?

— Dis-moi que tu es heureuse... Je le veux. Je le veux.

— Eh bien, oui...

— Très heureuse ?... Es-tu très heureuse ? Inquiète ? Allons donc ! Et de quoi ?

— Hélas ! Je ne pourrais le dire. Ne fronce pas les sourcils. Sans doute, c'est l'orage, l'orage qui se prépare là-haut, qui m'énerve. Je suis heureuse, puisque tu es ici.

— Oui ! Et cependant te voilà des larmes aux yeux. Mais aussi, quelle idée d'être si sensible ! Quelle

idée de sentir l'orage à l'avance! L'orage on l'entend quand il tonne... Baoum! Baoum! Alors, c'est très amusant!

— Tout t'amuse, toi, il est vrai! Toute ta vie est plaisir et bonheur...

— Oui, certes. Pourquoi ne l'avouerais-je point?... Tiens, cette jolie mine qui voudrait être désolée, elle me charme elle-même. Ris!... Ris donc!... Si! je veux que tu ries! »

Le jeune homme, à pleins bras, a saisi la tête de M^{me} Midon; longuement il lui écrase les lèvres sur la bouche.

— Ami, m'aimes-tu? demande M^{me} Midon en serrant à deux mains les tempes de son ami, et plongeant dans ses yeux des regards fixes, subitement effarés. M'aimes-tu? Réponds! Réponds!

— Si je t'aime? La belle question en vérité! Mais... mais... tu l'as dû bien voir, il n'y a qu'un instant! répond le jeune homme, d'une voix éclatante.

M^{me} Midon rougit, laisse retomber son étreinte, puis comme accablée, recommence :

« Ami, réponds. Est-ce moi, est-ce toi, que tu aimes?

— Je ne comprends exactement rien à ta question... Que veux-tu dire?

— Ce que je veux dire?... s'écrie la jeune femme avec un rapide accent d'amertume et de colère, mais qui bientôt redevient de la tendresse, tandis qu'elle passe les mains sur le visage de son ami. Je veux dire que moi, si j'avais ce front, ces sourcils, ces yeux tendres et audacieux, cette bouche gourmande, ces bras musclés; je veux dire que... je m'aimerais... et n'aimerais que moi... Et alors, ah! certes, alors je ne serais jamais inquiète!... Jamais!... Ah! si j'étais dans ce corps, dans ce corps bien-aimé qui est ton corps, je haïrais l'amie, je détesterais la femme que je suis, la femme qui pleure, qui a peur, qui crie au secours. M'entends-tu?...

— Hé! là! Mais qu'est-ce que tu me chantes-là? A quoi riment ces mystérieux discours? Quelles rêvasseries!

— Je rêve, ami? Tu m'as déjà souvent vue rêvasser?

— Eh ! quand je t'ouvre mes bras comme ceci, et que tu baisses les yeux, et prends l'air de ne pas comprendre ma prière, tiens, oui, comme tu fais à présent, eh bien, c'est que tu rêvasses ? C'est que, es-tu souffrante ?... Non ?... Alors, par Dieu, il nous faut profiter des moments que nous passons de compagnie. Tu rêveras quand tu seras seule, cette nuit... Viens, viens, te dis-je !

Mais tandis que le jeune homme, lui serrant les poignets, veut l'entraîner vers le fond de la chambre, M^{me} Midon résiste, roidit les bras. Il lui faut une réponse :

— Et toi, rêves-tu quelquefois, ami ?

— Ah ! ça, je te l'avoue, non, jamais... Moi, je cours, je mange, je t'aime. Mais pour rêver, non, je ne peux rêver !... Que veux-tu, ce n'est pas dans mon tempérament !... Tu ne voudrais pas que je broie du noir, malgré moi, n'est-ce pas ? D'ailleurs, j'en suis certain, je ne rêverais que des sottises, je me connais... Je ne puis jamais m'écouter bien longtemps. Tout de suite ça ne veut plus rien dire. Viens !... »

Un éclair passe dans les yeux de M^{me} Midon, où se paillette d'or l'iris violet, telle une braise grattée dans la cendre.

« Non, non. Je t'en supplie, laisse-moi. Non, non. »

Et la voix est si farouche, si lasse et brisée à la fois, que le jeune homme dénoue les bras. Et il demeure étonné ; les yeux d'un bleu si innocent fixés sur deux larmes qui sourdent des paupières de son amie et roulent vers les coins tremblants de la bouche en laissant deux traces luisantes.

« Quoi, voilà que tu pleures à présent ?... »

Et se mordant les lèvres, il va à la fenêtre. Les mains dans les poches, il commence à siffler un air de chasse. Mais M^{me} Midon se précipite :

« Ami, s'il te plaît, pas à la fenêtre, lui murmure-t-elle à l'oreille, d'un accent si net et pressé, qu'elle semble avoir oublié sa tristesse... Les voisins t'entendent, et tu sais qu'il ne siffle pas.

— Ah bah ! Tiens ? Il ne siffle pas ! Il ne boit pas ! Il ne chante pas ! Il ne crie pas ! Mais il ne fait donc rien de rien, notre vieux petit père Amidon ?

— Ami, ne te moque pas.

— Bon... bon... c'était pour rire... Ma chérie, une idée!... Faisons du café... Du café bien fort!... Cela nous remettra. Reste-t-il quelques cigares? Tu sais, de ces longs et minces, de l'autre jour?...

M^{me} Midon prend dans le buffet une boîte de « panatellas ».

— Fume, dit-elle, j'irai te préparer du café.

— Au filtre, bien fort! Réussis-le, n'est-ce pas?...

— Au filtre, et s'il n'est pas bon, tu me battras! Ami... mon ami... Quand je t'ennuie, quand je t'agace, bats-moi. Je le sais bien, je suis stupide... Oh! mon tendre ami! »

Et saisissant le jeune homme à pleines mains par les cheveux, elle lui couvre le cou et les oreilles d'une pluie de baisers rapides et claquants; puis s'enfuit dans la pièce voisine où l'on entend bientôt sonner le réchaud et la cafetière.

Avec soin, le jeune homme allume un long cigare; et tout en se plongeant parfois d'un brusque pas en avant, dans la fumée bleue qu'il pousse à pleines lèvres, il recommence le tour de la chambre.

* * *

C'est le deuxième été depuis la saison où il rencontra son amie à la mer; c'est la troisième année qu'il la console de son vieux mari, et il connaît la maison comme son propre appartement.

Il ouvre le tiroir d'un buffet: voici la pince à mastiquer la viande de M. Midon; et dans une boîte, voici les comprimés de Vichy de M. Midon. A une patère, derrière la porte, c'est le bonnet de velours noir de M. Midon.

Et dans le coin de la grande horloge hollandaise à poids de cuivre, c'est sa vieille canne à paume d'ivoire.

Pierre Laurent, aux larges épaules, à la nuque solide, sourit gentiment à ces découvertes déjà anciennes; et ses sourcils en se relevant ne montrent pas trop de moquerie dans ses regards.

Depuis trois ans qu'il le connaît, M. Midon est

devenu son ami. Et il aurait beau se battre les flancs pour se créer des soucis nobles ou nouveaux, il ne parviendrait à éprouver, pour l'époux de sa maîtresse, aucune espèce de jalousie.

Une bonne humeur, un rien gamine ; une piété, un rien moqueuse pour ce sexagénaire chétif ; voilà tout ce qu'on pourrait distinguer dans ses démonstrations d'amitié envers le maître de céans. Et ce n'est ni plus ni moins que le sentiment qu'il éprouve pour tel oncle goutteux qu'il visité parfois dans une petite ville de province, en s'étonnant d'être de la même espèce que cet homme blême et sentant les drogues.

D'ailleurs, une fois éloigné, M. Midon n'existe plus pour lui. En quoi d'ailleurs le vieux mari n'est pas autrement traité que n'importe quel être aux regards de Pierre.

Ce jeune homme taillé en athlète, aux épaules droites, jambes longues et hanches minces, n'avait jamais eu la prétention de cacher derrière son front bas, sous sa toison de cheveux cendrés, la moindre parcelle d'intellectualité.

« Moi, disait-il un jour, à M. Midon, je pense avec mes bras, mes pieds ou mes cuisses suivant que c'est du golf, de la bicyclette ou du canot que j'ai à faire... Tapez là-dessus. C'est du muscle ; et serré comme du bois de chêne. Bah!.. Mon père a vendu assez de drap et de cotonnade toute sa vie pour me permettre, durant la mienne, de laisser reposer la bosse du calcul ou des hautes méditations. Ah ! pardieu, oui, je préfère la plaine de foot-ball du Léopold à la salle de lecture de votre Bibliothèque royale, où un cheval d'hippodrome lui-même refuserait de marcher ! Autant je me délecte en une heure d'escrime, suivie d'une douche bien tempérée, autant je m'ennuie à la visite de n'importe quel musée de peinture. On fait ce que l'on peut!.. Voilà !

— Mon jeune ami ? répondait le vieillard, vous vous vantez !

— C'est un fait, M. Midon. Ni vous, ni moi n'y pouvons rien... »

Aussi, à la vérité, Pierre Laurent n'éprouvait

aucune honte à renseigner quiconque sur la rudesse de ses goûts, tandis qu'il se fût trouvé ridicule à ses propres yeux, de simuler l'intérêt pour n'importe quoi qui ne sollicitât directement son énergie physique, ou ne fit le plaisir de son corps.

Et cependant une inquiétude étrange alanguit quelquefois ce grand corps placide. Quelque chose, dans l'amour de M^{me} Midon, n'est pas sans lui paraître mystérieux, et il lui arrive, comme aujourd'hui, d'être inquiet, d'hésiter devant son amie.

Minutes troublantes, où M^{me} Midon, la tête renversée sur la nuque molle, attire en ses deux mains tremblantes les joues de Pierre brûlantes du dernier baiser, et plonge en lui ses lourds regards d'améthyste!

Si peu sentimental que se trouve le jeune homme, il sent alors vibrer longuement, dans son cœur encore tibutant, les sourds appels d'un désespoir dont il ne parvient pas à deviner la cause.

Combien il voudrait y répondre; mais quoi?.. Qu'il souhaiterait pouvoir y aider; mais que faire?..

Il n'a que la ressource de se relever pour la serrer dans ses bras musclés, de toutes ses forces et de toute sa douceur, comme il saisirait une chevette qui court dans la prairie. Il l'étreint, pensant faire à nouveau chanter à ses nerfs le chant ravi de la volupté, et elle s'arrache à ses bras comme d'un viol.

Inquiet, il s'arrête, comme le voyageur fourvoyé dans la forêt se retourne pour prendre le vent, écouter le silence, choisir une autre direction.

Puis, ainsi qu'il a fait aujourd'hui; incapable comme toute de demeurer longuement embarrassé ou contenu, il éclate de rire, il plaisante, il demande du café, il réclame un cigare. En quoi il est poussé par gentillesse aussi, par rouerie, parce qu'il a remarqué que son amie est heureuse de donner.

*
* *

« Et voilà! s'écrie gaiement M^{me} Midon, toute rose de la chaleur du réchaud qu'elle vient d'éteindre dans la cuisine; et déposant sur la table le plateau

chargé des tasses, du sucre, de la crème et du filtre fumant... « Mon ami est servi!..

— Ma chère, je ne te le dirai jamais assez!.. Tu fais le café meilleur qu'au Grand-Turc... s'écrie Pierre, tenant son cigare derrière le dos pour humer pur, à pleines narines, l'arôme intégralement doux et ambré du Bourbon pointu que son amie lui sert brûlant.

Il trempe le bout des lèvres dans la liqueur noire, et à travers la vapeur légère, du regard, il remercie encore son amie, avec une expression si candide de plaisir qu'elle s'approche, lui prend une main, et la baise, tandis qu'il continue de boire :

« Que tu savoures avidement les choses, toutes les choses, ami! »

Mais au dehors, dans le jardin, un grand vent tout à coup se lève, balance les dahlias aux teintes étrangement nettes, et pénètre dans la chambre par grandes vagues qui rejettent la chevelure des deux amants comme s'ils couraient. Le soleil a disparu derrière les vignes vierges, le ciel s'est obscurci.

Un éclair cuivré tranche subitement son zigzag blafard; un coup de tonnerre net et dur brise l'air.

— La fenêtre! ferme la fenêtre! crie M^{me} Midon à son ami en se bouchant les oreilles, et avec une contraction douloureuse des traits.

Sur les carreaux des vitres closes, le tambour de la pluie oblique bat sa charge; tandis que la rafale fait poudroyer l'eau en ondulations blanchâtres que moirent les lueurs de l'orage.

Et dans la chambre subitement obscurcie, tandis que Pierre, le nez à la fenêtre, applaudit des deux mains à la douche qui noie le jardin, M^{me} Midon, la tête enfoncée dans les coussins, secouée aux roulements de la foudre, murmure :

— Mon Dieu, qui m'envoyez l'orage, qui m'envoyez l'éclair faites moi voir en mon cœur. . Que le tonnerre me frappe et que je m'entende vivre! »

L'orage a passé, la pluie peu à peu a cessé.

M^{me} Midon recueillant les objets qui couvraient la nappe, étale sur la table le morceau de velours brodé qui sert de tapis quand, immobile, dressant l'oreille, elle perçoit dans la maison un bruit si lointain et si faible encore, qu'elle seule peut l'entendre.

« Mon mari ! chuchote-t-elle rapidement en se tournant vers Pierre : Vite. Remets ton col, passe ton veston. »

Le jeune homme, d'un tour de main, d'ailleurs sans hâte, certain d'être prêt, lui obéit. Jetant le bout de cigare qu'il tenait aux doigts, après en avoir aspiré une dernière bouffée, le voilà, tel un visiteur, assis au bord de sa chaise, quand s'ouvre la porte.

Mais c'est un petit chien, un griffon au museau court, aux gros yeux, au poil beige, dur et long, qui entre en faisant sonner les clairs grelots de son collier, se secoue de toutes ses forces et bondit en jasant vers M^{me} Midon.

Enfin, un homme suit, c'est M. Midon, le col relevé du paletot raidi par l'eau, le feutre mou enfoncé jusqu'aux oreilles et ne montrant du visage, au-dessus du buisson de la barbe grise, que la double lueur des yeux, la tache rouge des pommettes et un nez petit, rond, aux narines découvertes avec naïveté.

« Bonsoir, femme ! crie-t-il en secouant son chapeau sur le paillason. »

Et tandis qu'il se retourne, la lumière de son front, chauve, poli, encadré d'une auréole de cheveux blancs neigeux éclate brusquement.

— Oh là ! c'est que nous avons été pris par l'orage. Malgré l'abri d'une porte cochère, nous avons reçu sur les épaules l'eau du bon Dieu à pleins brocs, n'est-ce pas mon Ticket?... Hé ! mais voilà Pierre?... continue le vieux monsieur qui vient d'apercevoir le jeune homme. Quel plaisir de vous trouver ici ?

— S'avançant, il baise M^{me} Midon au front, puis serre longuement, dans ses deux paumes réunies, la main que lui a tendue Pierre.

— Mais mon ami te voilà trempé comme une soupe ! s'écrie M^{me} Midon bondissant en arrière pour éviter les défroques dégouttantes d'eau.

— Vous avez dû vous baigner en route tout habillé, Monsieur Midon, pas possible autrement! appuie le jeune homme.

— C'est que la pluie tombait, je vous assure!... Quels jets d'eau, mes amis!... Mais je voudrais une serviette, chère femme, une serviette avant tout, veux-tu?... Maintiens Ticket, je vais l'essuyer. Le pauvre petit diable, lui aussi, quoique tout nu, hé! il doit être percé!

M. Midon, le col de son veston encore levé, s'accroupit à quatre pattes, et se met à frotter le roquet qui docilement se laisse faire, en léchant au passage les mains de son maître, et promenant ses regards reconnaissants sur les resplendissants visages des dieux qui l'ont accueilli.

— Eh bien, mon vieux, tu vas mieux à présent? demande joyeusement M. Midon à la bête, en abaissant le visage à hauteur des yeux ronds de son compagnon. Va, mieux, pas?... Je le vois!... La truffe de ton nez étincelle... La houppette de ta queue frétille... A mon tour, donc!...

Il passe dans la chambre voisine, où on l'entend retirer ses bottines qui ficflaquent à ses pieds avec un bruit de clapet de pompe. Il réapparaît bientôt, vêtu de son veston à soutache grise. les pieds dans des pantouffles, la face luisante, rouge dans le poil d'argent, illuminée de bien-être...

— Voilà! Tout est réparé, mes amis... Mais le jardin?... Sapristi, le jardin a-t-il souffert de l'orage? questionne tout à coup M. Midon sur un ton de voix si direct et aigu, que chacun a tressailli comme s'il se fût agi d'un compagnon oublié dans la souffrance...

Le soir commence à tomber aux fenêtres. M. Midon, le nez collé à la vitre, les mains au-dessus des yeux, en abat-jour, sonde du regard l'étroite bande de terre fleurie qu'il appelle : le jardin.

— Pas trop de dégât... Le dahlia à gauche, « Golden-Queen » ... a lâché son tuteur... « Golden-Queen » ..., nous réparerons le désordre de votre toilette dès demain.

— Vous êtes encore bien jolies!... Voyez donc,

mes amis, comme ces fleurs dorées brillent au crépuscule! Ah! c'est l'heure des fleurs... Il ne faut pas le grand jour à ces doux visages pour paraître belles... Comme le gazon est vert... Que la touffe d'ancolies rit tendrement près du groseiller... L'orage a du bon... Voilà... Le tout est de le traverser!...

La masse de verdure bousculée par le vent, lustrée par l'eau, étincelle d'une étrange lumière. On dirait que du soleil, demeuré emprisonné parmi les fleurs et les feuilles, en émane en teintes adoucies. Toute cette parure rafraîchie par l'averse murmure dans le soir une tendresse reconnaissante; et les fleurs sont devenues d'immenses yeux qui, sous les dernières larmes, parlent à nouveau d'amour et de courage.

Le vieillard tient les paupières grandes ouvertes. Il semble aspirer par les regards ces nappes de vie muette et pantelante... Il joint les mains :

— Splendeur! splendeur! murmure-t-il. Puis, d'un ton de voix aussi direct que s'il s'adressait à quelqu'un, et ne fût pas tourné vers le jardin :

— Vous verrez!... Vous verrez!... Un jour prochain, tout cela s'exprimera clairement aux hommes; tout cela videra son cœur pour nous!

— Hé, hé! continue-t-il vers Pierre Laurent. Que c'est gentil à vous de ne point oublier vos bons camarades! Que c'est courageux aussi de n'avoir point peur de mon vieux visage...

— Vous me faire peur, Monsieur Midon? Ah! tenez... Voilà le sourire de M^{me} Midon qui proteste...

— Ah!... Elle!... s'écrie le vieillard en levant les deux bras. Elle! C'est la jeunesse immortelle!... Mon soleil! mon soleil éclatant!... Ah! chère femme...

Il va et vient en parlant, les mains dans les poches, les épaules voûtées. La nuque raidie, sa tête chauve penchée projetée en avant tremblotte dans l'attitude où elle attendrait le coup de la mort.

Mais quand il renverse le buste en arrière, alors resplendissent dans son visage, ses yeux baignés d'une lueur souffrante, sa barbe d'argent et le relief uni de son grand front arrondi.

Le pli de la bouche est demeuré aussi doux qu'une caresse dans la physionomie de cet homme fatigué qui touche au soir de son existence.

Avec le même air de langueur et de reconnaissance, voilà soixante ans qu'il tend, autour de lui, ses deux mains pleines de son cœur; toute une vie, qu'il exprime ainsi merci à ceux qui agrément sa bonté.

— Ah mais, à propos, Pierre, j'ai deux mots à vous dire, s'écrie le vieillard presque sévèrement. Ça ne peut traîner...

— Quoi donc! s'écrie M^{me} Midon, etreinte par l'inquiétude et qui, sentant ses jambes se dérober sous elle, s'appuie à la table pour ne point tomber.

— Je vous écoute, cher Monsieur Midon, répondez le jeune homme, les joues subitement avivées d'une tache rouge.

— Vous savez, répondez-moi comme un ami, franchement, sincèrement...

— Dois-je me retirer? demande, d'une voix étrangement inexpressive, M^{me} Midon.

— Pourquoi, ma chère? Ton avis nous sera précieux, au contraire!... En deux mots, voici l'affaire. J'ai, dans mes bureaux, un pauvre diable de comptable, bon employé, honnête et vigilant, à qui jamais je n'ai pu reprocher que d'aimer un peu trop la bière de Bruxelles... Cet homme vient de perdre sa femme. Il reste seul avec trois enfants : deux garçons de seize et dix-sept ans, une fillette de quatorze. Du vivant de l'épouse, tailleuse bien achalandée, le ménage pouvait s'en tirer... Mais, la mère partie, hein, c'est la misère?... Qu'allons-nous faire de tout ce monde?... Vite, trouvez!... Remuez ciel et terre... Procurez à ces gosses de bons patrons qui leur apprennent à gagner leur vie et les nourrissent au moins en attendant... Dans mes bureaux, les employés sont trop nombreux déjà. Mais vous, avec vos relations, vous aurez vite trouvé. D'ailleurs, ça ne peut traîner. N'est-ce pas, c'est entendu?... Bon... Voilà pour les garçons. Toi, femme, il te faut une lingère... Si... si... je le sais... Demain, la jeune fille viendra se mettre à tes ordres. J'ai besoin de chemises. Toi aussi, j'en suis certain... Et vous, Pierre?

Quoi? Mais vous n'avez même pas de chemises blanches?... Mon ami, vous manquez tout à fait de linge! Il vous faut au moins dix douzaines de paires de chemises pour l'hiver!

— Dix douzaines de paires? Mais tu deviens fou, mon ami! fait M^{me} Midon, remise de la peur qui l'assaillait il y a une minute, et comme elle crierait : « Hourra! »

— Nous... Je ferai tout ce que tu voudras pour ces pauvres gens. Et M. Laurent de même, j'en suis persuadée, n'est-ce pas, M. Laurent?

— Comment donc, Madame! Et dès demain! répond le jeune homme.

— Demain?... Demain, c'est bien tard!... Heu... Ne pourriez-vous déjà ce soir?... insinue M. Midon.

— Mais, mon ami, demande M^{me} Midon affectant le ton sérieux, qu'as-tu bu, dis-moi, s'il te plaît?...

M. Midon demeure un instant pensif, puis il sourit et répond ingénument :

— Je n'ai rien bu, je t'assure!... Mais il est vrai que je vais trop vite... Certainement, je vais trop vite... Mon ami, c'est qu'il y a des malheureux... Et vous savez... Vous savez... En vérité, ils ne peuvent plus attendre... L'hiver sera sur leurs épaules dans moins d'un mois... Et puis, dites, il y a déjà la vieille de la mansarde, en face, que nous faisons attendre, femme... A propos, figure-toi qu'elle est venue jusque dans mon bureau me rappeler ta promesse de la faire entrer à l'hospice avant les grands froids... Elle a peur de l'hiver... dit-elle...

— Elle est allée à ton bureau?

— Oui... La pauvre vieille s'excusait de n'oser monter ici près de toi... Et si naïvement!... Sais-tu ce qu'elle disait?

— Quoi?

— M^{me} Midon est si jeune, si belle, disait-elle, que je crains qu'elle ne comprenne pas comme vous le malheur des pauvres... Eh! eh!... Elle disait : « Comme vous! »

— Elle disait : « Comme vous ? »

— Hé, c'est que moi, je suis vieux. C'est que moi, je suis laid!... Et, dans son idée sans doute, cela me met plus près du cœur des misérables...

— Va! C'est que tu es meilleur aussi! achève M^{me} Midon d'une voix grave.

— Ta... ta... ta... Je te conte cela pour te faire sentir l'inquiétude de la pauvre vieille... Ah! ces malheureux!... Tout simplement, vois-tu, ils se figurent qu'ils gênent, et qu'on ne pense à eux qu'en les voyant... Et puis, ils savent, ma chérie, que l'on comprend autrement la souffrance lorsqu'on a souffert... Excuse donc notre pauvre voisine d'avoir eu confiance en moi...

— Oh! bien certainement je l'excuse, répond M^{me} Midon qui tient les yeux fixés sur la fenêtre où passe avec une majestueuse lenteur, dans le bleu sombre du ciel, un morceau de nuage doré d'un reste de lumière. Bien certainement! Et ces dernières syllabes retentissent dans sa gorge comme la finale d'un chant doux et lointain.

— Les pauvres sont de grands savants, continue M. Midon en se tournant vers Pierre Laurent, mais leur science n'est pas la nôtre; de profonds psychologues, mais nous ne pourrions nous instruire à leurs leçons! C'est que eux et nous n'avons pas la même réalité à remuer et émouvoir... Ils ne vivent qu'en dépit de nous, dans la peur ou la haine d'une société où tout leur est hostile. Alors, ils deviennent adroits à la façon des sauvages qui apprennent, sur les sentiers de la guerre, à écouter parler la terre. C'est la misère qui enseigne aux pauvres à trouver des cœurs parmi les hommes. C'est l'ennemi, l'inquiétude du lendemain, l'humiliation qui leur révèlent les chemins secrets qui mènent aux autres hommes... Si le misérable est sournois, c'est que l'école de la vie est si souvent cruelle!...

» Vois-tu, Pierre, il faut pardonner aux pauvres leurs malices, leurs mensonges, leurs crimes, comme on excuse les mains dures et rugueuses de ceux qui manient le fer... Leur vie n'est pas la nôtre. Ceux qui n'ont rien ne peuvent vivre à la façon de ceux qui possèdent. Tout au plus, leur est-il permis de mourir comme nous... Mais qui va voir mourir les pauvres?

» Ecoute, femme, dit M. Midon en s'interrompant

et se tournant vers M^{me} Midon. A toi, je puis le dire, car je sais bien que, jeune et belle, tu es bonne encore... J'en ai tout à coup l'idée. L'âme, vois-tu, l'âme des hommes, vois-tu, c'est la fleur sublime qui ne pousse que sous la rafale, dans la douleur et la misère. L'âme, il me semble que c'est une chose malheureuse; une chose qui prie, qui implore, qui se tend, qui aspire, qui ne vit que par le besoin et le désir...

» Le bonheur! Il jette sur l'homme la grande fièvre de courage et d'audace... La force des bonnes nourritures! Elle allume la générosité, l'art, la beauté... Oh! oui superbement, la joie est belle... Hélas!... Qu'elle est loin d'être toujours bonne... Que de fois elle écrase à plaisir le cœur du pauvre qui se plaint, et étouffe l'appel du désespéré qui se tord!...

En parlant, M. Midon s'est assis, les coudes à plat sur les genoux, les mains aux doigts entrelacés, étendues devant lui. Sa tête s'est penchée vers le tapis, et sa voix ne monte plus, un peu criarde et lente, que comme une plainte infantine.

— Oh! là là!... Vous n'êtes pas gai ce soir. Brrr! Si ce que vous dites est vrai, moi, père Midon, je suis joliment trop content pour être bon! » s'écrie tout à coup Pierre en se levant et se frappant sur les cuisses deux claques sonores.

— Ah!... Vrai, même pour comprendre et aimer vos pauvres, je ne voudrais pas me coucher tous les soirs avec une âme aussi misérable que vous dites que sont toutes les âmes!

Or, M^{me} Midon, étendue sur la chaise longue et qui n'a pas sonné mot à ces paroles, roule sur elle-même. Son corps se moule sous les plis tordus de l'étoffe où saillent les reins puissants et s'allongent les jambes.

Il lui semble que le rivage de sable mou et tiède où elle rêvait s'effondre subitement sous elle. Une vague l'enlève avec une force irrésistible, l'empporte au large de la mer.

Ce qu'elle voit, dans ses yeux clos, c'est le bleu tendre du ciel, et c'est le bronze noir du gouffre d'eau...

Qu'a dit Pierre Laurent? Elle ne le sait plus... Ce ne sont point des paroles seules qui ont serré, dans sa poitrine, cette angoisse qui brûle et qui saigne. Sa tête s'enfonce sous les coussins du siège. Elle fouille, elle creuse comme pour se dérober aux dernières lueurs du jour.

Dans le fouillis de soie et de velours, M^{me} Midon semble devenue une petite bête des champs qui va lécher ses blessures avec fièvre au creux de son gîte. Là elle veut rester sourde et morte, quand, tout à l'heure, l'appellera le bonheur des jours passés qu'elle ne veut plus suivre.

Le bonheur d'hier sifflera son sifflet rude et fin, tel un maître certain de sa chienne... Et M^{me} Midon, serrant le menton sur la poitrine, les deux bras sur la tête, tassera secrètement son âme au plus noir de son trou.

— Cher ami!... Cher ami!... Vous ne pouvez être méchant, votre sang même est trop généreux... Ras-surez-vous! répond cependant au jeune homme, M. Midon d'une voix haute et douce.

— Attendez que la vie vous ait accordé et gratté à vif, pour vous inquiéter des contes d'un vieillard de mon acabit... Jouez!.. Que feriez-vous de cette âme triste dont je parlais, de cette âme souterraine et qui rampe? Elle n'est pas belle : elle souffre!... Pas honnête : elle souffre!... Elle ne peut chanter. A peine elle parle... Mais laide, menteuse, voleuse, elle dégage cependant tout l'arôme vrai de la vie. La vie « du pauvre », c'est cette rose écrasée qui gît sur la terre molle au pied du rosier. Le jardinier la ramasse, car il sait que, tiédi dans ses paumes, le cœur foulé, le cœur de la fleur violée répand le plus troublant parfum... L'amour, Pierre, c'est une grande blessure au vif de l'être, par où vous sentez toutes les choses du monde passer leurs deux mains pour vous serrer le cœur.

C'est une tristesse de ne pouvoir coller sur cette plaie, enfoncer dans ce cœur toutes les choses qui passent, tous les hommes qui meurent, toutes les bêtes perdues, tous les nuages qui flottent vers l'orage. C'est une rage de ne pouvoir les étreindre,

les embrasser et s'y anéantir. Et cela fait, vois-tu, Pierre, cela fait, vois-tu, mon ami, vois-tu, mon enfant...

Et saisissant dans ses deux mains frippées la main vigoureuse et brûlante du jeune homme, le vicillard la serre de toute sa force.

— Quelles histoires vous me contez là ! fait Pierre naïvement en se dégageant.

— Que c'est drôle...

— Oui ! c'est bien drôle, répète le vicillard... Mettons même que c'est terrible, de voir aimer, pour qui n'aime pas ; terrible, de voir ne pas aimer pour qui aime...

— Eh bien, ça, ma parole, je me le suis dit déjà... s'écrie le jeune homme, bonnement ravi d'avoir enfin à acquiescer un instant. Vous autres, vieux papas, vous devez souvent croire les amoureux fous, en voyant ce qu'ils font pour des femmes.

— Ah ! oui... les amoureux ! dit M. Midon, se renversant pour dévisager son jeune ami. Les amoureux du cricket, du tennis et du canotage. Dans ma jeunesse Paul de Kock s'occupait déjà des jeunes hommes charmants ! Et déjà ils avaient du succès ! Mais à présent, je parle de la chose dont on ne parle pas ; de la chose que j'entends dans le vent qui passe dans le petit jardin ; voyez dans le feuillage qui s'agite ; dans l'ombre du soir qui traîne ; dans les battements de ma poitrine écrasée par l'âge.

Le vicillard s'est levé un instant... Il tient sa poitrine à deux mains : en haletant douloureusement... Il retombe assis, sans force et soupire : « Je suis trop vieux, Laurent, nous ne nous comprenons pas... »

Un soupir s'élève du corps étendu ; un soupir aigu et prolongé comme un cri de détresse, et qui fait retourner les deux hommes.

M^{me} Midon montre, à travers ses cheveux défaits, son visage livide dans la lueur dernière du crépuscule nocturne. Extrêmement élargis, ses yeux se fixent sur son mari ; et ainsi elle se lève. Son peignoir bleu comme du ciel de la nuit, flottant et dénoué, laisse nue sa belle gorge qui bat, bat ; et l'on voit la courbe élancée de ses épaules.

Elle se dirige vers Pierre, appuyé à la cheminée, et lui pose une main sur le bras. Le jeune homme, en sursautant, indique d'un geste du menton, là, le mari qui peut les apercevoir ainsi réunis.

M^{me} Midon d'une voix douce et triste, prononce :
— Mon ami, il est temps!...

Prenant Pierre par la main, elle l'attire vers la sortie. Or, les yeux baissés, tandis qu'elle le conduit ainsi, elle avise, traînant sur un siège, son chapeau.

Elle le saisit, et, se haussant sur la pointe des pieds, elle le pose sur la tête du jeune homme qui, étonné, se trouve le dos à la porte, sans avoir prononcé un mot de question, sans avoir fait un geste de résistance. M^{me} Midon ouvre, et Pierre disparaît comme une chose balayée par le vent.

— Adieu ! dit-elle.

Mais devant M^{me} Midon il n'y a déjà plus que le vide et le noir du carré.

Se retournant, elle contemple dans le reste de jour de la fenêtre, son mari qui semble n'avoir rien remarqué.

Ses poings écrasent sa gorge d'où jaillit un cri :

— Pardon ! Pardon !

Et le vieillard assis, la tête renversée, les yeux fermés, noue sur sa femme agenouillée devant lui, le doux lien de ses doigts ridés, couleur d'ivoire usé.

* * *

Tout à coup, un bruit léger s'élève dans l'escalier. M^{me} Midon sursaute, s'arrache aux bras qui l'entourent, se traîne quelques pas à genoux sur le plancher, et, s'aidant des mains, bondit enfin debout vers la porte close. Appuyée au chambranle, le front sur la planche, l'oreille tendue jusqu'à contracter les mâchoires, les regards dardés, elle demeure immobile et convulsée.

Au delà de la volonté libre, plus profond que son devoir accepté, quelle vision du passé à ressurgi et arde en l'âme de cette femme ?

Ainsi celle qui s'éloignait dans son manteau, voici qu'elle se retourne, revient sur ses pas, et se rejette, éperdue d'un nouveau désir, sur les cendres du foyer qu'elle avait renversé, il n'y a qu'un instant, sous ses pieds.

Minute infinie! M^{me} Midon écoute, écoute... Mon Dieu... Est-ce?... Mais quand à bout de souffle, elle reprend sa respiration suspendue, c'est le seul bruit de son sang qui bat dans sa tête ..

Silence... Il n'y a plus, dans la maison, que la paix et le silence. Il n'y a plus, dans son cœur, que l'effroi de la paix et du silence.

Alors, une main sur la porte fermée, le front sur sa main sans vie, M^{me} Midon, l'air absent et inattentif, tourne la clef dans la serrure qui grince finement.

Oscillant sur ses pieds un instant, elle se retient au mur devant elle. Les bouts de ses doigts grattent le papier de tenture. Ses jambes se dérober, elle s'affaisse doucement et pivote sur elle-même.

Le monde n'est plus, la terre lui échappe. Est-ce toi, paix, paix de la Mort?

M^{me} Midon roule sur le plancher.

LOUIS DELATTRE.

L'« AUWET » A GAND

Parmi les privilèges auxquels les bourgeois de Gand étaient le plus attachés, figurait jadis l'*Auwet*, ou le *Guet*, qui se célébrait annuellement les mercredi, jeudi et vendredi de la Mi-Carême.

C'était une espèce de prise d'armes, ou d'émeute pour rire, qui était l'occasion d'excès, de débauches et de rixes, où le sang finissait toujours par être généreusement versé. Cette fête tumultueuse mérite d'être rappelée, car elle donne, croyons-nous, une explication de la facilité et de la rapidité avec laquelle s'organisaient, au moyen âge, les troubles et les guerres civiles, qui ensanglantèrent trop souvent les principales villes de la Belgique.

Il fallut, en 1539, la main de fer de Charles-Quint pour mettre fin à un véritable abus, dont un chroniqueur anonyme du temps, que l'on croit natif de Lille, nous a laissé une description détaillée des plus curieuses. Il nous apprend d'abord que les corporations gantoises, au nombre de cinquante-trois, y participaient, et que dans le cortège armé qui s'organisait à cette occasion ne figuraient que des hommes d'élite richement équipés, dont les belles armures, bien entretenues ainsi que les « harnas » ou harnais de guerre, étaient conservées dans les maisons des divers métiers pour qu'on les trouvât toujours prêtes à servir en cas de mobilisation soudaine.

« Ils n'étaient pas armés en piétons, dit le chroniqueur, mais en hommes d'armes, depuis le couppet de la teste, jusqu'au bas des pieds, chacun tenant en sa main une hâche d'armes, ou autre baston (hallebarde) de bonne défense. » Et en cet état, ils se trouvaient si empêtrés, que « s'ils eussent été mis par terre, il n'eust été en leur puissance de eux savoir se relever. »

Comme toute vraie fête flamande, celle du *Guet* commençait par un copieux banquet. Celui-ci était donné par les métiers à chacun de leurs membres. Et

les futurs guerriers y besoignaient de si grand cœur que leur toilette militaire ne se faisait pas sans peine, « car la plupart estoient yvres avant de s'armer de leur dictes armures ». Mais avec du temps et de la patience tout finissait par s'arranger, et, couverts de fer à l'extérieur et « bien armez de vin par dedens, lors estoient-ils en leur grant forche et vigueur », et il leur semblait « qu'ils se sentaient les seigneurs de toutes les autres villes de la Flandre et que le comte ne pouvait rien faire sans eulx ».

C'est dans cet état qu'on partait pour le lieu du rassemblement. Les doyens des corporations, en costumes somptueux, marchaient en tête, tandis que leurs hommes armés jusques aux dents les suivaient. Comme c'était le soir, ils étaient éclairés par « forche torches et fallots », tandis que leurs « tambours d'allemans et les trompettes » faisaient un vacarme à réveiller les morts.

Arrivés devant la maison échevinale, où le *Guet* devait se concentrer, on servait aux jurés et autres autorités un nouveau et « ung très honnourable banquet ». Les compagnons armés, qui n'avaient pu trouver place à ces secondes agapes, attendaient dans les rues qui entourent l'Hôtel de ville, tenant des torches et faisant jouer les musiques. Pour faire prendre patience à tout ce monde et en attendant la mise en marche du cortège, on passait par les fenêtres de la maison communale des pâtisseries, du vin, des « espeches » (ou épices), ainsi que toutes sortes de dragées et de fruits confits.

Tous, se trouvant alors prêts et dispos, entre onze heures et minuit, la grosse cloche, « Roelant », se mettait à sonner au beffroi.

C'était le signal du départ, et l'armée improvisée partait en un ordre parfait, chaque place ayant été assignée d'avance. Les échevins de la ville, en grand costume d'apparat, marchaient en tête, accompagnés de leurs sonneurs de trompettes à cheval, qui tous avaient des insignes et des instruments en argent. Après venaient les corporations, avec leurs tambours et leurs flûtes d'Allemagne, qui, dit le chroniqueur, « jouaient à la vollée, comme s'ils eussent été à la

bataille », mêlant leurs musiques guerrières aux sons de la grande cloche et du carillon... Puis, le tour de la ville terminé, on revenait à l'Hôtel de ville, où le magistrat remerciait officiellement ses milices de l'honneur qu'on venait de faire à la cité gantoise.

Enfin, après avoir accepté « derechief ypocras et drageries », tous les groupes se rendaient à leurs maisons corporatives respectives pour prendre part à un dernier festin, auquel on trouvait encore moyen de faire largement honneur ; car, dit l'écrivain anonyme, témoin oculaire de ces ripailles, ils y « banquetoient toute la nuyt et illecq, se parennyvroient comme véritables pourcheaux ».

Pendant les trois nuits que durait cette fête, la ville semblait en état de siège et parfois même comme si elle avait été conquise. On comprend qu'excités par la boisson, et suggestionnés par le port de leur costume militaire, ces artisans grossiers se divertissaient brutalement et que leurs plaisanteries étaient du goût le plus douteux. Des édits défendant le jet de chats crevés et d'autres charognes ; celui de boue, d'ordures et de matières fécales, donnent une idée des « confetti » lancés à ces époques. Les maisons ouvertes étaient envahies par les soldats improvisés, qui prenaient d'assaut celles qui leur étaient inhospitalières. « Zy moesten het huis beclimmen met groote moete », dit un auteur flamand du temps. Inutile d'ajouter que la vertu des femmes passait plus d'un mauvais quart d'heure parmi ces troupes avinées, dont les batailles simulées dégénéraient souvent en de véritables massacres, laissant sur le carreau maints morts et blessés.

« C'estoit, dit le chroniqueur, une vraye ydolatrie et mahommerie à véoir et où innumérables maulx et péchiés se faisoient et commectoient. tant par yvrognerie, paillardise, débatz, homicides et autres telles et semblables meschantéz, ou Dieu le tout puissant estoit bien souvent grandement offensé et plus qu'ils n'eussent fait le jour, à cause que c'estoit la nuyct... »

Les fêtes religieuses et les pèlerinages d'alors étaient également les prétextes de réjouissances barbares, dont on peut encore se faire une idée par les

récits de témoins oculaires. Notre même chroniqueur décrit notamment le pèlerinage annuel d'Hauthem, qui attirait un tel concours de monde, qu'on rencontrait sur la route plus de douze cents chariots, et qu'on estimait au tiers de la population les habitants de Gand qui y prenaient part.

Et, cependant, disait-il, « c'estoit un pèlerinage et un voiaige plus de malédiction que de dévotion et où chascun an, dix mille péchiez mortels s'y faisoient et se commestioient, tant par yvrogneries, débats, pailhardies, blasphèmes et surements exécrables et autres grans et énormes péchiés et meschantés, car la plus grande partie y alloit pluz par passetemps follies et jonnese, et pour y mal faire, tant hommes, que femmes et aussy jeunes gens, que par dévotion et piété (1) ».

Bravant parfois l'honnêteté, le naïf écrivain décrit les conséquences de toute nature que ces pèlerinages nocturnes entraînaient pour les « femmes, filles, vesves (veuves) ou mariées qui allaient audict voiaige saint... ».

Voici comment les choses se passaient. Entre onze heures et minuit, une foule nombreuse de tous rangs et de toute condition se rassemblait devant l'église de l'abbaye de Saint-Bavon à Gand. Après la messe, qui se célébrait à minuit, la porte était ouverte et une partie de cette foule — celle qui se trouvait au premier rang — se précipitait dans l'église en criant, hurlant et en vociférant, pour s'emparer, de haute lutte, des reliques de saint Liévin qu'il s'agissait de porter jusqu'à Hauthem. La châsse d'or était, heureusement, protégée par un grillage en fer forgé et solidement attachée sur deux longues traverses de bois. Une quinzaine d'hommes, qui se relayaient à tous moments, portaient ce précieux fardeau.

Le cortège, continuellement grossi sur son parcours, faisait le voyage : « en courant, criant et

(1) Nous avons donné une description plus complète de ce pèlerinage dans notre *Genre satirique fantastique et licencieux dans la sculpture flamande*, JEAN SCHEMIT. — Librairie d'art français, Paris, rue Laffite, 52, 1910.

huant jusques audict villaige de Hauthem, en traversant les champs cultivés, hayes et bois, fossés, bons et mauvais chemins, feussent-ils remplis d'eauwe ou non, comme gens sans entendement et hors de leur mémoire, en menant ung tel bruiz, comme si tous les diables y eussent estés. Et s'y estoient habilliet à l'advenant, deschieriez et desloquetés, ayant chapeaults faits de branches de vignes et autres verdures sur leurs testes, et s'y portaient la plupart torsos ou fallotzen leurs mains et ainsi couroient toujours... »

Tout, sur le passage de cette trombe humaine, était détruit, abîmé, dévasté. Les échevins de la ville de Gand, le clergé, les hommes d'armes qui accompagnaient la procession étaient impuissants à faire respecter l'ordre et la décence. Et ces étranges pèlerins, d'après le chroniqueur flamand déjà cité, ressemblaient à s'y méprendre à une horde de voleurs, de brigands ou de malfaiteurs : « van dieven, landtloopers, straatschenders en diergelycke... ».

Puis les dévotions de jour et de nuit accomplies — nous avons vu en quoi elles consistaient —, cette foule insensée retournait à Gand, mais en suivant un autre chemin que celui qu'elle avait pris pour venir à Hauthem. Les mêmes désordres qui avaient signalé le départ se reproduisaient au retour, et le cortège infernal, suant et hurlant, arrivait au Marché du Vendredi où l'on se débandait après avoir fait trois fois le tour de la place. Inutile d'ajouter que les Gantois paisibles fermaient portes et fenêtres et passaient ces jours et ces nuits dans la plus grande terreur.

Chose curieuse, des cortèges armés, connus sous le nom de « marches » existent encore actuellement en Belgique. Dans ces pèlerinages, à la fois religieux et militaires, on voit les plus étranges déploiements de forces armées, exhibant à côté de défroques guerrières, presque modernes, les anciens fourniments des soldats de Napoléon ou de Louis-Philippe. Armés de vieux fusils et d'armes bizarres, ces volontaires, piétons et cavaliers, jouent au sérieux leur rôle de soldats, et font parler la poudre plus que de raison.

Parmi ces promenades, toutes décrites dans la

revue folkloriste belge *Wallonia* (1), il faut citer la *Marche de Sainte-Rolende*, à Gerpennes, où une cavalerie redoutable prend une part importante; la *Marche de Saint-Eloi*, à Lanefte, ainsi que la *Marche de la Magdeleine*, à Jumet où, le cortège arrivé « al terre al danse », offre le très curieux spectacle d'une sauterie endiablée générale à laquelle participent non seulement les farouches soldats de la suite, mais aussi le clergé et même les saints et les saintes emportés par leurs porteurs dans le délire chorégraphique. La fête de Sainte-Madeleine ayant lieu le 22 juillet, on peut s'imaginer ce qu'un pareil pèlerinage coûte de sueurs aux participants assoiffés, et quelles affaires d'or font les vivandières chargées d'abreuver ces agiles et bizarres pèlerins.

Ayant assisté à l'une de ces marches, nous avons pu constater que le contingent militaire y était divisé en vingt-cinq groupes, ayant, pour la plupart, leurs tambours et leurs musiques. Dans l'infanterie nous avons noté les voltigeurs de l'empereur, les gardes forestiers, les zouaves, les bleus (les jeunes et les vieux en corps séparés), les jockeys, les artilleurs, les sapeurs; et parmi les cavaliers, les mame-lucks, l'état-major, les Arabes et les lanciers.

Non moins curieuse est la *Marche de la Pucelette de Wasme*, qui a lieu tous les ans en souvenir du chevalier *Gilles de Chin*, lequel sauva jadis une jeune vierge des griffes d'un dragon redoutable qui infestait les marais du voisinage. La « Pucelette » porte une étrange couronne ornée de hautes plumes et, probablement pour être certain de sa virginité, on a toujours soin de la choisir parmi les fillettes ayant moins de cinq ans, ce qui nous semble plutôt injurieux pour la vertu de celles qui ont dépassé cet âge...

Ces étranges marches armées ne rappellent-elles pas, en plus policé, le cortège tumultueux du Guet et du pèlerinage d'Hauthem, dont nous avons essayé de donner une idée ?

L. MAETERLINCK.

(1) *Wallonia*, t. II, p. 125 à 130; t. III, p. 101; t. XIII, p. 225.

LA CONQUÊTE DE MAJORQUE

L'antique capitale de Majorque et son château mauresque d'Almudaina évoquent la chevaleresque figure du roi Don Jaime, et c'est là qu'il faut lire l'épopée de ce Conquistador qui ne ternit point sa gloire par les cruautés des Cortez et des Pizarre.

La conquête de Majorque a cet intérêt spécial que l'histoire en a été écrite par le conquérant qui, à l'exemple de Jules César, maniait la plume aussi bien que l'épée. Don Jaime nous a laissé un journal publié à Valence, en 1474, dans la langue catalane qui était celle de son auteur. En 1557, Philippe II en fit faire une traduction espagnole. Don Pascual Gayangos en publia une traduction anglaise en 1883. Et ce journal détaillé de la conquête de Majorque, écrit par le conquérant, est un récit de première main d'une inestimable valeur et un document d'une authenticité irrécusable (1).

Jaime 1^{er} avait vingt ans à peine lorsqu'il entreprit son expédition. Roi d'un peuple libre, il soumit son projet à l'approbation des grands du royaume, aux *Ricos Hombres*, aux prélats, aux procurateurs. L'assemblée eut lieu dans le vieux palais des comtes de Barcelone, et l'approbation fut aussi enthousiaste qu'unanime. L'archevêque de Tarragone, trop vieux pour s'embarquer, promit d'équiper 100 chevaliers et 1,000 hommes d'infanterie. L'évêque de Barcelone, Don Beranguer de Palou, prit l'engagement de s'embarquer avec 130 chevaliers, 1,000 soldats et une

(1) Les principales sources de l'histoire de Majorque sont l'autobiographie de Jaime 1^{er}, la chronique de Muntaner, Desclot, Zurita, la *Historia general del Reino Balearico*, écrite, entre 1621 et 1631, par Juan Dameto, chroniqueur officiel désigné par les *Jurados*, et continuée par Vicente Mut, mort en 1687. L'ouvrage de Dameto et Mut a été édité en trois volumes à Palma, en 1841. Dans son excellent ouvrage *The Story of Majorca and Minorca*, publié à Londres en 1908, Sir Clements R. Markham a utilisé ces sources et a résumé, pour l'histoire de la conquête, l'autobiographie de Jaime 1^{er}.

galère, et déclara qu'il ne reviendrait qu'après la conquête accomplie. L'exemple fut suivi par d'autres prélats, chanoines, abbés et moines. Le comte de Roussillon, Don Nuño Sans, parla au nom des principaux *Ricos Hombres*, qui tous promirent d'équiper des chevaliers et des fantassins. Un riche marchand de Barcelone, Ramond de Plegamans, s'engagea à fournir les armes, le matériel de siège et les vivres. Une flotte de 143 vaisseaux fut équipée, qui comprenait 25 navires de haut bord, 18 *taridas* non pontées et 100 bateaux à fond plat. Le plus grand navire, muni de trois ponts, venait de Narbonne. L'armée comptait 15,000 hommes d'infanterie et 1,500 hommes de cavalerie. L'entreprenant Plegamans fournit aussi des machines destinées à lancer des pierres et à protéger les assiégeants.

Les vaisseaux furent rassemblés dans les petits ports de Salou et de Cambrils, près de Tarragone, et l'expédition mit à la voile le 1^{er} septembre 1229. Une légère brise soufflait de terre qui se changea, avant le soir, en vent de tempête, au point que le pilote parla de retourner en arrière, proposition que le roi ne voulut pas entendre. Au soir du jour suivant, la terre était en vue et, le lendemain matin, la flotte était au large de Pollenza, à l'extrémité nord-est de Majorque. A ce moment s'éleva soudain un violent vent provençal et les navires coururent grand danger d'être jetés sur la côte. Sur le conseil d'un marin expérimenté, ils longèrent le littoral nord-ouest de l'île jusqu'à ce qu'ils atteignirent l'extrémité sud-ouest, à l'endroit appelé « Palomera ». La galère du roi arriva la première, suivie immédiatement du reste de la flotte, dont pas un seul vaisseau ne manquait. A la suite d'une consultation entre Don Nuño et les frères Moncada, on décida d'explorer la côte sud-ouest à la recherche d'un lieu favorable au débarquement, pendant que la flotte resterait à l'ancre. Le roi débarqua sur le rocher de Pantaleu, entre l'île Dragонера et la terre ferme, et y passa la journée du dimanche. Les Maures, qui avaient remarqué la flotte ennemie, se tenaient sur la défensive, le long de la côte, avec une force considérable de cavaliers

et de fantassins. La flotte se remit en marche à minuit dans un profond silence. La plus grande partie des vaisseaux jeta l'ancre dans la baie de Santa Ponza et le reste dans la rade voisine de Porrassa. Bientôt la petite baie de Santa Ponza se couvrit de chaloupes détachées des vaisseaux et se dirigeant vers la terre. Un jeune enseigne catalan, du nom de Bernardo de Riyudemeya, débarqua le premier en agitant son drapeau pour exciter les autres à le suivre. Le roi lui donna en récompense la terre de Santa Ponza. Il fut suivi par 700 hommes et les principaux capitaines, Nuño, Ramon de Moncada, Bernardo de Santa Eugenia de Torrella, Bernardo de Champans, le grand-maître des Templiers et ses chevaliers au nombre de 150 chevaux. Au cours d'une reconnaissance, Ramon de Moncada rencontra dans les environs une troupe de Maures qu'il attaqua et mit en fuite. Le roi, recevant en débarquant la nouvelle de cette rencontre, s'élança aussitôt avec 40 chevaliers vers le lieu de l'action et, rencontrant un détachement de 400 Maures, leur livre une attaque furieuse et les met en déroute. A son retour, ses nobles, qu'il a laissés fort inquiets, lui reprochent de s'exposer à de tels dangers, et Guillaume de Moncada le supplie de se souvenir que la vie de tous dépend de la sienne.

Le reste de la cavalerie avait débarqué à Porrassa, où la nouvelle était parvenue que l'Emir se trouvait, à la tête d'une armée considérable, à Porto-Pi, petit port situé entre Porrassa et la capitale de l'île.

Le roi, en recevant cette nouvelle à minuit, réunit un conseil de guerre et décide de livrer bataille après avoir donné aux troupes une nuit de repos. A l'aube, Jaime, entouré de ses nobles, assiste à la messe et à un sermon de l'évêque de Barcelone, et tous, pleins de ferveur, demandent au Ciel de leur donner la victoire.

Les frères Moncada, avec quelques autres chevaliers, et apparemment sans en avoir reçu l'ordre, s'élancent alors vers l'ennemi, à la tête de cinq mille hommes. Le comte d'Ampurias les suit avec ses soldats. Accablés par le nombre, ils livrent un

assaut désespéré. Pressentant le danger, le roi part au galop, avec un seul chevalier du nom de Rocafort, espérant arriver à temps pour arrêter l'avant-garde jusqu'à l'arrivée du reste des troupes. Parvenu sur le lieu de l'action, il renvoie Rocafort avec un urgent message ordonnant à Don Nuño de venir au secours de l'avant-garde enveloppée par l'ennemi. Jaime est dans une telle anxiété qu'on l'entend s'écrier : « Nuño tarde tant à venir. La Sainte Vierge nous préserve ! » Don Nuño, en vétéran expérimenté, s'assure que tout est en ordre avant de conduire le gros de l'armée au combat. En une heure, il a rejoint le roi. Jaime, qui était parti sans armes, prend des mains d'un de ses servants, Bertrand de Naya, son équipement royal et revêt la cotte de mailles et le pourpoint. Ayant fait part au général de la situation de l'avant-garde engagée avec le gros de l'armée ennemie, il s'élançe aussitôt vers le lieu de l'action. Là il rencontre Guillem de Mediona, célèbre jouteur dans les tournois, qui se retire du combat blessé à la lèvre par une pierre. Le roi Jaime lui dit d'un ton sévère qu'une aussi légère blessure ne justifie pas la retraite. Mediona, piqué au vif, retourne dans la mêlée et y meurt en soldat.

Le roi, revêtu de son armure et escorté seulement de douze soldats, gagne alors une colline qui porte depuis lors le nom de « El Collado del Rey ». Arrivé au sommet, il trouve Don Nuño disposant ses forces pour la bataille, en face de l'immense armée des Maures, rangée sous la bannière rouge et blanche de l'Emir, dont la hampe est surmontée d'une tête humaine. Don Nuño doit réfréner la martiale ardeur du roi qui veut se lancer dans la mêlée. Au choc des deux armées, le résultat de la bataille reste assez longtemps indécis, mais finalement les Maures cèdent et prennent la fuite. La déroute fut si complète que l'Emir ne put retourner dans sa capitale et dut se sauver dans les montagnes. Les troupes aragonaises étaient trop exténuées pour se mettre à sa poursuite. D'ailleurs arrivèrent bientôt de tristes nouvelles sur le sort de l'avant-garde.

L'évêque de Barcelone vint annoncer au roi que

Don Guillem de Moncada, vicomte de Béarn, et son frère Don Ramon de Moncada avaient été tués, et que presque tous leurs hommes avaient été taillés en pièces avant l'arrivée du gros de l'armée. Hugo de Mataplana était également parmi les morts. Le jeune Jaime versa des larmes amères sur la perte de tant d'amis et de camarades qui lui étaient si chers, et toute l'armée pleura avec son roi.

Mort de fatigue et de faim, n'ayant rien mangé pendant toute la journée, le roi fit honneur au frugal repas qui lui fut servi sous la tente de Don Oliver de Termens, gentilhomme du Roussillon, à l'endroit qui porte aujourd'hui encore le nom de « Ben dinat », ce qui, en catalan, signifie « bien dîné ».

Les funérailles des gentilshommes qui avaient été tués à l'avant-garde furent célébrées avec toute la pompe possible.

La déroute de l'armée maure écartait tout obstacle à l'entreprise du siège de la capitale, dont la conquête devait être le couronnement de l'expédition. Le côté ouest des murs faisait face aux Catalans lorsqu'ils descendirent les collines qui dominent Porto-Pi : mais le lit d'un torrent en défendait l'accès. Après un minutieux examen, il fut reconnu qu'il fallait diriger l'attaque sur le côté nord-est, à la porte de *Belalcofol*, nommée par les Espagnols *Pintada*. En conséquence, le roi établit son camp en face de cette porte, au lieu appelé aujourd'hui « El Real ». Le camp était protégé par un fossé et par de solides palissades, car l'infanterie dormait chaque nuit sur les vaisseaux, ne laissant dans le camp que les chevaliers et l'artillerie.

Mallorca était une ville très solidement fortifiée, avec des murailles d'une grande épaisseur et des tours par intervalles. Il fut donc décidé qu'on renverserait les murailles et qu'on ferait une brèche à l'aide de l'artillerie dont on était pourvu par l'heureuse prévoyance de Ramon de Plegamans. Le roi mentionne différentes sortes de pièces d'artillerie destinées à lancer des *fonebols* ou boulets de pierre, et il leur donne les noms de *trebuchets*, *almajanachs* et *algarradas*.

C'étaient là les engins les plus nouveaux d'artillerie de siège. Les Maures avaient, eux aussi, des pièces d'artillerie dont l'une avait une assez grande portée pour atteindre le camp des chrétiens.

L'ardeur de l'armée catalane était stimulée non seulement par l'exemple du jeune roi, mais encore par la fougueuse éloquence d'un frère prêcheur du nom de Miguel Fabra. Depuis le roi jusqu'au dernier manouvrier, tout le monde faisait son devoir. Mais bien qu'on montât constamment la garde autour des murs, l'Emir réussit, par une nuit noire, à pénétrer dans la ville avec un certain nombre de ses gens.

Les Maures avaient, hors des murs, des auxiliaires qui harassaient les chrétiens. Un des principaux chefs musulmans, dans les montagnes, était Fatih-billah (Conquérant par la grâce de Dieu), dont les Espagnols transformaient le nom en « Infantilla. » A deux lieues de la ville, dans un lieu appelé Canet, il y avait une source d'où un canal amenait une eau abondante et pure. Le camp des chrétiens fut établi sur le bord de ce canal. Fatih-billah comptait causer aux assiégeants un tort irréparable en leur coupant l'eau. Une nuit donc, il gagna Canet avec cinq cents fantassins et cent cavaliers, occupa la colline d'où jaillit la source, et se mit à détourner l'eau dans un autre canal. Dès que la nouvelle en parvint au camp, le roi envoya, sous le commandement de Nuño de Torrella, une force beaucoup plus considérable qui surprit les Maures pendant leur travail. La pente de la colline fut le théâtre d'un combat désespéré; Fatih-billah perdit la vie, ses hommes furent taillés en pièces, et la source resta en possession des Catalans. Ce fut là la dernière tentative pour molester les assiégeants. Néanmoins, le roi fit fortifier une tour connue sous le nom de « El Torre de las Lanoveras », entre la capitale et Porto-Pi, et y fit placer une garde pour observer les mouvements de l'ennemi.

Les Catalans trouvèrent une aide précieuse dans l'amitié d'un Maure très influent du nom de Benahabet, qui tenait à se trouver du côté du vainqueur. Il était gouverneur de Pollenza et d'Inca et résidait

dans son beau domaine d'Alfavia. Il envoya au roi Jaime un message par lequel il lui faisait savoir qu'il mettait le tiers de l'île à sa disposition. Bientôt après, il vint lui-même s'insinuer dans les bonnes grâces du roi, à qui il apportait une grande quantité de vivres frais. qu'il renouvela chaque semaine. Il alla même jusqu'à proposer que, puisque les villes placées sous sa juridiction s'étaient soumises, il fallait que deux officiers chrétiens y fussent envoyés pour les gouverner et y administrer la justice. En conséquence, deux officiers, l'un natif de Barcelone, l'autre de Montpellier, furent désignés à cet effet avec le titre de « Baile » ou juge.

Cependant, les assiégeants poursuivaient leurs approches et leurs mines, et des deux côtés l'artillerie à boulets de pierre faisait de grands dommages. Voyant les rapides progrès des chrétiens, l'Emir fit prier le roi de lui envoyer un délégué avec lequel il pourrait entrer en négociations. Don Nuño fut envoyé avec une escorte de douze chevaliers et un interprète. L'Emir offrit de payer tous les frais de l'expédition si les chrétiens consentaient à reprendre la mer ; mais le roi refusa catégoriquement d'examiner cette proposition. L'Emir demanda alors une seconde entrevue et disposa, près de Porto-Pi, une tente somptueuse. Don Nuño y retourna pendant la suspension des hostilités. L'Emir, insistant sur l'impossibilité de prendre une place aussi forte, réitéra tout simplement sa proposition. Sur un nouveau refus, il offrit cinq besants pour chaque homme, femme et enfant, et la reddition de la ville, sous la condition qu'il lui serait alloué un nombre suffisant de vaisseaux pour emmener tout son peuple en Barbarie. Quand Don Nuño revint avec cette offre, les parents et amis des Moncadas insistèrent pour la reddition de la place sans conditions. Don Jaime, qui tout d'abord n'était pas éloigné d'accepter les offres de l'Emir, finit par se rallier à l'avis de ses nobles, et les négociations furent rompues.

L'Emir voyant ses offres rejetées, résolut d'opposer aux assiégeants une défense désespérée. Il harangua son peuple, les suppliant tous de défendre

jusqu'à la mort leur religion, leur liberté, leurs maisons. Et, en effet, la résistance fut plus vigoureuse et plus désespérée que jamais. A la suite des travaux de mine conduits par le comte d'Ampurias, les murs s'écroulèrent sur une étendue de 30 à 40 mètres. Mais la brèche fut défendue avec tant de furie, que les assiégeants durent se retirer, tandis que les Maures reconstruisaient en hâte une autre muraille. Quelques jours après, le samedi après la Saint-André, une portion de la muraille tomba avec une tour. D'accord avec l'armée, le roi résolut alors de donner l'assaut le dimanche suivant au matin. Mais cette fois encore la résistance fut si résolue, la lutte pour maintenir les positions fut si longue, que ce ne fut pas avant le dernier jour de décembre que put être livré l'assaut général.

A l'aube les troupes entendirent la messe et reçurent la communion. Le roi tint un discours, par lequel il ranima le courage de ses hommes et promit de vaincre ou de mourir avec eux. Il gagna la portion ruinée des murs où se trouvait la *Puerta Pintada*. Trois cents fantassins s'élancèrent sur la brèche, suivis par la cavalerie. L'Emir était à la tête de ses braves guerriers, et ce fut, dans la rue aujourd'hui appelée « San Miguel », un combat désespéré, Monté sur un cheval blanc et armé de toutes pièces, le vaillant Maure bravait la mort, criant à ses hommes : « Tenez bon ! Tenez ferme ! » Les courageux défenseurs tombaient sur place, mais les Catalans, dans leur irrésistible élan, gagnèrent la principale mosquée, laissant derrière eux des monceaux de cadavres.

La fureur des Maures redouble devant l'envahissement de leur ville. Les femmes et les enfants jettent du haut des toits sur les assaillants des pierres et des pièces de bois. Les Maures continuent la lutte aussi longtemps que l'Emir se tient à leur tête ; mais quand, enfin, celui-ci se retire désespéré, les habitants se répandent par les portes de la ville et s'enfuient vers les montagnes. Des milliers de morts jonchent les rues. Le roi se met à la tête de ses troupes et les conduit à travers la ville jusqu'au

palais de l' « Almudaina », en face de la mer, dont les défenseurs se rendent, suppliant qu'on leur laisse la vie.

On montra au roi Jaime la maison où son brave adversaire l'Emir Abu Yahye s'était réfugié. Il s'y rendit, accompagné de son cousin Don Nuño, et y trouva l'Emir dans son burnous blanc et dans son manteau garni de broderies. Ce Maure se leva pour offrir sa soumission. Le roi la reçut avec courtoisie, lui promit la vie sauve, le traita avec égards, et le confia à deux de ses nobles. Il trouva le fils de l'Emir à l'Almudaina : c'était un jeune homme âgé d'environ quatorze ans. Il adopta le jeune prince maure, le convertit, et plus tard lui fit don d'un grand domaine en Aragon, où le nouveau chrétien épousa la belle Eva de Roldan et devint baron de Hillueca et Gotor.

Ayant placé une garde près du trésor d'Almudaina, le roi, harrassé de fatigue après tant de jours d'anxiété et de combat, se retira dans le palais maure pour s'y livrer au repos. Le lendemain matin la ville fut livrée au pillage, et ce fut un énorme butin d'objets d'or et d'argent, de riches vêtements, d'armes, de chevaux et de mille autres richesses. Les soldats furent bien récompensés de leurs travaux. Le sac de la ville fut autorisé pendant huit jours consécutifs. On ne trouva pas moins de 180 prisonniers chrétiens qui furent rendus à la liberté. On s'occupa ensuite d'enterrer les morts, mais tous les efforts pour prévenir l'éclosion de la peste demeurèrent inefficaces. Une des premières victimes fut le comte d'Ampurias. Beaucoup d'autres nobles de marque périrent, et le fléau fit de grands ravages parmi les soldats.

Les troupes catalanes avaient été considérablement réduites par suite des pertes occasionnées par le siège, par le rapatriement de quelques soldats et par la peste, et elles n'avaient reçu aucun renfort. Le roi ne voulut pas moins attaquer une grande troupe de Maures qui s'étaient réfugiés dans les montagnes. Par bonheur, le château imprenable d'Alaro, qu'il laissa à droite pendant la marche, avait été occupé

par son allié Benahabet, et n'était pas aux mains des Maures. Le roi mena ses troupes jusqu'à Buñola, au pied des montagnes, où il éprouva un sérieux revers.

Les Catalans durent fuir devant les montagnards et ne s'arrêtèrent qu'à Inca, la capitale de Benahabet, à peu près au centre de l'île. Le roi suivit les fugitifs, escorté seulement de quarante chevaliers, et les reprit sévèrement au sujet de leur couardise. Puis il retourna à Palma avec ses troupes battues.

Peu de temps après arriva un renfort qui fut le bienvenu, bien qu'il ne se composât que de quinze chevaliers bien armés. Mais leur chef était un homme d'exceptionnelle importance. Hugo de Folch Alguer était grand-maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Aragon et en Catalogne, et le roi avait ce vétéran en haute estime. Aussi lui attribua-t-il des terres pour son ordre, lors du partage, en dépit des protestations des nobles qui avaient pris part aux premiers faits d'armes, mais qui donnèrent finalement leur consentement, tant le roi y mit de tact et d'habileté.

Don Jaime résolut alors de conduire une expédition contre les Maures qui s'étaient réfugiés dans les montagnes du sud-est de l'île. Accompagné de Don Nuño, de l'évêque de Barcelone et du grand-maître des Hospitaliers, le roi s'avança jusqu'à Manacor, où il apprit qu'un grand nombre de Maures s'étaient cachés, avec leurs richesses, dans les grottes presque inaccessibles qui se trouvent dans le voisinage de la côte méridionale, et dont l'entrée était extrêmement difficile et périlleuse. Le jeune roi dirigea l'assaut sur les grottes d'Arta. Mais, ne pouvant soutenir la grêle de projectiles sur un sentier aussi étroit et aussi dangereux, ses hommes furent repoussés. Une retraite était inévitable et Don Jaime s'en fut dîner. Le grand-maître de Saint-Jean, avec ses chevaliers, essaya alors de mettre le feu à quelques huttes, construites autour de l'entrée des grottes. Le plan était d'envoyer deux chevaliers sur les hauteurs qui dominaient l'entrée, de lancer de là des fusées d'artifice et de mettre ainsi le feu aux huttes, de manière à remplir les grottes d'une fumée suffocante. Deux frères, du nom de Antonio et Perote Moix,

s'offrirent pour cette périlleuse mission. Le plan réussit, et les Maures, par crainte de suffocation, offrirent de se rendre si aucun secours n'arrivait avant huit jours. Cependant, les Catalans souffraient du manque de vivres. Le roi lui-même, avec Don Nuño et les cent hommes de son escorte, n'eurent un jour que sept pains à se partager. Le reste de l'armée se nourrissait de maïs emmagasiné dans les fermes. Le jeune fils de Ramon de Moncada, qui avait le service du pain, reçut pour ses armes, *sur champ d'argent sept pains d'or*.

Le jour des Rameaux 1230, les Maures qui avaient fui dans les grottes, se rendirent au nombre de quinze cents hommes, femmes et enfants, et livrèrent une énorme quantité de froment et d'orge, de vaches et de moutons, de bijoux en or et en argent. Don Jaime rentra en triomphe à Palma, où sa joie s'accrut de l'arrivée d'un grand renfort. Bientôt après, quelques Maures, dans les montagnes de l'ouest, firent également leur soumission.

Le roi songea ensuite à l'occupation du pays et au partage des terres entre ses nobles et ses chevaliers. Il accorda de grands privilèges aux colons catalans. Et il résolut ensuite de retourner dans ses possessions du continent.

Don Bernardo de Santa Eugenia, seigneur de Torrella, fut nommé le premier gouverneur et capitaine général de Majorque. Son frère fut le premier évêque. Les prisonniers maures furent employés à des travaux publics. Ceux qui s'étaient soumis volontairement purent conserver leurs maisons et leurs terres en payant une rente et en cultivant le sol. Quelques-uns se firent chrétiens. Bientôt, un grand nombre de colons vinrent, avec leurs femmes, et beaucoup de femmes de soldats rejoignirent leurs maris.

Enfin arriva le jour du départ du roi. Il était fort aimé, et ce fut un deuil universel. Il fit un discours d'adieu, et les chevaliers, qui avaient couru avec lui tant de dangers, en furent remués jusqu'aux larmes. Le roi Jaime partit, avec deux galères seulement, du port de Palomera, le 28 octobre 1230, et débarqua près de Tarragone. Il fut reçu par toutes les classes

du peuple avec de grandes démonstrations de joie.

L'occupation du pays se poursuivit sous Bernardo de Torrella. Environ 2,000 Maures résistaient encore dans la montagne, sous la conduite d'un chef que les Espagnols nommèrent Xoarp. Bientôt arriva une nouvelle alarmante. Le roi de Tunis projetait de conquérir Majorque et avait réuni un grand nombre de vaisseaux pour y transporter une armée considérable. Cette nouvelle fut envoyée au roi et confirmée par Plegamans. Don Jaime résolut d'aller en personne défendre l'île, en dépit des remontrances de plusieurs de ses conseillers qui voulaient le détourner de s'exposer à tant de dangers. Le vieil archevêque de Tarragone alla jusqu'à vouloir le retenir en lui mettant les bras autour de la taille au moment où il s'embarqua à Salou.

Cette fois, le roi amena avec lui un cousin qu'il voulait faire vice-roi de Majorque, dans la personne de l'infant Pedro de Portugal. La mère de ce prince était Aldonza, sœur d'Alonso II d'Aragon et femme de Sancho, roi de Portugal, en sorte que Pedro était le cousin germain du père du roi Jaime, et avait avec celui-ci la même parenté que Don Nuño. Il avait épousé la comtesse d'Urgel, la principale héritière d'Aragon, qui était morte sans enfants. Pedro reçut Majorque, à condition de renoncer à tous ses droits sur le comté d'Urgel.

Don Jaime, accompagné de Don Nuño et du prince portugais, partit de Salou, et au bout de deux jours la petite flotte jeta l'ancre dans le port de Soller, où l'on reçut l'agréable nouvelle que le roi de Tunis avait abandonné son projet d'invasion, tout au moins pour cette année. Le port de Soller est situé dans le nord de l'île, à une demi-lieue de la ville. Don Jaime y trouva un vaisseau génois occupé à décharger. Le roi dut être frappé de la merveilleuse beauté de cette partie de l'île, qu'il n'avait pas encore explorée. En chevauchant de Soller à Palma, Don Jaime franchit un col de 2,000 pieds de haut, d'où il contempla la vue magnifique de la vallée de Soller d'un côté et du fertile jardin de Palma de l'autre. Arrivé à Palma, il fut reçu avec des transports de joie par la population.

Le roi ne put rester longtemps éloigné de son royaume. Il laissa dans l'île l'infant Pedro de Portugal comme vice-roi, mais en réalité les vrais gouverneurs étaient Bernardo de Torrella et un chevalier du nom de Pedro Maza, car l'infant était un homme faible et sans caractère.

Cependant, les deux mille insurgés maures qui tenaient encore la montagne refusaient de se rendre à tout autre que le roi lui-même. Lorsque cette situation fut représentée à Don Jaime, il résolut de faire une troisième visite à son royaume insulaire et s'embarqua à Salou avec trois galères en mai 1232. Il débarqua à Porto-Pi, où il fut reçu avec joie par ses loyaux sujets, heureux de lui montrer les progrès qu'ils avaient accomplis à Palma. La cathédrale avait été commencée sur un emplacement faisant face à la mer, tout près de la muraille orientale de l'Almudaina, et la chapelle royale, destinée à recevoir le maître-autel, était déjà terminée. Cette chapelle devait former avec deux autres qui n'étaient pas encore commencées, les extrémités du grand vaisseau et des nefs latérales. Le roi fut charmé des progrès accomplis.

Le temps était venu de soumettre les autres îles Baléares ; mais le roi reçut tout d'abord la reddition du chef maure, qui tenait encore la montagne, et l'autorisa, lui et ses gens, à conserver leurs maisons, à condition de payer l'impôt à leurs seigneurs. Un petit nombre d'obstinés fanatiques refusèrent d'obtempérer à ces conditions et moururent de faim.

Le moine Ramon Serra, grand-maître des Templiers de Majorque, conseilla au roi d'envoyer ses galères à Minorque et d'exiger la soumission immédiate de cette île, sous la menace que le roi viendrait en personne, à la tête d'une grande armée, punir tout refus d'obéissance.

En conséquence, trois chevaliers, Torrella, Maza et Serra lui-même, reçurent l'ordre de se rendre à Minorque accompagnés d'un interprète et munis d'une lettre du roi écrite en langue arabe. L'alcaïde maure et les chefs de la cité reçurent les chevaliers avec beaucoup de respect. Il leur fut donné lecture de la lettre, et ils demandèrent un délai pour déli-

bérer, ce qui leur fut accordé. Cette nuit même, le roi, accompagné de six chevaliers, campa au cap Pera à l'extrémité orientale de l'île Majorque, près d'Arta, d'où Minorque est parfaitement visible à l'horizon. Dès le coucher du soleil ils mirent le feu à d'énormes bûchers de buissons de lentisques, pour faire croire aux Minorquins qu'une grande armée campait en cet endroit. Lorsque les chefs de Minorque virent ces feux, ils questionnèrent à ce sujet les chefs catalans. « C'est la grande armée, leur dirent-ils, qui viendra si le roi apprend qu'un refus est opposé à sa demande. » Ils se soumirent dès le lendemain, rendirent toutes les places fortes et déclarèrent qu'ils se fiaient à la clémence du roi. Don Jaime resta au cap Pera, continuant le stratagème des feux de joie pendant quatre jours, quand il reçut avec grande satisfaction la nouvelle de la soumission de Minorque sans la moindre effusion de sang. Iviza et Formentera se soumirent l'année suivante.

Le roi résida à Majorque pendant les mois de juillet et d'août 1232. Il accorda libéralement des *fueros* au peuple et acheva l'œuvre de colonisation. L'acte de la distribution des terres parmi les conquérants fut signé le 1^{er} juillet 1232. Les terres furent divisées en *jovadas*, et celles-ci subdivisées en *cuarteradas*, carrés dont chaque côté avait quarante *brazas* de long (environ 72 mètres). Une *jovada* était primitivement la portion de terre qu'une paire de bœufs pouvait labourer en un jour. Mais à Majorque cette division était de treize *cuarteradas*. On y employait les dénominations arabes : le *rahal* était une maison ou une propriété située près d'une ville ; l'*alqueria* était une ferme ; *beni*, précédant un nom de lieu, signifiait « la maison de ». Le roi octroya ainsi 573 *rahales* et *alquerias*. Les Templiers reçurent, outre un grand nombre de fermes, le château situé à l'angle sud-est des murs de la ville, qui s'appela par la suite le Temple. Les Hospitaliers reçurent aussi de grandes quantités de terres. A la suite de la conquête, un grand nombre de Maures périt, beaucoup se réfugièrent dans la partie mahométane de l'Espagne ou en Afrique, beaucoup furent emmenés par leurs nouveaux maîtres.

Le gouvernement de Majorque, suivant les *fueros* du roi Jaime I^{er}, accordés en 1240, consistait en six personnes élues chaque année sous le nom de *Jurados*, qui formaient l'autorité municipale. Le président, appelé *Jurado en cap*, appartenait à la classe des nobles; deux étaient des citoyens assujettis au service militaire; deux appartenaient à la classe marchande, un à la classe rurale. Il y avait un conseil général de 143 députés, présidé par le *Jurado en cap*. Les députés formaient un nombre fixe de représentants de la capitale et des autres villes, et de chevaliers, marchands et artisans. Il y avait un juge, appelé le *Bayle General*. C'était, pour le XIII^e siècle, une constitution fort libérale, témoignant de la confiance du roi Jaime dans la loyauté et le bon sens de ses sujets.

La conquête de Majorque ne fut qu'un bref épisode au cours d'un règne de plus de soixante années. En 1238, neuf ans après la conquête de Majorque, le roi Jaime, à la suite des fréquentes et audacieuses incursions des Maures, jugea bon d'entreprendre la conquête du riche et important royaume de Valence. Il se rendit maître de la capitale et y introduisit une population chrétienne. Mais il fallut de plus longues opérations militaires pour réduire les nombreuses places fortes sur la frontière de Murcie. Finalement le roi Jaime, bien nommé « El Conquistador », en vint à bout et il accorda à son nouveau royaume de Valence des *fueros* et des Cortès ou assemblée représentative.

Jaime I^{er} eut huit enfants de sa femme Violante de Hongrie. Pedro, son successeur en Aragon, en Catalogne et à Valence, naquit en 1243. En juillet 1262, âgé de dix-neuf ans, il épousa Constance, fille de Manfred, roi de Sicile, fils de l'empereur Frédéric II par Béatrice, fille d'Amédée, comte de Savoie. Le mariage eut lieu à Montpellier. Le second fils, Jaime, succéda à son père comme roi de Majorque. Le Conquistador mourut à Valence, le 27 juillet 1276, dans sa soixante-dixième année, après un règne de soixante-six ans.

JULES LECLERCQ.

PHILIPPE ZILCKEN

Takesono, le joli nom, et comme il convient à la demeure d'un fervent de l'art, de la nature et de l'Orient !

C'est bien un « jardin de bambous », en effet, dans lequel se trouve enclavée la demeure de celui dont nous étudions l'œuvre. Or, le bambou dans ce Japon, dont Zilcken est épris, c'est le symbole de l'Art et de la Poésie, aux sources mystérieuses et profondes comme celles des grands lacs bleus où baignent les longues tiges du roseau luxuriant, dont la cime s'épanouit sous les larges flambées d'un soleil éclatant, telle l'œuvre de l'artiste, sous la féconde caresse de l'inspiration.

Si nous franchissons le seuil de Takesono, les goûts et les aspirations complexes de son hôte se reflètent, à chaque pas.

D'une part, en effet, les attaches du Hollandais de vieille souche sont incrustées dans les fines sculptures des meubles confortables et dans les anciennes gravures coloriées, où La Haye apparaît, au XVIII^e siècle comme aujourd'hui, arrosée de canaux profonds et agrémentée de son large Bois, peuplé de cerfs et de biches, où le vent, qui chante à travers les feuillées des pins et des chênes, la berce, à présent, comme jadis, de sa mélodie rêveuse.

De l'autre, l'orientaliste distingué accumule, derrière les vitrines et sur les étagères, les bibelots curieux et les poteries primitives de Biskra et d'Alger.

Il suspend, aux murailles, les armes ciselées des colonies, et le terrible clewang de Sumatra y voisine avec le kriss du poignard national de Java.

Un miroir enchâssant de précieuses miniatures persanes, surmonte l'ottomane où le dragon chinois s'allonge sur des coussins de soie brodée d'or.

Des estampes japonaises d'une coloration ravissante, et dont l'artiste possède quelques rares exemplaires, s'encadrent entre les souvenirs de quelques



La vieille tour de La Haye. (*Tableau.*)

maîtres, ses amis : Une gravure de Bracquemond ; une eau-forte de Rodin ; un délicieux pastel de l'aqua-fortiste Bauer, esquissant le portrait de Renée Zilcken, enfant ; la « Première communiant », de Jan Toorop, dont les yeux profonds sont pleins de l'ardeur recueillie des mystiques

Enfin, comme pour symboliser les aspirations, tout à la fois exotiques et patriales, du maître, sur le marbre noir d'une cheminée ornée de tissus des Indes aux multiples couleurs, les milliers de pétales pittoresquement assemblés des chrysanthèmes côtoient, dans une coupe de Venise, les corolles savamment ordonnées des tulipes.

Il semble, à voir la physionomie des lieux habités par l'artiste, qu'on puisse lui appliquer les paroles de Théophile Gautier aux de Goncourt : « Nous tenons à d'autres races, nous autres, nous sommes pleins de nostalgies. »

Si l'on considère les œuvres du maître-peintre-aqua-fortiste-écrivain, on y retrouve, tout à la fois, le Hollandais, le Français, l'Orientaliste.

Pourtant, il s'en dégage une personnalité bien déterminée et toute faite de simplicité, de sincérité, de distinction, de vérité surtout.

Aussi, peut-on dire de l'art de Zilcken, qu'il est, tout à la fois, *un et multiple*.

C'est ainsi que ses toiles d'il y a vingt ans diffèrent absolument, par le coloris, de celles des dernières années ; de même, ses eaux-fortes offrent trois phases distinctes et, cependant, aucune d'elles ne pourrait être attribuée à un autre artiste.

Faut-il rechercher les causes de ces attirances diverses, dans les origines lointaines de Zilcken ?

Peut-être ! Car, s'il naquit, à La Haye, de parents originaires de Rotterdam, sa grand'mère maternelle était de Douai et il est, par elle, allié au gendre de Jules Breton, le peintre Adrien Dumont.

Si l'on remonte plus haut encore, on retrouve du sang anglais, espagnol, arabe même chez les siens.

Comment Philippe Zilcken devint-il peintre, alors que son père, qui occupait une haute fonction dans le gouvernement hollandais, était un violoncelliste de

talent, ami de Henri Winiawski, de Sarasate, de Planté, de Camille Saint-Saëns, avec lesquels il exécutait de la musique de chambre, d'une façon remarquable?

Subit-il l'influence des frères Maris, d'Arz, de Blommers, peintres chassés de Paris, par la guerre de 1870, et qui, avec Josef Israëls et Mauve, formaient l'auditoire assidu de ces séances musicales? C'est probable, d'autant plus qu'ils aimaient à se ressouvenir de la capitale, en parlant le français avec ce jeune garçon de treize ans, qui possédait cette langue tout aussi bien que l'anglais, l'allemand, le latin, l'italien et le hollandais.

C'est cette facilité d'élocution française qui le fit choisir, alors qu'il n'était qu'un tout jeune homme suivant encore les cours du Gymnase de La Haye, pour secrétaire intime de la reine Sophie, la première femme du roi Guillaume.

Dans son premier volume des « Souvenirs » publié à Paris, chez Floury, en 1900, Zilcken relate des choses fort intéressantes au sujet des travaux de cette reine souffrante et éprise de la solitude de la « Maison du Bois », où elle se retirait souvent, pour se livrer à des travaux sérieux qu'elle dictait rapidement à son jeune secrétaire.

Parmi ceux-ci, Zilcken se souvient d'une étude de longue haleine : « Les derniers Stuarts, impressions d'une reine », qui parut, en 1875, dans la *Revue des Deux Mondes*.

La reine Sophie, ayant appris les dispositions artistiques de son jeune secrétaire, insista pour voir ses premiers essais, les apprécia fort et recommanda à leur auteur de beaucoup travailler.

Ces encouragements, de même que l'enthousiasme avec lequel les peintres, qu'il rencontrait chez ses parents, parlaient de leur art, devaient contribuer à développer en lui les dispositions artistiques dont il avait hérité de son père et lui faire appliquer à la peinture et à l'eau-forte, le sens et le goût inné des harmonies qui chantaient en lui.

En 1878, M. Zilcken convaincu de la vocation de son fils, qui s'était mis à peindre, seul, d'après



Étude dans mon jardin. (*Pointe sèche.*)

nature, demanda à Mauve de diriger le travail du jeune artiste. Durant trois années, ce dernier s'en fut travailler avec lui dans la campagne hollandaise où, perdu dans les larges pâtures, assis à l'ombre d'un buisson ou d'un moulin à vent, il observait tout, autour de lui, avec la plus scrupuleuse attention et s'attachait à le rendre, non seulement avec un grand fini dans l'exécution, mais à l'imprégner de toute la ferveur de ses sentiments.

C'est, d'ailleurs, le conseil que, lui-même, n'a jamais cessé de donner à ses élèves : « Il faut, leur dit-il, être humble devant la nature. Commencer par en rendre l'aspect le plus fidèlement possible, non avec la minutie du photographe, mais avec l'émotion de l'artiste et, plus tard seulement, se laisser aller à toute la fougue de son imagination et à l'expression entière des conceptions qu'elle inspire. »

« L'originalité de l'art japonais, ajoute-t-il, vient de la grande simplicité avec laquelle les peintres de cette contrée ont regardé et rendu ce qui les entoure. »

Grâce à Mauve et à Willem Maris, qu'il rencontrait souvent, Zilcken a su arriver à cette réalisation de la justesse des tons et des valeurs qui, seules, permettent à l'artiste de reproduire avec vérité, la perspective aérienne et l'atmosphère.

Comme Mauve aussi, il s'est toujours appliqué à mettre en pratique le conseil de Corot : « D'abord, le ton et puis, la couleur ». De là vient que Zilcken réussit toujours à rendre la physionomie véritable de chacune des contrées qu'il a visitées. Il ne s'est pas essayé, par exemple, à l'instar de quelques autres, à se créer une palette d'orientaliste mais, lors de ses séjours en Algérie, il s'est contenté de travailler en plein air et d'en rapporter des œuvres sincères par le coloris comme par l'expression.

Au retour de sa première visite au pays du soleil, il trouve acquéreur pour ses travaux, chez le plus grand marchand de tableaux de l'époque, M. G. Van Wisseling, dont le père, un ami de Courbet, eut l'honneur d'avoir son portrait peint par celui-ci.

A l'Exposition coloniale d'Amsterdam, Zilcken obtient un succès remarquable avec un grand tableau

peint à Alger, et la médaille d'argent pour six eaux-fortes originales.

L'artiste pense sérieusement, alors, à aller habiter Alger, mais les circonstances en décident autrement. Il se marie et va s'installer avec sa femme, dans une campagne des environs de La Haye, séparée seulement de la « Maison du Bois » par la route et le canal qui côtoie le domaine royal.

C'est là qu'il fit bâtir Hélène-Villa où, en 1892, il offrit l'hospitalité à Paul Verlaine qui, grâce aux efforts réunis de Zilcken et de quelques autres artistes, avait été invité à venir donner des conférences à Amsterdam, à Leyde, à La Haye.

Le grand poète bohème a relaté, d'ailleurs, dans ses « Quinze jours en Hollande », tout le charme qu'il goûta dans cet intérieur paisible, comblé des attentions de Zilcken, de sa femme, de leur petite Renée même, âgée d'un an et demi, avec qui Verlaine passait des heures à feuilleter ses albums japonais et pour qui il écrivit un sonnet où il célèbre, avec la grâce de l'enfant, l'indulgente bonté de ses hôtes.

Rentré à Paris, dans ses lettres à Zilcken, Verlaine n'oubliait jamais d'envoyer « son meilleur bécot à sa filleule littéraire », ainsi qu'il appelait souvent la petite Renée.

Zilcken insista, plus d'une fois, auprès de Verlaine, qui s'était conduit chez lui « en vrai gentleman », pour qu'il acceptât encore « cette sainte hospitalité d'artiste à poète », mais Verlaine, qui mourut deux ans plus tard, était trop souffrant pour songer encore à revenir en Hollande.

C'est encore Zilcken qui organisa les premières représentations de Lugné Poë et de Suzanne Desprès en Hollande. D'ailleurs, comme le disait récemment Francis de Miomandre, dans l'*Art moderne*, Philippe Zilcken, représente, en Hollande, la culture française. « C'est, ajoute-t-il, notre grand ami ». En effet, le peintre aquafortiste qui, tout jeune, fréquentait le salon des frères de Goncourt et fait, chaque année, un séjour à Paris, où il est correspondant des principales revues d'art, est fort apprécié en France et jusque dans le monde des félibres. Mistral est, on le

comprend, un vieil ami de celui qui réussit à illustrer si poétiquement sa chère Provence.

Zilcken a fait partie du jury de l'Exposition universelle de Paris, en 1900, et fut, alors, promu chevalier de la Légion d'honneur.

Dès 1887, époque de son mariage, Zilcken avait, le premier en Hollande, commencé à graver ses grandes eaux-fortes de reproduction, ainsi que venait de le faire, en France, Bracquemont et Charles Walner. Travail qu'il entreprit sans éditeur, avec le seul souci de satisfaire son goût et celui des artistes.

Quand la réussite répondit à son attente, il alla trouver Van Wisseling qui s'improvisa éditeur pour faire paraître ces planches où l'artiste avait reproduit les œuvres de Vermeir, Rembrandt, de Potter, Jacob Maris, et, sans rien abandonner de sa personnalité, avait réussi à y exprimer le caractère propre à chacun de ces maîtres.

Le graveur Walner, qui travaillait, alors, à la reproduction de la « Ronde de nuit », et à qui Zilcken alla montrer ses estampes, lui désigna sa voie, en lui conseillant de reproduire les modernes surtout.

Aussitôt, Zilcken se mit à l'œuvre et grava une superbe estampe d'après « La Bête à bon Dieu », d'Alfred Stevens. Celui-ci en fut enthousiasmé et l'emporta immédiatement chez Alphonse Daudet, où elle fut beaucoup admirée. Peu de temps après, le célèbre peintre-graveur français, Félix Buhot, s'exprimait de la sorte, en parlant du grand « Souvenir d'Amsterdam », que Zilcken venait de graver, d'après Jacob Maris : « Cette magnifique pièce démontre combien il est nécessaire à un peintre-etcher, et même à un etcher tout court, de passer par la peinture, par le maniement de la brosse, avant de prendre la pointe. Le peintre, lui-même, n'eût jamais pu se traduire avec plus d'aisance et de liberté, avec un travail plus large et plus adéquat au mouvement de la brosse, tour à tour, emportée et fluide dans le ciel, puis solide et reposée dans les fabriques, les terrains, les eaux. »

Quel que fût, en effet, le succès vraiment universel de ses eaux-fortes, Zilcken n'abandonna jamais le pinceau qu'il a toujours manié parallèlement, peut-on dire, avec la pointe. C'est ainsi qu'il grava, en même temps qu'il peignit, *La tête du pêcheur* du musée Mesdagh, à La Haye, et les *Souvenirs du Pont-Neuf* acquis, en 1902, par le musée du Luxembourg et dont le conservateur, l'éminent critique, Léonce Bénédite, a dit : « Cette séduisante petite vue de Paris qui montre la parenté de l'auteur avec la postérité choisie de Corot. »

Le nom de Corot nous rappelle les paroles de Camille Lemonnier à Zilcken, qui venait de faire une série d'eaux-fortes d'après le maître français : « Ces eaux-fortes sont faites pour fortifier, en moi, la passion de cet art subtil, où la main semble plus près de la pensée que dans les autres, où la sensation, à travers un bref et presque fluide procédé, garde quelque chose de sa fugacité et pourtant de sa grâce durable. Il ne faut qu'un sens éveillé, qu'une même émotion, une souple et rapide tactilité, et c'est la vie même dans l'ondoyé et le chatoyé de la lumière. Un mirage charmant, l'aérienne vision d'une chose entre la conjecture et le réel. La peinture paraît bien matérielle à côté. Vous êtes un des maîtres de cette graphie déliée, ajoute Lemonnier, vous en avez la spontanéité, la décision et la légèreté, l'un peu plus que la seule habileté et qui est toute l'âme du grand artiste. »

En même temps qu'il grave ses magnifiques eaux-fortes de reproduction, Zilcken en crée d'originales dont le sentiment de la vie et du plein air, la légèreté du trait, la fluidité, le velouté lui font une réputation universelle.

Bientôt, en effet, par l'intermédiaire de la maison Goupil de La Haye, Zilcken était mis en rapport avec le célèbre collectionneur américain, Sam P. Avery, qui, après avoir acheté un certain nombre de ses eaux-fortes, souhaite posséder tout son œuvre. C'est ainsi qu'à sa mort, Sam P. Avery put léguer 650 eaux-fortes et pointes-sèches de Zilcken à la « Public library » de New-York, le seul endroit



Le Jasmin jaune.

où se trouve la collection complète des estampes du maître.

C'est vers cette époque que celui-ci fit une Exposition à New-York, où il fut hautement apprécié par les collectionneurs américains qui acquirent maintes de ses œuvres.

Parmi les eaux-fortes originales de Zilcken devenues fort rares, parce que tirées à trois, quatre, sept exemplaires seulement, il faut citer quelques portraits merveilleux par la ligne simple et grande, tout à la fois, le caractère et la vérité de l'expression. Ce qui fait regretter que le maître ne cultive pas plus souvent ce genre, tant au pinceau qu'à la pointe.

On se souvient des deux remarquables portraits de Verlaine; l'un, absolument original, illustrant les « *Quinze jours en Hollande* »; l'autre, dénommé *le grand portrait de Verlaine*, que Zilcken grava sur un dessin de Toorop et dont Stéphane Mallarmé disait avec enthousiasme : « L'admirable portrait qui restitue à Verlaine toute sa noblesse et entoure le poète du recueillement et du sourire *d'un chez lui trouvé chez vous!* »

En 1900, le musée du Luxembourg acquit une œuvre de trois cents estampes de Zilcken : Rotterdam en possède une centaine; Venise lui achetait récemment une suite de six estampes originales représentant *la Venise intime*, où l'artiste a transporté les qualités acquises dans un travail de gravures de grande reproduction. Citons surtout *La grandeur déchuë*, dont il a fait l'eau-forte parallèlement au tableau, et qui est, comme celui-ci, d'une grandeur de style incomparable.

Enfin, tout dernièrement, la Bibliothèque Nationale de Paris, achetait une œuvre de 17 estampes à l'aquafortiste hollandais.

Au mois d'octobre 1904, Zilcken assoiffé de soleil, partait pour la Provence et son tableau *Ruines de Les Baux* inaugurait une série d'œuvres dont les couleurs chantent la joie, la clarté et l'azur.

Après Les Baux, c'est Venise qu'il illustre et le noir des gondoles fait mieux ressortir les tonalités dorées et bleues du ciel de l'ancienne cité des doges.

Enfin, c'est l'Algérie où il fait un long séjour en 1909 et d'où il rapporte une cinquantaine d'œuvres, dont quelques-unes exposées à Paris, en février 1910, au salon des Orientalistes, faisaient noter dans le *Figaro*, par l'éminent critique Arsène Alexandre « la discrétion et l'aristocratique harmonie des peintures algériennes de M. P. Zilcken, l'éminent peintre hollandais. »

Philippe Zilcken est un sincère et l'on retrouve, dans toutes ses œuvres, le même souci de vérité dans le sentiment comme dans l'expression. C'est ainsi que, s'il abandonne ses harmonies de gris et de bruns qui, jusqu'en 1904, caractérisent ses « Coins de villes néerlandaises » assises au bord des canaux, ses larges « Plaines » enveloppées dans le rêve des crépuscules, ses « Paysages aux pittoresques moulins à vent », dont les larges bras se signent dans l'espace, pour rechercher les harmonies blondes de l'Algérie ensoleillée, c'est qu'un rayon de joie ou d'espoir a, de nouveau, pénétré sa vie.

Dans ses œuvres anciennes, comme dans les modernes, c'est toujours la même netteté dans le trait, la même grandeur dans la ligne, la même notation juste des relations subtiles des tons et des valeurs, et, comme le vieux maître Pieter de Hoogh, auquel on a comparé l'artiste, la même luminosité du fond et l'ombre au premier plan.

Le dernier voyage de Zilcken en Algérie marquera dans sa carrière d'artiste, car surabondante y fut sa récolte d'œuvres de vie et de beauté.

Tableaux à l'huile aux colorations distinguées; délicieuses aquarelles, aux nuances de rêves; eaux-fortes et pointes-sèches, aux traits fins et déliés, et au *velouté moelleux* qui caractérise toutes les œuvres à la pointe de Zilcken. Enfin, ce livre remarquable, « Impressions d'Algérie » (1), orné de pointes-sèches

(1) Philippe Zilcken « Impressions d'Algérie ». Édition sur papier de Hollande, ornée de quinze pointes sèches originales. Préface de Léonce Bénédite. Tirage restreint à 120 exemplaires, dont 8 sur papier Japon, avec double état des pointes sèches dont une suite aquarellée.

originales qui, à elles seules, suffiraient à nous donner une idée complète du pays où le désert de sable apparaît plus immense sous la plaine azurée du ciel, bien qu'il s'éclaire, parfois, du sourire ensoleillé des oasis se mirant dans les sources, où baignent les troncs des palmiers séculaires.

Mais l'admiration émue du peintre-écrivain est trop fervente devant cette nature admirable, pour qu'il ne cherche pas à l'exubérer encore, au moyen de ce verbe, tout vibrant d'enthousiasme et d'une coloration subtile, qu'est le sien.

C'est la « Casbah » fantastique que sa plume nous peint et où, comme le dit Léonce Bénédite dans sa belle « Préface » au livre de Zilcken, « l'artiste s'émerveille devant le spectacle pittoresque, fortement exotique, violemment, mais harmonieusement coloré des foules grouillantes, dont les flots se heurtent dans le dédale tortueux de ruelles étroites, montantes, profondes, où passent des populations mélangées et bigarrées d'indigènes magnifiques, dans leurs élégantes draperies ou leurs oripeaux sordides ».

Tantôt, Zilcken nous fait voir l'azur du ciel se mariant avec celui de la mer, caressée par l'aile blanche d'une mouette et dominée par le « Vieux fort turc », immuable, tel le fatalisme qu'il défend, et dont les tons blonds dorés, comme une chevelure du Titien, s'harmonisent avec le vert-gris des touffes d'herbes qui s'échappent des crevasses de ses antiques murailles. C'est l'*Él Kantara, le soir*, « le village chamois et rose au milieu des milliers de palmiers d'un blond cendré et bleuâtre », que l'artiste nous décrit dans ce livre avec la plume, la pointe et le pinceau.

C'est « Un matin à Biskra » (le Paradis du désert) où, en deux ou trois traits d'une délicatesse infinie, il nous retrace, dans une pointe sèche, le portrait de la femme mauresque assise contre le mur de sa vieille demeure; c'est la tête enturbannée de Fathma, la négresse et celle d'Haopadja et la femme du Sud, il arrive à faire ressortir admirablement les caractères particuliers à chacun de ces types. Il nous montre, avec une douceur émue, les graves « Marabouts »

blancs, pieusement recueillis, au fond des larges avenues baignées dans la lumière.

Il nous fait sentir l'isolement silencieux des tentes des nomades perdues entre les deux immensités du ciel et du désert.

Aussi, quand nous avons goûté tout le charme ensoleillé qui se dégage des « Impressions d'Algérie », de Philippe Zilcken, nous sommes tentés de nous écrier, comme lui, après Verlaine : « Je suis hanté, l'azur, l'azur, l'azur, l'azur. »

Renée Zilcken, « cette fillette exquisement mignonne », comme la qualifia Verlaine, dans son sonnet, a orné le livre de son père de culs-de-lampe finement dessinés où s'épanouissent de délicates corolles.

Nous avons parlé de l'aquafortiste, du peintre, de l'écrivain, parlerons-nous de l'homme ?

Léonce Bénédite a esquissé sa physionomie en quelques traits, dans la préface dont nous parlions plus haut : « Grand, mince, nerveux, fin et distingué, on dirait vraiment un Français de vieille souche. Réserve, discret, timide même, il arrive néanmoins à passer partout, à pénétrer partout. Il inspire confiance. »

Ajoutons qu'il est bon, simple, sincère, d'une activité et d'une exactitude étonnante pour un artiste, « le strict Zilcken, toujours sur le qui-vive », disait de lui Verlaine.

Sa vie, entièrement dévouée aux siens et à son art, il la passe tantôt, « sous les ciels perlés, argentés des Ruysdaël et des Van Goyen, où les chevauchées des nuages légers tamisent la lumière » ; tantôt parmi les cyprès sombres et les clairs amandiers de la Provence ; tantôt encore, à l'ombre des palais de « Venise la belle », dont il esquisse les lignes superbes. Tantôt, enfin, il erre de par le Sahara infini et y retrempe, à nouveau, son pinceau dans l'or de la lumière, il en ramène des œuvres toutes pleines de soleil et d'azur où, toujours, la vérité est poétisée par la beauté !

MARIA BIERMÉ.



Grandeur déchue. (Venise.) (Eau forte.)

LE NŒUD

(Suite et fin.)

XXVII

Près des bords de l'Ourthe, sur une montagne baignée d'un brouillard bleu, passe un petit chemin rocailleux qui, à un coude de sa montée, est flanqué d'une maisonnette avec appentis, étable et jardin légumier.

Là vit une famille ouvrière aux nombreux enfants. Le père, d'une nature très douce, idolâtre ses enfants et n'a jamais levé la main sur eux. Et, cependant, c'est un rude travailleur brûlé par les incendies du laminoir.

Depuis vingt-cinq ans, le matin, à la même heure, dans les ténèbres, il se rend à son usine dont il revient automatiquement et heureux vers son foyer.

Avant l'aube, il éveille ses fils, puis il s'en va ouvrir son poulailler. Deux grands coqs chanteurs battent des ailes, sautent du perchoir et viennent, comme des chats, bondir sur la table où ils picorent les morceaux de pain que leur jette l'ouvrier, tout en mangeant sa tartine et vidant son bol de café.

Le soir, il prend ses enfants sur ses genoux, écoute leur bavardage et les regarde sans rien dire.

Or, un jour de chômage forcé, une de ses fillettes, engagée comme vachère, rentra tout éplorée, le visage tuméfié. Dans des sanglots, elle raconta que le garçon de ferme l'avait injuriée et, comme elle se rebiffait, il l'avait bourrée de coups de poing à la figure et à la poitrine.

D'un bond le père fut debout, livide.

— Quoi, cria-t-il, je ne bats jamais mes enfants et un autre les frapperait ainsi ! Ah ! le brigand !

Il courut au mur décrocher un vieux fusil et s'élança vers la porte.

Mais alors sa femme et ses enfants se précipitèrent sur lui, se pendirent à ses bras, poussèrent des hurlements de terreur.

Il ne fallut pas moins que cet ouragan de larmes et de cris pour arrêter son projet. L'homme resta un moment hébété, puis rependit son arme.

Mais on ne put l'empêcher d'aller, un peu après, froidement, terrasser et meurtrir le valet de ferme jusqu'à ce qu'il cria : « Pardon ! »

XXVIII

LE MEURTRIER

Il a tué. Il a enlevé brutalement la vie, les joies de l'existence à un de ses semblables. Il a fait, délibérément, une veuve et des orphelins. C'est un monstre.

La Cour d'assises l'a condamné à vingt ans de travaux forcés et à vingt ans d'interdiction de séjour. Et le voilà déporté à la Guyane, car le trait est emprunté à l'histoire criminelle de la France.

Le coupable, cependant, avoue son forfait. Il expie volontiers sa peine et nul travail ne le rebute.

Il passe de longues journées à empierrer les routes en compagnie d'une trentaine d'autres forçats.

Ce monstre a des lueurs de justice. L'homme renaît en lui et le travail l'apaise.

Il vécut ainsi cinq ans dans l'exil dur, dans l'expiation douloureuse, dans des labeurs pénibles.

Mais cet être déchu qui se relève avait une mère, une vieille mère. La reverrait-il jamais ?

Et les nuits d'insomnie, les veilles de tristesse, il pleurait doucement au souvenir de la figure ridée et des yeux sanglants de la pauvre femme qui l'avait enfanté.

Elle! toujours elle!

Sa pensée était là, près de lui, vacillante comme une petite lumière dans la nuit.

Si elle allait mourir sans qu'il la revît? Il serait désespérément seul dans la vie, en butte aux hostilités générales. Son village ne voudrait plus le recevoir. Il ne peut attendre de pitié de personne.

Il n'y a au monde qu'un pauvre vieux cœur qui bat pour lui. Et s'il allait cesser de battre? Si ces yeux se fermaient?

Toujours cette persistante idée le poursuivait et l'accablait de cauchemars.

O l'embrasser encore une fois ma bonne maman ! !

Le monstre s'était humanisé ; puis il redevenait petit enfant, avec le secret impénétrable autour de sa chimère.

La sollicitation impérieuse de revoir sa mère, dans cet être fruste, devint le projet d'évasion ; et le projet, l'exécution.

Il se soustrait à la surveillance du garde-chiourme, il s'enfonce dans les broussailles épaisses, où il croit entendre des sifflements de balle, et vit en sauvage des fruits que les singes laissent aux arbres de la forêt ; il peine dur chez un noir du pays ; puis, avec quelques économies, il gagne la côte, s'enrôle comme mousse sur un navire anglais, débarque à Marseille et se rend de pied à son village natal.

Mille traverses avaient enrayé sa fuite, mais, au plus fort des difficultés, il se prononçait, à demi-voix, un mot, un mot magique qui relevait son courage, lui faisait supporter toutes les avanies, renverser toutes les peurs, traverser tous les obstacles.

Ce mot, ce petit mot c'était : « Maman ! »

Et c'est le mot qu'il redit le soir où il frappe à sa chaumière.

La bonne vieille crut à un rêve, à un revenant et faillit mourir de bonheur quand elle comprit la réalité.

Le forçat évadé l'enserrait dans ses bras, baisait son front ridé, ses yeux en pleurs, sa joue tremblante. Il ne pouvait tarir ses lèvres ardentes.

Après trois jours de félicité sans mélange, il alla délibérément se livrer à la police.

Et quand on lui demanda la raison de cette échappée incompréhensible et de cette plus incompréhensible constitution de prisonnier, le meurtrier eut un pâle sourire et un tremblement dans la voix :

« Il y avait cinq ans que je n'avais plus embrassé ma pauvre mère. Vous ne savez pas ce que c'est qu'être privé de ce bonheur pendant cinq ans. Etes-vous déjà resté cinq ans sans embrasser votre vieille mère?... »

» La revoir une heure, l'embrasser une fois, la tenir sur ma poitrine, c'était devenu plus fort que moi. C'était retrouver la vie et le bonheur. Et j'aurais tout bravé pour cet instant inoubliable...

» Maintenant, me voici. Qu'on me remette les fers, qu'on me renvoie à la Guyanne, j'ai retrouvé mes forces et mon courage! »

XXIX

LE DÉPART POUR LA MESSE

Les cloches joyeuses, en s'appelant, en se répondant, en se balançant dans l'air, annoncent l'heure de la grand'messe.

Le village est propre. Presque toutes les portes sont ouvertes et les gens, en costume de fête, causent, désœuvrés, sur les seuils; d'autres se rendent, en groupe, livre d'heures en main, vers le sommet où l'église est fièrement campée.

La porte d'une maison bourgeoise s'ouvre et, très digne, une jeune maman descend les marches suivie par quatre garçonnets frais, pimpants, joyeux, qui, militairement, se mettent les deux aînés à sa gauche, les deux plus jeunes à sa droite.

Et le groupe s'en va vers la montée. La maman recueille de toutes parts des saluts souriants et admirateurs et répond avec des hochements de tête amicaux.

Elle s'avance comme une reine heureuse, triomphante et, cependant, modeste, car elle va vers Dieu, au pied de l'autel, pour lui rendre grâce, dans le secret de son cœur, des êtres beaux comme des fleurs et bons comme des anges qu'Il a bien voulu lui donner.

XXX

MAISON VIDÉE

La mère est morte. Le père est mort.

La maison paternelle, silencieuse, est peuplée de souvenirs douloureux et d'ombres vacillantes.

Si l'escalier craque, on croit entendre un pas, un pas aimé qui descend.

Quand on entre dans une salle, surtout dans la chambre de famille, le vide et la mort saisissent.

Et la nuit, quand, par aventure, on est venu loger dans la maison paternelle, les grands murs pèsent de tout leur poids sur une insomnie aux visions déchirantes.

Elle arrive, la veillée funèbre, la veillée sinistre où, pour la dernière fois, les enfants en deuil, après avoir enlevé tous ces meubles qui parlaient encore des disparus, se regardent silencieux, glacés devant les murailles nues et, le cœur déchiré par l'arrachement nécessaire et proche de ces lieux où on a vécu tant de joies et tant de peines et où, eux, les parents adorés, ont promené leurs pas, leur sourire, ont semé les charmes de leur présence et versé les gouttelettes sanglantes et invisibles de leur travail et de leurs préoccupations.

Quitter, laisser à l'abandon, céder à des indifférents, la chambre à coucher des parents, ce sanctuaire consacré par deux douloureuses agonies, par le dernier soupir et par l'envol de l'âme vers l'Éternité..., il faut pour cela marcher sur son cœur.

Mais levons le regard vers le ciel, oublions la matière et songeons à la demeure éternelle que Dieu a ouverte toute large aux parents qui ont rempli, dans l'exil terrestre, entièrement et courageusement, la mission qui leur était confiée.

Angeli vos deducant in Paradisum!

XXXI

ACCUSATION MUTUELLE

A Herstal, au coin d'une rue écartée qui se perd dans la campagne, les jeunes époux Mardaga vivent malheureux.

Ils se sont mariés un peu contre le gré des parents. Louis était de bonne famille bourgeoise; Antoinette d'une petite souche ouvrière.

Mais ils s'aimaient follement, lui attiré par l'éclat

vif et pétillant de la jeune fille; elle, charmée par l'attention que lui portait un homme d'une condition supérieure.

Le mari voyageait à la commission; la femme tenait proprement son ménage et lui donna bientôt un bel enfant.

Mais la firme que le mari représentait fit tout à coup faillite. Mardaga revenait malade, d'ailleurs, de ces déplacements continuels qui épuisaient sa santé délicate.

Après avoir essayé de diverses tentatives, couru vainement les bureaux de placement, Mardaga fut incité par un louche personnage à établir une distillerie clandestine dans son arrière-bâtiment qui s'y prêtait à merveille, loin des curieux et de la surveillance.

Devant la faim, le malheureux s'y résigna et acquit de rencontre un alambic qu'il fit installer nuitamment.

Le vendeur interlope lui donna quelques leçons et bientôt l'appareil fonctionnait.

C'était un triste spectacle que celui de cet homme maladif, toussotant, hâve, enfiévré, se penchant sur les cornues et se traînant à chaque instant vers la porte verrouillée.

Cela ne dura pas longtemps. Les accisiens, avertis par un délateur, sonnent à la maison. La femme va ouvrir et, dévisageant les inconnus, les devinant, elle les repousse vivement et veut refermer la porte. Un pied s'y oppose et, rapidement, les agents fouillent la maison.

La femme court, dès qu'elle peut et sans se faire remarquer, avertir son mari qui s'en vient, à pas lents, s'affaler sur une chaise dans la cuisine, épuisé d'émotion.

Bientôt les inspecteurs sont au hangar où ils découvrent l'installation délictueuse.

Ils arrivent triomphants et dressent procès-verbal au mari. Mais la femme surgit et dit : « Non, ce n'est pas lui qui travaillait là ! C'était moi ! Comment voulez-vous qu'un pauvre homme comme lui — regardez-le — puisse se mêler de cela ? »

Les accisiens se tournent alors vers le mari qui

peut à peine nier de la tête et se désigner lui-même du doigt.

— Non, répète la femme d'une voix de colère, c'est moi, c'est moi seule la coupable!

Mais rien n'y fit et tous deux furent poursuivis, elle comme complice et pour s'être opposée à la visite des agents du fisc.

Ce fut, à l'audience correctionnelle, un spectacle lamentable et déchirant. Le mari fut amené, vacillant comme un moribond, tandis que la femme, les joues en feu, son bébé dans les bras, semblait vouloir faire à son époux un rempart de son corps.

Et elle recommença ses violentes protestations d'unique coupable, voulant assumer seule les terribles peines comminées par les lois fiscales contre les fraudeurs.

Drame qui fit pleurer les juges, où une jeune femme ardente cherchait à sauver de la prison son triste et mourant compagnon.

Mais le mari seul fut condamné... et bientôt grâcié, car la justice sait être humaine.

Mais qu'êtes-vous devenus, époux trop infortunés?

Tu aurais pu fuir avec ton enfant, jeune femme immolée, mais tu es restée au poste, au foyer où, de tes soins constants, tu rallumes une flamme de vie qui s'éteint et tu surveilles une autre flamme de vie qui s'éveille et s'élançe.

Tu es grande et noble parce que, meurtrie par la famille, tu lui restes fidèle, tu lui donnes tout ton cœur de peuple et tu la sauves dans le silence et dans l'obscurité.

XXXII

SANS FOYER

Au milieu du susurrement des masques, au milieu de la foule multicolore et sautillante des pierrots, pierrettes, arlequins, dominos et clowns, passa le son des cloches. Au lieu de courir à la fête, j'écoute entre les bruits de la terre et les voix du ciel la parole triste d'un voisin d'hôtel, malade à toute extrémité, qui me fait ses dernières confidences.

J'écoute sa phrase hâchée et difficile parce que je vois sur son pâle visage la joie de raconter, de laisser une trace, fût-elle passagère :

« J'étais orphelin. A telles époques, je me parquais, me cloitrais, me murais à Louvain et, dans la chaleur pénible de l'étude, je couvais et faisais éclore mon examen.

» Puis, j'ouvrais ma fenêtre et m'envolais. J'allais errant partout. Tantôt la route poudreuse et jaune sous le soleil ardent m'attirait dans sa ligne droite et sans fin. Tantôt je me confiais au bruyant et rapide ballotement de la machine noire, à panache blanc, à voix puissante et stridente, à pieds de feu. Ou bien je cessais de vivre, dans les profondeurs de la Forêt noire.

» Puis aussi la mer m'appelait pour me bercer si doucement dans son drap bleu ; et des concerts de la falaise il venait à moi une mourante atmosphère musicale qui me charmait.

» Mais le revers !

» Quel soir terrible, celui où ma main impuissante ne put briser la chevauchée des flots pour arriver au port ! Seul, secoué follement alors, épuisé, ébloui par les mille miroirs que les vagues faisaient danser autour de moi et qui réfléchissaient le soleil au déclin d'apothéose, je me couchai au fond de la barque, attendant et sentant la mort planer sur le gouffre mouvant. Puis, ce fut la nuit noire. Oh ! le premier rayon de clarté qui gratta et déchira le voile sombre, puis peu à peu apparut et regarda, comme inquiet, à droite et à gauche, puis enfin s'élança au-dessus de la mer plus calme et m'emporta sur son aile lumineuse !

» Et cette nuit où, dans mon wagon, brusquement réveillé et broyé dans un amas de débris, je souffris sans secours, durant plusieurs heures, d'aiguës et affolantes douleurs !

» Pauvre vie, seul, garçon !

» Les jours, sans un ami — ces jours de pluie durant lesquels il faut s'enfermer dans sa chambre d'auberge ou de travail, et regarder le ciel pleurer comme en soi-même on sent le cœur pleurer, et regarder le pauvre petit oiseau perché sur la cor-

niche voisine, tremblotant et secouant l'eau qui le glace!

» Et les jours de soleil visitant au printemps la nuptiale nature! On erre seul, tout seul, dans la vie des champs, alors que tout autour de soi dit amour, et la tendre fleur qui sourit, et l'oiselet qui fredonne, et la brise qui se traîne en spirales embaumées, et le ciel bleu, et la vapeur blanche de la terre. On cherche à côté de soi la vierge à qui donner le regard et le baiser éternels.

» Rien, personne.

» On rentre dans le désordre de l'existence du jeune homme, au milieu des livres ouverts, rappelant la fatigue soufferte et la fatigue à souffrir, au milieu des monceaux de papiers saupoudrés de poussière.

» Le vagabond aime la poussière et la boue, certes; mais il vient des heures de regret, des heures de dégoût soudain pour tout ce débraillé.

» L'insouciant alors s'efforce de nettoyer, de ranger; il commence, il ne peut achever, il n'est pas fait pour cela.

» Petit échec, petite peine qui éveille dans l'âme une foule de pensées. C'est comme le linge déchiré, les bottines éculées, les habits sans boutons; ça va bien un temps, mais l'horreur de ces choses ne tarde pas à peser lourdement.

» Et souvent, pour augmenter l'amertume de la solitude et du désordre, on voit de sa fenêtre une blonde jeune fille, en peignoir bleu, étendue sur un divan, occupée à crocheter, avec une petite mine attentive; ou bien époussetant, touchant du piano. La poésie que je découvre là, c'est immense!

» On surprend une scène d'intérieur, douce et moelleuse; et le regard que l'on jette alors de sa froide mansarde sur le bonheur d'autrui est un regard de folle et désespérée envie.

» Ma vie, mes audaces, mes voyages, ma liberté sont devenus pour moi solitude! La terre m'ouvre ses bras, mais en me criant : « Sans foyer! »

» Moi, l'abandonné, j'appelle un secours, ou plutôt la force appelle une faiblesse, ce qui est moins sympathique mais plus triste peut-être.

» Lassé de ce vide dans lequel je me remuais en vain, — *in vano*, — je me pris à songer et, dans ma journée solitaire, je pensais bien loin :

» Un jour sombre, de gros nuages orageux, je me trouvai côte à côte, devant la tombe d'un ami, avec une jeune fille, presque invisible, pâle, sous un voile de deuil.

» Nous nous inclinâmes tous deux.

» Elle releva son voile pour s'agenouiller, et je vis deux grands yeux noirs, noirs et de feu, qui se levaient vers la croix.

» Un éclair soudain descendit devant nous avec un craquement horrible; la jeune fille poussa un cri d'angoisse; je la rassurai.

» Debout, nous demeurâmes une heure sous le saule pleureur.

» Que mon cœur était heureux ! J'avais deviné une mission : aimer cette abandonnée, et ma vie s'emplit de cette pensée suave. L'amour se forme de mille façons; nul peut-être n'a jamais été si soudain, si pur, si entier, si profond que le mien, quoique tout spontané.

» Tu dois voir dans mes yeux une lueur et entendre dans ma voix un tremblement, n'est-ce pas, cher ami?... Mais les larmes, des larmes de sang vont surgir !

» Plus terrible, plus sinistre que l'éclair, un mal, précipité par le refroidissement gagné au cimetière, se révéla, me dépouillant de ma vigueur, de ma santé, de mes espérances saintes ! La foudroyante phtisie me détruit. Et je meurs.

» Je ne songe plus, je ne parle plus à la pauvre enfant en deuil, pour qu'elle n'ait pas à s'agenouiller sur deux tombes.

» Comme un arbre sans feuilles, dénudé, déchiré de haut en bas, je reste. Je n'ai plus les feuilles de l'illusion, les fleurs de la virilité, le parfum de l'amour.

» Chaque soir, mon lit me semble plus froid; j'entends mes os décharnés gémir et claquer l'un contre l'autre comme dans une danse macabre; je crois chaque soir que c'est la fin, que bientôt je n'entendrai plus le sifflement de ma poitrine et de ma gorge,

et je me couche comme dans un tombeau. Sans sommeil, je songe avec terreur au passé, avec désespoir à l'avenir. Ma tête bourdonne. Et le matin, plus faible que la veille, je dois me lever et je dois recommencer l'interminable journée et après l'interminable nuit.

» Oasis de l'amour, Eden de la vie à deux, pays de fleurs et de mélodies d'oiseaux, pays aux cascades de cristal ensoleillé et aux roses de pourpre, pourquoi êtes-vous apparus à mes yeux ?

» Ah ! se dire condamné, limité à un petit nombre de jours, voir devant soi le terme à peu de distance, se sentir enfoncer de plus en plus en terre, voir du sombre, du noir, des squelettes, des crânes, des os jaunis, du feu, — car je vois tout cela, — voir devant moi un grand tombeau qui s'ouvre, alors qu'autour de moi éclate le bruit montant des joies de la jeunesse, que passent rians les couples amoureux et que va toujours seule au cimetière la timide vierge en deuil, c'est affreux ! J'ai des élans de désespoir, des bouffées de regrets immenses. Alors je me serre les tempes pour empêcher mon sang de battre trop vite, pour garder le calme dont j'ai tant besoin.

» Je me retire, je ferme sur moi toutes les portes du dehors, et je pleure sur ma ruine, ou, parfois, je demeure les yeux hagards, immobile, je ne sais combien de temps.

» Je t'en ai dit assez, trop... mais j'étais si heureux de te parler, de déverser en toi mes douleurs, en toi, mon ami de passage, mon confident de hasard.

» Maintenant, écarte-toi, ne viens pas me voir mourir, laisse-moi finir comme j'ai vécu — seul. »

* * *

Il mourut quinze jours après cet entretien. Je le veillai les trois dernières nuits. Il tenait ma main dans la sienne et son regard dans le mien.

Parfois, sa main avait un mouvement comme pour me dire de m'éloigner, mais aussitôt elle me retenait par un faible serrement. C'est la meilleure action de ma vie : l'avoir aidé à bien mourir.

MICHEL BODEUX.

LE DOUZIÈME PROVISoire

J'ai comme une vague impression que l'on a quelque peu parlé, ces temps derniers, d'aviateurs et d'aviation. Ce qu'il y a de plus curieux dans l'affaire, c'est que les idées en l'air y sont, tout justement, les idées sages. Ne nous plaignons pas trop. La température légèrement exagérée dont nous sommes gratifiés incite aux cures d'air. Curons vite ! Voguons dans le ciel bleu ! Félicitons-nous de paradoxes comme celui-ci : tandis que nous mijotons dans notre jus, — *jus est ars boni et æqui*, — un homme volant, redescendu des éthers, nous annonce glacialement que son carburateur était gelé, là-haut. Pendant ce temps, nous, nous sommes gelée, voire marmelade.

Les gazettes, qui ont d'autres félins à fustiger, ont bonnement oublié de nous parler du circuit européen d'aviation. Pas celui que vous croyez ; un autre, dont je vais, en fidèle historiographe, vous conter les passionnantes péripéties : le circuit d'aviation réservé aux hommes de lettres belges (1). Rarement il me fut donné d'assister à un spectacle aussi prodigieux. Nos écrivains planant — aéroplanant ! Et il ne s'est trouvé personne pour hurler son enthousiasme. Je vais hurler pour tout le monde. On reconnaîtra qu'en pleine canicule j'y ai quelque mérite. Au moyen de la trompette de la Renommée, — une vieille trompette qui a encore des qualités, — je me bouche un

(1) La revue *Durendal* paraît à la fin de chaque mois. Son fascicule de juillet a donc paru quelques jours avant notre numéro d'août. Il contient, dans le *Drageoir aux épices*, une relation fantaisiste du circuit : elle est, faut-il le dire, beaucoup plus spirituelle que la mienne. Mais ma chronique étant imprimée au moment où j'ai reçu *Durendal*, je ne me suis pas senti le courage de détruire le fruit de mes veilles. Pour une fois que le « Petit Epicier » et moi nous avons les mêmes idées, j'espère qu'il ne m'en tiendra pas rancune...

coin, un coin de la bouche et je lance vers les étoiles ma fanfare. Fanfarons!

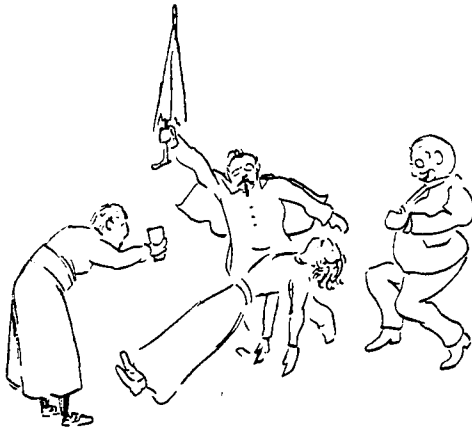
(Je tiens à avertir les personnes moroses auxquelles mes jeux de mots, d'ailleurs peu dangereux, déplairaient, que la température excuse beaucoup de choses sur lesquelles il faut savoir passer l'éponge. Et que, pour le surplus, l'avis des personnes moroses me laisse froid, ce qui compense agréablement les véhémences thermométriques.)

Le champ d'aviation, où devaient se faire les atterrissages de la première étape du circuit, — de Verbeville à Mots-Bourg (pardon, Jane!) — était situé dans la vaste prairie de l'Elysée. C'est un champ assez bien ratelé où une sorte de folle, nommée Eurydice, se promène généralement en discutant la musique de Gluck : *de gluckibus et coloribus*... Il est entouré de quelques châteaux en Espagne, où le comité organisateur avait installé les hangars, un restaurant, un service téléphonique et un poste de télégraphie sans fil d'Ariane — ni même de Barbe-Bleue.

Le service d'ordre était dirigé par M. Paul André, le plus civil des militaires, et M. Fernand Larcier, le plus militaire des civils. Chacun d'eux tenait en laisse un canon dont la gueule — oh! pardon! — était garnie de roses. M. Fernand Larcier, qui n'est artilleur qu'une fois par semaine, et encore, se tordait parce qu'il avait eu l'idée de faire imprimer sur la culasse de son canon : « La publicité de la *Belgique Artistique et Littéraire*, c'est du bonze. » M. Paul André, avec son flair d'artilleur, remarquait : « Moh Dieu, comme ça sent la rose... » Et il ajoutait, gracieusement : « J'imagine que les concurrents ont dû prendre la poudre d'escopette : ils n'arrivent pas... » Et comme M^{me} Manette Simonet interrogeait M. Maurice Gauchez au sujet des antennes du poste récepteur, le distingué poète lui répondit avec empressement : « Chère Madame, ce sont les fils de la télégraphie sans fil... » M. Oscar Grojean, ayant entendu cette réflexion, riposta de la voix formidable et avec l'irrésistible bagoût qu'on lui connaît : « Nous trouvons dans Littré, page 2342, alinéa 3, sixième ligne... »

Tout de même, la foule s'impatiente assez rapidement. M. Guillaume Guidé — dont on connaît pourtant le caractère paisible — fait de la musique. Et M. Crommelinck, en l'entendant, murmure, de ses lèvres minces : « Nous n'irons plus hautbois... »

A ce moment, un incident pénible : une jeune fille s'évanouit. Le docteur Louis Delattre se précipite. On est aussitôt surpris de son attitude : au lieu de soigner la jeune personne, il rit à gorge déployée. On est prêt à s'indigner, mais bientôt on comprend. La jeune fille, c'est tout simplement M. Georges Ramaeckers qui, tombé dans une



demi-syncope, râle : « A boire ! à boire ! » -- « Donnez-lui vite à boire », dit Moëller. On court chercher un vers de Bock (Jules). Mais un spectateur, armé d'un parapluie rouge, se précipite sur le verre de bière non-indigène et le brise en s'écriant : « De la gueuze, sacrebleu ! Refoutons-nous une âme belge!... » C'est M. Edmond Picard, que tout de suite M^{lle} Marguerite Van de Wiele vient embrasser sur les deux joues, en murmurant avec timidité : « Elle est blanche... elle est blanche... » — « Alors, c'est de la Louvain ! » dit M. Lucien Solvay, dont la boutade, en un moment aussi solennel, paraît un peu déplacée. Quand

Ramaeckers a bu, on l'entend murmurer : « A... B... A... B... » On croit que c'est le commencement d'un poème : *L'Alphabet mystique*, auquel travaille le sympathique poète; mais on reconnaît que, tout simplement, il adresse des remerciements au directeur de *Durendal*...

Le canon en bandoulière, M. Paul André promène les visiteurs et leur fait admirer les installations parfaitement modernes du champ d'aviation. Aucun détail n'a été négligé : c'est ainsi que la surveillance des W.-C. a été confiée à M. Pol Demade, dont on connaît la compétence en la matière. Comme, dans un groupe de visiteurs, quel-



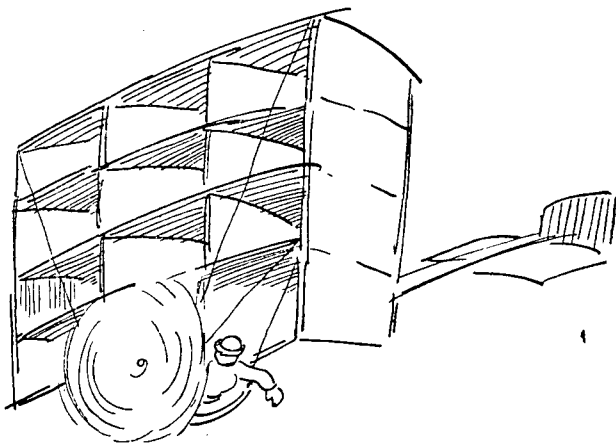
qu'un prononce ces mots : « Pourvu qu'il ne pleuve pas... » M. Pol Demade, brandissant son petit ballet, rugit avec rage : « Des cochons! des cochons! Tous des cochons! » On se demande ce qui peut provoquer ces exclamations furibondes. Mais M. l'abbé Moëller, souriant, dit : « Ne faites pas attention; c'est une petite manie qu'il a. Il voit des saletés partout. En dehors de cette petite *daviation* cérébrale, il n'est pas dangereux... »

On laisse M. Pol Demade à ses occupations — qui semblent d'ailleurs le passionner — et on entoure M. Fernand Bernier qui, pour passer le temps, chante la *Brabançonne* : « Le Roi... la loi... la liberté!... »

Tout à coup, MM. Georges Rency et Sylvain Bonmariage, qui se promenaient la main dans la figure l'un de l'autre, tout en devisant gaîment, sont abordés par M. Pierre Broodcorens, qui, se découvrant, clame :

Le programme de l'aviation!
Les fauves de Bostock!
Breughel! Breydel! De Coninck!
Le programme de l'aviation!
Ze zijn dô!
L'éléphant barrit,
Moi aussi!
Le programme de l'aviation...

M. Ramaeckers, dont une médication trop énergique a détruit l'équilibre, sanglote en gémissant : « Ah! la



gueuze! la gueuze! » On imagine quelque sombre drame d'amour et on respecte la douleur du barde.

Soudain, M. Léon Wéry, le gardénia à la boutonnière, s'avance vers les membres du comité et murmure : « Je vois quelque chose... » — « Des cochons! tous des cochons! » hurle M. Pol Demade. Une grande rumeur. Un énorme multiplan arrive à une vitesse foudroyante.

A 4,000 mètres d'altitude, — au moins, — il coupe son allumage et commence un merveilleux vol plané. Bientôt on distingue, sur une des ailes de l'appareil, ces mots : « Un Mâle... » C'est M. Camille Lemonnier. On admire sa maîtrise, quand tout à coup un cri d'effroi retentit. Prévenant, M. Pol Demade, interrompant un moment ses petites commissions, murmure : « Il va se casser la gueule. »

En effet, l'aviateur, à quelques mètres du sol, a remis le moteur en marche : cela fait un bruit d'enfer. Pourtant, on est vite soulagé — ce qui ravit M. Demade. Ce n'est pas le moteur que l'on entendait ; c'est tout simplement M. Camille Lemonnier qui, avant de toucher le sol, commençait le récit de sa randonnée. Voici, en quelques mots, ce récit : « Hein ! quoi ? Wou ! wou ! L'éther a son idiosyncrasie — idiome, idiopathie — ésotérique... hein ? quoi ? Je vous vois... hein ? Chattemite... ou pangolin ? — panic panicule... wou ! wou ! Ma zététique bornoie en ces pan diculaires — pandémonium... pandœmes ! — suis-je monocotylédon ? Hein ? quoi ! wou ! wou ! Là-bas, un ypréau. Evitons, je ne suis pas iconomaque — icosaèdre, ictère — hein ? quoi ? Escobarderie ? Jamais ! Que le lucumon chauvisse de l'oreille ! Où est l'Audomarois, qui cilla un kamichi en lichant une jale en lumachelle ? Hein ? quoi... wou ! wou ! »

Après avoir prononcé ces paroles impressionnantes, le grand écrivain annonce qu'il ne se sent nullement fatigué et qu'il est prêt à repartir. On lui dit que le départ de l'étape suivante — Mots-Bourg à Boumville — ne sera donné que le lendemain. L'aviateur, aussitôt, se met à écrire, d'une belle écriture régulière, les vingt premiers chapitres d'un roman.

A ce moment, une musique délicieuse emplit l'air. Dans un murmure de harpe, un délicieux monoplan aux ailes rose et or, se rapproche du sol. Mais son pilote semble n'avoir pas vu le terrain d'atterrissage. M. Paul André, au plus vite, tire quelques coups de canon. M. Larcier veut faire la même chose : son canon rate. Tout de même, le gracieux monoplan touche le sol. Son pilote est un cheva-

lier à la cuirasse d'argent, pareil à un jeune dieu. Il porte sur le front une couronne de roses. Comme un spectateur veut y toucher, il se pique assez cruellement. L'aviateur demande très poliment : « N'y a-t-il pas un champ d'avia-



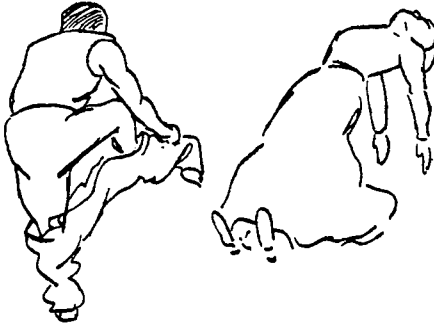
tion, dans les environs ? » On le rassure : c'est M. Albert Giraud qui a négligé d'emporter un lorgnon et qui, passant au-dessus du Palais de Justice de Bruxelles, a pris cela pour un pâté de foie gras. Comme on l'interroge sur ses impressions, il dit lentement :

*M'évader ! M'enivrer du vent, de la distance !
J'ai peur de l'horizon, de l'étendue immense,
Car le monde est trop grand pour contenir mon cœur !*

A quoi M. Pierre Nothomb, s'avançant, répond : « Heureusement, je suis un peu là... » Et M. Giraud riposte, en douceur : « En effet, monsieur, très peu... » Il allume une cigarette et se met à écrire le premier hémistiche d'un vers qui, si mes renseignements sont exacts, et sauf avis contraire, sera terminé avant la fin de l'année.

Mais les arrivées commencent à se succéder rapidement. Voici M. Valère Gille. Son avion ronronne douce-

ment. On remarque que l'appareil est chargé de livres. A peine le pilote, alerte, a-t-il pris contact avec le sol,



qu'il se met tout nu, avec une grande désinvolture. M^{lle} Marguerite Van de Wiele s'évanouit ; mais personne ne s'occupe d'elle. Comme on montre quelque étonnement au poète du *Collier d'opales*, il prend ses livres sous le bras en souriant : « Puisque je conserve ma bibliothèque... »

M. Iwan Gilkin atterrit fougueusement. Il s'écrie : « Ça vaut toutes les joies du monde, un pareil voyage ! Ah ! ces horizons ! Dessous, des cerisiers fleuris ! Là haut, l'inconnu ! la nuit ! Ça vaut... »

— Ça vaut... narole ! glisse M. Pierre Nothomb, qui a tant d'esprit.

M. Maeterlinck, sur son oiseau bleu, arrive peu après. M. Jean Bar se précipite pour l'interroger :

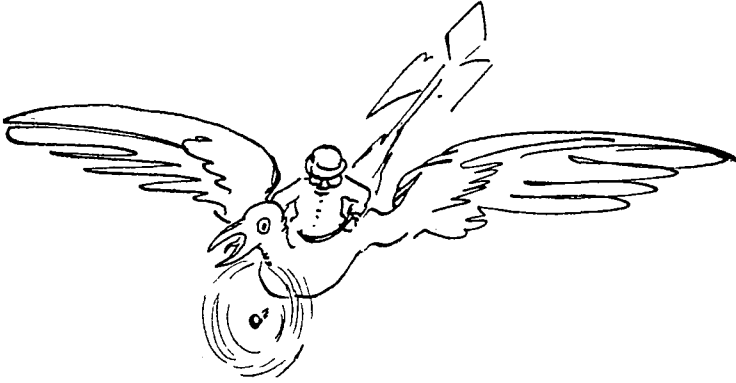
*Par dessus la lande,
Vous trouviez-vous bien ?*

Et M. Maeterlinck répond :

*Si on te l' demande,
Dis qu' tu n'en sais rien...*

Puis, s'approchant de M. Henry Moëller, l'auteur de *Monna Vanna* s'enquiert : « Mon abbaye manque d'abbé... »

voulez-vous y venir ? » Et comme M. Moëller se récuse, M. Pierre Nothomb, qui est décidément dans un jour de verve, s'écrie : « L'abbé cane... J'aurais, pourtant, voulu voir l'abbé céder... » Ces nouveautés charmantes,



auxquelles M. Pierre Nothomb est commis, font beaucoup rire M. Franz Anzel.

Puis, c'est M. Georges Eekhoud qui survient sur son appareil « Le Patibulaire » (moteur Polder, magnéto dorique (Kees). L'écrivain est enchanté d'avoir fait escal...

A ce moment, on me communique différentes nouvelles : certains aviateurs sont restés en panne. M. Emile Verhaeren, dans un mouvement halluciné, s'est trop penché pour vérifier les mouvements de son moteur : sa moustache est restée prise dans un engrenage. M. Maurice Wilmotte a vu se changer en vinaigre l'huile de son gicleur. M. Des Ombiaux a rempli son réservoir de bourgogne et l'essence s'est trouvée être falsifiée. M. Georges Virrès a pris des virages trop lummatiques. M. Omer De Vuyst voit son moteur 100 chevaux lui refuser tout service : 100 chevaux pour un pareil poids lourd, c'est trop peu. M. Gérard Harry télégraphie : « Gérard... ment été secoué comme aujourd'hui : j'en ai des petits bleus. » Et c'est signé : « Gérard a ri. » (Après enquête, j'ai appris

que ce télégramme est apocryphe : il est, en réalité, de M. Pierre Nothomb.)

Pour passer le temps, les écrivains présents se livrent



à quelques prouesses aériennes : sur son biplan n° 100, M. le docteur Pol Demade, avec toute l'aisance d'un homme de cabinet, essaie de s'envoler. Mais il est embourbé et ne fait que des... cacades. Comme on veut l'interviewer, il répond : « M... ! », ce qui ne surprend personne. M. Marcel Angenot évolue gracieusement sur le « Sphinx ». Il est acclamé et me dit : « Ça vous coupe l'allumage, hein, mon vieux ! » M. Ramaeckers appelle M. Angenot : « Saint-Père »... M. Félix Bodson m'explique : « Tu comprends bien, hein, ce que ça veut dire—? Le pape... souffleur de bulles... tu comprends bien, hein ? » A ce calembour modeste, M. Ramaeckers rougit ; le directeur du *Thyrse* rosit. M. Henri Liebrecht, qui a voulu s'envoler avec un poème de la main droite et un roman de la main gauche, casse du bois. Cela ne l'inquiète pas : « J'en ferai des chevilles », dit-il. « Ouvrières, si possible ! », dit M. Jules Destrée. M. Oscar Thiry — tiry-vous de là que je m'y mette — conte à M. Giraud la

miraculeuse aventure des Jeunes-Belgiques. M. Giraud grince des dents. M. Thiry est très étonné. M. Paul Max



arrive sur l'aérodrome en costume de danseuse. Cela scandalise M^{lle} Parisette qui lui passe un Tricot. M. Daxhelet, qui n'est pas très gros, coupe son siège en deux rien qu'en s'asseyant. M. Max Deauville évolue sur son appareil : « Amour dans les rimes ». Mais il n'y voit pas. Cependant, quand il a en-

levé son monocle, il commence à y voir un peu. M. Fernand Séverin, le gavroche de l'assemblée, fait mille facéties qui sont de vrais poèmes... ingénus.

Mais à l'horizon surgit un point minuscule. Il approche; et il a beau approcher, il reste toujours aussi petit. Il exécute des prouesses inouïes. Puis, grand comme un papillon très jeune, le monoplan de M. François Léonard touche le sol. J'interroge le pilote sur ses impressions. Après quelques moments de recueillement, il me dit : « Il fait un peu froid, là-haut... » Ces paroles me prouvant que M. Léonard est dans un jour de loquacité, je l'interroge encore; il ajoute : « Le triomphe de l'homme. Nous dominons la matière. » A ce moment, M. Léonard s'embarrasse dans la barbe de M. Angenot, qui traînait sur le sol, et tombe de son haut. Ce n'est pas le diable, à la réflexion.

Survient un grand biplan. Il tangué fortement. C'est le « Galeries du Parc ». Il est monté par M. Victor Reding, accompagné de son inséparable compagnon de route, M. Franz Fonson. En atterrissant, l'appareil manque de capoter. M. Reding crie : « C'est la faute à Fonson ». M. Fonson, avec un parfait à-propos, riposte : « C'est la

faute à Reding. » M. Fernand Wicheler doit intervenir, en proférant paisiblement : « Vous n'allez quâmême pas mettenant disputeïe ? » Mais rien n'y fait. Et M. Reding, voyant survenir M. Spaak, le jette à la tête de M. Fonson, qui le traite de « sale Beulemans ». Heureusement, M. Lucien Solvay trouve les mots qu'il faut pour calmer M. Fonson.

On annonce que M. Edmond Cattier a abandonné la course, pour que M. Richard Strauss, qui a brisé les bois et les cuivres de son avion, puisse le remplacer sur le biplan *Gazette*.

Le triplan *Pourquoi pas ?* ne paraît que le jeudi soir : MM. Dumont-Wilden, Garnir et Souguenet, qui le montent, ont l'air d'une humeur charmante. M. George Garnir me dit : « Nous avons l'air un peu ronds, hein ? Nous venons du *Pot carré*. Ensuite, nous avons fait une cure d'air : je n'avais jamais fait une cure si haut... » Puis, il s'informe : « Quel est ce *spring na 't vet ?* » C'est M. Armand Du Plessy...

Pendant ce temps, M. Georges Ramaekers avait une conversation fort animée avec M^{me} Manette Simonet : il était, je crois, question d'un vaudeville de celui-ci à créer par celle-là. Le sujet, paraît-il, est des plus lestes.

Au moment où se clôtura cette grandiose journée, on eut un vif moment d'inquiétude. On ne retrouvait pas M. Pol Demade. On ne tarda pas à être rassuré. Le distingué critique de *Durendal* s'était retiré dans son petit établissement ; et là, accroupi sur sa copie, il somnolait à demi en murmurant : « Des cochons ! Des cochons ! Tous des cochons ! »

On se retira à pas de loup, laissant ce fécond travailleur à ses occupations...

* * *

A n'en pas douter, nous avons eu les Fêtes nationales. Selon une bruyante coutume, elles ont été signalées à notre attention au moyen de quelques coups de canon. On s'est dit, le matin : « Tiens, il y a de l'orage... » Mais l'implacable sérénité d'un ciel de plomb fondu a fait

revenir sur cette idée et on a compris que le moment de faire les fous était venu. Il y a, d'ailleurs, des gens — remarquez que je ne cite personne — pour qui ce moment est arrivé depuis longtemps, sans l'intervention de vingt et un coups de canon.

Je crois que le Bruxellois occupe les loisirs que lui donnent les fêtes à boire plus que de coutume, ce qui n'est pas peu dire. Il a bien quelques excuses; d'abord, il a soif, ce qui peut passer pour une raison péremptoire. Et ensuite, avouons-le, le programme des « réjouissances » n'a pas dû être modifié beaucoup depuis 1831... Les « festivités » populaires sont d'une monotonie tout administrative. On ne peut tout de même pas obliger les gens à trouver éternellement passionnants vingt et un coups de canon et quelques accessoires.

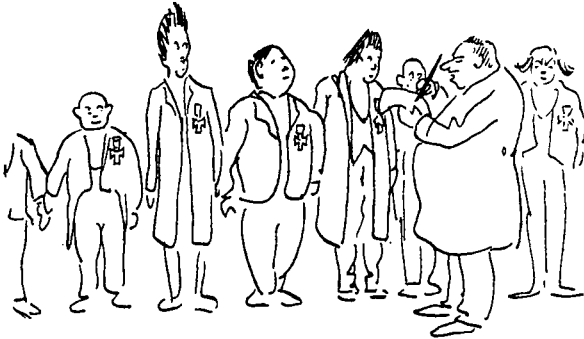
Cette année, la solennité qui a paru la plus attrayante, c'est le *Te Deum*. Parce que, à Sainte-Gudule, il régnait une hygiénique fraîcheur. Mais ceci, on en conviendra, n'a absolument rien à voir avec l'enthousiasme patriotique.

Pourtant, en dehors de la nécessaire célébration de l'indépendance nationale, ces fêtes ont amené une chose précieuse : la création de deux nouvelles commissions de statistique. Cela fera toujours deux Belges de plus qui seront présidents de quelque chose. Sans compter les innombrables vice-présidents, secrétaires et autres commissaires. Le premier de ces organismes est destiné à rechercher quelle quantité de bière on a bu à Bruxelles pendant le mois de juillet en général, et pendant les journées de fêtes en particulier. Je crois que le résultat ne peut manquer de nous mettre, haut l'estomac, à la tête des nations civilisées et même des autres...

La seconde commission est chargée d'étudier la proportion de Belges décorés. D'ailleurs, ceci donne lieu à la création d'une contre-commission, si je puis dire, qui dénombrera les Belges non décorés. Certains esprits malicieux prétendent que cette seconde commission aura terminé ses travaux bien avant la première...

*
* * *

Car on a décoré un nombre énorme de citoyens. Ils le méritaient tous, croyez-le bien. La cérémonie a été importante. La province, la campagne et aussi la ville ont chaudement — le contraire eût été difficile — acclamé les souverains auxquels l'air de la mer a donné une mine radieuse. Et, le 21 juillet, on a vu se promener dans nos



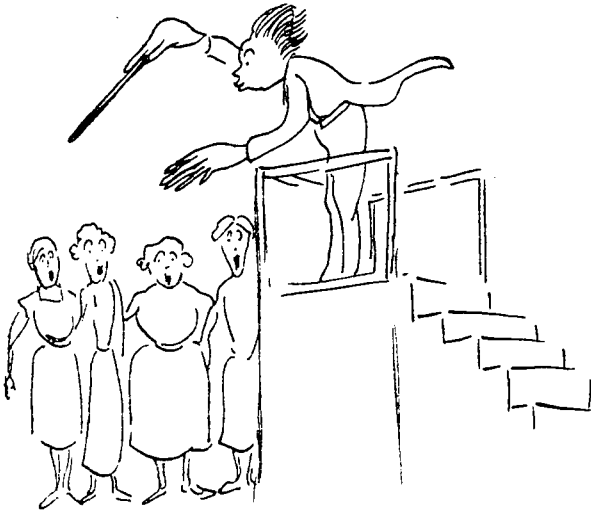
rues une armée de braves gens qui tous, atteints d'un strabisme national, louchaient vers la place où s'épinglait, sur le noir veston des dimanches, un ruban tricolore avec « une belle médaille là après... » Et, mon Dieu ! ils avaient tous l'air si heureux que le plus bilieux des contempteurs du temps présent n'eût pas songé à sourire...

* * *

Juillet, mois des canicules, — ça commence à se remarquer, — est le mois des récompenses. D'abord, il y a les décorations ; ensuite il y a les distributions de prix. J'ai toujours quelque joie à assister à des distributions de prix. Cela me rappelle les saines émotions de ces jours déjà lointains — hélas ! ma bonne madame ma chère ! — où j'arborais un costume neuf et où j'introduisais mes mains mignonnes dans des gants blancs aussi neufs que mal disposés à faire leur office. Cela me rappelle les chœurs, la « pièce », la fameuse pièce qu'on jouait devant les parents éblouis et dont les interprètes — qui jouaient

comme des pantoufles, entre nous soit dit — se croyaient tous le talent de Mounet-Sully, augmenté de celui de Guity : un rien...

Mais je les aime aussi à cause de leur public. Celui des distributions de prix aux demoiselles, par exemple, est



enchanteur. Les réflexions qu'échangent les mamans sont on ne peut plus séduisantes : « *Oueïe*, madame Scholle-vleesch, mon Alice a *ieu* tort d'avoir des ruses avec la maîtresse de violon, une sale bête, madame. Avec ça, elle est comme on dirait *kiekebich* avec son *diplomme*... — Ma Sophie, madame Zinneplek, ça est une que vous ne *saveïe* pas de chemin avec, à la maison. A l'école, c'est juste un ange, *allô*... — Ça est comme mon mari, madame : ses amis disent tous que c'est un *drolle*. Et moi je *peuïe* dire qu'à la maison c'est un embêtant... »

Puis, comme un indiscret semble écouter la conversation de ces dames et en sourire, elles reprennent leur « quant à soi » et M^{me} Zinneplek, « pinçant » son français, murmure, en indiquant l'estrade où les fillettes en blanc

annonnent un chœur bête : « *Och ! ces fil* chantent quand même délicieusement ! — Délicieusement est le mot ! » susurre M^{me} Scholleveesch, qui est un peu jalouse de ce que sa voisine ait découvert un adverbe aussi reluisant. Même, *in petto* et pour sa satisfaction personnelle, elle ajoute : « Délicieusement ! *Zie na da stoefferrâ !* »

Mais, si le public est amusant à observer, les jeunes lauréates ne le sont pas moins. Il y en a parmi elles qui sont des enfants ; il y en a aussi qui sont déjà des petites femmes. On le voit bien. Leur coquetterie est plus apprêtée, elles roucoulent pour la galerie, elles font des petites mines, et Dieu me pardonne ! il y en a qui portent des chichis ! Je les observe toutes, de la grande lauréate « avec la plus grande distinction » jusqu'aux modestes comparses qui ne comprendront probablement jamais le système de Descartes. La première est maigre, elle a les traits tirés et les yeux fiévreux. Elle a déjà l'aspect d'une « intellectuelle », au plus mauvais sens du mot. On s'étonne que son nez aux ailes bleuâtres ne soit pas chevauché par un binocle à cordon noir. Et comme, chargée d'une pile de livres aux reliures éclatantes, couronnée de lauriers, elle revient prendre sa place, saluée par des acclamations délirantes, j'ai l'impression qu'elle va piquer du nez en avant et s'affaler, parce que la pile de livres est plus lourde qu'elle...

J'avoue qu'à cette forte-en-thème je préfère énergiquement la bonne jeune fille joufflue dont le visage éclate de santé et qui, triomphalement, un large rire aux lèvres, rapporte un prix de gymnastique, un prix si petit qu'il ressemble à un livre d'heures pour dévot honteux. Et je me demande si, mariée, ce n'est pas la seconde de ces demoiselles qui rendra son mari le plus heureux, aura les plus beaux enfants et sera la meilleure mère de famille.

Au surplus, jamais je n'oserais me permettre de trancher cette question délicate !

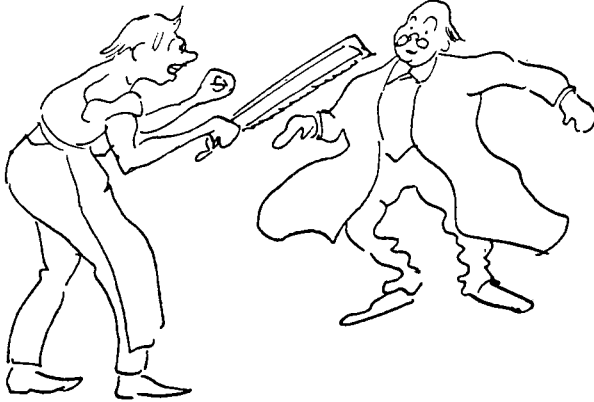
* * *

En dehors de ces distributions de prix aux *jeunes filles très jeunes*, il y a les distributions de prix aux *jeunes filles*

un peu moins jeunes. Celles qui se destinent à l'art dramatique ou lyrique. Cela donne souvent lieu à des incidents réjouissants. Cette année, à Paris, par exemple, une concurrente malheureuse, qui n'avait pas obtenu son premier prix, a obligé le jury de le lui accorder. Galamment — et pour ne pas provoquer une tempête dans la salle, j'imagine — le jury y a consenti. D'ailleurs, ce ne fut que subterfuge : le lendemain on annonçait à la jeune personne que son premier prix, c'était comme des dattes, des dattes historiques. Elle eut le bon esprit de s'en émouvoir assez peu.

Tout de même, ce petit incident nous ouvre des horizons. Il y a bien des concurrents qui verraient augmenter, dans des proportions notables, leurs chances de succès, si leur triomphe pouvait être acquis à la force du biceps. Il est certain que les forts ténors et les fortes chanteuses, notamment, seraient notablement privilégiés. Nous ne pouvons que nous en féliciter : nous manquons de ténors, justement.

Je conseille aux élèves des universités d'employer également le système de véhémence persuasive. Qu'ils usent



donc d'autorité : ce sera la revanche des examinés sur les examinateurs. Cela n'implique nullement le manque de

courtoisie. Tel candidat Esculape qui se verra refuser le *dignus intrare*, sous prétexte qu'il a mal disséqué un morceau de jambe, dira en souriant à l'examineur : « Je serais bien obligé à Monsieur de vouloir m'accorder mon diplôme : sans quoi je me verrais, à mon grand regret, obligé de casser à Monsieur une quille pour lui prouver ma connaissance de l'anatomie. » Et ce serait charmant, d'autant plus que cela obligerait les jeunes gens trop sédentaires à prendre quelques leçons de boxe, de savate et de jiu-jitsu.

Il y a, à l'histoire de la lauréate évincée du Conservatoire de Paris, une moralité.

Alors que plusieurs de ses concurrentes, ayant, elles, obtenu la récompense suprême, ne sont engagées dans aucun théâtre, M^{lle} Marcelle Devriès a été engagée sur-le-champ, au Théâtre Michel... Et elle y jouera l'opérette beaucoup mieux que vous et moi, n'en doutez pas une seconde !...

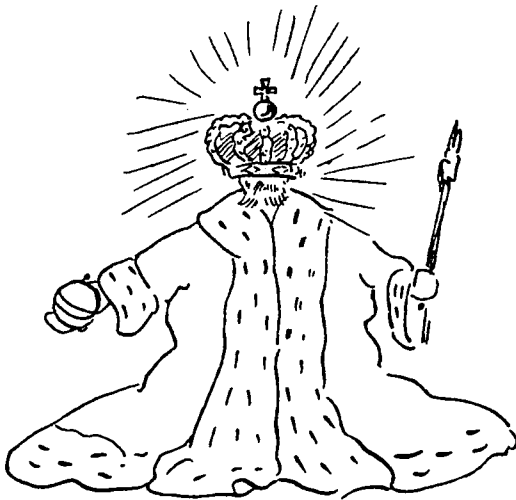
* * *

En dehors de tous ces petits couronnements, il y a eu deux grands couronnements : celui du roi d'Angleterre par l'archevêque de Canterbury et celui d'Albert Giraud par l'Académie Française.

Il existait, de par le monde, des personnes naïves qui s'imaginaient que le roi d'Angleterre était tout à fait le roi d'Angleterre. Il n'en était rien. C'était un roi non couronné. Pour un cheval, c'est une qualité ; pour un roi, c'est un défaut. Mais, à présent, nous sommes rassurés : Georges V s'est promené, couronne en tête et sceptre en



main, dans sa bonne ville de Londres. On a vu que, vraiment, ses moyens lui avaient permis d'acheter une coiffure fort cossue quoique assez incommode et un manteau pour l'étoffe duquel le tailleur n'avait pas lésiné. Sans doute, ce manteau était-il un peu chaud ; mais il faut savoir souffrir un peu pour être beau. Georges V fut donc beau. Et ses sujets fidèles ne lui demandaient pas autre chose.



On a congratulé le roi de toutes les manières. On lui a même, très solennellement, souhaité de vivre *toujours* ; ce qui, comme l'a judicieusement fait remarquer M. Léon Souguenet, peut paraître un peu excessif. Mais il faut excuser les Anglais de s'être montrés, dans leur enthousiasme, un peu Gascons : depuis la guerre de Cent-Ans, — qui ne date pourtant pas d'hier, — ils ont vraisemblablement gardé dans les veines un peu de sang méridional.

* * *

Le couronnement du livre de Giraud — *La Guirlande des Dieux* — par l'Académie-Française m'a ravi. Mais il

m'a aussi causé une surprise : comment, le poète de *Hors du Siècle* n'avait pas encore été couronné par l'aréopage, lui le plus pur, le plus nettement français de nos écrivains ! La *Guirlande des Dieux* n'avait évidemment pas besoin de cette consécration ; mais il est de fait que, comme dans la chanson, « ça vous fait tout de même quelque chose ». Il me serait difficile de vous dire quelles sont les impressions de Giraud à ce sujet. Cet orgueilleux et hautain modeste a horreur qu'on lui parle de lui-même. Et il n'en parle pas davantage. Ce qui rend l'interview assez vétilleuse...

Dans une petite taverne silencieuse, j'ai trouvé Giraud et Valère Gille devisant paisiblement. Et je crois, Dieu me pardonne, que si la voix d'or de Gille ne m'avait pas annoncé la nouvelle, Giraud ne m'en aurait même pas parlé ! Et il avait l'air de dire : « Mon Dieu ! oui, c'est ainsi : il n'y a plus rien à faire... » Et derrière les verres du lorgnon, ses yeux pétillants reluisaient de paradoxes acérés...

Quant à moi, je pense que rien ne peut me faire une plus grande joie que de voir célébrer — même officiellement — l'incomparable poète, le précieux artiste qu'est Albert Giraud. Et aussi l'ami sûr et délicieux.

* * *

On a couronné un autre poète, Iwan Gilkin : on a joué, au théâtre de la Monnaie, son *Savonarole* et l'œuvre a remporté un succès indiscutablement triomphal. A la lecture, on pouvait craindre que l'œuvre, toute bourrée de philosophie, ne fût pas suffisamment scénique. La représentation a rassuré les plus pessimistes. Le poète a fait, au surplus, quelques coupures indispensables, fort adroitement. Il est certain, par exemple, que le quatrième tableau de *Savonarole* est d'une étonnante puissance dramatique.

Quoique la température fût plutôt épaisse, il y avait grand monde. Et on a acclamé, comme il convenait, le nom du poète.

Toute la littérature belge était là, si j'ose dire. Et il y avait M. de Groux dont le nez important se trémoussait d'aise. Voyez aussi comme le hasard avait bien fait les choses : j'étais assis à côté de Marcel Angenot qui m'appela gaiement : « Aimable critique ». Marcel, tu me mets du baume à l'âme ! Alors, tu trouves que, même quand on n'admire pas béatement toutes les œuvres de ses confrères et qu'on se querelle parfois, on peut tout de même ne pas s'engueuler ! Ton atticisme est spirituel ; et il n'est pas sans me causer quelque joie, je l'avoue.

* * *

Il y a toujours, à ces sortes de représentations, des petits « trous » dans l'organisation. C'est ainsi que les invitations avaient été distribuées avec une aimable fantaisie. On voyait trôner aux fauteuils, parmi les persona-



lités éparpillées de-ci de-là, un grand nombre d'inconnus dont je ne songe pas un seul moment, bien entendu, à nier l'honorabilité. Mais pendant ce temps, avec pas mal

d'autres « invités », M. Verlant, le directeur des Beaux-Arts, était relégué au parterre. C'est un peu excessif...

Mais je sais bien que les organisateurs avaient eu tant de besogne qu'une petite question de préséance a bien pu leur échapper...

En dehors de tout cela, la physionomie de la salle était assez pittoresque. Il y avait là un charmant salmigondis de toilettes variées, allant du solennel habit noir et du chapeau « buse » au veston clair, en passant par la redingote et le smoking, le chapeau mou et le chapeau de paille. Il est vrai que, sur la scène, les costumes florentins étaient, eux aussi, d'une souriante variété...

* * *

Il y a des gens qui n'ont vraiment pas de chance. Dans les circonstances de la vie où il semblerait qu'ils doivent se réjouir, ils trouvent motif à tristesse. On leur offre un cadeau. Ils auraient lieu de se féliciter. Pas du tout. On leur a expédié un colis « contraire ». C'est ce qui vient d'arriver à M. le juge d'instruction Fromès, que ses fonctions mettent en rapport avec un monde plutôt mêlé. Sans doute avait-il parmi ses « clients » un homme pour qui la reconnaissance n'était pas un vain mot et qui tint, de façon discrète, à remercier le sympathique magistrat. Mais voyez la fatalité des choses : le confiseur chargé d'expédier à M. Fromès des chatteries, se trompa et envoya de la dynamite. Ces gens distraits n'en font jamais d'autres ! Ils en arrivent à confondre bombe glacée avec bombe tout court !

Si M. Fromès est chasseur, ce que j'ignore, et que son armurier est aussi un distrait, celui-ci lui enverra peut-être, en guise de poudre noire, des pastilles de chocolat...

Tout de même, depuis cette affaire, je ne suis pas fort à l'aise. M. Pierré Nothomb doit m'envoyer prochainement un colis d'épicerie fines. Pourvu qu'il ne m'envoie pas des bombes ! Une chose me rassure : chacun sait que M. Pierre Nothomb est l'inventeur des bombes inexplosibles...

* * *

Et maintenant que nos plus notoires écrivains — et les autres aussi — accordent des vacances à leur porte-plume, j'ai interrogé quelques hommes de lettres sur les villégiatures qu'ils comptaient accorder à leur... instrument de travail : le porte-plume de Camille Lemonnier refuse de prendre même vingt-quatre heures de congé; celui de Giraud va rêver sur le mont Parnasse; celui de Valère Gille sera envoyé, dans un coffret d'ébène, vers les flots opalins de la Méditerranée; celui de Courouble hésite : il a des palpitations et tate son petit... poels; Paul André envoie le sien à Brasschaet; M^{lle} Marguerite Van de Wiele au « Grand air pour les petits »; M. Léonard envoie le sien contempler son confrère le mont Everest; et le porte-plume de M. Pol Demade ira prendre des bains de... chose à Saint-Amand. On sait, en effet, que l'aimable critique, qui a écrit un livre intitulé *Ame princesse*, prépare plusieurs volumes formant la suite de celui-ci : *Ame comtesse*, *Ame baronne*, etc. Le dernier volume de la collection — et le couronnement de l'édifice — sera intitulé *Ame vache*.

* * *

Personnellement, j'ai hésité entre la mer et la montagne. J'ai même hésité si longtemps que j'ai décidé de rester à Bruxelles, par originalité. Et puis, comme je vais être tranquille, pour travailler un peu!

F.-CHARLES MORISSEAUX.

(*Illustrations d'Oscar Liedel.*)

LES LIVRES BELGES

Marguerite BAULU : MODESTE AUTOME (Paris, Leclerc). — **Jean DE BÈRE** : AU FOND DES YEUX (Paris, Perrin). — **Louis PIÉRARD** : EN WALLONIE (Lamertin). — ******* : LES ARTS ANCIENS DU HAINAUT (G. Van Oest). — **Joseph CHOT** : ALBERT DU BOIS (Paris, Sansot). — **Aug. BRICTEUX** : SALAMAN ET ABSAL (Paris, Carrington). — **Ch. VAN LERBERGHE** : ANTHOLOGIE (Association des Écrivains belges). — **A. COLLON** : LA LIAISON DES ARMES (Paris, Berger-Levrault). — **Franz FOCKETYN** : L'INDUSTRIE BELGE DES MACHINES (G. Grandeuil). — **Jules LECLERCQ** : LA POÉSIE JAPONAISE (Hayez). — **Colonel MAILLY** : RÉCITS PATRIOTIQUES ET MORAUX (Édit. du *Soldat belge*). — **G. RAMAËKERS** : FRANZ GAILLIARD (Société belge de Librairie). — **Otto CARQUÉ** : LA BASE DE TOUTE RÉFORME (Librairie de Culture humaine). — **J.-L. MERTENS** : BELGIQUE ET FRANCE (Société belge de Librairie).

Mlle Marguerite Baulu est une des dernières venues dans le groupe nombreux et laborieux de nos prosateurs. Elle a publié quelques contes qui furent remarqués. Nous avons eu l'occasion de faire apprécier à nos lecteurs ce que son style clair, simple et ferme mettait de précise éloquence au service d'une inspiration distinguée et, surtout, d'une émotion profonde.

Pour la première fois, Mlle Marguerite Baulu a utilisé ces dons dans une œuvre de longue haleine. Peu de débuts dans l'art difficile du roman furent plus remarquables.

Il ne s'agit pas de s'extasier bénévolement et de crier à l'unanime perfection. Les erreurs mêmes dans lesquelles a versé un peu ingénument l'auteur de *Modeste Autome* me font beaucoup plus de plaisir qu'une impeccable tenue ; la sincérité, la spontanéité maladroite que révèlent, par exemple, la langue tout à fait conventionnelle prêtée aux héros populaires flamands ou bruxellois de ce livre, la façon discutable dont est composé le récit, par instants trop complaisamment détaillé, à d'autres trop laconiquement condensé, de ce drame touchant d'une humble vie de servante orpheline, me rendent d'autant plus

précieuses les solides qualités d'observation, de pitié communicative et de subtile pénétration psychologique qui sont le partage d'un talent original solidement affirmé.

Modeste Autome est une confession poignante, mais sans amertume ; c'est l'appel énergique, mais sans véhémence, à une générosité efficace, à une organisation sociale qui ferait la vie moins pénible et moins injuste à tant de pauvres filles sans expérience, mais surtout sans secours et sans protection ! Et il y a tant de vérité dans l'accent de celle qui parle et dont Mlle Baulu a l'air de ne faire que répéter les paroles émouvantes qu'on est conquis et que personne ne met en doute l'authenticité de ses aveux et la justesse de ses plaintes.

Modeste a été élevée dans un couvent de religieuses ; la première partie du livre, celle qui, à mon goût personnel, m'a séduit davantage que les autres, tant la minutie à la fois charmante, spirituelle et originale de l'observation, et surtout, tant l'écriture alerte et joliment nuancée ont des qualités rares nous initie à cette enfance, recluse mais heureuse.

A Bruxelles, la fillette entre « en service ». Et nous connaissons, par elle-même, les étapes de ce qui, à tout prendre, malgré quelques bons jours, malgré par-ci par-là un peu de sympathie ou d'intérêt rencontrés chez une maîtresse moins égoïste ou méfiante que les autres, fut, selon la règle, un calvaire déprimant et souvent douloureux. Modeste Autome subit toutes les fatigues, toutes les humiliations, tous les écœurements aussi et même les périls d'une jeune femme pas trop laide, seule au monde, pauvre et bonne... « Qu'on me parle tout doucement à moi, dit-elle avec mélancolie, et je deviens molle comme de la cire. Elles ne savent pas s'y prendre, je vous dis ! Elles ne savent pas être maîtresses, une chose si simple ! »

Monotonés et lourds, les ans s'écoulent, changeants, mais toujours mêmes cependant. Ecoutez-en le bref tableau édifiant : « Manger contre sa guise, s'habiller au goût des maîtres, dormir dans la case de temps infligée, sortir à l'heure ordonnée, travailler suivant leur méthode, accorder son humeur à la leur, en un mot, devoir, pour vivre, s'introduire difficilement dans les modalités d'autrui, je ne connais pas une seconde destinée où l'on doive aussi continuellement contrarier ses organes, sa pensée, son caractère et ses désirs. »

Modeste, enfin, se marie. Hélas ! là n'est point encore pour elle le port de salut ; la paix ne consolera pas son âge mûr des tristesses dont fut torturée sa jeunesse.

Le roman n'a plus, à partir de l'heure où Modeste Autome épouse un menuisier brutal et coureur, la valeur de généralisation et la portée sociale qui tendaient, au cours des premiers chapitres, à faire de lui tout autre chose qu'une anecdote, quelque poignante et attachante que soit celle-ci. Je n'en ai pas moins lu avec intérêt ce drame, dont les grouillantes Marolles sont le théâtre pittoresque et qui, après s'être mué en une troublante idylle dans une salle d'hôpital, s'achève, attendri, au seuil de la mort, durant quelques années d'une humble vieillesse, peuplée de souvenirs, d'amertume et de regrets.

M^{lle} Marguerite Baulu, d'emblée, a conquis une belle place dans la pléiade de nos romanciers nationaux. Nous pouvons beaucoup attendre d'elle.

* * *

Pour dire ce qu'il a ressenti et ce qu'il a découvert quand, replié sur soi-même et regardant au fond de sa propre conscience, il s'est interrogé, M. Jean de Bère a adopté la forme du « poème en prose ». Il s'en est servi, en outre, pour confesser ce qu'il a vu chez les autres, après qu'il eut cessé de s'intéresser à ce qui se passait en lui. Il y a une heureuse harmonie entre la langue musicale, la coupe cadencée en véritables strophes ponctuelles, qui sont celles de ce petit ouvrage d'un art à la fois délicat et sensible, et la subtile originalité des investigations philosophiques, mystiques et sentimentales, dont elles veulent exprimer les résultats.

M. Edouard Schuré qui, commentant longuement, en guise de préface, le sens de ce recueil et la façon dont il est exécuté, évoque le souvenir des plus grands maîtres qui ont affectionné le « poème en prose », fait remonter l'origine de celui-ci jusqu'à Chateaubriand, avec qui commence « le rêve devant l'infini de la nature et l'infini de l'âme ». Et ce n'est pas un mince éloge à l'adresse de l'auteur de *Au fond des yeux* de voir rappeler, à propos de ses fines dissertations, d'une émotion réelle et vécue et d'un charme d'écriture très artiste, les noms de Maurice de Guérin, de Baudelaire, de Villiers de l'Isle-Adam et de Maeterlinck.

L'idéalisme qui illumine chaque page du petit livre de M. Jean de Bère est suggestif et consolant. Les mystères les plus troublants : celui de la mort, celui de l'amour prédestiné, celui de l'inquiétude ou de la joie ou de la peine qui se lisent dans les yeux des « inconnus qui croisent notre route », sont

interrogés par lui avec une loyale et ferme assurance. Et c'est une victoire déjà de savoir poser l'énoncé de certains problèmes dont la solution n'est pas près de sortir de l'incertitude.

* * *

Il y a un peu de tout dans le livre que M. Louis Piérard consacre à la louange et l'admiration de la *Wallonie* — mieux : du Hainaut, de « son peuple vaillant, cordial et joyeux, ses paysages tour à tour apaisés et tragiques, ses vieilles villes souriantes et paisibles ». Il y a de tout : des biographies d'artistes illustres ou de chansonniers patoisants, des monographies savamment documentées, de pittoresques descriptions d'antiques domaines, des évocations de batailles fameuses, de joviales ou d'ironiques facéties boraines, des études sagaces et des croquis alertes. Mais, cependant, il ne faudrait pas accuser pareil mélange de disparate. Une unité bien formelle ne cesse pas un instant d'être la préoccupation, ou plutôt l'expression des sentiments de l'auteur.

Chaque page, chaque phrase exalte, en effet, l'originalité du coin de terre patriale au culte duquel se voue M. Louis Piérard. Et c'est la meilleure preuve de la sincérité et de la force de sa conviction que cette permanence d'un même amour incessamment traduit dans des écrits d'inspiration si diverse, des articles, des chroniques de journaux, pour la plupart, composés au gré de l'actualité, mais qui gardent, néanmoins, une valeur littéraire et une signification psychologique du meilleur aloi.

* * *

C'est le même culte régional qui a inspiré les variations de M. L. Piérard sur le thème de l'attachement à la Wallonie et les conférences faites cet été à l'Exposition de Charleroi sur *Les Arts anciens du Hainaut*. On sait quel zèle, quelle science et quelle habileté M. Jules Destrée a prodigués pendant des mois pour assurer le succès du Salon des Beaux-Arts, dans lequel il est parvenu à grouper des œuvres d'artistes nés ou ayant travaillé dans nos provinces wallonnes. A quinze orateurs, judicieusement choisis et qui tous se firent applaudir, M. Destrée a demandé de venir parler des écrivains, des musiciens, des peintres, des architectes, des graveurs hennuyers. Ce sont ces instructives et savantes études que nous pouvons lire aujourd-

d'hui réunies en un gros volume, présenté par le président du groupe des Beaux-Arts lui-même, en quelques pages de préface éloquente.

* * *

Romancier, poète, dramaturge, M. Albert du Bois n'a écrit aucun livre qui laisse indifférent le lecteur ; plusieurs mettent leur auteur au premier rang. Avant d'atteindre la quarantaine, il a à son actif, notamment, une dizaine de pièces de théâtre que nous applaudîmes ici, après que Paris leur eut fait souvent un accueil chaleureux.

C'est la biographie de ce fécond écrivain et le commentaire de ses œuvres que M. Joseph Chot a écrits. Il l'a fait avec une conscience qui révèle une étude minutieuse et impartiale. M. Joseph Chot caractérise notamment d'une façon qui rencontrera beaucoup d'approbations, les tendances auxquelles semble avoir obéi l'auteur de *Rabelais* et de la *Dernière Dulcinée*. « Persuadé, dit-il, qu'il fallait, au lieu de grandir et d'idéaliser des hommes que le temps, la légende, l'imagination populaire, ont transfigurés, ramener ceux-ci à des proportions plus humaines, Albert du Bois s'est proposé, en les rapportant à sa propre mesure, à ses propres sentiments, à ses propres rêves, de rapprocher davantage ses héros de la foule. »

* * *

Le livre de Salâmân et Absâl est, au dire du texte original, l'œuvre « du plus élégant des poètes et du plus onctueux des orateurs. » Celui-ci, Al Djami, vécut au début du XVe siècle et fut d'une fécondité littéraire, en même temps que d'une piété sans peu de pareilles. M. Bricteux, l'érudit philologue de l'Université de Liège, a le premier, intégralement traduit un des plus considérables d'entre les poèmes de l'illustre successeur du fameux Nizâmi. C'est une œuvre de l'extrême vieillesse de Djâmi que ce mythe de Salâmân et d'Absâl dont on prétend que l'origine est alexandrine. M. Bricteux l'explique dans une très savante introduction qui comporte, outre une biographie abondamment documentée, une étude du mysticisme de l'Islam et de la rhétorique de la Perse. Enfin vient la traduction du beau poème mystique d'amour dont Fitz-Gérald n'avait jusqu'ici donné, en anglais, qu'une version fragmentaire.

C'est là une entreprise qui réclame un labeur patient et une érudition consommée. M. Bricteux s'y est adonné avec une louable vaillance.

* * *

L'Association des Ecrivains belges, poursuivant la publication de ses excellentes et si utiles Anthologies, offre aujourd'hui un recueil très bien fait des pièces caractéristiques et des fragments significatifs choisis dans l'œuvre du pur poète de la *Chanson d'Eve*.

L'Anthologie Charles Van Lerberghe est un peu comme un pieux monument élevé en souvenir de celui qui demeure vivant dans notre admiration et notre affection...

* * *

L'étude sur *La liaison des armes sur le champ de bataille*, que vient de publier le capitaine commandant adjoint d'état-major A. Collon, n'est pas de celles qui appellent ici un commentaire technique. D'autres diront ailleurs ses mérites militaires; un des spécialistes les plus autorisés de l'heure présente, le général Langlois, a, du reste, tenu à affirmer dans la revue même où parut, en France, le travail savant de notre compatriote, en quelle estime il le tenait.

Mais ce qu'il nous est permis de signaler, c'est la parfaite tenue littéraire de cet ouvrage. La littérature militaire est de celles qui réclament des qualités toutes spéciales de méthode, de précision, de rapidité, d'énergie. M. Collon vient de donner, une fois de plus, la preuve que son style les possède. Et c'est pourquoi il n'est pas du tout déplacé de dire entre l'analyse d'un drame et la critique d'un poème, un mot d'éloge des travaux que publient des écrivains tels que M. Collon.

* * *

Je tiendrai le même langage à propos de la monographie illustrée, faite par M. Franz Focketyn, de la participation à l'Exposition de Bruxelles de l'*Industrie belge des machines et du matériel des chemins de fer*. C'est un art très enviable que celui de savoir rendre accessibles au commun des mortels, et même attachantes, de graves questions d'ordre très spécial.

* * *

M. Jules Leclercq est poète et globe-trotter. Qui mieux que lui pouvait être désigné pour écrire l'histoire de la *Poésie japonaise*?

Abondamment et savamment documenté par ses lectures et

ses voyages, M. Leclercq a donc pu choisir très heureusement ce sujet comme thème du discours qu'il prononça l'autre jour dans la séance publique de la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale.

L'auteur, avec humour autant qu'avec érudition, passe en revue les productions poétiques de ce pays où, de toute antiquité, tout le monde a fait des vers et où, aujourd'hui, le mikado lui-même continue la tradition.

* * *

M. le colonel Mailly, pendant vingt-cinq ans, s'est consacré complètement à diriger et à répandre une publication qui a fait un bien inestimable à la cause de l'éducation morale et sociale du troupier. Le *Soldat belge*, qui paraît depuis un quart de siècle, apporte chaque mois dans les casernes un peu de bien-faisante lecture et d'édifiantes leçons. M. le colonel Mailly, notamment, y publie des récits patriotiques et moraux qui, en une langue simple et claire, parlent au cœur des fils de la terre et des ouvriers d'usine en qui se développe une neuve mentalité plus large. Tour à tour héroïques, touchants, amusants, sentimentaux, ces contes sans prétention, mais d'une éloquence entraînant, viennent d'être réunis en un gros volume qui peut être tenu pour un bréviaire de droiture, d'honneur et de patriotisme.

* * *

Le bon peintre Franz Gailliard, s'il se connaît énormément d'admirateurs, possède plus d'amis peut-être encore. M. Georges Ramaekers est l'un et l'autre à la fois et c'est pour cela qu'il a trouvé les mots qu'il fallait pour célébrer avec enthousiasme — ce qui est justice — l'existence de probe et persévérant labeur, et l'art de vaillante intransigeance de l'auteur de tant de pages maîtresses, — féeries de lumière, symphonies de couleurs, harmonies de lignes.

* * *

M. Otto Carqué expose, dans la *Base de toute réforme*, la raison d'être et les avantages, selon lui, de l'alimentation fruitarienne. Toute conviction est respectable et je n'ai aucun motif de croire que M. Carqué n'a pas les meilleures raisons du monde de prôner la simplicité, la facilité et l'économie du régime qui lui fut des plus favorables.

* * *

« Plats comme des punaises, veules comme des chiens battus, continuerons-nous à mendier des Français indulgence et miséricorde? » M. J.-L. Mertens crie bien fort qu'il n'en doit rien être. Le Français, voilà l'ennemi; la France, voilà le péril, affirme-t-il sur un ton qui ricane plus volontiers qu'il ne fulmine. *Belgique et France* est une brochure tendancieuse qui voudrait se donner des airs de pamphlet et où l'histoire est assaisonnée et tripatouillée avec désinvolture.

PAUL ANDRÉ.

Accusé de réception :

ALBERT DU BOIS : *Les Caresses à la Fiancée enfantine*. — JULES SOTTIAUX : *La Wallonie héroïque*. — ACH. MISSON : *Le Cœur qui souffre*. — MARIA BIERNÉ : *Les Artistes de la Pensée et du Sentiment*. — CHARLES CONRARDY : *Heures antiques*. — FRANZ HELLENS : *Massacrions les Innocents*. — CH. DESBONNETS : *Pogge de Schaerbeek*. — EUG. HERDIES : *Le Réprouvé*. — GEORGES WILLAME : *Essai de Bibliographie nivelloise*. — H. FIENS-GEVAERT : *Les Primitifs flamands* (tome X). — VICTOR ENCLIN : *Terre maternelle*. — *Documents du Ier Congrès International des œuvres intellectuelles de langue française*. — PAUL BAY : *Poèmes pernicieux*. — HENRY ROUSSEAU : *La Sculpture aux XVIIe et XVIIIe siècles*. — GEORGES EEKHOUD : *Les Peintres animaliers belges*.

LES THÉÂTRES

Le SAVONAROLE de M. Iwan Gilkin au théâtre royal de la Monnaie (9 juillet).

Quand parut en librairie le drame pathétique et si fécond en controverses politiques, psychologiques et théologiques qui valut à M. Iwan Gilkin le prix triennal de littérature dramatique — riche d'honneur mais fort indigent de numéraire..., — chacun s'accorda à en louer la hautaine splendeur verbale, la sincère indépendance d'idées et la puissance d'émotion. La

figure étrange et si souvent discutée du farouche moine florentin, de cet illuminé tragique qui connut toute la gloire d'être un apôtre et l'horreur de mourir en martyr, avait été campée avec un relief saisissant par un auteur impartial. Et l'on admira l'ampleur de la vision qu'avait eue M. Iwan Gilkin de cette Italie trouble, sanglante, héroïque et sinistre de la Renaissance autant que la grandeur émouvante avec laquelle il avait su l'évoquer.

Mais chacun se demanda si les sept tableaux véhéments et tumultueux de ce *Savonarole*, si les discours et les méditations de leurs héros, si la fièvre surtout de la Foule, qui en est, avec ses enthousiasmes et ses fureurs alternés, un des personnages essentiels, pourraient affronter victorieusement les hasards de la scène ?..

Personne ne se risqua jamais à tenter l'aventure de cette démonstration. M. Iwan Gilkin lui-même n'y songea pas longtemps sans doute. Et *Savonarole* menaçait d'augmenter définitivement le nombre déjà tristement respectable des œuvres dramatiques belges, originales et fortes, qui dorment d'un sommeil profond dans l'oubli et l'indifférence universels..

Mais quelqu'un s'avisa de donner à *Savonarole* la vie ardente et l'exacte expression du théâtre. Avec une louable bonne volonté, des « amateurs », choisis parmi les affiliés à la Fédération des cercles dramatiques, se partagèrent les trente rôles de la pièce ; le magasin de décors et les réserves de costumes de la Monnaie furent mis à contribution et, par un dominical soir torride de juillet, le drame frémissant subit l'épreuve.

Malgré tout ce qu'une réalisation de ce genre comportait de périlleux, l'impression fut profonde. Il y eut même des moments de grande émotion irrésistible : le quatrième tableau, par exemple, qui montre le dominicain, dans le cloître de son couvent de Saint-Marc, en proie au conflit angoissant de sa bonté pitoyable et de l'impérieux devoir de son intransigeant apostolat, fit passer le frisson dans toute la salle et serra tous les cœurs.

Cette expérience sera-t-elle concluante ? Aidera-t-elle à tuer un peu plus de vieux préjugés de méfiance et d'injustice ? Renversera-t-elle quelques-unes des barrières qui entravent encore l'essor et retardent les victoires glorieuses de notre théâtre ? Nous voudrions l'espérer sans oser trop y croire.

PAUL ANDRÉ.



LES SALONS

Un nouveau portrait de Léopold II, par Emile Vauthier.

Un portrait de roi est chose difficile. Nous ne savons pas bien, en l'homme, où réside la majesté. A défaut de cette connaissance, les peintres, en général, la font résider dans l'or et la pourpre, dont ils chargent le décor. Nous avons, en ce genre, le portrait de Léopold II, jeune, par Gallait. Peinture fade et sans accent.

Emile Vauthier vient de nous donner un nouveau portrait de Léopold II, âgé, tel qu'était le monarque, toujours solide de corps et d'esprit, une couple d'années avant sa mort. Dans ce portrait le peintre a résolu ce problème difficile d'obtenir la majesté par le personnage lui-même. Pas de pourpre, si ce n'est le rouge du grand cordon ; au contraire, une tapisserie Gobelin, qui fait le fond du tableau, a servi de diapason, pour tout éteindre, y compris l'or des épaulettes et les broderies de la grande tenue de général.

L'attention du peintre s'est portée sur le visage, et l'on pense combien la note sombre du décor a pu servir un scrupuleux portraitiste, pour mettre en relief le visage royal à l'œil si particulier, le teint robuste et hâlé du vieux roi, la blancheur de neige des cheveux et la belle barbe légendaire,

On est porté à croire que le feu roi aurait approuvé cette noble image. Ses fidèles, ses familiers, y reconnaissent l'attitude, l'expression du regard, la netteté solide et fine des traits. Le roi eut aimé ce portrait royal sans appareil, lui qui, de tous les souverains d'Europe ses contemporains, avait le mieux compris le rôle effacé et laborieux du trône dans la société moderne.

Le roi n'était pas content des croquis faits de sa personne par Paul Renouard, pour l'album du gouvernement, commémorant la célébration du 75^me anniversaire belge et dont on a pu voir les planches au Cercle Artistique en 1906.

Le roi exprima sa critique, assez vivement, en ces termes ;
— On dit que c'est du caractère ; je trouve que c'est de la caricature.

On peut penser que le roi, qui n'était pas mécontent du portrait de son père, par De Winne, tel qu'il est au Musée, aurait

lieu d'être satisfait de celui de Vauthier, qui s'apparente à celui de De Winne, pour la sobriété, l'exactitude de l'observation, la solidité de la peinture.

L'ÉLAN (V^e année). — AU MUSÉE MODERNE.

Il paraît que ma critique, en général, est fort sévère, c'est-à-dire trop sévère; et, somme toute, je manquerais d'indulgence... Cela est possible, car je ne suis que trop souvent outré de l'indulgence des autres.

Il paraît donc que ma critique est trop sévère. Et jusqu'à l'injustice! Ce n'est pas, comme vous pourriez le supposer, un peintre offensé qui m'aurait ainsi parlé; non, c'est un critique parisien qui me l'écrit.

De l'avis de ce critique français, la peinture belge serait actuellement la première du monde, et nos peintres, jusqu'aux moindres, seraient les maîtres de l'Europe et des deux Amériques. Quant aux autres parties du monde, on n'en dit rien.

Notre critique parle donc par comparaison. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois! Est-ce là, Monsieur, le sens de votre exclusif enthousiasme pour la peinture des nôtres?

Dans ce cas, expliquons notre sévérité, si sévérité vraiment il y a, et que le Cercle *L'Élan* nous serve, au petit bonheur, de pièce à conviction, puisque c'est son tour.

Il est entendu qu'en Belgique on sait peindre et que chez nous c'est, peut-être, le pays du monde où l'on sache le mieux, à l'heure présente, ce que c'est qu'un bon tableau; on en fait même énormément de bons. (Bien que l'on vende au plus mal la peinture belge, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec le talent.)

Il règne parmi nos artistes un instinct puissant, de larges traditions, un sens de la peinture qui les dirige presque animale-ment vers ce qui est à faire pour bien faire. Un bon tableau est aussi courant, en Belgique, à Bruxelles surtout, qu'une façade bien peinte. Ma comparaison n'est pas très relevée, mais je l'ai choisie telle à dessein, pour indiquer certain niveau; et ne croyez pas, d'autre part, que ce soit là une comparaison en dessous de tout! Tout fagot flambe, mais il y a pourtant fagot et fagot! Je me souviens que mon grand-père, qui avait du goût et le respect de ses biens, n'aurait pas fait peindre une façade par un autre que Jambers. Eh bien, au Cercle *L'Élan* vous dites moins sûrement voilà un Bertels, voilà un Van Elstraete, que

vous n'eussiez dit au premier coup d'œil vers 1880 : Voilà une façade de Jambers !

Jambers était un virtuose, mais tous les autres « claqueurs de façades » savaient se tirer d'affaire avec honneur.

Au niveau plus élevé des artistes peintres il en est un peu de même. Tableaux bien faits, bons tableaux, toiles de mérite ; des qualités sérieuses, tels les paysages poétiques de Ruh, les sujets maritimes de Peiser, les excellentes natures mortes et portraits, de Van Roy, le canal, de Bytebier ; voyez les Thiébaut, les Taverne, les Raph, les Jacobs, les Gastemans, les Mesens, les Flament, les Sieron.

Cependant, je sens mes bonnes intentions m'abandonner une à une, comme des feuilles qui tombent, devant ces toiles, et j'arpente le salon, et je regarde les horizons peints, et j'implore tous ces paysages, ces bois de Sieron, ces bruyères roses, ces bouleaux de Ruh, ces marines de Vandervelde, ces sujets variés de Thiébaut, ces soleils voilés de Jacobs. J'implore ! Ces œuvres ne font nul signe à mon âme ; ma sensibilité attentive ne reçoit d'elles aucun signe d'émotion ! Attendez, peut-être y a-t-il, dans la copieuse exposition Taverne, *le Soir en Flandre* : Le clair de soleil mourant dore un peu les eaux ; les fenêtres des humbles maisons de paysans s'éclairent en rouge dans la buée bleue du soir ; au ciel quelque léger frémissement dans la clarté pâle, à peine tiède, que les derniers rayons traînent sur de petites nuées d'hiver. Oui, ce tableau m'a fait un signe. Si vous voulez nous ajouterons, du même, *l'Église de Knoeke*. Elle touche ma sensibilité, cette toile, mais elle me prend par mes bas côtés ; elle est humble, elle est misérable, elle est au long de ma promenade le pauvre qui mendie un sou. C'est si sentimental, et si petitement vu ; conventionnel, avec cette éclaircie, de rigueur, derrière le clocher !

Nous avons parlé tout à l'heure de Bytebier... Regardée plus à fond, sa peinture nous retient ; mais pourquoi faut-il si longtemps avant de découvrir cette violette cachée dans le gazon ? Pourquoi ? Ah ! parce que Bytebier veut être fidèle à la nature. Un beau coin de paysage choisi, l'artiste se plante devant et le copie. Oh ! là ; si fidèlement qu'il ait copié la nature, le moyen de son pinceau n'est pas assez ; Bytebier est sensible, mais ne nous paraît pas personnel ; c'est une copie, sur nature, bien entendu, mais ce n'est pas une refonte ; presque partout, au cercle, manquent, non pas les ailes, ni le cœur, ni les bons yeux, mais le creuset où l'image, tombée comme dans une fournaise,

ressort en flammes, ou, si vous aimez mieux, en un *élan* ! Où est-il l'*élan* ? Cependant, on s'attarde volontiers devant le *Coucher du soleil, Matin, Soirée d'Automne* ; bientôt on sent le charme de la composition, on goûte la volupté de l'enveloppement des lignes savantes, qui prennent, guident et bercent le regard, des premiers plans à l'horizon ; les ciels surtout sont traités fort délicatement par cet artiste, à l'œil assurément raffiné. C'est la nature vue et sentie par un attendri. Ce pâle *Coucher de soleil* aux fines nacures, avec ce bouquet d'arbres frissonnants, constitue une des meilleures toiles, non seulement de l'artiste, mais de tout le salon.

Fenaison, de Huys, un tableau d'un roux doré et solide comme un épi de froment mur, et *Fête et Orage*, une toile de couleurs violentes, où le soleil lutte avec la bourrasque, en des tons pleins de véhémence et de mouvement, voilà deux bonnes œuvres, qui sont plus que seulement bien peintes. Elles accusent du tempérament, une vision originale, et cette *refonte*, rare et précieuse de la chose vue. Il y a de la grandeur et de la terreur qui passent au-dessus de cette fête dans la verdure ensoleillée. L'outremer sombre et violent du ciel et de la rivière qui baigne les berges, c'est bien la couleur d'un cataclysme !

Nous avons déjà eu l'occasion, dans un article antérieur, de parler des ouvrages de Dolf Van Roy. Portraits, nus, et natures mortes, sont peints avec un égal talent. Parmi ces dernières, les *capucines* sont l'œuvre, peut-être la meilleure, d'une riche tonalité, dans les rouges lumineux et les jaunes éteints. C'est plaisir !

Comme l'a dit très justement Théo Hannon dans *La Chronique*, parmi les exposants les plus personnels il faut compter Louis Ludwig. C'est un peintre de race ; ses toiles vous arrêtent par la saveur des mélanges et la sincérité de l'émotion. *Maison de pêcheur*, c'est bien la petite maison riante au soleil, bien que dans la dune aride, dont le sol nourrit mal le potager maigre ; il y a là une haie, quelques arbustes aux feuillages légers, une jaune fleur de soleil, puis, au fond du tableau, les maisons du village qui entremêlent leurs toits rouges avec des arbres feuillus ; le tout est un prétexte à des tons d'un choix délicat, dont l'ensemble forme une exquise harmonie.

L'artiste a bien rendu, en outre, ce quelque chose de léger que prennent, aux rayons du soleil, les formes et les couleurs dans



l'atmosphère marine. A mettre de pair avec cette toile le *Chemin*, dans la dune, sous une menace des nuées qui s'assemblent. Sans doute il va pleuvoir, il n'y a plus qu'une trouée blanche au ciel : Tout le tableau est là vers cette trouée claire, où se profile le rouge sombre du toit d'une petite maison écrasée au bord du chemin.



LOUIS LUDWIG

Ludwig possède le secret — très hollandais — de faire valoir les couleurs, sans gaspillage. Voyez encore la vache à l'abreuvoir, toute rousse près d'un reflet d'aurore, dans les verts sombres du paysage.

Je me demande pourquoi Chotiau peint un peu vieillot, car l'homme est d'une belle jeunesse? Ses roses, il est vrai, font exception, elles ont de la vigueur, même une vigueur un peu brutale; aussi sont-elles placées dans un pot de grès, à conserver le beurre frais, ce qui va à des roses, vous pensez!

Rul, dans ses paysages ensoleillés, dépense la couleur sans beaucoup de discernement. La toile brille tout entière! A moi, crie chaque couleur! *Dunes en Campine* est mieux saisi, c'est plus sobre, plus juste, la nature a tenu les pinceaux, c'est-à-dire que le croquis est bon, sincère, sans reprise à l'atelier.

On peut désapprouver, je crois, la peinture crayeuse de Raph, surtout quand elle est appliquée à des sujets du bord de la mer, où jamais l'atmosphère n'a cette lourdeur terne. Cependant, Raph habite à Wenduïne-sur-Mer... Le blanc qu'il emploie accroche les lumières d'une façon tout à fait terne et



ONKELINK.

lourde qui n'est ni dans la manière de l'eau ni dans celle de l'air. Je ne puis comprendre ses *Pêcheurs d'anguilles*.

Bons dessins de Thiébaud, de Onkelinx.

Pour la sculpture, il y a De Brichy, un artiste à la vision virile et élégante. Le *Remords*, l'*Idée*, sont des statuettes où



s'allient la grâce et la force. L'artiste sait ce que c'est qu'un idéal plastique, il recherche de belles formes qu'il dispose en d'heureuses attitudes, peut-être moins expressives qu'il faudrait; mais je pense qu'il ne faut rien compliquer, ni forcer et que c'est déjà faire beaucoup que de donner des formes qui suscitent des rêves de beauté.

Difficile de se prononcer sur les œuvres de sculpture de

Callie, aux titres positifs : *l'Ouvrier du coke, Dans la mine* (figure exécutée pour le Stand du Comptoir belge des sulfates d'ammoniaque à l'Exposition de Charleroi). Tout cela rappelle Meunier, parce que, chaque fois que l'on fera des mineurs, ils rappelleront Meunier ! On ne sortira pas de là facilement. Et certes ce n'est pas Callie qui le fasse encore cette fois-ci ! Aussi de telles œuvres sont sans doute très bien à leur place à Charleroi, dans le stand où elles ont une autre signification que celle de l'art, et ici on peut leur contester l'opportunité de la présence.

Du même sculpteur, il y a *l'Offrande*, aux intentions plus aimables, et des plaquettes, dont *Pour la Paix* et *Pour la Justice*, ont quelque richesse de lignes.

Le premier panneau décoratif de la Cour d'assises, par Jean Delville.

L'œuvre de Jean Delville a le grand mérite d'orner, d'émouvoir et de faire penser. Et les pensées qui viennent à l'esprit devant cette œuvre, sont naturellement profondes et vastes. On se fait en soi-même, à brèves étapes, l'histoire clinique de la mentalité humaine et celle de la répression par les voies judiciaires.

Nous nous trouvons devant un drame, divisé en trois épisodes, par trois figures principales, se détachant sur fond d'or, au-dessus de la porte de la Cour d'assises, côté intérieur.

Une victime auprès du cadavre de laquelle a surgi le Droit (Pourquoi cette victime qui est, somme toute, l'origine du drame, occupe-t-elle un rang si effacé, dans l'ordre des formes et des couleurs ?) le Droit, disons-nous, reconnaissable à la toge, à l'hermine de magistrat, au glaive et au Code de pierre, à son caractère impassible de force exécutive, *La Loi*.

La Loi, dressée près du cadavre, s'adresse à la deuxième figure : *La Justice*. C'est une sorte d'Ange, en long surplis rouge, se détachant sur un fond ailé et symbolisant l'Idée pure par laquelle, — d'après les conceptions de Jean Delville, — on arrive à la vérité. La Justice se touche le front et va rendre son oracle. Elle a mis la pointe des pieds sur le criminel, il est terrifié, terrorisé, ramassé, écrasé, immobile.

La Justice voit la lumière se faire dans son cerveau ; sa sentence est imminente, et, avant qu'elle prononce, un troisième personnage survient, une femme abritant dans les plis de son manteau deux enfants nus, et elle implore, dans une attitude passionnée. Cette troisième figure symbolise la *Défense*.

Ce drame représenté par l'artiste, en ces trois épisodes, c'est donc le drame judiciaire. On est, toutefois, conduit à donner à



ces trois figures une signification plus générale. Cette femme éplorée, avec les deux enfants aux attitudes d'orphelins, il n'est personne qui ne supposerait que ce ne soit la veuve de la

victime. Il y a là une grave équivoque, car la figure de la *Défense* devient aussi bien celle d'une femme torturée par la douleur et qui implore la Justice pour elle et les enfants qui l'accompagnent. Tout le monde dira, en voyant l'ensemble du sujet : A droite voilà la victime étendue, avec le juge auprès d'elle. Au milieu, voilà la justice, avec l'assassin écrasé sous ses pieds. A gauche, voilà la femme de la victime, accourue avec les orphelins, et qui demande justice ! Ainsi la figure de la *Défense*, devient, à défaut de commentaires, celle de la *Vengeance* !

Or, le commentaire n'est pas sur le tableau ! Et là haut, au bout de la salle, cette figure née d'un élan humain et généreux de l'artiste, au contraire, secondera le ministère public, et, par une terrible équivoque, conseillera la rigueur !

A quoi faut-il attribuer cette erreur ? Cependant, Delville est un averti, et ses croquis ont passé en haut lieu, et ils y ont séjourné assez longtemps. dieu merci !

Parti d'une idée, dès qu'elle est devenue image, il faut s'attacher à la critique de cette image, en examinant s'il ne serait pas possible qu'elle signifîât autre chose encore que ce que l'on a voulu. Lorsqu'une œuvre pour la première fois, au sortir du cerveau de l'artiste, s'affronte à la gamme des sentiments humains, elle prend souvent un nouveau sens, beaucoup plus général. Que signifie telle œuvre devant l'humanité ? A cette question il faut que la réponse soit immédiate et unique. La fresque de Jean Delville a cette haute qualité : elle nous donne une réponse immédiate, mais cette réponse n'est pas unique.

Malheureusement, la réponse simple, dictée par le bon sens et les sentiments, n'est pas la vraie. Nous avons interprété dans l'ordre humain en voyant cette mère éplorée ; non, il nous fallait interpréter dans l'ordre judiciaire, c'est le symbole de la *Défense*.

Comment ne vous en doutiez-vous, nous dira l'artiste : Puisque vous êtes à la Cour d'assises !

Même à la Cour d'assises je ne puis me défendre d'être d'abord homme. Et je ne crois pas devoir jamais consentir à l'abstraction sur ce point, car c'est là par où nous nous comprenons. Aberration, n'est-ce pas, si je sentais d'abord en homme du Barreau, avant de sentir en homme du vaste monde !

On me dira qu'il s'est agi de décorer une salle et non pas de placer au mur un plaidoyer quelconque. Cela peut se répondre. Et le sujet, par ces mots, se réduirait à une affaire exclusivement optique de lignes et de couleurs. Mais Jean Delville serait

homme à se faire écorcher vif plutôt que d'admettre cette échappatoire !

Certes, il y aurait encore moyen d'expliquer la fresque autrement. On dirait alors quelque chose dans ce genre-ci : Au commencement était la Justice, sorte de Dieu le père, absolue, immanente. Le juge, avec son Code de pierre, c'est la Société, toujours conventionnelle, traditionnelle, restrictive, plus étroite que l'humanité, presque en lutte avec elle.

Dans cette conception la femme éplorée qui représente, nous dit-on, la Défense, devient alors cette Humanité, avec ses élans généreux de clémence, de bonté. Elle est trop juste pour fermer la bouche de la Justice, mais elle plaide les circonstances atténuantes, les misères, les fatalités qui ont pesé sur les déterminations du coupable, elle réclame, dans sa bonté, l'assassin qui est tout de même un de ses enfants. Cette figure ample, d'un pathétisme puissant, dont on entend le cri profond, jeté bien au delà du tribunal, à l'humanité entière, ne choque pas avec cette interprétation si haute, si vaste. Des trois figures dont l'une symbolise l'*Intelligence*, l'autre la *Force*, la troisième la *Clémence*, celle-ci a été réalisée avec une grande puissance d'émotion, et certainement elle fixe une des plus nobles attitudes que l'on pouvait donner à la Douleur dans l'art décoratif.

Que cette femme crie vengeance, ou crie clémence, suivant l'équivoque que nous avons signalée, son cri est plein de douleur et résonne dans la salle.

* * *

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne concerne, précisons-le, que la littérature de la décoration, et ne porte atteinte, en aucune manière, à l'œuvre, dont la beauté est grande.

Mais il est un point où je fais une restriction picturale. C'est à propos de la représentation de l'assassin, écrasé sous les pieds de la Justice. L'artiste a voulu représenter cet homme comme une loque humaine, déchiré par le remords, par la crainte, tremblant d'effroi, les membres en morceau, les yeux hors des orbites, quelque chose comme le tas de chairs palpitantes et pantelantes qui resterait d'un homme au sortir des chambres de tortures.

Or, il se fait, — et c'est à notre avis un tort, — que l'individu est si désossé, désarticulé, dirions-nous, par les supplices, qu'il faut un instant d'inspection pour reconnaître que cette masse informe est un homme ! Ce délai nécessaire à la compréhension

n'est-il pas une lacune? La confusion doit-elle, en art, être représentée par la confusion? L'idée de ce qui est confus doit être aussi rapidement comprise, nous paraît-il, en art décoratif surtout, que celle de ce qui est clair. Cette figure, d'une trop laborieuse compréhension, fait lacune dans le tableau, bien que l'artiste ait cru devoir le vouloir ainsi.

L'artiste a trouvé pour cette figure une expression et une attitude innombrables, — pour ceux qui l'ont vue de près; il est regrettable que de loin tout soit perdu!

La figure représentant la Loi, — force exécutive, avec le glaive et le Code de pierre, — est admirable dans ce que l'on pourrait appeler son inhumanité.

La robe de pourpre couvre tout le corps et ne laisse de libre que les mains, juste ce qu'il faut pour indiquer d'une part la victime, pour soutenir d'autre part le glaive et le Code de pierre. La poitrine est recouverte jusqu'au cou de la cuirasse, invulnérable, inattaquable. Le casque prolonge l'ombre de sa visière basse sur le visage et le met dans l'ombre. On ne distingue bien que la bouche, l'organe de la sentence. Toute la figure ample et hautaine a un caractère d'impersonnalité où l'homme apparaît le moins possible. C'est une figure dont la beauté est d'être sombre et très vide de cœur.

Plein de cœur, de remous humain, la plus humaine possible est, au contraire, la figure de la Défense. Les plis du manteau montrent les formes du corps; les pieds sont nus, les mains sont suppliantes et protectrices, la gorge est découverte; il y a là une poitrine aux seins maternels qui est bien ce qu'une inspiration émue pouvait concevoir de plus attendrissant et de plus éloquent. Il y a l'attitude implorante de la tête, renversée, le menton en avant, vers l'impassible Justice, qui finira bien par s'émouvoir. Il y a surtout l'admirable mouvement de cette figure, pleine de douceur, et d'une douceur puissante.

En tant que décoration même, ses tons de pourpre et d'or, de la fresque, sont du plus grand effet dans la salle sombre. Elle en éclaire admirablement la muraille haute sous le plafond. Elle jette partout une clarté d'aube, un ton riche, qui frappe les prunelles et donne à l'architecture une nouvelle grandeur.

Cette salle rigide et redoutable en est devenue plus chaude et plus humaine.

N'est-ce pas le signe le plus certain que cette fresque est belle, qu'elle est à sa place et occupe cette place avec générosité, rayon de soleil dans un ciel tragique, aube dans un cachot.

RAY NYST.

LE « CAS » DE M. POL DEMADE

Sous prétexte de rendre compte du livre récemment paru, de M. F.-Ch. Morisseaux, M. Pol Demade a cru devoir publier dans DURENDAL, *Revue catholique d'Art et de Littérature*, l'article suivant :

« L'œuvre ignoble de M. Morisseaux m'a rappelé le mot héroïque et trivial de Napoléon à M. de Talleyrand, que rapporte Sainte-Beuve : « Tenez, monsieur, vous n'êtes que de la » merde dans un bas de soie. »

» A parler franc, M. Morisseaux, qui pastiche le style d'Anatole France, ne nous a pas déçu. Il ne nous promettait pas autre chose ! Dans l'histoire un peu simplette qui ouvre le volume et lui sert de titre, l'histoire du chien Bobine et du lapin Casimir, il dit avec un cynisme assez crâne — car il a du crâne, ce monsieur, et son portrait-charge, qui illustre le volume, semble volumineux à contenir dans la même boîte, pêle-mêle, sa cervelle et ses boyaux petits et gros, — il dit : « Je dois m'accuser de ne posséder guère le sens de ce que les » gens appellent la pudeur. » Mais où l'auteur s'abuse jusqu'à confondre ce qui vient de sa cervelle avec ce qui vient d'ailleurs, c'est quand il affirme que « le libertinage de l'esprit » n'entraîne pas nécessairement l'oblitération du cœur ». D'ailleurs, n'est-ce pas une manière de confession involontaire que cet aveu de l'auteur : « Je sais des écrivains qui se croient con- » damnés, dans leurs œuvres, au libertinage obligatoire, et qui » rougiraient de se laisser inspirer par une idée saine. » M. Morisseaux est de ceux-là.

» Je ne suis pas bégueule, je pense, et la fréquentation journalière de la misère humaine m'a donné un estomac assez en garde contre les haut-le-cœur. J'ai entr'ouvert les contes de La Fontaine, fréquenté les contes drolatiques de Balzac, le Décameron de Boccace ne m'est pas totalement inconnu. On sort de ces livres-là, on va prendre l'air, et tout se dissipe.

Mais il règne (j'emploie ce verbe à dessein), il règne, dans ce livre-ci, autour des idées et des pensées ordinaires de l'auteur,

une saleté si persistante, une crasse si nauséabonde, une immondicité si tenace, l'ignominie découle si abondante de l'esprit et du cœur, l'odeur de ce mauvais lieu intellectuel imprègne si obstinément l'air, que la pourriture de l'écrivain menace jusqu'au lecteur. La publication de pareilles œuvres asphyxiantes constitue des crimes contre l'hygiène et la propreté humaine. Ni le culte de l'art, ni la recherche de la beauté, ni le caprice de la fantaisie la plus échevelée n'excusent de telles volontaires malfaisances. Ce livre affirme un parti pris d'immoralité, et une telle persistance dans la succession de ces attentats contre les mœurs, qu'on cherche des yeux non pas tant les gendarmes que les gardiens de fous, et la lance du docteur plutôt que des menottes.

» Platon souhaitait, je crois, qu'on reconduisit, aux frontières de la République les poètes couronnés de fleurs. Les salauds de l'écritoire de cette espèce-ci, ces coryphées du bas-ventre, il faut les reconduire non pas à la frontière des peuples, car nul n'en voudrait non plus que du choléra ou de la peste, mais vers ces asiles où sont de droit ceux dont l'esprit et le cœur se sont oblitérés; et si l'on tient à les couronner de quelque emblème symbolique, eh bien qu'on leur verse sur la tête ce que Napoléon devinait dans le bas de soie de M. de Talleyrand. Lorsqu'on a le malheur, qui peut bien survenir à un lettré de l'espèce Morisseaux, de faire une confusion entre le cerveau et ce qui est à l'autre bout du tube digestif, pour nous servir d'une définition de Voltaire, on est en plein dans le gâtisme littéraire, et désormais on relève de la pathologie et non de la critique. »

Nous nous excusons d'avoir dû mettre sous les yeux de nos lecteurs la prose scatologique de M. Pol Demade. La vulgarité des termes dont ce critique (?) repoussant s'est fait un habituel vocabulaire; le cynisme et la démence de ce monomane nous obligent à imprimer des mots que nous n'aurions jamais cru devoir souiller les pages de notre revue.

Mais en taxant, de parti pris, de pornographie *Bobine et Casimir*, M. Pol Demade a voulu atteindre la *Belgique Artistique et Littéraire* en même temps que M. F.-Ch. Morisseaux, notre excellent collaborateur. La majeure partie de l'œuvre visée par la haine du cracheur de

Durendal a paru, en effet, d'abord dans notre numéro de septembre 1906, puis dans notre numéro d'août 1910; et une analyse élogieuse et loyale en a été faite dans nos chroniques de mai 1911.

C'est pourquoi nous estimons nécessaire ici la publication des pièces de ce déplorable procès, qui révèle de bien pénibles tendances chez certains plumitifs belges de l'heure présente, accuse une lamentable mentalité et une conception navrante des plus élémentaires lois de l'« honnêteté ».

Un mot encore : c'est le même M. Pol Demade qui, au lendemain du jour où il n'osa pas proférer publiquement, au cours d'une conférence qu'il fit cet hiver à l'hôtel de ville de Bruxelles, les injures qu'il a maintes fois adressées, dans ses articles, à notre cher et grand Camille Lemonnier, s'empressait de publier dans la revue *Le Catholique*, trois pages venimeuses et brutales où nous cueillons ces quelques... perles :

Ce cas de littérature pathologique où il entre du satyriasis et de l'exhibitionisme, serait à étudier par un neurologiste, mais ce n'est pas ici l'endroit.

Quel supplice que la lecture de ces livres, même de ceux qui sont à peu près propres ! Existerait-il en Belgique, même parmi ses admirateurs, un lecteur d'estomac assez robuste pour avaler cette immense cochonnaille ?

M. Camille Lemonnier, auquel des amis diligents ont fait une réputation, est entré vivant dans l'oubli, et le silence se fait déjà sur ce formidable hennissement de la luxure, que nul plus haut et plus fort que lui n'avait fait entendre au-dessus de la paix des champs et des bois.

Nous considérons, quant à nous, que la glaireuse véhémence de M. Pol Demade le submerge définitivement. Sa troublante incompréhension ne peut susciter, chez tous, que des sentiments apitoyés de charité chrétienne à son égard...

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER.

La publication de l'article *Durendal* cité plus haut a provoqué l'échange des lettres suivantes :

Le 7 juillet 1911.

Monsieur François-Charles Morisseaux,
Rue Le Corrège, 76, Bruxelles.

Cher ami,

Comme suite à la mission dont vous avez bien voulu nous charger auprès de M. Pol Demade, auteur d'un article offensant paru dans la revue *Durendal* de juin 1911 et intitulé *Bobine et Casimir*, nous avons adressé à M. Pol Demade une première lettre par exprès, ainsi conçue :

Monsieur Pol Demade,
à Haeltert.

Monsieur,

Ayant à vous entretenir d'une affaire urgente, nous vous prions de bien vouloir nous fixer un rendez-vous à Bruxelles. Veuillez agréer, Monsieur, nos salutations.

(s) A. MADOUX.

(s) ALBERT GIRAUD.

Deux cartes-visite jointes.

M. Pol Demade nous a adressé la réponse suivante :

4 juillet 1911.

Docteur Pol Demade,
à Haeltert.

Messieurs,

Veuillez me faire savoir, s'il vous plait, de quelle affaire urgente vous désirez m'entretenir. Retenu ici, par des devoirs professionnels, il ne m'est pas toujours aussi aisé que vous le croyez de fixer des rendez-vous à Bruxelles.

Agrérez, Messieurs, mes salut tions

(s) Dr POL DEMADE.

au reçu de laquelle nous avons envoyé une seconde lettre dont voici le texte :

Bruxelles, le 5 juillet 1911.

Monsieur,

A notre grand regret, il ne nous est pas possible de vous exposer par écrit l'affaire dont nous avons à vous entretenir.

Veillez donc avoir l'extrême obligeance de nous faire savoir où et quand, à votre choix, nous pourrions nous rencontrer.

Agréez, Monsieur, nos salutations distinguées.

N'ayant pas reçu de réponse le lendemain à midi, nous avons annoncé notre visite à M. Pol Demade, pour le lendemain vendredi entre 10 heures et midi. Le jeudi soir nous avons reçu la lettre suivante :

6 juillet 1911.

Docteur Pol Demade,
à Haeltert.

Messieurs,

Étais-je naïf en vous posant ma question d'avant-hier ! Un ami me révèle, à la seule vue de vos cartes de visite, que vous pourriez bien être de ces personnages que le *Petit Journal* représente en couleurs, graves et compassés, autour des gens qui se battent : des témoins pour duel !

Vous voudriez tout bas que je me batte, car vous n'avez garde de l'écrire, de telles écritures étant compromettantes.

Me battre ! Quel noir dessein ! Pourquoi ? Contre qui ?

Avant tout, je veux vous faire observer trois choses :

Le duel est une stupidité. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est mon ami Paul de Cassagnac : « Le duel n'a jamais rien prouvé au point de vue de l'honneur, l'honneur étant plus haut que le duel. »

Le duel est défendu par la loi religieuse, et je suis catholique.

Le duel est interdit par la loi civile et nul Belge n'est censé l'ignorer.

Et, s'il n'était ni stupide, ni défendu, pourquoi me battrais-je ? Médecin toute la semaine, et un peu publiciste à certaines heures, je ne connais que le maniement du bistouri, de la seringue et de la plume.

On m'assure que ma franchise de parole et d'écriture oftusque

certain auteurs. Tant pis pour eux. Qu'ils fassent comme moi : qu'ils gardent une belle indifférence.

Cessez donc, Messieurs, de vous occuper de moi, fût-ce par pli recommandé.

Vous avez trop de bon sens pour vouloir que je devienne stupide, criminel et excommunié, pour la satisfaction platonique d'un Monsieur que je ne connais ni d'Adam ni d'Eve et qui, s'il veut se battre avec moi, n'a qu'à user de l'arme dont on se sert dans sa profession : la plume.

Au regret, et adieu, Messieurs.

(s) Dr POL DEMADE.

Vous ferez de ceci l'usage qu'il vous plaira.

Après avoir lu cette lettre nous avons estimé notre mission comme étant sans objet.

Nous vous prions, cher ami, d'agréer l'expression de nos meilleurs sentiments.

(s) A. MADOUX.

(s) ALBERT GIRAUD.

Bruxelles, le 7 juillet 1911.

Messieurs Alfred Madoux et Albert Giraud,
Bruxelles.

Chers Messieurs,

J'ai le plaisir de vous accuser réception de votre lettre de ce matin. Je vous remercie sincèrement pour vos bons soins et je m'excuse de vous avoir dérangés inutilement. Là où vous croyiez rencontrer un écrivain, vous avez trouvé un cuisinier. Je suis désolé de vous avoir occasionné cette promiscuité.

Un fait est acquis : derrière l'article offensant de *Duren-dal*, vous et moi supposions qu'il y avait quelqu'un : nous constatons qu'il n'y avait, qu'il n'y a personne.

En vous disant merci pour votre si obligeante courtoisie, je vous demande de croire, chers Messieurs, à tous mes meilleurs sentiments de reconnaissance et de dévouement.

(s) F.-Ch. MORISSEAUX.

Bruxelles, le 7 juillet 1911.

CORRESPONDANCE

Dans notre dernier numéro, notre collaborateur M. Sylvain Bonmariage disait, parodiant d'ailleurs le mot d'un de ses amis au cours d'une boutade, que « l'impressionnisme n'avait été qu'une suite de points, de points, de points, dont il ne resterait que deux points, deux points rouges, les boutonnères de MM. Octave Mirbeau et Camille Mauclair ». Celui-ci a adressé à M. S. Bonmariage les deux lettres suivantes que, soucieux de notre habituelle impartialité, nous publions à la demande de leur destinataire, lequel a reçu à ce propos l'assentiment de M. C. Mauclair.

A Saint-Leu-Taverny (Seine-et-Oise),
8 juillet.

Monsieur,

Le Courrier de la Presse me transmet un article de la *Belgique Artistique et Littéraire*, où je trouve mon nom cité dans des conditions bien étranges. Je reste, en général, indifférent à ce qu'on dit de mes écrits : ce qui concerne ma personnalité privée m'amène, quelquefois, à rectifier car j'ai encore la naïveté de croire que la bonne foi des gens saura réparer une erreur, ou s'expliquer au sujet d'une malveillance.

Je vous vois associer mon nom à celui d'un aventurier cynique, haineux et agioteur, en semblant croire que vos dires (exacts) sur ses pratiques, peuvent s'appliquer à moi. Vous ignorez, sans doute, que ce personnage m'a diffamé dans ses livres précisément parce que j'avais dit la vérité sur ses enthousiasmes rétribués par une maison juive. Vous ignorez aussi que, si j'ai été décoré à trente-deux ans, ce fut en qualité d'homme de lettres, auteur de romans, de poèmes et d'essais ; que je suis sans aucune fortune ; qu'il est impossible de trouver en ma maison un seul tableau *donné*, parce que j'ai systématiquement refusé tout cadeau des artistes dont je parlais.

Vous ignorez encore que si j'ai consacré à Manet, Monet, Renoir, Degas, Berthe Morisot, Sisley, un volume, le premier en date, j'ai subi les attaques les plus furieuses, les injures, les tentatives sournoises de desservissement auprès des journaux où

j'écrivais, de la part des baffouilleurs cézanniens du Salon d'Automne et des Indépendants, ceux précisément que l'individu que vous m'accoliez prônait moyennant commission et revente de leurs « cubes et virgules » à des étrangers naïfs. Pour avoir dénoncé ces mœurs d'aigrefins et dit combien cet « art » était insultant pour l'école française, j'ai été honoré des fureurs de ces gens-là, dont seule l'approbation m'offenserait.

Je suppose que vous ne saviez rien de tout cela en écrivant votre article. Vous êtes libre de trouver que Manet, Degas, Monet et Renoir n'ont été que des artistes négligeables et indignes même du livre que je leur ai consacré. Ils ne faisaient, d'ailleurs aucunement « des points, des points et des points » comme le firent dix ans plus tard leurs succédanés sans talent. Mais mon « point rouge » n'a rien à voir là. Quant au courtier que vous nommez auprès de moi, il n'a point de rouge à sa boutonnière. Il se borne à vivre sur les rentes d'une vieille courtisane qu'il épousa, sur les revenus de volumes quasi pornographiques, et sur les pots-de-vin des marchands auxquels sa réputation de franchise brutale, appréciée exactement à Paris mais abusant encore l'étranger, amène d'innocents gogos. Je vous donnerai un dernier renseignement : lorsque M. Henry Marcel, directeur des Beaux-Arts, demanda pour moi la Légion d'Honneur, à mon insu, il rencontra des difficultés sérieuses parce que j'avais aussi écrit *l'Impressionnisme*, et qu'en 1905 cela désignait encore un écrivain aux colères des membres de l'Institut qui font partie du Conseil de l'Ordre. On passa sur ce livre à la faveur des vingt autres qui composaient alors mon bagage.

Je n'ajouterai rien pour éclairer votre religion, Monsieur. Si vous êtes de bonne foi, vous réfléchirez : et si vous n'avez voulu que m'être désagréable parce que mes écrits vous déplaisent, vous trouverez que je suis bien sot de m'être donné tant de mal pour vous répondre en pure perte. Mais, comme je vous l'ai dit, j'en suis encore, après vingt ans de littérature, à croire à la bonne foi des gens et à douter qu'un Monsieur que je n'ai jamais vu me déteste sans savoir au juste pourquoi. Je rectifie les détails de fait, et le reste m'est immensément égal.

Je vous présente mes sincères civilités.

CAMILLE MAUCLAIR.

En réponse à cette lettre, M. Sylvain Bonmariage a adressé à M. Camille Mauclair une lettre dans laquelle il

lui donnait l'assurance que jamais, au cours de son article, il n'avait voulu mettre en doute sa probité et que le seul point sur lequel M. Mauclair pouvait s'indigner était de voir son nom juxtaposé à celui de M. Octave Mirbeau..., fait qui pouvait être apprécié comme l'on voulait.

M. Mauclair lui répondit alors ceci :

A Saint-Leu-Taverny (Seine-et-Oise).

Mon cher Confrère,

Vous pensez bien qu'une lettre aussi loyale que la vôtre ne peut qu'effacer toute trace de l'incident qu'elle concerne — et je vous en remercie vivement. Si vous avez le cœur trop bien né pour ne pas sacrifier un mot d'esprit, croyez que j'ai l'esprit trop droit pour m'offenser d'une plaisanterie. J'avais cru devoir prendre pour moi tout ce que vous disiez du très malpropre monsieur au nom duquel vous accoliez finalement le mien ; et mon indignation était faite de tout ce que je sais de lui depuis vingt ans. Il est, en effet, un des grands responsables de l'agiotage actuel ; et quand on s'est, comme moi, attiré des haines pour avoir dénoncé carrément les dessous de ces mœurs-là, vous comprendrez qu'on soit prompt à se révolter à l'idée que de jeunes hommes puissent vous confondre avec de tels aînés dans un mépris trop justifié ! J'ai tellement de sympathie pour la génération qui suit la mienne, je cherche si sincèrement à la comprendre en toutes ses visées, j'ai tant souffert jadis de l'indifférence de mes prédécesseurs, que ma vivacité même vous prouve à quel point m'intéresse l'opinion d'un jeune écrivain — alors qu'en général je ne prends aucun souci de ce qu'on dit de moi.

Votre lettre m'a fait grand plaisir, elle me donne de l'estime pour votre caractère, et il ne reste de tout cela que la cordialité dont je vous prie de trouver ici l'expression.

CAMILLE MAUCLAIR.

Causerie financière

Les émotions boursières éprouvées déjà en juin, puis un moment dissipées, ont vite été ressenties dès le début de juillet sur la nouvelle de l'envoi par l'Allemagne d'une unité de sa flotte à Agadir. Cet acte subit, et surtout inattendu, a rendu les marchés nerveux, chose bien naturelle d'ailleurs, puisqu'ils se trouvaient à ce moment chargés de gros engagements dont la réalisation a naturellement provoqué quelques défaillances. Les cours ont subi de rudes assauts en présence des difficultés de réalisations que l'on rencontre en un moment où la tournure prise par les événements politiques ne semble pas suffisamment rassurante pour les gens d'affaires. Nous jouissons d'ailleurs, il est vrai, à l'heure actuelle d'un calme relatif, affecté peut-être, mais en tout cas pas réel. On est redevenu méfiant et on se tient dans l'expectative. La température sénégalienne dont nous sommes gratifiés ne peut certainement pas nous amener l'activité qui fait défaut ; elle ne peut, au contraire, qu'éloigner de la Bourse les habitués que ces chaleurs anormales rendent lourds et nonchalants.

Heureux si aucun événement imprévu ne vient ébranler la stabilité des cours pendant un mois ou deux, de façon que l'on soit dispos à l'ouverture de la prochaine campagne d'automne.

* * *

Tout maigre que soit l'intérêt offert par la cote en général, nous devons à nos lecteurs de leur donner un léger aperçu des cours de quelques valeurs qui les intéressent le plus d'ordinaire.

Les Rentes Belges, après un semblant de reprise, se retrouvent à 90, cours auquel nous les laissons il y a un mois à peine.

Les Lots de Villes ont accéléré une fois de plus leur mouvement en arrière. Cette fois-ci, c'est l'*Anvers* 1903, particulièrement faible à 80 fr. 25 ; le *Bruxelles* 1905 a fait

79 fr. 25; *Gand* 1896 cote 72 fr. 50; *Liège* 1905 à 76. En un mot, c'est la dérouté des obligations qui, jadis, était le *dada* de la petite épargne. A l'heure actuelle nous croyons qu'il serait téméraire de se débarrasser de ces valeurs autrefois favorites, et les cotations présentes sont, pensons-nous, devenues incontestablement d'excellents prix d'achats.

Les Tramways n'ont pas eu l'animation des semaines précédentes, et à l'activité première a succédé le calme accompagné d'une certaine lourdeur. La reprise si logique de la *Dividende Bruxellois* à 980 n'a pas été de longue durée, puisque nous retrouvons ce titre à 960. Le recul s'est également manifesté pour la *Jouissance Caire*, les *Électriques d'Espagne*, les *Florentins* et la *Dividende Mutuelle*. Seuls les tramways *d'Odessa* ont maintenu et même accru leur avance.

Les Charbonnages ont recommencé à s'alourdir, bien que les ventes soient plutôt limitées. A part les *Agglomérés réunis de Charleroi*, bien tenus à 715, toutes les valeurs de cette rubrique ont pâti de l'étroitesse des transactions, et le calme est la note dominante de ce marché. Aux cours actuels, cependant, quelques titres, que nous avons signalés précédemment, sont d'une acquisition qui ne peut manquer de devenir excellente.

Le manque d'affaires nuit un peu à la tenue des cours des **Valeurs Sidérurgiques** dont l'ensemble, à part *Cockerill* et *Sarrebrück*, est plutôt faible et en légère réaction.

Les Forges et Laminoirs de Baume se maintiennent toujours à 170. Nous apprenons que les résultats de l'exercice clos le 30 juin permettent d'entrevoir la distribution d'un dividende égal au moins à celui de l'année dernière et qui a été de 9 francs. La marche industrielle de cette affaire se poursuit dans d'excellentes conditions. Le carnet de commandes est bien fourni, ce qui est de bon augure pour les résultats de l'exercice en cours.

Les Glaceries sont de nouveau recherchées et la plupart voient leurs prix majorés, notamment les *Nationales Belges*, très fermes à 1937.50, les *Glaces de Bohême* à 1310, *Germania* à 1600 et les *Floreffe* à 399 environ.

Les Verreries ont un meilleur courant d'affaires, mais les cours n'ont pour ainsi dire pas changé.

Les Entreprises électriques se voient un peu délaissées pour le moment, et les cours n'ont pas été très défendus ces derniers jours.

Les Valeurs coloniales, loin de se relever, s'affaissent de plus en plus, et les différentes devises sont empreintes de

lourdeur. L'*Ordinaire Haut-Congo* tombe à 940; l'*Ordinaire Katanga* descend à 3665; la *Capital Union Minière* suit à 920 et la *Dividende* à 947.50. Le *Commerce Congo* fait 5000.

Les **Actions diverses** ne méritent aucune mention spéciale, n'ayant eu que des variations assez insignifiantes, sauf pourtant les *Sucreries de Saint-Jean*, plus spécialement touchées.

Les **Valeurs étrangères** se sont affaïssées sous le poids des offres venant des autres places.

Les **Valeurs russes** surtout ont été assez atteintes. La *Briansk* est tombée à 458. La *Dniéproviennne* à 1781 et la *Russo-Belge* à 1520. Les *Forges de Sosnowice* se sont relativement tenues fermes à 3325.

A la **Coulisse**, les dispositions, sans être défavorables en général, se sont vivement ressenties de la mauvaise allure des places étrangères. La liquidation de fin du mois aidant, on en est arrivé à assainir plus ou moins le marché qui se trouve ainsi mieux disposé à attendre les événements.

Au surplus, le marché est nul, et les valeurs de la Coulisse sont toutes en réaction sur le mois dernier.

Les **Valeurs Canadiennes** sont lourdes.

La **Traction** est calme. Les *Chemins Espagnols* conservent leurs cours précédents. Les *Nitrates Rails* finissent à 355. La *Tanganyika* à 115 fr. 25 et la *Rand-Mines* à 190. La *Varsovie Capital* termine à 575 et la *Jouissance* 318 fr. 50.

J. DE HASE,
Directeur de la Banque
Bourse-Paris-Bruxelles.

Bourse-Paris-Bruxelles

**15, Rue du Gouvernement Provisoire
BRUXELLES**

Opérations traitées par la Banque

Ordres de Bourse au comptant et à terme sur
Bruxelles, Paris, Londres, Berlin (Courtages
les plus réduits).

Opérations d'échelles de primes par groupement
(demander circulaires).

Composition et vérification de portefeuille.

Coupons : Encaissement sans frais.

Vérification des tirages. Echange de titres.
Renouvellement de feuilles.

Renseignements sur toutes valeurs cotées et non
cotées.

Prêts sur titres.

Emissions.

Étude de toutes affaires financières, industrielles et
commerciales.

Création de sociétés, Commandites, Associations.

TÉLÉPHONE 124.32

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

JULES CLARETIE : *La Vie à Paris, 1910* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Comme le temps passe tout de même! C'était hier, me semblait-il, que j'analysais ici le volume de 1909 de cette même *Vie à Paris*, dont voici déjà l'année 1910. Je crois superflu de signaler à nouveau tout l'intérêt que présente le groupement des chroniques écrites pour le *Temps* par celui dont on fêtait l'an passé les noces d'argent avec la Comédie française. Dieu sait tout ce qu'un homme dans sa situation a pu voir et retenir et Dieu sait aussi tout ce qu'il nous racontera encore le jour où il aura quitté la maison de Molière! Surtout qu'il saura, demain comme aujourd'hui, le raconter avec un art inimitable.

* * *

CHARLES-HENRY HIRSCH : *Parfiou et Martin* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Deux bons vieux pochards, loqueteux et malpropres, vident de compagnie plusieurs litres. L'un d'eux, voyant une luxueuse limousine arrêtée au trottoir, s'y installe et s'assoupit dans la molle tiédeur des coussins. Le chauffeur met en marche sans le remarquer et, à l'arrivée, on découvre mon poivrot qui a... souillé les velours clairs. En route pour le poste, où *Parfiou* se met à délirer, à délirer en latin, s'il vous plaît, car il fut, dans les temps, professeur de rhétorique, et où tranquillement il tourne de l'œil tandis que policiers, chauffeur et médecin se découvrent respectueusement, impressionnés par la somme de misère qu'il a fallu pour faire d'un homme intelligent une épave lamentable.

Contée avec un tranquille humour, l'aventure de *Parfiou et Martin* est suivie d'une vingtaine de nouvelles d'inégale valeur, mais qui justifient néanmoins la faveur dont M. Charles-Henry Hirsch jouit auprès du public.

* * *

HENRY KISTEMAËKERS : *Lord Will, aviateur* (Un vol. in-16, à 3 fr. 50). — L'aventure de *Lord Will*, ce richissime anglais, qui monta

aux antipodes, dans une île inconnue, naturellement, une usine immense où il construisait des aéroplanes à la grosse, n'est que la première nouvelle de ce livre qui contient encore *d'autres histoires pour en finir avec le roman comique de l'automobilisme*. Avec la fantaisie ironique et l'humour auxquels M. Henry Kistemaekers nous accoutuma, il nous parle de ses randonnées passées et présentes, de la question des hôtels, de celle des routes et aussi de ses pannes (prière aux typos de la *Belgique Artistique et Littéraire* de ne plus imprimer « faunes » au lieu de pannes, comme ils le firent dans ma notice relative au récent livre de M. Tristan Bernard).

Mais il n'y a plus de pannes aujourd'hui, la période héroïque de l'auto est passée et la parole est aux aéroplanes. Ainsi conclut le recueil très parisien du très parisien M. Kistemaekers.

* * *

ALBERT DAUZAT : *Mers et montagnes d'Italie* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Albert Dauzat, auquel nous devons déjà une étude particulièrement intéressante et minutieusement documentée sur la situation politique et l'organisation sociale de *l'Italie nouvelle*, entreprend aujourd'hui de faire connaître, de faire mieux connaître au public français la terre d'Italie et ses habitants, « dans la diversité des aspects » physiques et des manifestations sociales, en « choisissant et en opposant par tableaux successifs les régions les plus caractéristiques et les plus diverses ».

Il passe ainsi en revue les Alpes du Piémont, la côte de Gênes, Naples et le Vésuve, Venise, le lac de Garde et je suis convaincu que son livre contribuera à augmenter la sympathie entre les deux pays. C'est, d'ailleurs, le but qu'officiellement poursuit M. Albert Dauzat.

* * *

FERDINAND BAC : *Chez Louis II, roi de Bavière* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Louis II de

Bavière fut-il dément, comme se sont plu à l'affirmer ceux qui brutalement lui arrachèrent la couronne de Wittelsbach, ou fut-il simplement un artiste, épris de faste et de beauté, mais dégoûté du monde, de ses laideurs et de ses hypocrisies, au point de vivre en solitaire dans son prestigieux château du Cygne ? M. Ferdinand Bac, en ce très littéraire *Voyage romantique*, n'en décide pas ; il laisse au lecteur le soin de se faire une conviction d'après sa documentation, qu'il a condensée en une sorte de roman où il évoque avec une émotion communicative les dernières années de celui qui devait périr si tragiquement dans les eaux du Starnberg.

M. Bac tient plusieurs de ses renseignements de la bouche même de la pauvre Elisabeth d'Autriche, que l'on soupçonne fort d'avoir tenté de faire évader le roi romantique du château de Berg où il se trouvait prisonnier.

* * *

EMILE BERR : *Sonia et ses amis* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Emile Berr n'est pas, dit-il, l'auteur de *Sonia et ses amis*. Les petits cahiers d'une étrangère, dont il publie le troisième volume, lui ont été remis, aux fins de publication, par une dame désireuse de garder l'anonymat.

Quoi qu'il en soit, si Sonia est étrangère, elle s'est merveilleusement adaptée à la vie d'Occident. Rien de plus parisien, en effet, que son recueil d'anecdotes contées avec humour et de pensées, profondes souvent et présentées toutes dans une forme originale. Bien parisienne encore cette philosophie toute de souriante indulgence avec laquelle elle nous parle — sans les approuver, loin de là — des mœurs pas toujours édifiantes du milieu élégant et artiste dans lequel elle vit. En résumé, un livre tout à fait agréable, spirituel et d'une belle tenue littéraire.

Au Mercure de France :

LOUIS CARIO et CHARLES REGISMANSET : *L'Exotisme* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'exotisme est aujourd'hui fort à la mode, mais ce goût des détails sur les sites et les mœurs des contrées lointaines n'est point particulier à notre

temps. Toujours les récits des voyageurs passionnèrent le public, et la facilité sans cesse grandissante des communications n'a fait qu'augmenter cet apport extérieur à la littérature. Dans leur étude bourrée de documents, MM. Cario et Régismanset examinent la nature et la valeur de ces influences exotiques. Ils nous apprennent ainsi notamment, ce dont nous nous doutions un peu, que l'exotisme de Bernardin de Saint-Pierre est archifaux, de même que celui de Châteaubriand, et ils sont d'accord avec M. Pierre Mille pour estimer qu'il n'existe pas de littérature coloniale française. Même nés aux colonies, les Français restent toujours dans leurs écrits orientés vers la métropole, leurs œuvres sont destinées à Paris et non pas à leurs compatriotes.

Chez Alphonse Lemerre :

EUGÈNE JOLICLERC : *Le Sang* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — D'être devenue la toute gracieuse Jane de Gainville, enfant d'adoption du baron et de la baronne de Gainville, Jeannette Printemps, née d'une coureuse de grèves et de père inconnu, n'en est pas moins restée, en son âme, la petite fille qui courait pieds nus avec les garçons sur les galets mouillés. Malgré son éducation aristocratique, malgré ses succès mondains, elle garde toujours la nostalgie de la mer et de son monde à elle, qui est celui des pêcheurs normands. Dans un moment d'attendrissement, elle épouse un grand d'Espagne, mais l'existence frivole de la haute société madrilène a vite fait de l'excéder et le hasard d'un séjour dans son village natal l'ayant mise en présence de Pierre-Louis, un marin, le camarade de son enfance déguenillée, elle fuit avec lui, obéissant à l'appel impérieux du *sang* de nomade qui bout dans ses veines.

Un vrai roman donc, pathétique et sentimental à souhait et qui aura, j'en suis sûr, tout le succès de ses devanciers.

Chez Ollendorff :

NONCE CASANOVA : *Phryné* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Oh ! le beau livre que vous venez d'écrire là, Monsieur Nonce Casanova ! Avec quel art parfait vous avez su évoquer la

vie des montagnards de l'Hélicon et combien touchante vous avez rendu l'histoire du petit chevrier Lysias, votre véritable héros, et de ses amours avec Myrrhinète la Thespienne, qui devait devenir la divine Phryné!

Le charme gracieux de votre récit m'a procuré un plaisir rare en même temps qu'un peu de surprise aussi, tant cette œuvre de beauté est différente de celles qui l'ont précédée — et je songe ici surtout à votre Nénèsse, le détenu de la Roquette. Ceci prouve que votre talent peut s'attaquer à tous les genres et qu'il le fera toujours avec bonheur.

* * *

Sur les champs de bataille (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Au cours de l'un des diners de l'Association des correspondants de guerre français, nous dit M. Jules Claretie, préfacier de ce recueil, quelqu'un proposa d'offrir au public un livre collectif auquel chacun apporterait sa contribution et où seraient notées, comme en un album, des images des guerres qui éclatèrent aux quatre coins du monde en ces quelque quarante dernières années.

L'idée était singulièrement heureuse et je n'en veux pour preuve que l'intérêt puissant dégagé par cette série de tableaux souvent trop fugitifs, mais toujours très vivants qui nous montrent, chaque fois, un des épisodes les plus typiques de la campagne que leurs auteurs ont suivie en simples spectateurs sans doute; mais pour être spectateurs comme ils le furent, au milieu de l'ouragan des shrapnels et des balles, il faut posséder certaines qualités de calme et d'intrépidité qui ne sont pas déparées à tout le monde.

Chez E. Sansot et C^{ie} :

ANDRÉ DAVERNE : *Le Fleuve éternel* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Bien que féroce ment misogyne, Gaston Jolandier s'éprend de Marthe Ligueroles. Comme celle-ci réalise un type de perfection dont il ne soupçonnait pas l'existence, ses hésitations de misogame tombent et le voilà fiancé. Un de ses amis, Emilien de Volny, fourbe doublé d'un fort vilain monsieur, convoite malheureusement la dot plantureuse de Marthe. Aidé de sa maîtresse, une femme

mariée, il n'est pas une infamie qu'il ne commette pour empêcher le mariage de Gaston. Il arrive même à montrer à Marthe son fiancé au bras d'une prostituée de bas-étage soudoyée par lui.

La vertu est donc ici punie et le vice triomphe, puisque Emilien épouse Marthe et ce n'est pas ce qui me plaît le plus dans ce roman, où l'on trouve par ailleurs des descriptions bien venues et quelques belles pages de sentiment, mais auquel on peut aussi reprocher un luxe de détails superflus et un certain laisser-aller dans le ton des conversations.

* * *

PAULE LABAT : *C'est la vie...* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Non, Madame Paule Labat, — encore que muette la voyelle qui termine votre prénom en dit assez pour que l'on vous appelle madame — non, tout ce que vous nous racontez-là, ce n'est pas la vie, bâillez-moi licence de vous le dire très respectueusement. Il y a, croyez-moi, autre chose dans la vie que des amours irrégulières, des cinq à sept ou des pas-sades. Bien qu'on y coudoie de fort vilaines gens, le monde n'est pas exclusivement peuplé de fêtards, de cabotins, de rastas et de grues.

Votre titre est donc faux, mais cela n'empêche heureusement pas vos contes d'être amusants et spirituels avec parfois une légère pointe d'émotion. Tout le quarteron est galamment troussé, aussi la lecture de votre livre est-elle agréable et reposante.

* * *

PROSPER DOR : *Odile* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Jolie, spirituelle et distinguée, Odile de Senouges s'estime parfaitement heureuse et ne rêve pas encore d'une existence meilleure que la sienne; aussi n'est-elle que surprise lorsque Roger de Chauseuil demande sa main. Elle aime bien, certes, « le beau Roger », un ami d'enfance, mais elle ne sait pas si c'est là de l'amour. En petite personne sensée, elle ajourne sa réponse à six mois.

Au cours de ce délai, elle rencontre un jeune savant hongrois, un garçon de valeur, dont la cour discrète vainc l'antipathie première de notre héroïne — Otto Meyer est juif — puis gagne son amitié et enfin beaucoup plus encore.

BIBLIOGRAPHIE

Comme il la sauve d'un grand danger, Odile l'épouse avec d'autant moins de scrupules qu'elle l'aime d'amour et que Roger vient de recevoir un beau coup d'épée en l'honneur d'une beauté romaine.

M. Prosper Dor conte cette idylle pleine de fraîcheur avec esprit et entrain, ses descriptions sont, cette fois, de dimensions raisonnables, ce qui permet à son récit de rester bien vivant d'un bout à l'autre.

* * *

ROBERT RANDAU : *Les Algérienistes* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les idées séparatistes, si elles ne se font point encore jour sous la forme de revendications nettement formulées, règnent cependant à l'état latent en Algérie. *Les Algérienistes*, petits ou grands propriétaires, oubliant peu à peu la métropole, ils sont attachés au sol dont ils vivent, ils ont un langage à eux, espèce de sabir cousin germain du parler créole. Ils présentent tous les caractères d'un peuple distinct et voilà qu'une littérature leur naît.

Avec verve, avec un entrain que n'alourdit pas trop la longueur de ses phrases, M. Robert Randau, un des seuls écrivains d'expression française qui mérite le nom de « Colonial », nous montre dans ce roman de la patrie algérienne, en une série de tableaux pris sur le vif et de scènes vécues, l'existence, les aspirations, les mœurs des Algérois. Ses types sont d'un vigoureux relief, particulièrement ceux de Casard, le romancier fermier et de Sophie Peterhof, la nihiliste arabisée.

* * *

CHARLES BRUN : *Renée Vivien* (Une plaquette, à 1 franc). — Une élégante étude littéraire sur la poétesse trop tôt disparue, sur cette personnalité étrange et presque immatérielle de *Renée Vivien* qui, dédaigneuse du public, écrivait pour quelques personnes des poèmes où vibrerait non pas une âme d'amante, mais une âme « de vierge amoureuse et triste ».

Chez Plon-Nourrit et Cie

RICHARD WAGNER : *Ma Vie* (Un vol. in-80). — C'est conformément à la volonté de Richard

Wagner lui-même que ces Mémoires sont publiés longtemps après sa mort. Il y a mis, écrit-il, des « dates et des noms exacts ».

Vous pensez si les adorateurs du dieu vont se jeter sur ce premier volume qui contient, d'ailleurs, des détails fort intéressants — même pour les profanes — et aussi quelques belles pages. Wagner y raconte sa vie de 1813, de sa naissance donc, jusqu'au moment où la misère le chassa de Paris en 1842.

* * *

F. GRÉGOROVICUS : *Promenades italiennes : Palerme, Syracuse, Naples, Ravenne, etc.* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Voici une cinquantaine d'années que F. Grégorovius parcourt à petites journées, soit à pied, soit à cheval, toute l'Italie. Nous avons lu de lui, il y a quelques mois, un premier volume d'impressions : *Rome et ses environs*; les chapitres consacrés au sud de la Péninsule ne le cèdent en rien aux précédents au point de vue de l'intérêt historique et artistique. Ces notes de tourisme sont excellemment traduites par Mme Jean Carrère.

* * *

MATHILDE ALANIC : *La Petite Miette* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Miette, une ravissante blondinette de quatre ans, bien élevée et fort obéissante, n'a pas la logique impertinente de « Bob », ses raisonnements n'ont pas la profondeur de ceux de « Jaboune », mais elle n'en est pas moins déjà une petite personne fort sensée. Tout en estimant que les affaires des grands ne la regardent pas, tout en s'occupant activement de Blurette, sa poupée, et des animaux qu'elle adore, elle ne se prive point d'intervenir discrètement dans les conversations sérieuses et d'influencer la marche des événements dans le cercle de son action. Ses parents et son entourage la « gâtent » à l'envi, mais son bon petit cœur aimant la détourne d'abuser de sa haute situation.

Mme Mathilde Alanic a mis toute sa sensibilité de femme à tracer ce délicieux portrait d'enfant qui procurera plus d'un moment de douce émotion aux mamans — et aussi aux papas — qui le liront.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Louis Michaud :

AD. VAN BEVER : *Contes et facéties galantes* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Cette troisième série des *Contes et facéties galantes*, qui font partie de la collection intitulée *Les Mœurs légères au XVIII^e siècle* dont j'eus déjà maintes fois l'occasion de parler ici, donne des extraits des œuvres de Duclos, de Godard d'Aucourt, de du Laurens et de Champrenetz.

Ces noms vous disent assez que l'anthologie de M. Van Bever n'est pas à l'usage des jeunes filles.

* * *

JULES BERTAUT : *Voltaire* (Un vol. in-18, à 2 fr. 25). — Dans cette précieuse collection, si bien faite, de « La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains », où M. Jules Bertaut, seul ou en collaboration avec M. Alph. Siché, a déjà fait paraître une dizaine de monographies illustrées, voici que prend place une étude sur l'illustre patriarche de Ferney.

Nulle physionomie littéraire immortelle n'a plus de relief que celle-ci et M. Bertaut a eu l'art de réunir, de classer et de commenter avec clarté et sans parti pris les mille documents que ses patientes recherches ont mis entre ses mains.

— —

Chez Eugène Figuière et Cie :

AUREL : *Le Couple* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Nietzsche nous donna le surhomme, mais il ne connut ni ne comprit la femme. « Il a vécu dans une chasteté parfaite, ce qui veut dire qu'il n'eut que ses servantes », conclut Madame Aurel laquelle, soucieuse de combler une lacune, en fixant à jamais le type de la « toute femme », nous raconte Lilo. Cette jeune personne ne découvrant pas dans le mariage l'accord intégral qu'elle rêve, suit un ami avec lequel elle complète sa connaissance de soi, puis revient à son mari. Après de nouveaux tâtonnements elle trouve, enfin, l'union parfaite de deux êtres et, par son moyen, arrive à l'extase charnelle, à « l'Eclair » tant cherché. En cette triomphante réalisation du « Couple » qui est Perfection, c'est-à-dire Dieu, Lilo, encore préoccupée de cent autres idées, prononce cette

sentence définitive : « Je suis sauvée de l'Amour, donc je suis. »

La place me manque évidemment pour suivre dans leurs développements les abstractions compliquées et parfois d'une insondable profondeur qui mettent l'étude de Mme Aurel hors de la portée du grand nombre. Cet essai de philosophie hardiment féministe nous annonce la femme de demain, directrice de l'Humanité, car elle porte en elle le sens du commandement, elle est « chef » par essence et l'amour pour lequel elle vit aujourd'hui ne sera qu'un détail de son existence... Espérons donc la « Toute-Femme » !

* * *

ANDRÉ GIDE : *Charles-Louis Philippe* (Une brochure in-18^o, à 1 franc). — Dans la conférence qu'il prononça, au Salon d'Automne, le 5 novembre 1910, M. André Gide expliqua à ses auditeurs qui fut ce pauvre Charles-Louis Philippe, mort presque au seuil d'une carrière littéraire pleine de promesses à moitié tenues déjà. Je n'entends point par là qu'il fit une biographie avec dates et anecdotes. Que non pas ; il fit mieux, car il montra la formation de la personnalité de l'écrivain par les différentes influences qu'il subit et cette causerie est, à ce point de vue, pleine d'enseignements qui aident singulièrement à la compréhension de l'œuvre de Philippe.

* * *

PAUL VULLIAUD : *L'Humanisme au XV^e siècle italien* (Une brochure in-18, à 1 franc). — Ceci est le texte de l'élégante conférence donnée en janvier dernier à l'Université Nouvelle de Bruxelles, au cours de littérature méditerranéenne.

M. Vulliaud y parla naturellement des humanistes et, notamment, du prince Pic de la Mirandole, lequel fut un philosophe et un savant valant beaucoup mieux que la réputation, qui lui est restée, d'avoir été un jeune homme doué d'une mémoire prodigieuse.

* * *

PIERRE JEAN JOUVE : *La Rencontre dans le Carrefour* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Pierre-Jean Jouve n'a pas tort de se montrer sévère — il ne l'est pas encore assez à mon

gré — pour Jean Sautelier, un jeune écrivain qui ne recule devant rien, pas même devant une infamie, pour arriver à la connaissance de son « Moi » ; un « Moi » assez haïssable. Oyez plutôt : — Notre nietzschéen en herbe se jugeant de caractère trop faible, se fait aimer d'une belle et pure jeune fille ; il se joue à soi-même la comédie de l'amour et, s'il ne possède pas Claire Dernault au sens absolu du mot, seule le retient la crainte de certaines conséquences désagréables... pour lui. Quand il voit la passion de la pauvre enfant à son paroxysme, il rompt ; sa victime pense en mourir, mais il a la satisfaction de constater sa maîtrise de soi ! Le voilà content et sans remords, paré pour la vie !

Cette histoire laisse malheureusement une impression pénible, mais elle est fort bien contée par l'auteur qui s'entend à merveille aux subtilités de l'analyse psychologique.

* * *

LOUIS DUMONT : *L'aube sur le village* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — A l'initiative d'un poète, quelques artistes, hommes et femmes, se sont réunis dans un village bourguignon, ils y vivent en commun dans un symbolique retour à la Terre. Ils entreprennent d'enseigner aux paysans le culte du Beau et de les convertir à l'amour libre. Sur ce dernier point, ils prêchent d'exemple et leurs trois couples donnent le spectacle d'unions heureuses, divines.

Un grincheux dira peut-être que ce bonheur et cette exaltation amoureuse dureront tant que Lise, Madeleine et Claude seront belles et désirables, tant que leurs amants auront les reins solides ou qu'ils conserveront intacts les principes d'honnêteté et de fidélité conjugale leur légués par une longue lignée d'ancêtres chrétiens...

Mais ne discutons pas et bornons-nous à admirer, le livre en vaut la peine. M. Louis Dumont est poète, il adore la nature, il a donc tout ce qu'il faut pour écrire de belles choses et il ne s'en prive pas. M. Camille Lemonnier, dans une belle préface, nous dit tout le bien qu'il pense de cette œuvre qui n'est qu'un long cri d'enthousiasme pour la belle forêt bourguignonne.

A la Librairie Nelson :

FRANCISQUE SARCEY : *Le Siège de Paris* (Un vol. rel. in-12, à 1 fr. 25). — Quand il s'agit d'un moment de l'histoire de Paris comme celui du siège par les Prussiens de 1870-1871, événements douloureux dont la blessure saigne encore, et quand ces événements sont suivis de près et racontés par un écrivain comme Francisque Sarcey, il n'y a pas de doute que le livre qui les rapporte soit un succès comme on en compte peu, surtout étant donné l'esprit de justice et d'indépendance que l'auteur y met et dont il faut lui savoir gré.

* * *

GUSTAVE FLAUBERT : *Trois contes* (Un vol. rel. in-12, à 1 fr. 25). — Ce livre exquis et délicat, qui nous fait nous rappeler les charmants bijoux sculptés par Benvenuto Cellini, car il a leur même grâce, et, comme eux, il est ailé, vient aussi enrichir la collection Nelson, laquelle était déjà, sans doute, l'une des premières, sinon la première dans celle de son genre. Comme on sait, les trois contes sont : *Un cœur simple*, où l'on nous conte la vie d'une femme naïve et pauvre d'esprit, avec un charme vraiment inoubliable. Après, c'est la *Légende de Saint-Julien L'Hospitalier*, ces pages tragiques et douloureuses, dignes d'être mises en musique par l'auteur de *Tristan et Yseult*, et, enfin, *Hérodiade*, cette reconstitution de la vie antique aussi fidèle et scrupuleuse, aussi artistique que *Salambô*.

Chez Albin Michel :

HENRI D'ALMERAS : *La Vie parisienne sous le règne de Louis-Philippe* (Un vol. in-80, à 5 francs). — En des livres luxueusement édités et ornés de nombreuses gravures, caricatures et portraits, M. Henri d'Almeras évoque la vie de Paris aux différentes époques qui se sont écoulées depuis la Révolution. Il en arrive, cette fois, au temps du roi bourgeois, de Louis-Philippe. Gardant toujours la même méthode et le même ordre, il nous montre successivement la rue et ses aspects, les cafés et restaurants, les endroits où l'on s'amusait, le monde du théâtre et tous les autres. Il termine en nous parlant de Marie Duplessis, celle

qu'immortalisa Alexandre Dumas dans la *Dame aux Camélias*.

Chez Messein :

PIERRE CORRARD : *A volets clos* (Un vol. in-40 hors commerce). — Pour se reposer d'avoir écrit de solides et passionnants romans, M. P. Corrad burine de temps en temps des poèmes d'une belle inspiration et d'une forme claire et parfaite. *A volets clos* sont quelques pages de mélodieuses chansons, de tableaux pittoresques, de confidences ou même de spirituelles notations.

Et cela fait un charmant album à ajouter aux précédents.

Chez Bernard Grasset :

CARLOS REYLES : *La Mort du cygne* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « Les Églises, vierges » violées par le Savoir, s'alanguissent et se » fanent et voici pâlir avec elles, dans le » monde, l'astre du royaume spirituel... » Vous voyez cela d'ici : Tout idéalisme est mort et le règne de la Force, unie à l'Or, commence. La Force est le dogme et l'Or est le « Sauveur » auquel ira désormais toute adoration, car il promet aux hommes, dans un sourire, le pouvoir, l'espérance et l'illusion, tout ce que ni les religions ni les philosophies ne peuvent leur donner.

Cet essai nietzschéen est traduit en fort bon français, par M. Alfred de Bengoechea. N'importe, ça devait être plus amusant en espagnol.

* * *

JEAN RENAUD : *Les Inféconds* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La France se dépeuple ! Que de fois n'avons-nous pas déjà entendu ce cri d'alarme jeté par les sociologues et par ceux que préoccupe la défense nationale ? M. Jean Renaud, que sa profession range parmi ces derniers, attire à son tour l'attention de ses compatriotes sur le grave problème de la dépopulation et sur les causes de celle-ci. Laissant de côté le point de vue physiologique de la question, il s'en tient exclusivement aux aperçus sentimentaux. La portée morale et la force persuasive de son roman — attachant et

fort bien écrit, disons-le en passant — n'en seront que plus grandes, à mon avis.

* * *

JOACHIM GASQUET : *Le Paradis retrouvé* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — C'est l'amour et le bonheur d'une vie idéale qui sont le but du pèlerinage enthousiaste entrepris par le poète. Partout il a cherché les nobles émotions, les sensations rares et les joies pures et ses vers, avec ferveur, disent comment, de la sorte, le Paradis peut exister sur terre.

* * *

AUGUSTE RODIN : *L'Art*, entretiens réunis par Paul Gsell (Un vol. in-8, ill., à 6 francs). — Avec ce procédé d'exposition familière qui est le charme des artistes de génie, l'auteur a condensé tout son enseignement sur l'Art. Dans une série de chapitres, il passe d'abord en revue toutes les bases d'inspiration : la nature, le corps humain, le mouvement, le mystère, etc. Il montre ensuite par une magistrale exposition de l'Art, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, comment les artistes de tout temps ont fixé leur inspiration.

De très nombreuses reproductions de tableaux et de sculptures accompagnent pas à pas et appuient les démonstrations du maître.

En somme, c'est en même temps que le meilleur manuel de l'*Histoire de l'Art*, un copieux album de chefs-d'œuvre.

Aux Éditions du Belfroi :

LUCIEN BOUDET : *Les Rêves exaltés* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — C'est une Muse qui s'essaie à rythmer des chants. Si l'inspiration de ceux-ci n'est guère neuve, leur musique est harmonieuse. A défaut de rare personnalité, ces poèmes ont de la distinction et de la grâce.

Le reste viendra, car le début promet.

Chez Félix Alcan :

LUCIEN ARRÉAT : *Réflexions et maximes* (Un vol. in-16, à 2 fr. 50). — Nous ne chercherons pas, si vous le voulez bien, à démêler le système philosophique de M. Arréat, qui se défend d'ailleurs d'appartenir à aucune école.

Il a simplement, dit-il, réuni en ce volume les impressions recueillies au cours de son existence. Elles sont d'une âme quelque peu désabusée et cela n'est pas fait pour surprendre quiconque a regardé la Vie en spectateur attentif.

A la Bibliothèque des Curieux :

JEAN HERVEZ : *Les Amours de la Reine Margot* (Un vol. in-8°, à 6 francs). — Reine, belle et malheureuse, Marguerite de Valois eut, en même temps que des apologistes qui la représentèrent comme un modèle de vertu, des détracteurs beaucoup plus nombreux qui insistèrent sur la dissolution de ses mœurs. Parmi ces derniers il faut, en première ligne, citer Henri de Navarre, son mari, inspirateur du fameux pamphlet intitulé *Le Divorce satirique*. En vérité, la reine de Navarre compta ses amants par douzaines, mais ce n'était certes pas à Henri IV, qu'elle épousa contrainte et forcée, de s'en plaindre. Et puis, c'était la coutume en ce temps-là pour les femmes de qualité d'avoir des galants et pour les hommes d'avoir des maîtresses quand ils n'avaient pas de mignons.

M. Jean Hervez nous raconte tout cela en un fort volume luxueusement édité et orné de nombreuses gravures dont quelques-unes sont particulièrement suggestives.

Chez J. Gilletquin :

PUVIS DE CHAVANNES : *L'Art de notre temps* (Album in-4° de 48 planches, accompagnées de notices rédigées par M. Jean Laran, prix : 3 fr. 50). — Si jamais l'heure du triomphe sonne pour Puviss de Chavannes — s'écriait Edmond About il y a moins de trente ans — on n'aura plus qu'à laver à la potasse tous les tableaux du Louvre et les convertir en toile à torchons !

Et voici que dans quelques jours, avec la collection de Camondo, c'est Puviss lui-même qui va entrer au Louvre.

On ne peut mieux comprendre cette gloire, si durement conquise, que dans la nouvelle

monographie de la collection : *L'Art de notre temps*, où chaque planche est accompagnée d'une notice très documentée, très mesurée, aussi éloignée du dithyrambe que du dénigrement, où sont retracées toutes les circonstances, toutes les manifestations qui ont accompagné l'apparition de l'œuvre. La magistrale étude de M. André Michel, qui ouvre le volume, suffit à défendre le peintre contre l'aveuglement de ses détracteurs autant que contre la maladresse de certaines admirations.

Aux Rubriques Nouvelles :

NICOLAS BEAUDUIN : *Les Cités du verbe* (Un vol. in-8°, à 3 fr. 50). — C'est une admirable fresque dans le plus pur style classique, ressuscitant l'ample majesté et la hautaine splendeur des chants antiques à la gloire de la Pensée, du Cœur et des Choses. Le poète pèlerine vers Venise et clame les émois de son âme en face, non pas de la Venise banale,

*Celle des femmes languissantes et penchées
Sur l'onde qu'assoupit la nuit sentimentale,
Mais la Venise dont les fibres attouchées
Vibrent ainsi que d'inexprimables musiques.*

Chez Arthème Fayard :

MARCEL ROLAND : *Le Déluge futur* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Nous sommes en juin 23..., après une longue période de sécheresse, la pluie se met à tomber serrée, incessante et, pendant des mois, elle inonde la terre entière. Toute l'humanité périt, sauf Pierre Delange et Eva van Beers que recueille, dans son aéronef, l'ingénieur Antoni aidé de son mécanicien. Ces quatre personnes visitent les ruines de Paris ensevelies sous les eaux, puis, au premier rayon de soleil, elles filent sur Bornéo où vivent les *Presqu'hommes*, les héros, mi-singes mi-hommes, d'un roman précédent de M. Marcel Roland.

Quand il s'agit d'anticipations et de cataclysmes effroyables, on sent généralement que l'auteur a subi l'influence de Wells. Tel est encore ici le cas.

LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

L'OPPORTUN, hebdomadaire, 13, rue Coppens. Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisairè, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.

L'OASIS, mensuelle, rue de Fàisolles, Tamines.

LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousserat . . .	3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante . . .	3.50
» La Guirlande . . .	3.50	HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême . . .	1.25
» Le Peintre W. Linnig, . . .	10.00	» L'Autre moyen . . .	1.00
» Maître Alice Hénaut . . .	3.50	» Les Jours tendres . . .	2.50
MARIA BIERMÉ : Rayons d'Ame . . .	3.50	» Un Cœur blessé . . .	3.30
» Les Artistes de la		RENÉ LYR : Brises	2.00
Pensée et du Sentiment.	5.00	PAUL MAX : Papillon d'Amour.	1.00
MICHEL BODEUX : L'Année pleuse . . .	2.00	PAUL MÉLOTTE : Ma Cousine et mon	
PIERRE BROODCOORENS : Le Roi aveugle.	3.00	Aml	1.50
» La Mer	2.00	MORISSEAUX et LIEBRECHT : L'Efré-	
VICTOR CLAIRVAUX : La Barque amar-		née	2.00
rée	3.50	EDMOND PICARD : Trimouillat et Méllod-	
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon		don	2.00
Chevalier	2.00	SANDER PIERRON : Les Images du Che-	
G. DANSART : Chants d'Amour et d'Épée.	3.00	min	3.50
MAX DEAUVILLE : Le Fils de ma Femme	3.50	SANDER PIERRON : Le Baron de Lavaux-	
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur.	3.50	Sainte-Anne	3.50
LOUIS DELATTRE : Fany	3.00	GEORGES RENS : La Cluse	3.00
» La Mal Vengée	3.00	» L'Homme en noir	1.50
» Contes d'avant l'Amour.	3.50	PROSPER ROIDOT : Ferveur	2.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine		ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie	3.50
Blanche.	3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or.	3.50
E. DE TALLENAY : Vivia Perpetua . . .	3.00	» La Correspondance	
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der-		de S. Dartois	1.50
niers Solrs.	2.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Clabau-	
J.-F. ELSLANDER : Parrain.	3.50	deries	3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Hélène Pradier. . .	3.00	JULES SOTTIAUX : La Beauté triom-	
CH. FORGEOIS : Pax	1.00	phante	3.50
GEORGE GARNIR : A la Boule plate . . .	3.50	JULES SOTTIAUX : L'illustre Bézuquet	
MAURICE GAUCHEZ : Symphonies volup-		en Wallonie	3.50
tueuses	3.50	JULES SOTTIAUX : La Wallonie héroïque.	3.50
IWAN GILKIN : Étudiants russes . . .	2.50	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven-	
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve . .	1.25	ture des Jeunes Belges	3.50
» Madame reçoit	1.00	Bon CH. VAN BENEDEN : La Peste de	
A. GILON : Dans mon Verre	3.50	Tirgalet	2.00
GEORGES GOFFIN : Vibrations	3.00	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche.	3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue. .	3.50	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie	3.50
J. JOBÉ : La Science économique au		H. VAN OFFEL : Les Intellectuels	3.00
XX ^e siècle.	3.50	» L'Oiseau mécanique.	3.00
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau. .	3.00	RIET VAN SANTEN : Moments de Bon-	
JEAN LAENEN : Cœur damné	3.50	heur	3.00
HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine	2.00	GEORGES WILLAME : Le Poison	3.50
RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine . .	3.00		

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Victor Clairvaux	<i>Considérations sur les voyages</i>	231
Cécile Candièrre	<i>Le Beau Pierre.</i>	242
Jean Delville	<i>Poèmes</i>	247
Émile-E. Piers	<i>Un hiver aux Lofoden</i> (suite et fin)	250
Prosper-Henri Devos	<i>La Grande Mademoiselle</i>	259
Léonia Sienicka	<i>Le « Gelé ».</i>	297
Eugène Herdies	<i>Poèmes</i>	306
F.-Charles Morisseaux	<i>Le douzième provisoire</i>	311
Les Livres belges : Paul André, Arthur Daxhelet.		324
Ray Nyst	<i>Les Salons</i>	335
***	Memento.	
Jules de Hase	Causerie financière.	
***	Bibliographie.	

Illustrations de Oscar Liédel.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :
PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :
Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres
5, Rue DANTE

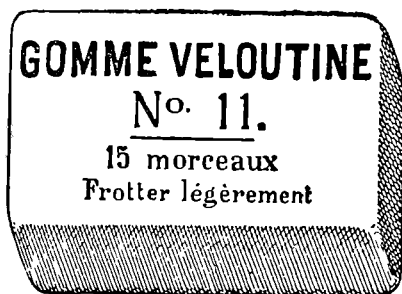
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encrée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

L'EXPANSION BELGE

CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

ON S'ABONNE

au prix de **12 francs l'an (15 francs pour l'étranger)**

à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

PAPETERIES EN GROS

E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CAW'S** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes
les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail; —
2° L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui
est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et
sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La sim-
plicité et la durée.

Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9452



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OU-E-T

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.



LE MUSÉE DU LIVRE

Publication périodique de grand luxe

CONCERNANT la TYPOGRAPHIE, la LITHOGRAPHIE, la RELIURE,
la LIBRAIRIE, la BIBLIOGRAPHIE, les APPLICATIONS PHOTOGRA-
PHIQUES et les INDUSTRIES SE RATTACHANT A L'IMPRIMERIE

Elle consiste en un recueil de modèles, un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les articles de composition, le papier, la reliure, l'illustration, tout ce qui concerne la présentation du Livre, son ornementation et son habillement extérieur.

Paraissant trimestriellement

Prix de l'abonnement :
BELGIQUE ----- fr. 6.—
ÉTRANGER ----- 7.50
LE NUMÉRO : fr. 1.75

S'adresser à la Librairie Vve F. LARCIER, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

CHAUSSURES DE LUXE

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES

Bas de soie et de fil assortis aux bottines

ALPHONSE GOFFAUX

*Chausseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451

CH. DIEUDONNÉ

10, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Écrijns, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries
Gaines pour armes de luxe et autres

MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.
R. Mgr le Prince Albert de Bel-
gique et de S. A. R. N^{me} la Prin-
cesse Clémentine. - - - - -

— 0 —
MAISON DE CONFIANCE
fondée en 1870

— 0 —
Téléphone 2727



PARIS 1878

• • • • SPÉCIALITÉ • • • •
pour Harnais de luxe, Selles
- de Cavaliers et de Dames,
Brides, Mors, Étriers, Licols,
- - Surfaix, Couvertures, - -
Caparaçons, Fouets et ustensiles
• • • • d'Écurie. • • • •

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée Exposition Internationale de Turin

Trains spéciaux, 1^{re}, 2^e et 3^e classes, à marche rapide

Réduction jusqu'à 70 p. c. suivant la distance

La Compagnie P.-L.-M. mettra en marche, à l'occasion de l'Exposition de Turin, dix trains spéciaux pendant le mois de septembre.

1^o Les 8, 15 et 22 septembre, au départ de Paris;

2^o Les 2, 9, 16, et 23 sept., au départ de St-Etienne et de Lyon;

3^o Les 6, 14 et 27 sept., au départ de Marseille et de Cette.

Le retour des voyageurs aura lieu, à leur gré, par tous les trains du service régulier, dans un délai de 20 jours.

Délivrance des billets à prix réduits pour ces trains, à partir des dates suivantes, dans toutes les gares du réseau :

1^o Les 19 août, 1^{er} et 8 sept. pour les trains au départ de Paris;

2^o Les 16 et 21 août, 1^{er} et 8 septembre pour les trains au départ de St-Etienne et Lyon;

3^o Les 16 et 24 août, 8 sept. au départ de Marseille et de Cette.

La délivrance des billets cesse la veille du jour du départ du train, à midi.

Toutes les gares des réseaux de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord et d'Orléans délivreront également des billets à prix réduits pour ces trains spéciaux.

Les voyageurs des lignes non desservies par les trains spéciaux pourront les rejoindre aux gares d'arrêt en utilisant les trains du service ordinaire.

Commerce d'Avoines et Fourrages

V^{VE} J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

ELOI MENSIERS

== MARÉCHAL-FERRANT ==

des Écuries de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES
(QUARTIER LOUISE)

PHOTOGRAPHIE D'ART

Benjamin COUPRIE

16, Rue Jean Stas

(QUARTIER LOUISE)

BRUXELLES

Téléphone SABLON 2575

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

BULLETIN MENSUEL

de l'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication, qui a commencé à paraître en janvier 1910, est la seule permettant de suivre, *mois par mois*, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

Conçue suivant un point de vue nouveau, elle publie des articles originaux à propos des travaux récents qui peuvent contribuer à l'explication des phénomènes de la vie sociale et qui paraissent, d'une part, en Biologie, en Physiologie, en Psychologie; d'autre part, dans les diverses Sciences sociales (Histoire, Droit, Économie politique, Science des religions, Ethnographie, etc.).

On trouve, en outre, les comptes rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la Sociologie et de ses applications.

Une *Chronique*, faite par D. WARNOTTE, signale les nouvelles publications, les Bibliographies, les œuvres de Coopération scientifique, les Voyages et les Explorations, les Institutions, Sociétés et Revues nouvelles, les Congrès, les Nouvelles et Informations du monde savant, etc.

L'ensemble de la publication forme, au bout de l'année, un *fort volume de plus de 1500 pages de texte serré*.

Aux sommaires des *Archives Sociologiques* figurent déjà les noms si appréciés de MM. ANSIAUX, Dr G. BOUCHÉ, M. BOURQUIN, A. BRACHET, Dr O. DE CROLY, J. DE DECKER, Dr J. DEMOIR, G. DE LEENER, P. DE REUL, M. DE SÉLYS-LONGCHAMPS, E. DUPRÉEL, H. ERNOULD, Cap^{ne} FASTREZ, E. HOUZÉ, A. IVANITZKY, Z. KOTCHETKOVA, P. MENZERATH, CH. PERGAMENI, R. PETRUCCI, G. SMETS, A. VERMEYLEN, D. WARNOTTE, E. WAXWEILER, L. WODON.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : **10 francs**; Étranger : **12 francs**.

ÉDITEURS : MISCH & THRON, Bruxelles et Leipzig;
Marcel RIVIÈRE, Paris.

CONSIDÉRATIONS SUR LES VOYAGES

Les saisons donnent à nos idées et à nos goûts une tournure particulière, un indéniable penchant. L'hiver nous garde à la ville. Nous y trouvons ce que l'on est convenu d'appeler des distractions, sans compter le travail. En disant nous, il est bon de faire quelques réserves. Il est bien entendu que *nous* ne s'applique pas à la généralité, qui n'a pas le loisir d'établir, au sujet du temps, des distinctions subtiles ou spécieuses, mais à des personnes d'une condition plus relevée. Il s'agit là d'un milieu où chaque individu s'occupe beaucoup de soi et médiocrement des autres, en dépit de nobles théories, qui ont la valeur intrinsèque qu'avaient les assignats.

Quoi qu'il en soit, avec les beaux jours de l'été lumineux naissent des désirs. Le besoin de se purifier au grand air, de changer ses habitudes, de rechercher des impressions nouvelles, pousse des foules, de plus en plus nombreuses, à se déplacer. C'est là une sorte d'obligation qui, sans peine à la vérité, a fini par passer dans les mœurs. Le retour de la belle saison semble tirer des coins les malles et les valises. Les stores se baissent et les volets se ferment. C'est le moment de voyager.

En cela, nous retrouvons, comme dans la plupart des manifestations mondaines, une humble obéissance aux principes admis par la société. Aussi, les gens qui voyagent s'en vont-ils vers ce que l'on peut justement nommer les *pays classiques*. Ils sont quelques-uns. Certes, la Grèce est toujours admirable, avec son ciel, ses horizons que borde la mer bleue, et ses îles radieuses où l'éclat du soleil est tempéré par les brises; l'Espagne n'a point perdu de sa grandeur, parfois sauvage et souvent austère ou triste; mais l'Italie est prestigieuse. Son nom seul est un éblouissement; il contient comme la promesse de tous les enchantements de l'art et de toutes les

féeries de la nature. Puis, n'y touche-t-on pas, en quelque sorte, aux montagnes de la Suisse? On en rêve; on y aspire; on y va.

*
* *

Il y a vingt-cinq ans encore, si l'on excepte les Anglais que démange le spleen, le fameux voyage d'Italie servait, naturellement, d'échappée aux jeunes mariés du « monde ». Il en va toujours de même. C'est là que se réfugiaient les amants malheureux ou obligés de cacher leur bonheur. Ils continuent à s'y rendre. Depuis longtemps, les poètes et les artistes y ont purifié et élevé leurs concepts ou leur talent. Mais il y a plus. Aujourd'hui donc, les gens bien nés estiment que, à un certain moment de l'année, les voyages s'imposent aux personnes soucieuses de faire figure. Il est donc devenu élégant de hanter Venise, de glisser en gondole sur ses canaux, de demeurer quelque temps en l'un de ses palais. Les Goncourt, Bourget, Lorrain, Haraucourt, Barrès, de Régnier, nous en ont, tour à tour, décrit la mélancolie, la volupté, la douceur et le charme. De plus grands et de moindres ont tenu à nous en détailler les aspects et la vie. *Elle* et *Lui*, sans cesse, y revivent, en d'autres êtres, leur immortel roman d'ivresse et de douleur. En somme, ces victimes de la passion ne forment qu'une exception. Oh! il convient de reconnaître qu'elle est touchante, peut-être un peu littéraire, mais l'art et la beauté le veulent ainsi. Cependant, Venise, malgré son décor et sa réputation, reçoit des voyageurs extrêmement calmes, raisonnables et sains. L'élite, elle, si accessible à la fine sentimentalité des choses, ne laisse pas d'y évoquer les sensations profondes qu'elle a rencontrées dans ses auteurs favoris. Le reste, le grand reste des humains, va, vient, regarde et ne dit rien. C'est qu'il est malaisé d'exprimer sa surprise et son admiration.

Ce qui distingue immédiatement ces derniers, les « petites gens », c'est leur manière de voyager. Tandis que le beau monde se soucie surtout de ce qu'il y a « à faire », l'autre, le commun des hommes, se

tourne vers ce qu'il y a « à voir », s'occupant d'emmagasiner des images, de parcourir des villes. Aussi entendrons-nous les personnes qui ont voyagé nous conseiller, dès que nous aurons eu l'imprudence de nous ouvrir à eux. Un tel nous assurera que Sienne est la perle de la Toscane et que nous ferons bien de lui accorder un jour et demi. Tel autre nous prouvera que rien ne dépasse Pise et que nous y devons, sûrement, consacrer trois jours pleins. Un troisième ne voudra entendre parler que de Bergame ou de San Gimignano. Tous, nous apprendrons que Florence n'est qu'un vaste musée, et il n'est pas dit que nous ne le répéterons pas à notre retour. Si nous descendons jusqu'à Rome et à Naples, on nous en contera plus long encore, et, pour peu que nous lisions Baedeker, nous entendrons comme le son de la voix dont nous aurons perçu les échos. Des personnes obligeantes nous auront fait languir avant de nous apporter le seul bon itinéraire qu'elles auront eu hâte de nous promettre... et que nous nous empresserons de ne pas suivre, si nous avons du caractère ou de l'originalité.

*
* * *

Les voyages ont ceci de surprenant, qu'ils donnent à des individus qui, chez eux, n'ont jamais mis les pieds dans une galerie de peinture, le goût le plus éclairé. Ils clameront leur enthousiasme pour le grand art, et avoueront qu'ils ont ressenti des extases aux Offices, devant les *Noces Aldobrandines*, ou à la chapelle Sixtine. Ils vous étourdiront à coups de Michel-Ange ou de Raphaël, et vous écraseront sous Vinci, le divin Léonard! Ils vous parleront de ces « titans » comme s'ils les avaient inventés, et prononceront les noms à l'italienne, ce qui n'est pas un mal. A les entendre, vous serez tentés de croire qu'ils ont consacré des semaines à chacune des villes dont ils vous accablent. Ils tireront avantage de la désinvolture dont ils usèrent à l'égard des ciceroni, cette plaie des sanctuaires de l'art, mais se garderont de vous faire part de leurs méprises probables, en des

occasions semblables à celles que Heine nous rapporte dans ses *Reisebilder*. Il s'agit d'Anglais de passage à Innsbruck :

Ce trio monta en file jusqu'à la partie supérieure de l'église, où le fils d'Albion expliqua les statues à sa compagne, c'est-à-dire qu'il lut ainsi dans son *Guide des Voyageurs* : « La première statue est celle du roi Clovis de France, la seconde celle du roi Arthur d'Angleterre, la troisième de Rodolphe de Habsbourg, etc. » Mais le pauvre Anglais, ayant commencé sa revue par en haut, et non par en bas, comme le supposait le *Guide des Voyageurs*, tomba dans les quiproquos les plus comiques, et qui le devenaient encore davantage lorsqu'il arrivait devant une statue de femme, qu'il prenait pour un homme, ou inversement ; de façon qu'il ne pouvait comprendre pourquoi Rodolphe de Habsbourg était représenté en jupes, tandis que l'impératrice Marie portait des culottes de fer et une barbe un peu longue.

*
* *
*

Il en est d'autres qui, non contents de déverser leurs impressions dans le sein de leurs amis, convient le public, « troupeau bêlant », comme dit Glatigny, à venir entendre le récit de leurs exploits, agrémenté de projections. Mais aussi, les hommes d'à présent n'ont pas, comme Marc-Aurèle, un Rusticus pour les dissuader « de déclamer de petites harangues qui ne visent qu'aux applaudissements ».

La plupart des gens, en proie encore à la trépidation des grands express, brûlent les villes et les campagnes, sans pouvoir aspirer à découvrir la magnificence de la nature, à lire cette mystérieuse et profonde leçon du passé, écrite, en caractères un peu effacés et si particuliers, sur les vieilles pierres. A passer en tourbillon, que peut-on emporter de plus que des images furtives, fugitives ou incomplètes ? Il faut s'arrêter, si l'on veut glaner des souvenirs précis. Ce n'est pas tout d'avoir feuilleté les pages éloquentes d'un guide et de rapporter les cris d'une

admiration conventionnelle. Tout n'est pas de s'être extasié, en hâte, dans des musées, devant ce que l'on nous aura donné comme étant les plus parfaites manifestations de l'art. Il importe de sentir par soi-même, de se créer des sentiments personnels s'il est possible ou d'y renoncer simplement. Il n'est pas déshonorant de n'être point un esthète ; mais il est parfaitement ridicule et vain de le vouloir paraître, car on se trompe soi-même en s'imaginant donner le change à autrui, qui n'écoute jamais que d'une oreille.

*
* *

Les hommes ont produit, à travers les siècles, une multitude d'œuvres remarquables ; nous apprécions les unes plus que les autres, suivant nos appétences. Il n'y a pas de nom, quelque grand qu'il soit, devant lequel tous s'inclinent avec sincérité. Nous ne sommes même pas unis dans notre admiration de la nature. Celui-ci préfère la plaine, celui-là se tourne vers la montagne, cet autre se complaît à la mer ou dans la forêt. Les villes ont leurs admirateurs exclusifs. Tout ce monde-là voyage. Naguère, l'homme qui entreprenait quelque pérégrination passait pour une manière d'être remarquable. Aujourd'hui, nous ne comprenons plus que l'on puisse être dépourvu d'un goût qui fait partie du savoir-vivre. Si Fontenelle a dit que « pour le bonheur, il faut... changer peu de place », c'est que Fontenelle était un peu vieux quand il écrivit ces vieilles paroles. Au reste, le temps a marché depuis. Il est allé des coches à l'automobile. Puis, est-ce bien dans les livres d'hier qu'il faut puiser des conseils pour aujourd'hui ? Il est bien vrai que la plupart de nos contemporains ne fréquentent point les penseurs d'autrefois. Ils ont de plus profitables affaires en tête.

Si, par curiosité ou désœuvrement, nous nous avisons d'ouvrir quelques-uns de ces brumeux ouvrages, nous verrions que Montaigne, par exemple, trouve un enseignement en toutes choses observées avec soin.

« A cette cause, dit-il, le commerce des hommes

y est merveilleusement propre, et la visite des païs estrangers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a *Santa Rotonda*, ou la richesse des calessons de la signora Livia ; ou, comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille médaille ; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autrui. »

Plus près de nous, Emerson estime que tout est ailleurs comme il est chez nous, et qu'il ne faut point s'attendre à trouver en Italie, en Grèce ou en Egypte ce que nous n'avons pas rencontré dans le milieu où nous vivons. Notre « moi » nous suit, partout où nous allons.

Quant à Pascal, il est plus catégorique encore. Sans détour, il nous certifie que « tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre ». Mais si Pascal avait vécu au XX^e siècle, si même sa santé avait été moins chancelante, il aurait tenu, vraisemblablement, à s'exprimer d'autre façon, pour le plus grand avantage des faiseurs de guides, des agences Cook, des hôteliers et des Etats ou des compagnies de chemin de fer, qui, si gracieusement, s'occupent de faciliter les voyages et d'ajouter toujours à leur confort.

*
* *

Il est bien vrai que rien de ce que font les hommes ne va sans être repris, jugé et condamné par l'homme.

Mais de ce que la foule ne rapporte de ses déplacements qu'un souvenir sans valeur et, trop souvent, des opinions sans sincérité, il n'en reste pas moins que nous avons des relations de voyages qui sont des œuvres littéraires. Le nombre ne cesse pas d'en augmenter depuis que les pérégrinants vont et multiplient. Il est à regretter qu'ici encore ces « terres classiques » aient trop inspiré les écrivains. C'est l'Italie, l'Espagne, la Grèce, que la plupart ont eu à

cœur de nous décrire. Chacun d'eux, sans doute, y a mis quelque chose qui lui est propre. Son âme, comme dirait Maurice Barrès, a communiqué avec l'état d'âme du paysage. Par le fait, nous ne dédaignons pas de revoir une contrée qui nous a charmé, grisé ou ému. Nous y revenons volontiers.

Voilà pourquoi nous accompagnons, avec intérêt, à travers leurs courses vagabondes, ces voyageurs qui savent voir et ajoutent à la beauté des choses le sens vibrant, intime et imprévu de leurs perceptions.

Il est bien entendu que le voyage d'Italie fait partie de l'éducation. N'a-t-on pas prétendu que « tout le monde traverse une fois dans sa vie ce paysage légendaire? » Ah! que tout le monde est donc heureux et favorisé par le sort!

* *
* *

Il n'est pas douteux que les écrivains qui nous offrent leurs impressions en volumes, s'en sont tenus, généralement, aux villes célèbres. Ils sont détachés de la nature, en dépit de leurs protestations, et cela ne laisse pas d'étrécir l'étendue de leur horizon ou la portée de leurs concepts. Ils en sont arrivés à se passionner presque uniquement pour la *création de la créature*, semblant oublier, ou l'ignorant peut-être déjà, que l'œuvre excellente entre les meilleures est une chétive, une incomplète image auprès de l'une des innombrables splendeurs de l'univers. Oui, l'art est la plus haute expression de l'idéal humain, on ne l'a que trop répété; mais où, en définitive, a-t-il trouvé ses archétypes, sinon dans la nature? En sorte que les productions les plus élevées de l'homme sont des reflets de la perfection dont il s'inspire, et, tout au plus, est-il donné à l'artiste de reproduire un moment de cette beauté sans cesse changeante, ondoyante, passagère. La continuelle variabilité de cette nature, l'incessante métamorphose dont elle est redevable aux influences des éléments, est l'une de ses infixables grandeurs. La lumière, qui marche, caresse, grandit, enveloppe et inonde un paysage; l'ombre en atténue les formes et en estompe les lignes;

le vent y porte la vie; les saisons y mettent les empreintes du temps.

Assurément, après avoir médité sur la création, il conviendrait de se tourner, avec respect, vers les réalisations du génie humain; il importerait de n'y pas tout ramener. Nous ne sommes que trop convaincus de notre importance. Mais l'admiration consciente, ou qui veut paraître telle, la connaissance exacte des chefs-d'œuvre, constituent l'une des grosses prétentions actuelles. La plupart des hommes ayant quelque éducation, les gens de lettres en particulier, discutent volontiers sur l'art. Ils en parlent avec une abondance souvent un peu lourde. Tout ce qui se rapporte au passé leur plaît de façon spéciale. Ils y consacrent des investigations patientes, fort honorables, détaillant, disséquant avec scrupule et lenteur, car ils visent aux révélations. Les travaux *d'érudition*, qui coûtent bien des veilles à ces personnages savants, ont détruit, par leur sécheresse, dans le cœur de beaucoup d'amateurs non moins simples que sincères, le sentiment du beau, le pur amour des grandes œuvres anciennes. Ces « commentateurs » sont pareils aux croyants qui prient longtemps à l'église et s'y absorbent, afin d'édifier leurs semblables. Ils entendent ne rien oublier et, connaissant, ou, plus exactement, relisant toutes les oraisons qui furent dites ou composées, ils en élaborent les leurs. De là vient qu'ils ont de l'emphase, de la redondance et peu de recueillement. Ils brodent autour de ce que découvrent leurs yeux prévenus par la préparation de leur esprit. Ainsi est née la manie de répandre, sur les merveilles que les siècles nous ont conservées, tant de savoir et fort peu de cette véritable émotion qui rend des sons et trouve des accents auxquels on ne se trompe point. Que l'un de ces *alexandrins*, comme ne dédaignent pas de s'intituler certains critiques, s'arrête en quelque vieille cité et nous en décrive les monuments, les glorieux restes ou le trésor artistique, et nous voilà fixés.

Il ne jugera pas digne de lui de chercher à nous émouvoir par des figures; il rangera ses impressions;

mais comme il saura nous écraser sous le fatras de ses découvertes d'archives, de sa bibliographie ou de ses fiches, fruits de ses longs et importants labeurs d'homme de cabinet! Et l'on serait en droit de se demander si ce n'est pas en pensant à cette sorte de savants que Balzac a écrit, très irrévérencieusement, qu'ils « butinent ez vieulx cayers pour pisser du neuf? »

* * *

A leur intention encore, Washington Irving nous a laissé quelques pages, *The Art of Book-making*, où, entre autres réflexions ironiques, il nous certifie :

« I noticed, however, that no one pretended to clothe himself from any particular suit, but took a sleeve from one, a cape from another, a skirt from a third, thus decking himself out piecemeal, while some of his original rags would peep out from among his borrowed finery. »

Je remarquai, cependant, que nul ne prétendait se vêtir d'un habit particulier, mais prenait à l'un une manche, à l'autre un collet, un pan à un troisième, s'ornant ainsi de pièces et de morceaux, tandis que quelques-unes de ses propres hardes perçaient parmi sa parure d'emprunt.

* * *

Il est trop facile de suivre des routes ou tant d'autres ont glané avant nous.

En regard de ces voyageurs attirés vers les pays où vécurent, où séjournèrent, où passèrent à tout le moins les plus grands artistes et les plus beaux poètes, combien avons-nous de Jacquemont, de Marmier, de Loti, qui, de préférence, sont allés vers des contrées qu'il importait, en quelque sorte, d'explorer? Là, il était nécessaire de suppléer à la « profonde érudition » par un véritable amour de la nature; il n'y fallait compter que sur ses propres forces. Il

s'agissait de tirer tout de soi et de ne prendre pour modèle que le paysage lui-même. Il ne restait qu'à peindre *d'après nature*, qu'à interpréter des émotions ressenties. Tout comme on glisse entre les pages d'un livre les fleurs de l'été et les feuilles d'automne, ainsi l'on emporte des souvenirs, auxquels il importe de conserver toute leur précision. Ni la couleur, ni la fraîcheur ou l'éclat ne s'en doivent faner, altérer ou corrompre. Pour une telle interprétation, il faut des aptitudes très spéciales, un don, qui n'est point répandu, d'évoquer une longue suite de jours, de circonstances et de lieux. L'heure même y aura son importance.

Sans doute pourra-t-on reprocher au voyageur, comme on le fit à Loti, de n'avoir pas pressenti la réalité des choses en tel pays qu'il traversa. Mais quoi? Est-on tenu d'analyser absolument à la manière d'un Jules Huret, par exemple? Et pourquoi ne serions-nous pas en droit de laisser d'un voyage la relation qui, le mieux, répondra à notre goût, à nos sentiments? Il ne s'agit pas de forcer son esprit, mais de donner libre cours à sa nature et de montrer ce que l'on aura le plus aimé, *d'être soi*, en un mot. Quoi qu'en puissent penser certaines gens, la vision du poète ou du rêveur a sa valeur et sa portée, tout comme celle du peintre. Pour le surplus, pouvons-nous prétendre à juger un peuple de même que nous sommes en état d'apprécier un pays? Ce sont là choses trop dissemblables, et l'avis d'un homme qui passe au sujet d'hommes qu'il rencontre est bien sommaire. C'est à peine si nous parvenons à nous faire une idée assez exacte du milieu où nous vivons. Toujours est-il que, si peu que ce soit, nous ne laisserons pas d'être frappés par les grands traits, si l'on peut ainsi parler, de mœurs nouvelles pour nous. Comme dit Montaigne, nous rapporterons quelque chose « des humeurs, des façons » de ces nations étrangères.

* * *

En résumé, cet engouement pour les voyages est fort louable en soi. On n'y saurait qu'applaudir, ce

qui est évidemment une manière de s'exprimer. Au cours de ces parties de plaisir et de fatigue, chacun va vers ce qui l'attire et retient ce qui l'a le plus particulièrement intéressé. Pour l'un, c'est la nourriture ou les boissons, pour l'autre, c'est le caractère des êtres, le charme des cités ou la douceur de la campagne.

Une fois encore, ici, comme en tout, le traditionalisme nous frappe. Avec une très respectable soumission, nous suivons le courant des admirations et le flot des convenances. Nous sommes imbus d'habitudes. Nous allons où d'autres ont été. Nous suivons les chemins battus.

Hé oui ! quelques voyageurs, il est juste de ne pas l'oublier, ont découvert, en ces dernières années, la Norvège et ses fiords. C'est fort bien. Mais, puisqu'on nous corne sans cesse aux oreilles que les distances n'existent plus, ne serait-il pas à propos de se décider à faire quelques nouvelles découvertes ? Car, en vérité, nous avons besoin d'apprendre la géographie.

VICTOR CLAIRVAUX.

LE BEAU PIERRE

I

Il va venir.

Je suis parée déjà, pour lui, de la robe blanche.

On m'attend en bas; fleurs, habits de gala, sourires, tout m'attend. Et l'église, l'or, la pourpre, l'encens, les curieux, l'orgue, les voix... tout m'attend, moi, qui n'étais rien, parce que je serai la femme de Pierre.

Ah! la tête me tourne, le cœur en moi monte, m'étouffe, mes membres se brisent... C'est le vertige : je souffre. Pourtant... Oh! encore! encore! c'est une douleur exquise, sur-exquise... je voudrais en mourir...

Viens! viens! ne me quitte plus... Je t'aime. Je t'aime.

Pourquoi? Ah! je l'aime parce qu'il le faut. L'amour, on ne le lui donne pas... il le prend. Ses yeux violents, victorieux, disent : je prends. Est-ce ma faute?... Il a dit : je prends!

Je serai ta femme. Je ferai ce que tu voudras. Je suis faible, à ta merci, dominée. Oh! Pierre! Le beau, le beau Pierre...

Il pouvait les avoir toutes... il m'a choisie, moi!

Qu'ai-je à lui donner? Ma jeunesse, mon argent... c'est si peu! Je ne lui donne que mon amour, et tant d'espérances, toutes mes espérances!

Jé ne le connais pas. Ses yeux m'ont enlevée au premier bal, sa voix m'a caressée, voilà tout... Oh! mais il sait, il a appris... toutes les femmes lui ont appris... toutes l'ont aimé.

Et il m'a choisie!

Ces regards des autres, ces haines des femmes délaissées, dédaignées, comme cela fait chaud au cœur...

J'ai oublié Georges que je pensais épouser, Georges qui est sérieux, tendre, Georges qui est mal habillé, gauche... Georges qui causait avec moi, qui me trou-

vait intelligente, cultivée, qui faisait fleurir en moi ce qu'il y a de meilleur...

C'est Pierre que j'aime, je suis troublée près de lui, honteuse et petite...

Quand il entre, toutes les femmes sourient. Et ses yeux les dominant, les fouillent, victorieux et brutaux. Son rire sonne, mâle et satisfait. Il a des gestes mous d'ouate et de velours, des muscles d'acier. Il est cavalier et dur... il est souple et caressant... La sève allume ses cheveux châtons, sa moustache ébouriffée sur sa lèvre riante et rouge. Ses habits le dessinent nonchalamment; tout, chez lui, est une grâce, une harmonie. Une main molle et pâle, aux ongles brillants de vie, enfoncée dans la poche, la cigarette aux dents, il va, vient, aimé, admiré...

Oh! le beau, le beau Pierre!

Il me dit :

— Comme vous êtes jolie, ce soir...

Ses yeux me prennent, me roulent, me ramassent tout entière... Ah! il vous prend, il vous tient bien...

Il dit : Méchante! Comme s'il souffrait par vous, quand vous êtes faible et livrée, et humble, et qu'il vous terrorise.

Je suis prête. Mon bouquet d'oranger, mon tulle blanc comme ceci ou comme cela... qu'importe!

Comme Pierre tarde...

Qu'on me laisse! Oh! les mains sur le cœur, défaillir, secouée, assourdie du bruit de mes artères... rester ainsi... l'attendre...

Ah! Pierre! C'est lui!... Ses yeux, son sourire, sa grâce...

— Comme vous êtes jolie, ma petite femme...

Oh! sa voix basse, brûlante, molle...

Je suis à toi!...

II

Deux mois... Seulement! Quel âge ai-je donc? Vingt ans et quelques semaines. Ah!... c'est drôle. Je me sens plus vieille... oh! beaucoup plus vieille. Je ne vois plus de même, je ne pense plus de même. Avant, je mettais à toute chose une fougue, un plai-

sir, une frénésie... maintenant, je pense posément, lentement; rien ne me presse ni ne me tente plus. Je reste à rêver, vaguement, dans l'artificiel jardin d'hôtel... Les heures, en voyage, sont longues.

Quoi? Qu'est-ce donc? Vous cherchez mon mari? Ah! la manucure... Pierre, votre manucure est là.

Pierre est dans sa chambre, moustache sous presse, muselé. Il se masse le nez. Son corset gît sur une chaise longue. Il est en pyjama saumon. Midi sonne.

— Bon! dit Pierre. Qu'elle entre.

Il paraît à la porte-fenêtre encadrée de roses, pâle encore du lit, les cheveux embroussaillés par le shampoo. Il s'étire. Il bâille. Puis, par des claquements de langue, il s'assure qu'il a le palais sec et la bouche pâteuse. Et il m'en avertit par une grimace chavirée.

Le bruit fastidieux, satiné, argenté, de Monte-Carlo s'élève, dans l'odeur moite des cyclamens et des pensées.

Et le crissement de la lime l'accompagne par la porte ouverte, haché de courts dialogues sur le hâle des mains et la nourriture des ongles... les crèmes, aussi, les pâtes, les poudres...

Oh! que je suis triste. Je ne peux pas secouer cette torpeur qui s'assoit sur mon cœur. C'est le soleil, ce vert, ce bleu... et, là-bas, la joie de ce *Funiculi* braillé dans l'avenue... tout cela est si triste, maintenant.

Des Américaines sortent de l'hôtel, rousses et blanches, fanfreluchées, se vautrent dans les hamacs rayés.

Le bruit mat et actif du polissoir. La manucure raconte ce qu'on dit du beau Pierre, et Pierre rit doucement, comme chatouillé.

L'allègre trot des chevaux de luxe sur la route... des rires lointains... Oh! que je suis triste.

Voilà Pierre. Il sort. Les Américaines lui sourient. Et ses yeux les dominant, victorieux et brutaux. Main à la poche, cigarette aux lèvres... gestes mous, d'ouate et de velours... mains douces, blanches, ongles luisants... cheveux sortis soyeux de la friction... moustache s'ébouriffant sur la peau lotionnée, sur la bouche riante qui n'a plus de grimace...

Le voilà ! Il paraît. Et les femmes lui sourient. Et ses yeux les dominant, les prennent... ses yeux les enlèvent, les ramassent, les possèdent... Oh ! je connais. Je connais tout cela...

Sa voix est molle, brûlante, basse ; les Américaines ferment les yeux. Connu, tout cela, connu...

Il leur parle, souriant :

— Comme vous êtes jolies, ce matin...

Ah ! oui... cela aussi, connu...

— Oh ! voyons ! Méchantes !

Rentrons. C'est l'air, sans doute, le soleil... j'ai mal... Ce n'est pas une douceur, ce n'est même pas une souffrance. Ce n'est qu'une lourdeur sur mon cœur, sur mes yeux, sur mon âme... sur la vie.

Deux mois. Il n'y a que deux mois...

Le beau Pierre ! Oui, le beau Pierre ! Voilà. Je l'ai.

Il y avait Georges. Nous causions ; nous eussions causé... dans le mariage, on a le temps de causer, je ne le savais pas. Il n'est pas souple, ni audacieux, lui, il n'a pas les ongles roses, il ne dit pas : Méchante... Oh ! non. Mais il dirait : bien-aimée...

Pierre rentre. Il va au miroir, posé de profil, cigarette, main à la poche. Ce geste... vieux ! si vieux ! en voir d'autres, un autre !... Pierre se vaporise. Eau de cologne russe.

J'ai vingt ans. Combien d'années verrai-je cette cigarette, cette main à la poche, ces gestes de velours...

Ma femme de chambre accourt.

— Madame ne désire plus rien ?

— Merci, Annette. Vous pouvez sortir.

Pierre se retourne. La cigarette, la main, la hanche, le sourire...

— Hein... petite Annette... Comme elle est jolie, ce matin, la mâtine !

Mon Dieu. Mon Dieu !

Ah ! cette chaleur, comme c'est froid.

Je veux fermer les yeux, ne plus entendre ni penser...

— Qu'as-tu, M'amie ?

Il vient.

— Qu'as-tu, mignonne ?

Sa main, douce et tiède, me touche...

— Laisse-moi...

— Méchante!

Sa moustache m'effleure. J'ouvre les yeux. Il sourit... son sourire! ses yeux violents me prennent, m'enveloppent... je lutte...

— Méchante mignonne... et comme tu es jolie, ce midi...

Sa voix brûlante, basse... Connu, connu, mais pourtant...

— Je t'adore... dit Pierre.

Ah! cela aussi, un cliché!... mais ses yeux, ses beaux yeux... Je prends! disent les yeux de Pierre.

Et je sombre, je sombre, dans le parfum de Pierre, et j'oublie la manucure, la muselière... Je suis à Pierre...

Cependant, Pierre est sorti. Le footing hygiénique avant déjeuner... Il traverse le jardin... On l'arrête, on lui rit... et j'entends sa voix...

Je me mire; je remets mes cheveux décoiffés par son baiser.

Elles minaudent, au jardin, elles pépient, rougissent, troublées, affolées... Par ça! un corset, des fards et des pâtes...

Eh bien, et moi? moi aussi... Pourtant, moi, je sais... je vois le mannequin avant les oripeaux, je connais le beau Pierre, j'assiste au gonflement du ballon...

J'aimais les beaux livres, les belles choses, les nobles actes...

Ah! Je suis lasse.

Je n'ai rien à faire, rien... Je vais épousseter la trousse de Pierre... fourbir les armes...

CECILE CANDIÈRE.

POÈMES

L'HOMMAGE DU DISCIPLE.

*Votre amour est un grand et un très pur amour
Où votre âme se donne à nous tous nuit et jour,
O cœur puissant rempli d'une éternelle aurore,
Maître que, dans autrui, l'on retrouve et adore
Et qui voulez qu'un lien indestructible et fort
Nous unisse à jamais au delà de la mort,
Jusqu'à l'essence même où commence la Vie.
Tel vous voulez que soit le grand lien qui nous lie,
Et lorsque nous trouvons la divine unité
Les dieux intérieurs nous parlent de bonté
Avec la douce voix mystique du silence
Qui nous dit d'aimer tout d'un amour pur, immense.
Vous êtes la lumière, car vous êtes l'Esprit
Devant qui le démon de l'erreur tremble et fuit,
C'est vous qu'on invoque, ô Maître, quand on s'efforce,
Pour unir la Justice ou le bien à la Force
Puisque votre pouvoir est doux comme le Bien
Et que vous donnez tout et ne reprenez rien.
Nous, les petits enfants que le mal désespère
Parmi tous les enfants de la petite terre,
Nous, les frères obscurs de frères inconnus
Qui sanglotons dans l'ombre indignes, faibles, nus,
Nous vous cherchons toujours en tâtonnant, ô Maître,
Jusques aux profondeurs divines de notre être,
Parce que nous savons que l'on vous trouve là,
Dans la réalité du vivant Au-delà,
Plus réel que le temps, fait du rêve des âges,
Ou que l'espace empli de ses pauvres mirages,*

*Parce que nous savons dans notre intimité
Que, près de vous, l'on sent, l'on voit la vérité,
Le mystère voilé dans tous les sanctuaires,
Mais qui, dedans leur cœur, se montre aux âmes claires
Comme un océan d'or plus pur que le soleil.
C'est dans cet infini que se fait le réveil.
Quand le souffle empesté des passions humaines
Nous jette ses relents de vices et de haines,
L'unique Dieu latent que nous portons en nous
Verse les parfums saints qui s'exhalent de Vous,
O, fleur de Pureté qui parfumez sans cesse
Tous les calmes jardins de l'antique sagesse
Où Jésus et Bouddha, en un même idéal,
Disent les mots sacrés qui détruisent le mal,
Les mots mystérieux des puissances occultes
Dont on fait l'hymne saint et bon de tous les cultes
Et dont le monde entier, en écoutant les voix,
Apprend l'égalité des devoirs et des droits.
Tout, l'homme et l'animal, la plus infime chose,
Sous votre œil fraternel doucement se repose,
Car vous êtes la paix suave dont le chant
Apaaise les douleurs du bon et du méchant.
Votre amour est le pur, le grand Amour des Ames,
Celui dont jamais, ni les hommes ni les femmes,
Perdus dans les torrents ténébreux de la chair,
Ne savent la douceur et l'enchantement clair,
Oui votre amour, ô Maître, est bien l'Amour suprême
Qui s'oublie dans nous et renonce à soi-même,
Car, à tout ce qui vit, à ce qui naît ou meurt,
Vous donnez le meilleur du sang de votre Cœur!*

A L'OCÉAN.

*Je voudrais que ma vie entière ressemblât
Au déroulement clair de tes vagues là-bas.*

*Je voudrais recevoir en mes pensées belles
L'esprit du Dieu qui meut des vagues éternelles.*

*Je voudrais que l'effort de mon ardent cerveau
Soit pareil à l'ampleur vibrante de ton eau.*

*Je voudrais mon désir aussi frais, aussi chaste
Que l'espace divin que remplit ton chant vaste.*

*Je voudrais que ma voix fasse vibrer les mots
Avec le rythme lent dont palpitent tes flots.*

*Je voudrais que mes yeux, pleins de rêves encore,
S'emplissent de ta nuit, ton soir et ton aurore.*

*Je voudrais qu'à jamais au ciel de ma raison
S'ouvre la majesté de ton large horizon.*

*Je voudrais que se mêle à mon pieux silence
Le profond inconnu de ton mystère immense.*

*Je voudrais que mon art, par l'idéal hanté,
Réflète ta grandeur et ta sublimité.*

*Je voudrais qu'en mon corps ta puissance s'amasse
Sans que jamais sa chair ne faiblisse ou se lasse.*

*Je voudrais que mon âme, en proie au mal du moi,
A l'infini, ô Mer, s'unisse comme toi.*

*Et je voudrais qu'en toi mon cœur total se fonde,
Afin que mon amour déborde sur le monde.*

JEAN DELVILLE.

UN HIVER AUX LOFODEN (1)

(Suite et fin.)

2 avril.

Pâques ! C'est Pâques aujourd'hui.

J'y avais tant pensé à cette fête du printemps de chez nous, et je me suis levé, ce matin, plus tôt que de coutume, las d'avoir rêvé de rameaux et de cloches.

Pendant la nuit, j'ai eu nettement la vision de nos vertes campagnes flamandes, inondées de soleil et emplies de chants mystiques ; et, me trouvant, dans l'avant-soirée, en rêve dans quelque petite ville de province, j'ai subi l'impression de ces préparatifs, caractéristiques des veilles de grands jours de fêtes liturgiques, où le son des lourds bourdons d'églises vient s'écraser sur les trottoirs, humides encore du grand nettoyage.

En écartant les petits rideaux blancs tendus devant la fenêtre de ma chambre, je constate qu'il est tombé, depuis la veille, beaucoup de neige.

Pâques ! Tout, ici, est plus silencieux et plus calme que jamais, et l'on s'aperçoit de ce que, en ces jours de fête, chacun se recueille chez soi. Ce silence dominical me pèse et, pour chasser ma mélancolie, je sors et je vais rendre visite à Will : c'est encore là que j'espère trouver un peu de distraction.

Au seuil de son habitation, sa bonne et fidèle servante Bettie, en grande tenue de paysanne du sud, coiffée du petit châle de soie dont l'un des angles retombe sur son front large et très blanc, me souhaite une « bonne fête ».

J'y trouve mon Anglais, drapé comiquement dans un manteau de bain, et plongé gravement dans la lecture de la Bible.

(1) Voyez *La Belgique Artistique et Littéraire* de mars 1911.

En me voyant, il étend vers moi sa main avec un geste bénisseur, comme pour m'imposer le silence, et me désigne une espèce de hamac dans lequel je m'étends de mon mieux.

Je laisse mon ami à sa dévotion et, de la large fenêtre donnant sur la baie, je regarde distraitement, durant une heure, le vaste paysage blanc...

Un « Amen » énergique et sonore à faire ébranler portes et fenêtres retentit soudain et, d'un mouvement lesté et gracieux, le livre saint est lancé dans la cale de la curieuse chaise longue.

Will est debout et, tout joyeux et doublement réconforté par le bain et la prière, il se livre devant moi à des exercices d'acrobatie qui compromettent singulièrement la stabilité de son plancher et jusqu'à l'équilibre de sa cabane.

Ah! il n'est pas mélancolique, lui; il y a dix ans qu'il connaît ces Pâques monotones et blanches; et puis, il a projeté pour aujourd'hui une réunion d'amis qui, sur son invitation, viendront chez moi vider une bouteille; il paraît même que, ce soir, nous dînerons tous ensemble.

Mais, même ici, l'affreux spleen me poursuit et, en attendant l'heure du rendez-vous, je vais errer par les chemins de neige.

Arrivé à hauteur de l'hôpital, je remarque que la porte de la petite église est large ouverte; et, pour la première fois, l'idée me vient de visiter ce temple de bois minuscule.

L'office vient de finir et le modeste sanctuaire est, à cette heure, complètement vide.

Sans doute, je ne m'attendais point à rencontrer, dans ce lieu voué au culte luthérien, des images intéressantes ou des statues antiques, ni même à recueillir là ce relent d'encens qui dans nos églises catholiques, après les messes, s'évapore et plane autour des autels étincelants de cierges et d'or; mais, au contraire, dans cette petite église voutée et basse, l'on éprouve, plus intensément qu'ailleurs, l'impression consolante propre aux refuges simples de recueillement et de prière.

Aucun décor, aucun style; n'était dans le fond cette

estrade, tenant lieu de maître-autel, l'on se croirait dans un hangar évacué.

Une petite croix de bois brut, sans crucifié, surmonte le tabernacle qu'encadrent deux chandeliers de cuivre; à part quelques vêtements sacerdotaux, ce doit être là l'inventaire complet de ce temple protestant.

Et cet intérieur trop vide est noyé dans une lumière particulière et très pâle : espèce de reflet de lueurs condensées provenant des fjelds d'alentour qui mirent leurs neiges dans les hautes fenêtres du bâtiment.

* * *

Je dois m'être attardé là plus longtemps que je ne pensais, et, en tout cas, l'heure du rendez-vous doit être dépassée, car, en sortant, j'aperçois Will qui me fait, du bras, de violents et significatifs moulinets; il est entouré d'une bande d'amis au milieu de laquelle je reconnais le patron de mon logement.

Malicieusement, l'Anglais prend le brave vieux sous le bras et lui propose, sous la garantie du plus immuable secret, de vendre à son pensionnaire belge — auquel il ne pourrait rien refuser — une de ses bouteilles de vin d'Espagne repêchées, il y a quelques années, au large du Malström; et, prenant mon homme par le côté « hôtelier », il crut devoir ajouter tranquillement : « Ne vous gênez pas, d'ailleurs, de compter largement. »

Mais le patron est méfiant et craint les rigueurs du fisc; il est à ce point incommodé par l'insistance de notre parlementaire qu'il brûle la politesse à toute la compagnie et se met tout à coup à courir, à toutes jambes; dans la direction de son établissement.

En troupe, nous nous lançons à sa poursuite jusque dans l'escalier menant vers la cave de l'hôtel, et enfin, moyennant plusieurs couronnes et la parole d'honneur promise, nous parvenons à dénicher le précieux flacon.

Celui-ci est porté, avec d'infinies précautions, dans ma chambre et est tôt vidé; mais la part dévolue à Will semble à celui-ci insuffisante comme

« dose de fête » ; aussi, devant l'inutilité de tenter de corrompre une nouvelle fois mon prudent hôtelier, l'Anglais propose de nous amener tous chez lui pour goûter d'une bière qu'il qualifie d'exquise et qui lui est arrivée l'avant-veille.

Adossées contre une cheminée où le grand feu ouvert, chauffant toute l'habitation, brûle à demeure, trois caisses, contenant la délicieuse boisson, sont alignées.

Le maître du logis fait sauter quelques planches d'emballage, remue la paille, dégage quelques bouteilles du paillason qui les enveloppe, et, ayant méthodiquement et avec lenteur enlevé le bouchon, se met en devoir de verser, prudemment...

La bonne bière prétendait probablement ne pas être débitée, un jour de Pâques, à des profanes comme nous, car rien ne sortit du goulot : l'exquis liquide s'était transformé en un solide glaçon !

* * *

Comme convenu, nous dînions le soir ensemble.

Repas relativement mouvementé et pour le moins original en ce que les six plats, qui en composaient le menu et auxquels nous étions six hommes à consacrer nos appétits aiguisés, provenaient d'un seul et même poisson : un grand cabillaud, dont coût : 60 centimes.

Voici, d'ailleurs, ce qui nous fut successivement servi :

Potage (fiskesuppe) ; boules de poisson (fiskebollen) frites dans la graisse de poisson ; grosse pièce de cabillaud bouilli (kogt torsk) ; foies et œufs de cabillaud (lever og rog) ; pâté de poisson (delikatesse) cuit et servi dans une « forme » représentant un poisson.

* * *

4 avril.

La grande pêche qui, cette année particulièrement, a passé par tant de périodes critiques, à cause des incessantes intempéries, se trouve menacée, depuis

quelques jours, d'une crise nouvelle : Il y a disette d'appât, ou, pour mieux préciser : il y a chez les pêcheurs pénurie de « sild », sorte de petit poisson, du genre de nos sardines menues, servant à amorcer les lignes de pêche.

Pourtant, chaque hiver, une ou deux fois, des navires se présentent devant les centres de pêcheries avec un plein chargement de ces petits poissons précieux qui sont vendus à des prix exorbitants ; or, la saison bientôt touchera à sa fin et, jusqu'à présent, aucun de ces arrivages, maintes fois annoncés par le télégraphe, ne s'est produit ?

Et la population de pêcheurs éprouve par cette abstention, accidentelle ou voulue, une contrariété nouvelle s'ajoutant à la lignée des déboires de tous noms qui, au cours de ce malheureux hiver, se sont acharnés sur elle.

Dans l'air pur de cette délicieuse après-midi de printemps vient de monter un sifflement de sirène à vapeur, strident et continu.

Aussitôt, de toutes parts, tous ceux qui sont restés à terre s'élancent sur une embarcation quelconque et, en hâte, se mettent à ramer vers un coude de fjord au-dessus duquel monte une colonne de fumée noire... Ils sont vingt, d'abord, à se ruer, à coups vigoureux d'avirons, dans la direction du navire si longtemps attendu ; puis, à mesure qu'on approche, le cortège augmente au passage et, près du but, se transforme en un groupe compact et désordonné, entraîné à une allure de course folle. Et, ce pendant qu'il s'amène, de nouveaux coups de sirène éclatent, tantôt modulés en trilles, puis enflés en crescendo tels des appels de détresse, ou, encore, en cris brefs et saccadés, qui font l'effet d'éclats de rire ironiques et immenses lancés par quelque géant au-dessus de l'île paisible

Elles grouillent maintenant, les barquettes, autour du vapeur, qui n'a pas même besoin de jeter l'ancre pour vider sa cargaison ; c'est à qui hissera le premier ses paniers à bord, lesquels, vite trempés à fond de cale, sont en un instant retirés, remplis et ruisse-lants de ces petits poissons.

Maintes fois, par leur imprudence et leur précipitation à se faire servir avant leur tour, des hommes perdent l'équilibre et prennent dans le fjord glacé un bain forcé dont ils sortent généralement en fort triste posture...

Cela a duré à peine une demi-heure, et déjà tout est fini; les comptes soldés, les canots s'écartent un à un du navire et s'en retournent à terre déposer leurs précieuses provisions.

Lorsque, ce soir, se fera la rentrée générale, les braves pêcheurs, en apprenant la nouvelle, seront tout à la joie.

* * *

Au loin, la sirène, avec des intonations bruyantes et joyeuses, retentit une dernière fois en soufflant vers le ciel des touffes de fumée grise; puis la masse noire du vapeur se remet lentement en mouvement et disparaît bientôt derrière le massif des hauts rochers.

* * *

10 avril.

Il me parvient à l'instant un télégramme dont les termes laconiques m'annoncent la fin brusque et anticipée de mon séjour ici.

Mon départ définitif tient à une question d'heures et dépend du passage prochain du paquebot faisant route vers Trondjhem.

J'étais bien préparé et d'ailleurs heureux à l'idée de cette rentrée au foyer familial, mais il me semble que cette séparation précipitée de tout ce que j'ai appris à aimer et à admirer sur ce coin pittoresque du plus beau pays du monde, me cause plus d'émotion que je n'en aurais désirée; et, d'une façon très réelle et intense, je constate maintenant que j'ai donné, sans trop m'en douter, une grande part de de moi-même à tout ce qui m'entoure : les rochers majestueux et immenses et les simples chaumières basses, aux toits de neige...

Je fais à la hâte quelques visites et recueille en passant d'affectueux et sympathiques serremments de

mains; je tiens surtout à faire mes adieux à Jens, qui ne m'était plus revenu après le lugubre incident qui avait totalement rompu le charme de notre excursion vespérale.

Les petits chemins de neige menant vers sa demeure, les eaux profondes et claires, les montagnes gigantesques que je connais et dont je sais les noms, à présent, me semblent tout autres, depuis que je me prépare à les quitter à jamais...

Au carrefour d'un petit chemin en pente qui conduit vers la cabane du pêcheur, je rencontre M^{lle} Chr..., une jeune gouvernante à l'esprit supérieurement cultivé et qui a entrepris généreusement la charge de l'éducation des enfants de l'aîné des frères B...; jamais, au cours des visites que j'avais faites chez ce dernier, elle ne m'apparut aussi joliment blonde; en m'écartant pour lui livrer passage, j'éprouve une joie sincère à recevoir son sourire et je vois qu'elle rougit même un tant soit peu...

Au seuil de la cabane de mon dévoué serviteur, je suis accosté par un notable négociant des environs, avec lequel j'avais entretenu de vagues rapports d'affaires; je trouve Jens souffrant; il m'appelle et parvient à me dire tout bas à l'oreille que, présumant me rencontrer ici, cet homme, qu'il connaît et estime beaucoup, est venu à dessein pour me faire une proposition.

Il s'agirait de me céder la place d'un groupe de négociants russes, établi dans une localité de Finmark, où, après la période de la grande pêche annuelle des Lofoten, je pourrais diriger l'exploitation très prospère d'une pêcherie de flétan; ce personnage est propriétaire de toutes les installations existant en cet endroit; je n'aurais qu'à m'adjoindre un compatriote et nous règnerions dans ce nouveau domaine en maîtres absolus, en lieu et place des Russes, qui seraient éliminés.

Le travail est peut-être un peu dur pendant la période intense, mais après, ce seraient, durant de longs mois, les loisirs de l'inaction, la chasse, la pêche à la ligne et les longues journées passées en communion étroite avec l'imposante nature.

Je suis certain que le désir du vieux Jens de me voir rester en son pays n'est pas étranger à cette démarche du marchand, car, dans l'espoir de me voir consentir plus promptement, ce dernier croit devoir ajouter naïvement : « Jens, qui vous estime particulièrement, sera également heureux à l'idée que, pendant la saison de pêche prochaine, vous lui reviendrez », et, en signe d'assentiment, celui-ci opine de la tête et me regarde, presque suppliant.

J'écoute, presque distraitemment, ces généreuses exhortations, et déjà je jouis un peu en imagination de cette vie patriarcale, trop peu appropriée probablement au tempérament de citadins d'une contrée du sud ; le souci me hante surtout de ce qui pourrait se passer là-bas, et que le télégramme ne dit pas ?

Comme au jour mémorable de notre excursion, j'admire, une fois encore, à travers les vitres minuscules de cette demeure de rêve, l'immense fjord aux eaux polies d'un bleu lumineux et transparent ; les creux sauvages des rocs dont les flancs, couverts de neige, sont ombrés d'azur ; et, à l'horizon, le ciel si étrangement pur et bleu.

Et, en ce moment, le silence pesant sur toutes ces choses qui, malgré leur âge tant de fois séculaire, sont restées immuables et éternellement pareilles, exerce sur moi une impression de tristesse à laquelle se mêle du regret et presque du reproche.

A tout hasard je prends congé, définitivement, de Jens, qui ne cache plus son émotion ; quoique j'aie promis de réfléchir encore, lui aussi croit que c'est bien la dernière fois qu'il me voit.

* * *

12 avril.

Non ! — C'est bien décidé, à présent ; je pars, ce soir même. — Je rentre au pays.

Mes bagages sont déjà à bord du vapeur amarré près de l'entrée de l'île et, cette nuit encore, je serai à Svolvoer.

Demain, très tôt, je prendrai place à bord du steamer *Orion*, sur lequel je ferai, en sens inverse et jusqu'à Trondjhem, le voyage que j'entrepris trois

mois auparavant, dans des conditions d'état d'âme si différentes...

Sur le petit quai de planches où, par une froide et sombre nuit de janvier, j'avais débarqué avec mes hommes, je reçois les derniers compliments de bon voyage d'un grand nombre de pêcheurs et d'amis; plusieurs d'entre ceux-ci m'accompagnent à bord.

Mais la cloche sur l'entrepont a sonné le départ, et voici l'instant des échanges furtifs des ultimes recommandations et des derniers adieux...

Adieu donc, beau pays de Norvège!

Ceux qui ne connaissent de vous que vos masses de granit et vos eaux calmes et profondes, vantent déjà la majesté grave et impressionnante de vos lieux; combien ne gagneraient-ils point à connaître vos mœurs et votre fierté saine?

Adieu, terre paisible et pure comme la blancheur de vos neiges séculaires, où l'âme touche au plus près à tout ce qui est vraie beauté et véritable grandeur!

Adieu, braves gens, nobles cœurs!

Trondjem — la ville pittoresque avec son église curieuse en bois, non encore achevée après un demi-siècle de construction.

Christiana — aux bâtiments massifs et noirs — si différente d'aspect de Copenhague, aux avenues riannes, aux rues larges et mouvementées.

Viennent ensuite les graves villes allemandes, révélant la soif d'expansion et l'ambition des grandeurs.

... C'est la terre natale, bientôt; et, enfin, deux choses qui accaparent à un moment tout ce que le cœur peut éprouver d'émotion et qui ont le don de refouler, bien loin vers l'oubli, les sensations et le souvenir du temps d'exil : la vue du clocher et la première étreinte sur le cœur, palpitant de joie, d'une vieille mère!

EM.-E. PIERS.

LA GRANDE MADEMOISELLE

Nous sortions, Martué et moi, du théâtre de l'Olympia, où nous avons goûté, grâce à Marguerite Deval, les plus sémillants coups de reins qu'on puisse rêver. Il faisait un temps comme nous l'aimons, pluie et tiédeur : une atmosphère qui détend l'âme avec un bruit doux. Les vitrines délayaient dans les dalles des éblouissements ; et les passants, suspendus en l'air, paraissaient se croter à des astres. Je fre-donnai le flonflon obsesseur :

*Et courtisane, philosophe,
C'est limitrophe...*

— Parole profonde dans un style folâtre, opina Martué. Je lui reproche seulement d'être trop restrictive : les artistes sur ce point valent les philosophes. Les uns jouent la comédie de la pensée, les autres celle de l'émotion ; cela n'est pas plus noble que jouer la comédie de l'amour. Remarquez qu'ils vivent de ces mensonges. Il en est, me direz-vous, qui livrent leur vrai cœur. Est-ce montrer plus de pudeur que la fille de joie dont la robe tombe pour le premier venu ? Il y a ainsi des faiseurs de livres qui se donnent quelques milliers de fois, au taux de 3 fr. 50. Tous tirent des ressources de leur beauté intellectuelle, qu'ils se plaisent à découvrir et parfois à vêtir savamment de voiles pour aviver la convoitise. Instruments de plaisir, ils ne se multiplient que parmi les sociétés oisives, à l'aurore des décadences. C'est alors aussi qu'on voit pulluler les comédiens et les drôlesses. Mais par contre, objecterez-vous encore, ces philosophes et ces poètes, nés de la corruption, ne sont point, comme les courtisanes, des produits corrompus. Je vous réplique que faire le tour des idées ramène au point de départ et que douter de toutes les morales est la même chose que les ignorer. A celui qu'aucune architecture métaphysique ne séduit plus, — et vous savez si on en a vite dénombré les édifices, — il ne reste que la poursuite de l'inédit

sentimental et sensoriel. C'est, je crois, l'occupation préférée des femmes galantes. Mais, en cet âge pour lequel n'existent plus les symboles, nul ne s'avise que les mondes sont des sphères, c'est-à-dire l'image même de points qu'aucun déplacement, aucune relativité n'éloignent ni ne rapprochent de l'absolu central et que la plus longue ligne qu'ils puissent tracer conduit au même terme que l'immobilité. Que la haute civilisation confine à la primitivité, peu de civilisés le concèdent et, quant aux primitifs, ils plongent tous dans la candeur de cette pauvre courtisane Claudie, dite la Grande Mademoiselle.

Je demandai :

— Qu'est ce que Claudie, dite la Grande Mademoiselle?

— J'ai connu Claudie, commença Martué, en un lieu qui faisait à sa beauté le plus singulier cadre; pour parler ingénument, à la foire du Midi, un samedi qu'une ondée avait clairsemé les badauds. Je sortais d'une arène pouilleuse, ravi d'y avoir allégé ma misanthropie à l'occasion d'un match de boxe, étonné aussi; et je notais mentalement les protestations d'un populo sensible à propos d'une mâchoire déboîtée et de l'éparpillement de quelques dents. « Légende donc, me disais-je, que la férocité de la foule, que son appétit de spectacles sanglants... Mais peut-être légende contemporaine, illusion d'une époque qui honore, sous toutes ses formes, la mollesse. L'absurde lieu commun délice des journalistes, ne deviendrait-il pas observation exacte s'il m'était donné de forcer les âmes du passé? » C'est à ce moment que j'aperçus la Grande Mademoiselle, un nom que m'imposèrent, avant que l'analyse m'eût permis de rectifier l'impression, son feutre à la mousquetaire, les anglaises flottant sur le col de guipure, la minceur presque masculine du corps souple, une démarche précieuse à la fois et assurée, un bras tendu fermant un gant à crispin sur le pommeau du parapluie roulé, pareil à une haute canne. Presque aussitôt, le décor encanaillait la vision, et je songeais à quelque Maupin du temps de Louis le Juste, pro-

menant le travesti et l'épée parmi les tréteaux ambulants de Thespis, héroïne picaresque d'un Scarron. Enfin, répudiant tout romantisme, je ne consentis qu'à admirer en elle une jolie grue s'habillant avec audace et réflexion, divination même. Cette espèce est trop rare pour que je ne crusse pas devoir m'y arrêter. Je me rapprochai de la promeneuse.

Mais comme j'allais l'aborder, deux remarques que je fis suspendirent mon intention. La première était le titre du livre qu'elle portait sous le coude gauche : MERCURE. L'autre était la qualité de sa beauté, un visage comme en a peints Gainsborough, une noblesse de lignes, une aristocratie de chair miraculeuses où, élargies par des cils très longs, chatoyaient, en feux pailletés, autour de prunelles flammées, des iris bleu de mer et violets.

Une grue, cette tête-là, cette fraîcheur, ce petit front pensif et pur ? Le mystère croissait, doublant de minute en minute, vous le concevez, avec la crainte d'être éconduit par cette patricienne, le désir de la déchiffrer. Oh ! L'entendre parler seulement, même pour prononcer une phrase outrageante ! Je me décidai à la fin et, le plus respectueusement que je pus, la priai de me prendre comme cavalier pour sa visite du champ de foire.

Elle s'était arrêtée et me regardait bien en face. Et elle me fit répéter. J'obéis, un peu embarrassé par une vive appréhension de paraître ridicule. Quand j'eus fini, elle prit mon bras avec décision et gravité et m'autorisa à la guider.

Alors, cette âme commença de s'éclairer pour moi. Le numéro du *Mercure* m'avait permis d'amorcer la conversation. La littérature en fit longtemps les frais. Claudie — elle venait de m'apprendre ce prénom qui me plut — se déclara charmée que je fusse Charles Martué. Elle connaissait des vers de moi parus dans les revues : elle me cita le titre d'un poème qu'avait publié le mois précédent l'*Art pour Dieu*. Séduit, je la pressai. Et je découvris chez elle le plus amusant mélange d'information et d'ignorance, de pratique des derniers bateaux et d'absence de culture classique. Elle me cita les œuvres de la plupart de

nos jeunes auteurs et elle les caractérisait très justement. Mais les noms de Saint-Simon et de Diderot lui firent ouvrir tout grands les beaux yeux à facettes changeantes. Elle s'avoua surtout grande liseuse de romans, un goût pris dans la bibliothèque paternelle, où régnaient Walter Scott et M^{me} Sand, avec pour grands vassaux Jules Janin, *Werther* et le *Vicaire de Wakefield*. En entendant cela, je tremblai que ces lectures m'eussent valu le commerce d'une Emma Bovary aristocrate. Mais, peu après, une confiance m'apprit que la fausse passion et la mélancolie grandiloquente n'avaient point altéré trop manifestement une sensibilité délicate et sans afféterie, une imagination vive spontanément. J'avais marqué ma surprise de la voir choisir pour but de promenade les délices de la gueusaille. Elle m'expliqua que, toute petite fille, son père l'avait conduite à la fête de Liège, où des figures de cire ingénieusement articulées lui parurent des personnes enchantées et contraintes par la malice d'un méchant sorcier à des attitudes et de lents gestes invariables, dans des cages de verre. Souvenir resté vivace. Et presque tous les ans, où qu'elle se trouvât, elle allait rechercher, par les kermesses, les soirs pluvieux et solitaires, la douceur de faire revivre en elle ses émotions d'enfant devant de tristes mannequins aux yeux de bois. Je louai dans mon cœur cette profondeur d'impressionnabilité et ce culte du passé ingénu, signes d'une indéniable noblesse d'âme. Au même instant, une horrible petite péripatéticienne salua amicalement ma compagne. Ma perplexité s'élargit.

Nous avons quitté le champ de foire. Nous écoutâmes à l'Alcazar une comédie d'Henri Bataille dont trépidèrent toutes les fibres nerveuses de Claudie. Je la regardais. Plus véritablement femme sans le faix du chapeau à la mousquetaire, les mains fines glissées avec leurs bagues des gants à crispin, la Grande Mademoiselle meurtrissait aux dents une bouche passionnée, tandis que grandissait la flamme des yeux d'algues et d'améthystes. De plus en plus s'attestait en moi un singulier désir, où le cœur ni la chair n'avaient de part, un besoin cérébral de posses-

sion, osons le mot, un érotisme intellectuel. Je présentais en cette femme étrange une âme altière dont les abandons graduels me feraient pâmer aux morsures des pires voluptés mentales. Pourquoi, avant de la connaître ou plutôt de savoir que je ne la connaîtrais jamais, pourquoi cette conjecture s'établissait-elle en moi ? C'était, remarquez-le bien, prévoir le doute où elle me réduirait perpétuellement, car toute volupté est faite de doute et cesse au moment où ce doute se résoud dans la certitude que cette volupté fut. Peut-être l'ambiguïté de son apparence, par moments, m'avertissait-elle de tout ce que renfermait d'équivoque la Grande Mademoiselle. C'est notre superstition, à nous autres sceptiques, que de nous émouvoir des rencontres ingénieuses que le hasard ménage aux figures des objets. Ainsi je devais m'effarer du mystère de Claudie parce que, croisant les jambes et appuyant contre son genou le parapluie mince qu'elle tenait par les extrémités, elle paraissait chercher le maintien d'un jeune gentilhomme fanfaron, tandis que son corsage plat l'eût fait prendre, au contraire, pour un page déguisé en fillette.

Mais si anxieux que je fusse devant son énigme, je n'osais point l'interroger sur elle. Je ne savais encore que son nom, Le Clément de Maurienne, un nom à coup sûr inaccessible à l'imagination des héraldistes du demi-monde. C'était assez pour lever certains de mes doutes, et non des moins pénibles.

Nous soupâmes rue Grétry : je fis éteindre les ampoules et placer de chaque côté de la table un candélabre à cinq branches. Mais ces détails sont fastidieux autant que pourrait l'être la relation de nos paroles et de nos gestes durant cette soirée, qui n'a laissé dans mon souvenir qu'un sillage d'éclair. Sachez seulement ceci. Quand, sur le tard, je tins dans mes bras, libre et tiède sous les étoffes lourdes, le corps de Claudie Le Clément de Maurienne, quand, à des signes certains, je connus qu'elle souhaitait mon ardeur, elle ne consentit pas à la contenter en même temps que ce désir. Je m'inclinai. Elle me pria alors de la reconduire jusqu'au rond-point de la rue de la Loi et, par la rue Archimède, s'enfonça dans

la nuit, après m'avoir ordonné de me trouver l'après-midi du lendemain dans l'allée du Parc qui joint les deux bassins.

Mais, le lendemain, Claudie de Maurienne ne vint pas.

* * *

Si je m'en affligeai ? Un instant de réflexion vous défendra de le croire. Je vous l'ai dit : Claudie n'avait agi que sur mon émotivité idéologique. Or, un mystère absolu ne nous tente pas. C'est au moment où il commence à cesser d'être qu'il s'empare de nous, de plus en plus jalousement. Le mystère presque absolu de Claudie ne pouvait encore que me solliciter pauvrement. Je vous l'avoue, ce jour-là où il y eut sur les arbres du Parc du soleil et des rafales traîtresses, où, de splendides profondeurs vertes, des feuilles mortes s'envolèrent et tombèrent à mes pieds, l'imperfection de la réalisation estivale ne trouva plus sensible que la totale absence d'une passante. Mon goût des formes plénières, qui me fit abandonner tous les systèmes pour le scepticisme, le seul qui n'impose aucune restriction, m'a toujours rendu invulnérable aux cruautés achevées, et le fantôme assis sur le banc à côté de moi ne m'effrayait point : ne l'avais-je pas créé moi-même en empanachant d'une friperie romantique un dérisoire mannequin ?

Des jours passèrent. Un soir, on sonna à ma porte. Quelques instants plus tard, j'entendis introduire quelqu'un dans la bibliothèque qui prolonge mon cabinet de travail et ma vieille bonne vint m'annoncer qu'une dame m'attendait. Instantanément, je sus que c'était Elle, par une intuition sans réplique qui m'enleva jusqu'à l'idée de demander qu'on me décrivit la visiteuse. Je pris un temps pour dominer mon émotion et j'entrai souriant dans la bibliothèque.

— Je ne vous attendais plus, Claudie, fis-je d'un air léger en lui tendant la main.

Je sentis que la sienne tremblait.

— Il m'a fallu pour venir, dit-elle, le temps d'être vaincue.

— Toute la défaite est pour moi, je vous le jure, repris-je, une main sur le cœur.

Elle répondit simplement :

— Je savais que vous vous moqueriez. Car vous ne m'aimez pas. C'est pourquoi je ne voulais pas venir. Car vous ne m'aimerez jamais.

— L'argument n'est pas digne de vous. Quoi ! vous m'aimez, je ne vous aime point et vous me fuyez ! Mais ce serait là votre défaite. Posséder ne porte-il pas en soi toutes les dominations ? Qu'importe une révolte de l'esprit qui ne parvient pas à secouer la sujétion de la chair ?

— Un jour l'esprit entraînera la chair excédée. Et il se peut que ce jour-là je vous aime profondément. J'ai déjà souffert d'aimer. Je ne veux plus.

— Une seconde fois, c'est raisonner, Claudie, à la manière couarde et faussement utilitaire d'une petite bourgeoise. Les hommes de votre race sont faits pour porter les armes et les femmes pour les éjouir entre deux combats. La lâcheté des premiers, c'est reculer devant l'ennemi ; la vôtre, c'est tourner le dos à l'amour. La rançon de vos privilèges, c'est votre dévouement à la souffrance et à la mort. Aux pauvres gens qui bêchent la terre et façonnent les métaux, il faut des compagnes qui peinent comme eux, sur le champ et dans l'usine, pour nourrir la maisonnée ; ceux qui vivent du travail de leur esprit choisissent des femmes entendues aux choses de la science et du négoce ; mais les hommes de guerre ne peuvent se délasser de leurs rudes besognes que dans le refuge de l'extrême volupté. Et, leurs épouses ne les secondant pas dans leur labeur, il faut bien qu'elles consentent à être le complet instrument de leur plaisir. Les roturiers ne songent qu'à leur subsistance ; vous autres, dispensés de ce souci, pouvez songer à votre civilisation ; et vous savez quel merveilleux agent d'affinement est une femme habile en son métier de femme, c'est-à-dire d'amoureuse. Les gens de peu ne donnent jamais : ils cèdent. Et leurs filles ne livrent leur amour qu'en échange d'amour. Mais vous, dames nobles, savez que celui qui ne travaille point ne s'appartient point, et vous accom-

modez d'être les riches esclaves de nos désirs.

La Grande Mademoiselle ne gardait plus rien de sa mine dolente. Elle écoutait dans mon plaisant discours philosopher la gaillardise de ses aieules. Sous les mélancolies anglo-saxonnes et la sentimentalité d'outre-Rhin, dans les brumes desquelles ses livres l'avaient emprisonnée, l'esprit français apparaissait, clair jusque dans la préciosité, raisonneur et licencieux. Mes paroles venaient de toucher des fibres engourdies qui se révélaient toujours vivaces ; elles avaient retenti comme les syllabes d'une langue maternelle oubliée depuis des ans, et dont l'esprit retrouve naturellement le génie. Je faisais mieux que comprendre Claudie, je la faisais elle-même se découvrir !

— Vous oubliez, avait-elle dit, que vous n'êtes pas soldat.

— Que si, ma mie, que si ! La plume est une épée et la lyre un clairon. Et les reines toujours ont aimé les trouvères.

C'est sur ces mots que, rentrant dans sa race et son devoir, Claudie Le Clément de Maurienne ajouta une page à l'histoire des dames galantes.

— Je n'ai pas voulu être tienne le premier jour, malgré que j'en eusse, disait-elle, parce que je sentis alors que j'allais t'aimer. Comprends-moi. Tes étreintes n'affectaient encore que mes sens et, satisfaits, mes sens t'auraient oublié et je ne serais pas revenue. Mais déjà je sentais que tu me posséderais un jour plus entièrement... Je le sentais... Et je ne voulais pas qu'il en fût ainsi... Je m'abandonnais à cette peur bourgeoise de la souffrance, dont tu me blâmais tantôt... Pourtant, j'ai repoussé le remède que m'offrait le contentement de la chair, l'ensevelissement des inquiétudes de l'âme dans la grande clameur de la matière. Que c'est complexe, un être ! Je pressentais en même temps que la souffrance une joie si supérieure à celle qui m'en eût délivrée ! Mais non, je ne voulais pas t'aimer et je te fuyais. Et je savais bien que ma chair me ramènerait vers toi. Ainsi, tu me possèdes aujourd'hui parce que je ne

volus pas t'appartenir et tu domptes mon âme parce que tu as su obséder mes sens.

Elle me décrivit son enfance, et le jardin peuplé de plâtres écaillés d'une petite gentilhommière de Hesbaye. Parfois, abandonnant sur le banc le roman ouvert, dont le vent exalté derrière elle tournait les pages, elle descendait vers le hameau. Il y avait près d'une boulaie, avant d'y arriver, une chaumine où elle entrait souvent. La mère Ledru y martelait des souliers aussi habilement qu'avait jamais pu le faire son défunt. Claudie assise à côté d'elle, la nabote extrayait de son panier à bas un jeu de cartes historié de vignettes et de légendes, et l'index tendu conjuguait lentement les fatalités clouées sur ces rectangles sordides avec des clous à têtes noires et rouges, noirs fers de lance maudits, rouges cœurs saignants. Chaque prophétie revêtait une forme immuable, en un langage sacerdotal, où l'inversion prodiguée communiquait au laconisme de l'expression une force impressionnante. « Grand obstacle vous rencontrerez... Mais vainqueur vous serez... » Les présages ne ménageaient pas toujours l'ignorance de la fillette attentive. « Demoiselle, grosse je vous vois... Mais vainqueur vous serez. » Il surgissait régulièrement dans la maison, à la soirée, un homme blond qui devait enlever Claudie. Et M^{lle} de Maurienne, ayant vidé sa bourse sur l'établi de la mère Ledru, s'en retournait en tâchant d'imaginer cet homme blond, sous le regard duquel, soudain, sa volonté défaillirait. Elle se figurait longuement l'angoisse ravie de cette minute et, par la fenêtre de sa chambre, contemplait le doux jardin profond qu'il faudrait bientôt quitter. Veuf, le chevalier recevait souvent des amis, principalement au temps de la chasse. S'il se trouvait parmi eux un homme blond de haute stature, Claudie attendait, avec une soumission frissonnante, le moment où des mains impérieuses la réduiraient. Et les invités du châtelain se troublaient de ces yeux de vierge posés sur eux. à table, au salon, au détour d'un corridor; de grands yeux de violettes chargés d'étonnement, il semblait, et aussi de crainte

et de reproche. Inadvertance ou modestie, aucun n'y parut discerner un désir. Peut-être respectaient-ils leur hôte. A moins, simplement, que l'enfant les intimidât.

Il y en eut pourtant un, à la fin, qui comprit l'interrogation des yeux de soie changeante. Ici, Claudie se taisait. Et je ne sus jamais au juste ce qu'avait été le ravisseur. Car elle le suivit à Bruxelles. Le peu que des aveux aussitôt verrouillés de réticence m'aient découvert sur cette période de sa vie donne à supposer que son ami la conduisit dans un monde de viveurs et de filles galantes, où elle se vit menacée de contagions déplorables.

J'oubliais de vous dire que le chevalier, au lendemain d'une colère qui faillit lui causer un coup de sang, signifia à sa fille que la porte de sa maison se fermait à jamais sur elle. Il rendit cette sentence aussi publique que l'avait été sa honte. Après quoi ce juste alla soigner ses chiens et on ne remarqua pas que quelque chose eût changé dans son existence, si ce n'est que son goût pour la chasse et l'eau-de-vie parut accentué.

Pour en revenir à Claudie, les demi-aveux dont je vous parlais me feraient jurer qu'elle fut tôt éclairée sur le degré de romanesque de son séducteur. Il avait dû, en lui obéissant — car vous entendez bien qu'elle fut l'incitatrice de cette équipée — escompter l'ordre de réparer. L'attitude du gentilhomme hesbignon à coup sûr l'étonna. Mais il retirait de sa défaite la possession d'une maîtresse singulièrement enviable, et ce dédommagement pour un temps le satisfit. Le rôle assigné à sa beauté ne contentait pas pareillement la Grande Mademoiselle. C'est à ses épreuves d'alors, sans aucun doute, qu'elle se reportait quand, usant d'un terme impropre pour s'abstenir de commentaires prématurés, elle se plaignait d'avoir souffert d'aimer. La vérité est qu'elle dut souffrir mortellement dans ses rêves et son orgueil. De la sensualité mêlée à son désespoir de rencontrer une aventure moins vulgaire la retinrent près de son amant jusqu'au jour où par famine, il semble, d'une escapade dans la basse débauche, il la trompa.

La Grande Mademoiselle ne pouvait endurer cette dernière humiliation. Elle se reprit et écrivit à son père. Elle l'informait de son dénûment, n'implorait pas la rémission d'une peine qu'elle reconnaissait proportionnelle à sa faute, mais réclamait l'assistance à défaut de laquelle elle se trouverait réduite à aggraver, contre son gré, ses torts. Les envois d'argent ne seraient d'ailleurs que temporairement importants. Claudie s'occupait de trouver au théâtre un emploi où elle ne déchût point.

M. de Maurienne apprécia ces motifs et cette promesse et servit à sa fille une rente mensuelle de vingt-cinq louis.

A ce moment, mon visage dut exprimer l'incrédulité, car Claudie prit dans sa sacoche une enveloppe et me la tendit. C'était la réponse du chevalier. Il louait le ton de la lettre reçue, félicitait celle qui portait son nom d'avoir retenu, au sein de ses désordres, la notion de la hiérarchie en matière d'honneur. Il la prévenait toutefois que ses revenus, en effet, ne lui permettaient pas de rendre fixe une mensualité aussi considérable et la pria d'abréger, pour autant que sa dignité de femme le permit, le temps pendant lequel elle exigerait de lui un aussi notable sacrifice.

Je regardai le timbre. La lettre datait d'un an.

— Et tu es entrée au théâtre ? questionnai-je.

Elle répondit sans hésiter :

— Ce ne fut pas nécessaire. Trois mois plus tard, mon père faisait un héritage qui l'affranchissait de toute préoccupation de parcimonie.

Voilà ce que m'apprit de son passé, ce soir de nos noces, Claudie Le Clément de Maurienne. Voilà ce qui, durant des semaines, resta tout ce que je possédai d'elle avec sa beauté de frêle amazone, avec ses fastueux et dévorants abandons. Cette nuit-là, je crus que c'était bien assez et qu'il n'y avait nulle apparence que cela ne fût pas de point en point exact. Car la Grande Mademoiselle s'attestait suprêmement mienne et je ne savais pas que ce qui, pour les autres hommes, est le terme des tourments de l'amour, en allait être pour moi le point de départ.

Sachez que je me pris à aimer cette fille diversement adorable. Il y avait chez elle un luxe moral qui me dispensait les plus riches sensations. Vous savez combien m'a toujours été odieux le romanesque, le chimérique. Ne serait-ce pas qu'ils heurtent simplement mon goût, désassortis qu'ils semblent être avec la vie contemporaine? De la part de Claudie, le romanesque me ravissait. Elle était si en dehors de cette vie-là! Le chimérique prenait si bien racine dans sa réalité de créature! Les âmes de notre temps ont ceci de particulier qu'elles haïssent ce temps, c'est-à-dire se haïssent elles-mêmes. Elles s'évadent d'elles, si j'ose dire. Misanthropie ricochant, se manifestant chez moi, par exemple, incroyant et inerte, par un culte de l'action et de la foi. S'évader! Où donc, dans le présent? Cédons à la matière, le dégoût nous guette; réfugions-nous dans l'esprit, nous n'y rencontrons que sujets de tristesses. L'évasion n'est jamais qu'un changement de geôle. Mais avec Claudie je fuyais dans le passé et je n'emportais avec moi que l'imagination, par quoi nous le faisons vivre. Je délaissais l'analyse, illimitée et qui ne promet, par conséquent, aucun reposoir à la pensée; je goûtais une synthèse, lit d'herbe molle. Oui, une synthèse, ce que sont certains personnages de roman. Et je vous l'avoue, au plus ardent de mes émois, même physiques, il me parut toujours qu'en aimant la Grande Mademoiselle, je faisais de la littérature. (Je prends, bien entendu, le terme en bonne part.)

Je l'aimai donc plus qu'aucune autre. Vous l'entendez bien ainsi, vous qui, composant des histoires, savez de quelle nature est l'affection que l'on porte à ceux que Cervantès appelle les enfants de son intelligence. Vous ne vous étonnerez pas que je voulusse confondre nos existences, ouvrir à Claudie la chambre d'amis — et d'amies — que vous connaissez bien. Claudie me surprit d'un refus. « Vivre ensemble tout à fait? Je te deviendrais bientôt importune. Les monotonies et le laisser-aller du constant tête-à-tête fanent l'amour. C'est parce que nous vivions ensemble que mon premier ami s'est lassé de moi. » Et comme je m'assombrissais : « Mais

rassure toi. Tu me verras aussi souvent que tu voudras. Qui sait? Tu ne me prieras que trop tôt, peut-être, d'espacer mes visites! »

Elle vint, en effet, tous les jours pendant une semaine. Le septième ou le huitième soir, la pendule du salon sonna avant le timbre du vestibule. Je jetai mon journal, je fermai les yeux et j'attendis. Le timbre retentit. Je levai les paupières. Il était huit heures dix. Un pas se hâta dans l'escalier. Mais pas le sien. Ma bonne m'apportait un télégramme. Je compris et soupirai.

Que vous importe le prétexte qu'elle me donnait? Vous vous doutez bien qu'il était à la fois plausible et torturant, et que mon scepticisme naturel et ma jalousie d'amant contractèrent, ce soir-là, une joyeuse alliance pour me mettre à feu et à sang. Le lendemain, les caresses effrénées de Claudie me refaisaient croire à la clémence de mon destin. Le jour suivant, l'heure, de nouveau, sonna sans avoir pour multiple écho le bruit de nos baisers. Pas même de télégramme, cette fois. Ah! j'eusse accueilli comme une délivrance la pire de mes angoisses de l'avant-veille!

A partir de ce moment, de peur de vous assommer, il faut que je cesse de vous raconter par le menu cette si peu romanesque histoire d'un amour qui l'était tant! Car rien n'est monotone comme mes peines pendant deux mois. Elles ne s'aggravèrent même pas. C'eût été trop doux, une trahison bien noire de ma maîtresse qui, cinglant mes plaies à nu, m'eût offert le salut d'une colère ou d'un mépris. Mais la Grande Mademoiselle restait la parfaite amante ouvrant de grands yeux prêts aux larmes dès que mon inquiétude transparissait dans mes paroles ou mes silences. Et n'étaient-elles pas invariablement vraisemblables, les explications à l'infini circonstanciées qu'elle me donnait!

Ma souffrance, fût-elle fondée sur des certitudes, n'était compatible avec ma morale ni mon caractère. Et je souffrais de douter! Un sceptique n'est jamais un curieux : il sait que ce qu'il éclaircira ne l'étonnera pas. Et je voulais éclaircir! Moi, Martué, le

scepticisme en personne ! Quelle défaite ! La revanche des axiomes. Quelle plaisanterie ! Martué en Othello, sans Iago, qui mieux est ! La plaisanterie dura deux mois.

Figurez-vous bien cela, mon cher, avant que je poursuive. Deux mois qui ne m'apportèrent ni un rêve sans cauchemar, ni une veille sans délices. Deux mois d'élans entravés, d'espoirs tâtonnants, d'orgueils anxieux du ridicule. Je serrais la petite tête exquisite entre mes mains dont la fièvre gonflait les veines, je la sentais fragile et mon bien, si peu de chose ! Et je songeais aux phrases de Maeterlinck sur l'énigme de l'univers contenue tout entière dans la flamme d'une lampe qu'on allume. Je me demandais si mon fade supplice usait ma passion ou l'exaspérait. Et je m'abandonnais à des fureurs de mots et de gestes quand j'étais seul. Car devant elle c'eût été impardonnable ; ou bien elle était sincère et mes soupçons l'auraient blessée, ou bien elle me trompait et mes rages plaintives eussent excité sa dérision. Je me taisais et j'observais. Oui, j'observais à présent. Mon vieux besoin d'analyse me ragaillardissait dans ma misère et je goûtais, à le satisfaire, un peu de volupté sans rançon. Mais de mes expériences psychologiques, aucune ne parvenait à démasquer Claudie, si masque il y avait. Elle continuait à me prodiguer les signes d'une indéniable et égale tendresse. Avec cela, absences, retards, remises de rendez-vous alternaient, se réitéraient, pleuvaient. Un jour, je l'attendis à trois moments différents, une heure chaque fois, et elle ne vint pas. Vous devez connaître ces après-midi perdues, ces passages de tramways qui graduent l'inquiétude, l'odieux mariage de la crainte et de l'irritation. A deux reprises, elle quitta Bruxelles pour plusieurs jours. Et, toujours, son excuse était aussi admissible que les pires hypothèses. Mais à aucun moment son mystère ne me fut plus corrodant que quand elle m'arrivait se plaignant de migraines, les jambes fauchées et de petites trépidations dans les paupières, sous lesquelles s'écrasait plus de fusain que n'y avaient déposé mes délires. Elle alléguait des lectures nocturnes, suivies d'insomnies névrosiques.

Que soupçonnais-je au juste, me demanderez-vous ? Mais rien, voilà justement ce qui était affreux ! Je ne pouvais croire qu'elle n'eût pas un maître. Elle se débattait trop visiblement contre une volonté, notre commune ennemie. Mais laquelle ? Son père ? Je possédais la preuve de son indifférence. Un amant ? Mais de quelle nécessité ? Je savais pertinemment Claudie à l'abri de certaines défaillances. Aucune explication naturelle ne satisfaisait la raison. Je me rabattais sur des hypothèses de la fantaisie desquelles vous vous faites une idée. De quelles matérialités l'imagination se fût-elle embarrassée quand il s'agissait d'une femme comme celle-là ? De ces conjectures, vous pensez bien qu'il y en avait de très douces, qui me rassérénaient pour un grand quart d'heure, et d'abominables, qui me saisissaient à la gorge avec tant de violence que les larmes m'en venaient aux yeux. Et à la suite d'un troisième voyage de la Grande Mademoiselle qui me la rendit souillant de fard, la lividité de son visage amaigri, cette instabilité morale devint si énervante, que, Dieu me pardonne ! je me sentis à la veille d'espionner ma maîtresse. Mais un petit fait se produisit alors qui, donnant à mes réflexions un aliment plus substantiel et plus amer aussi, me rendit mon projet antipathique non pas, comme vous le pourriez croire, en restaurant en moi la dignité humaine, mais en y insinuant la lâcheté.

Un soir, elle s'en était venue plus que jamais meurtrie de fatigue ou de joie. Elle portait, je m'en souviens, un corsage de velours pourpre, dont c'était l'ardeur, il semblait, qui la faisait ainsi défaillir. Elle posa sur mon front ses mains fraîches et leur contact le glaça, tandis que son vêtement continuait de me brûler les yeux. Je reconnus dans cette sensation contradictoire une effigie de mon amour et aussitôt, s'exaspérant, elle frappa avec tant de force le cristal de mon âme, que je crus que les vibrations allaient le faire éclater. A aucun moment je ne me sentis aimer Claudie si prodigalement, et jamais non plus le doute n'exerça contre mon bonheur une si féroce puissance. Je contins, pendant une minute, la somme

d'extase et de douleur qu'un cœur humain peut accumuler, et mon étreinte dut l'apprendre à Claudie, car, sanglotante et frénétique, elle témoigna qu'en son cœur aussi, la vie se dilatait au point de presque rompre ses digues.

Notre baiser durait encore quand on sonna ; c'était une visite aussi inéluctable que fâcheuse. Pour l'écourter, je reçus dans mon cabinet. Elle me prit néanmoins un quart d'heure. Je rejoignis, enfin, Claudie. Et ce fut avec précaution que je refermai la porte ; dans une bergère, au coin de la cheminée, la Grande Mademoiselle dormait.

Si j'approchai d'elle à pas de feutre, ce n'était encore, je vous le jure, que dans le souci de ne pas troubler son repos. Mais quand je me penchai sur elle, quand ses traits et son souffle m'apprirent combien profond était le sommeil et total l'épuisement, mes soupçons me rejoignirent comme une bande de méchants diabolins et m'enveloppèrent de leur ronde moqueuse. Et collant presque ma face à ce fin visage las, je retenais maintenant mon haleine parce qu'ainsi engourdie, l'âme qu'il masquait me semblait moins défendue contre mon ardente interrogation. Impression absurde évidemment, et combien cruelle ! Je sais peu de tourments plus raffinés que celui de regarder dormir quelqu'un qui vous cache quelque chose. Quand ce quelqu'un est la femme aimée, imaginez ce que devient la sensation. Un être gît, privé de force, inconscient même de votre présence. Vous le poignarderiez qu'il ne crierait pas. Et il vous reste aussi hermétique que si c'était lui qui vous tenait ainsi en sa puissance. Pourtant, ses lèvres sont entr'ouvertes... Mais elles ne livrent aucun son. Posez cent questions anxieuses, elles demeurent décloes et muettes. Et si, vous affolant, vous secouez le corps abandonné à votre merci, votre pouvoir s'évanouit, les yeux s'ouvrent, la bouche se ferme et ne se descelle plus que pour mentir.

Je couvais donc d'un désespoir passionné le sommeil de la Grande Mademoiselle. Ah ! si j'avais pu le rendre magnétique ! Mais le magnétiseur, lui aussi, est sans autorité sur une fillette assoupie. Le senti-

ment de mon inutile lucidité devint intolérable.

Pour y échapper, je pris un livre, je gagnai le fauteuil le plus éloigné de la cheminée... Et j'aperçus le petit sac en maroquin violet que Claudie y avait déposé en entrant.

Jeter le livre, me précipiter vers l'objet, l'ouvrir violemment, plonger dans l'arôme de vétiver qu'il exhala mes mains triomphantes... Vous saviez, mon cher, que j'étais depuis plusieurs jours sur le point de descendre au rôle d'espion, que ce soir-là et en ce moment-là surtout, j'avais connu les bornes de l'énerverement qu'engendre le doute... Et vous ne songez pas à vous étonner du vilain geste que je viens d'avouer. Mais je vous apprendrai plus. A différentes reprises, ce sac s'était entrebâillé devant moi et Claudie, en y prenant son mouchoir ou sa boîte de poudre, avait découvert, tassées au fond, de nombreuses enveloppes. Qu'elles m'avaient fait rêver, ces enveloppes qui ne la quittaient jamais ! Pourquoi cette précaution ? On fouillait donc ses tiroirs ?

Et je les tenais enfin ! Elles ruisselaient de mes genoux sur le tapis. Leur papier fort craquait sous mes doigts. Hâtivement, je les vidais, je dépliais les feuilles. Et à mesure, un désappointement singulièrement doux détendait mes nerfs ; les lettres étaient toutes du père de Claudie..

Je faillis les rendre à leur cachette sans les lire. Je me ravisai et bien m'en prit.

Je les avais classées par ordre de dates. En tête venait celle que ma maîtresse me montrait jadis, où le chevalier annonçait l'envoi de vingt-cinq louis. La deuxième me surprit. M. de Maurienne s'excusait, trois mois plus tard, de réduire la rente de sa fille à 150 francs. Les suivantes, de plus en plus sèches et bientôt récriminatoires, se succédaient à de courts intervalles. On y tenait bon, on y invoquait longuement des baisses de dividendes, l'incurie croissante d'un métayer dont les infirmités minaient l'énergie, la restauration de toute la toiture du château, des ardoises rafées par un ouragan ayant fait découvrir des charpentes pourries prêtes aux effondrements. On s'étonnait qu'aucun théâtre n'eût accueilli encore la

distinction suprême et le talent de Claudie, celui-ci affirmé jadis dans les comédies de salon, chez les Ferraudier. On suspectait d'insouciance la postulante. On censurait un luxe impudent, des gaspillages inconcevables. On citait le fait d'avoir quitté, le troisième jour, un appartement payé 80 francs pour une discussion puérite avec la logeuse. Puis, il y eut des lettres violentes, menaçant du retrait total de l'assistance paternelle. Il y était question de dettes contractées, de fournisseurs calmés par le paiement des deux tiers de leurs factures, d'une note de lingerie, irréductible celle-là, dépassant six louis. Pour réparer ces brèches, on diminuait de 50 francs le subsidé mensuel, en avertissant que la moindre dette nouvelle en entraînerait la suppression.

Plusieurs mois, encore une fois, séparaient cette missive de la consécutive. Celle-ci datait des premiers jours de notre liaison. Retenez bien ceci. Le chevalier y répondait de nouveau, mais plus doucement, à une demande d'argent. C'était vouloir lui manger la laine sur le dos qu'exiger de lui plus de cinq louis par mois. D'autant que, pendant un long temps, on avait su s'en accommoder. Les dernières lettres, variant sur ce thème, témoignaient d'impatience et d'hostilité. L'ultime avait le laconisme d'une porte qui se ferme au nez d'un importun.

Je la reglissai, comme les précédentes, dans son enveloppe, je refermai le sac, dont le fermoir sonna, et, m'accoudant dans le fauteuil, je réfléchis.

Ainsi, elle mentait. Pourquoi? Bluff ingénu? A quiconque eût vu et entendu Claudie pendant cinq minutes, une pareille supposition aurait fait hausser les épaules. Crainte, si j'étais instruit de sa gêne, de devoir me laisser y porter remède et que dans notre pensée ensuite le caractère de notre amour fût souillé? Cette explication avait de quoi séduire et mon cœur et ma raison. Mais la coïncidence de dates sur laquelle, il y a un instant, j'attirais votre attention, retenait la mienne et voici que, comme dans les romans policiers, toute une théorie nouvelle se construisait sur cet indice. Après avoir renoncé à tirer de son père plus de 100 francs par mois, elle avait

recommencé de le persécuter le jour où elle était devenue ma maîtresse. N'était-ce pas qu'elle possédait, pendant l'intervalle, une source de revenus que cet événement avait tarie? L'hypothèse, quoique pénible, me rassurait pour le présent. Mais je me disais aussi que les sollicitations étaient restées infructueuses. Je me souvenais des mille contretemps dont j'avais souffert pendant deux mois, des absences de Claudie, de ses lassitudes... Comment ne pas y songer alors que, dans le moment même, mes regards anxieux percevaient sur la chair diaphane du visage de ma maîtresse un léger voile, cette sorte de hâle qui est la brûlure des lumières nocturnes? Et, le cœur pincé, je me demandais : N'a-t-elle pas attendu, pour renoncer aux ressources précédentes, que d'autres les aient remplacées?

Ma méditation m'assaillait d'odieuses images. Je me rapprochai de Claudie. L'abandon de sa pose n'était pas pour chasser ces imaginations. Son corps élancé, dont ma pensée dévêtait malgré moi la gorge minime et l'ample évasement des hanches, la pâleur veinée et les souplesses longues, suggéra, à la sommation de quels accouplements! les torsions tant savourées par mon orgueil, les mêmes rôles exaltants... Là, dans ma chambre, contre moi, sous moi, elle gava dix luxures, avec d'immondes prévenances et les mots de folie de nos plus aiguës voluptés. Et ses yeux clos paraissaient scellés par une pâmoison sans fin:

Oh! comme je la voulus à moi pendant cette effroyable minute! Comme mes bras la happèrent, comme mes doigts s'imprégnèrent dans cette chair perfide, comme mes dents mordirent les tempes pour retrouver le regard sous les paupières! Et ils s'ouvrirent, les beaux yeux pers et mauves, effarés d'abord, puis tendres et dévoués, et que le désir alanguit.

J'étais étendu sur le dos, faible et soucieux. Agenouillée à côté de moi, la Grande Mademoiselle se penchait. Ses cheveux, dénoués par l'impétuosité de nos caresses, faisaient tressaillir ma poitrine et mon

épaule; si nombreux que, flottant entre le lustre et le visage de Claudie, ils le plongeaient dans l'obscurité.

L'énigme de ces traits ainsi dérobés, avec les deux diamants noirs qui se dilataient, ressuscitait mon tourment. Et soudain, étourdimement, bêtement, regrettant mes paroles au moment même où je les prononçais, je me découvris :

— Ton père ne te laisse toujours manquer de rien ?

Elle se troubla, hésita. La question si inattendue l'avait interdite d'abord, et, durant la seconde de répit que lui imposa sa surprise, elle put s'aviser d'un danger. Ensuite, à la faveur d'un balbutiement, elle releva les positions de l'ennemi et s'arma pour la rencontre.

— O aimé (et elle cachait son visage contre ma poitrine), pourquoi me demandes-tu cela ?

— Quelle question ! Mais par intérêt pour toi, ma chérie.

— Cher aimé !... Sois tranquille... Je ne manque de rien...

Mon cœur s'ulcéra. De rien, certes. Mais à quel prix ?

— Cela ne me suffit pas, repris-je. Je veux savoir si ton père pourvoit toujours à tes besoins... Et je t'adjure d'être sincère...

Elle posa ses grands yeux sur moi. Oh ! Mes phrases maladroitement combattant à qui la douleur a ôté le sang-froid ! Claudie me devinait, je le voyais bien. Et je ne saurais jamais la vérité...

— Tu es méchant, dit-elle lentement. Ai-je donc manqué de sincérité jusqu'ici ? Oui, mon père m'envoie de l'argent...

Elle ajouta, baissant les yeux :

— Plus autant que jadis, il est vrai...

— Et plus assez, n'est-ce pas, m'écriai-je, car la fièvre m'emportait.

— Oh ! s'affligea Claudie, tu as lu ses lettres...

Et elle eut cet aveu qui pouvait être la plus indéniable preuve de candeur comme la ruse la plus diabolique :

— Je m'en doutais depuis un instant...

Peu m'importait maintenant, au reste, que ce fût l'une ou l'autre. Vous connaissez ces moments affolés où ce n'est plus la vérité qu'on convoite, mais seulement quelque chose qui en ait l'apparence ; où le mystère est si effroyable à affronter que l'abri d'une explication mensongère semble sauveur et plein de délices. Je ne luttais plus, j'implorais l'adversaire, je lui découvrais mon sein, et mes doigts lui marquaient la place où il devait frapper.

— Oui, je les ai lues... Pourquoi, Claudie, m'avoir caché ta gêne ? Et pourquoi cette gêne ne date-t-elle que de notre rencontre ?

Elle me satisfît d'une voix rapide, les yeux toujours baissés... Et elle paraissait à la torture...

— Lorsqu'il n'envoya plus que 100 francs et qu'il eut menacé d'achever de me couper les vivres si je m'endettais, je me résignai, et, pendant des mois, je me logeai à 25 francs, dînai à trente sous, j'usai mes vieilles robes, je me défendis la moindre fanfreluche. Puis, je te connus. Et je compris que mes robes t'excéderaient vite, et mon linge et des parfums communs. Voilà, mon chéri, pourquoi j'ai recommencé à écrire à mon père... En attendant, je vendais des livres et des bijoux... Mais je t'avoue, Charles, que cette ressource aussi allait me faire défaut...

— Pauvre âme, m'apitoyai-je en l'étreignant longuement. Mais tout cela est le passé. Nous rachèterons tes bijoux et tu vivras ici, contre mon cœur, au long des nuits et des journées...

— Non, dit-elle, tu te lasserai de moi.

Elle emporta ce soir-là, dans sa sacoche, quatre billets de 100 francs que j'y avais subrepticement glissés.

Le lendemain, elle ne parla pas de cet argent. Mais ses baisers furent plus longs et plus silencieusement éperdus que de coutume. Elle avait dû pleurer pendant la nuit.

Un mois plus tard, j'en usai de même. Et je ne vous dirai pas que ces sacrifices me comblaient d'allégresse. Assurément, je ne pouvais qu'à mon superflu, mais, à un certain degré de civilisation, le

superflu paraît bien plus indispensable que le nécessaire et ce n'était pas de gaieté de cœur, je vous le jure, que je tempérerais mon goût des bibelots, des gravures du XVIII^e et des éditions *princeps* qu'on atourne de cuirs précieux. La Grande Mademoiselle n'ignora pas ces privations et je m'aperçus qu'elle en souffrait. Mais la relative pénurie où je me trouvais réduit avait pour compensation, me direz-vous, les trésors de félicité contenus en la certitude de posséder enfin seul ma maîtresse... N'est-ce pas, vous êtes persuadé qu'à partir de ce moment, aucun obstacle imprévu ne retint plus Claudie, tandis que je l'attendais dans l'angoisse... Ha! ha! Mais que fût devenu, je vous le demande, le mystère de la Grande Mademoiselle, qui m'étreint encore après un an? Qu'elle n'eût été qu'une brave petite courtisane vénale élémentairement, non, j'aurais eu trop de chance. N'oubliez pas, mon cher, que le destin est l'ami des gueux, et qu'il ne tolère pas qu'on achète avec de l'argent la faculté de ne plus souffrir.

Donc, tout alla plus mal que par le passé. Retards, absences, voyages et mines défaites se multiplièrent. Et même, ceci est affreux, ami, il y eut des jours où, avec des tendresses à vous tuer d'extase, alléguant une migraine, Claudie se refusa.

Et c'est ici que je fus lâche. Je ne l'espionnai point, comme j'en avais eu un moment la velléité, parce que j'étais plus sûr que jadis de la découvrir infidèle. Et j'apaisais mon orgueil indigné par ce raisonnement spécieux : « Si elle me trompait par nécessité, elle ne me trompe plus. Si sa conduite n'a pas changé, c'est donc qu'elle ne me trompa jamais. »

J'oubliais d'envisager l'hypothèse où elle m'eût trompé sans nécessité. C'était la pire lâcheté, celle-là. Mais je n'en étais plus à une près.

Un jour que je réfléchissais à ces choses, je m'aperçus que je n'en souffrais pas. Ce fut un stupéur; je me tâtai l'âme. Et je reconnus avec un peu de mélancolie qu'elle entraînait en convalescence. Un doute perpétuel avait-il à la fin décrédité mes rêves? Le sentiment de mon abaissement avait-il lâché en moi la rancune, mangeuse d'amours? Le fait d'aider

une femme, quelles que soient les circonstances, emporte-t-il notre mépris pour cette femme, en vertu d'un préjugé têtue? Je crois bien qu'il y eut de tout cela dans la décroissance de ma passion. Je ne m'attardai pas alors à en débrouiller les causes, tout occupé à décider de ses effets. Je me demandais, comme bien vous pensez, s'il fallait deviner Claudie, à présent que la vérité me trouverait moins faible. Et je finis par me résoudre à n'en rien faire. Car, à présent aussi, cette vérité m'indifférait. Si désagréable qu'elle fût, elle ne parviendrait pas à rendre laide, sotté ou moins voluptueuse une maîtresse que j'estimais au décuple de ce qu'elle me coûtait.

N'était-il pas plus sage, alors, de continuer à ignorer? Notez qu'à ce moment, je pouvais toujours croire la Grande Mademoiselle véridique et sans reproche.

Et ce fut malgré moi que reculèrent, certain soir, les limites de ma connaissance, pour parler comme les philosophes chaque fois qu'ils changent les verres de leur lanterne. Car, en fait, je ne fis pas autre chose.

* * *

Ce soir-là, Claudie devait me rejoindre chez moi et, peu après l'heure convenue, un de ses télégrammes bi-hebdomadaires m'appela dans un café du centre. Excusez-moi de varier si peu les circonstances de mon récit : pour peu qu'elle soit réelle, la plus folle aventure fourmille de rabâchages.

Je trouvai la Grande Mademoiselle soucieuse et fébrile. Elle me demanda pardon d'avoir brusquement, une heure plus tôt, souhaité plus qu'un tête-à-tête une soirée au spectacle, du bruit, des étourdissements de musiques et de couleurs. Son médecin lui ordonnait le plus de distractions possible, un esprit dissipé dans une chair continente. Je m'inclinai. Elle paraissait singulièrement agitée, en effet.

Plutôt que le théâtre, nous élûmes pour les nerfs malades de Claudie les stupéfiants de marque montmartroise qu'administre le cabaret de la *Gargouille*. A peine installé, je reconnus à la table voisine un

jeune homme portant la lavallière et le chapeau mou que j'avais remarqué dans l'établissement que nous venions de quitter. Il m'y avait même intrigué : je connais à peu près tous les jeunes gens qui portent à Bruxelles le chapeau mou et la lavallière, et celui-là m'était une figure nouvelle. Je le guignai quelque temps et me convainquis que ma compagne l'impressionnait prodigieusement. Il avait dû nous suivre ici. Il avait l'air bon diable et naïf, quoique barbu. Il vidait force bocks. Sa mine effarée ne laissa pas de me divertir.

Vers le milieu de la soirée, Claudie me quitta un instant. Mon homme, ayant payé précipitamment, disparut sur ses talons. Cette fois, je me déridai tout à fait. J'aurais donné gros pour assister au joli regard de bas en haut de la Grande Mademoiselle, le poing sur la hanche, la pointe du pied droit dressée. Car le béjaune ne pouvait pas même espérer, pour sa face rougeade, l'empreinte parfumée des gants à crispin.

— *Comm' Ferrer, aimez la liberté!*

Fait's à l'iniquité

Toujours la guerre!

tonitruait, en Tyrtée pelliculeux, le petit Jehan Truand, vous savez bien, celui qui depuis expropria de ses bijoux, pour s'excuser de la plaquer, Liliane Grey, qui le nourrissait. Tout à coup, un cri me parvint du couloir proche, un cri de femme, le cri de ma maîtresse. Je bondis vers la porte, barricadée de trois rangées de tables et de consommateurs engorgeant les détroits; je bousculai des gens que la surprise fit oublier de protester; enfin, je me précipitai dans le corridor. Et j'y faillis heurter la Grande Mademoiselle, seule et la figure à l'envers.

— Et lui? Lui? criai-je. Par où s'est-il sauvé?

Elle se jeta contre moi.

— Laisse-le, Charles... Rentrons.. Oh! rentrons, je t'expliquerai tout.

Une grosse larme brillait près du coin de son œil.

— Mais on t'a manqué... Insultée peut-être... Brutalisée...

— Tu sauras tout, Charles... Rentrons... Ce n'est rien... Calme-toi, aimé...

Nous allâmes nous rasseoir. Mais on nous écoutait. Nous sortîmes. Et, au boulevard, Claudie, encore haletante, s'épancha.

— C'est un peintre qui m'a aimée. Oui... Je ne t'avais jamais parlé de lui... C'était avant de te connaître... Il habite à Anvers chez ses parents. Je vivais aussi là-bas, à cette époque. Mais j'ai quitté ce petit... Figure-toi. Il faisait pour moi des folies... Presque sans argent de poche, il m'emmenait souper dans les restaurants de nuit... Il m'envoyait des fleurs, des bonbons, des parfums, les mille babioles qu'une femme peut désirer au long d'une promenade en ville. Il m'enlevait en auto pour des courses d'une journée... J'ai su bientôt qu'il devait de l'argent à tous ses amis, que plusieurs avaient averti son père. Et j'avais beau le sermonner, chaque jour, le vertige le possédait davantage. Il était fou... Je compris qu'à ce jeu-là il se ferait chasser de la maison. Que je faisais son malheur, à ce pauvre. Je suis venue à Bruxelles. Il a fini par y retrouver ma trace. Et il veut me reprendre...

— Et tu lui as répondu que tu m'appartiens...

— Attends donc... Cet après-midi, je lui ai fait comprendre que nous ne pouvions plus être l'un à l'autre; qu'il faut qu'il s'en retourne. Il m'a fait jurer qu'au moins, si je ne voulais plus l'aimer, je n'en aimais pas un autre. Là-dessus, il s'est résigné. Et il a seulement exigé que je passe la soirée avec lui... Tu devines mon effarement. Rester seule avec lui plusieurs heures durant? Sa passion allait le ressaisir. Il ne voudrait plus, ensuite, s'en aller. Et je refusai, alléguant que cette soirée était prise. Parole malheureuse. Il se mit à crier : « Un amant ! Tu as un amant ! » Des passants s'arrêtaient autour de nous. Pour l'apaiser, il me fallut lui jurer de nouveau que je n'avais pas d'amant, mais qu'un ami de mon père me conduisait parfois au théâtre. Finalement, il m'autorisa à tenir mon engagement, mais me prévint qu'il ne me quitterait pas de l'œil jusqu'au moment où je rentrerais... Et voilà pourquoi je t'ai

appelé, Charles... Car il m'aurait empêchée d'entrer chez toi ou bien tuée quand j'en serais sortie...

— Voire, grondai-je. Alors, il nous suit toujours? Et j'inspectais le boulevard, mais en vain.

— Dans le corridor, reprit ma maîtresse, il m'a suppliée, avec des sanglots, de m'échapper avec lui. Il n'avait plus conscience de rien... Comme je refusais, il s'est jeté sur moi, il a voulu m'étrangler, il m'a tordu le poignet.

— Quelle brute! Et tu l'as laissé fuir... Il méritait une correction pourtant...

— Tais-toi, Charles. Il souffre atrocement, c'est bien assez. Quand je songe qu'en ce moment même il nous voit, il épie. .

— Eh bien, qu'il voie donc ceci, m'écriai-je, et, avant qu'elle pût esquiver le geste, j'embrassai goulûment Claudie.

Elle balbutia en se débattant :

— Charles, c'est insensé, c'est méchant! Tu vas le faire accourir et dans l'état où il est...

— Mais c'est ce que je veux! Et pour qu'il n'y manque pas, tu vas me suivre chez moi. La rue est déserte. On peut y causer sans risque d'être dérangé.

— Charles, aimé, perds-tu la tête? Je ne veux pas... Et elle se répandit en prières... Le petit méritait de la pitié plutôt... J'étais heureux, moi... Je ne savais pas ce que c'était, souffrir... Alors, je voulais faire le mal pour le mal? C'était imprudent, d'abord. Si l'autre portait une arme? On ne pousse pas à bout un désespéré. Jeu cruel et dangereux et, au bout du compte, stupide. Rien ne légitimait ma haine. Je n'avais pas de motif comme lui d'être jaloux.

C'est à quoi je songeais tandis qu'elle parlait. Je me rappelais ma découverte de ces derniers jours, mon amour blessé à mort. Et j'induisais que seul un vilain orgueil m'animait tout à l'heure. Je me vante d'être peu accessible à la pitié. Mais la colère est encore plus ridicule et, de la part d'un amateur d'âmes, comme dit si joliment Barrès, idiote, simplement. Il ne devait pas me soucier qu'à cet homme eût appartenu dans le passé une maîtresse dont je m'étais interdit de connaître la conduite présente.

S'emporter ! Non, il fallait comprendre. Et comme je comprenais ce possédé ! Je savais ce qu'il en coûtait de se prendre à aimer la Grande Mademoiselle, une femme de cette espèce rare qui tente l'âme avant de tenter les sens, qui touche des fibres restées insensibles dans l'étreinte des amantes passées et les martèle à les détendre, pauvres cordes dont les clefs d'acier de la vie n'ont pas encore réglé le chant. N'avait-elle pas faussé de même, un mois plus tôt, l'instrument de mon intelligence ? Quelle épouvante, alors, si elle m'avait quitté comme elle le quitta... L'aimée devenue invisible tandis qu'elle vous souriait, impalpable dans le moment qu'on entourait de ses bras sa matérialité chaleureuse... Au réveil de la pâmoison, le lit vide... Seule une âme vulgaire eût pu accueillir une telle disgrâce légèrement, avec le haussement d'épaules des ruptures banales, car seule une âme vulgaire ne se fût pas rendu compte que l'amour de Claudie ne se remplaçait point. Si la bassesse des âmes se mesure à leur désespèment après les tempêtes des amours communes, les désastres éprouvés dans l'amour de Claudie étaient la mesure de leur hauteur. Ce peintre méritait donc mon estime fraternelle d'amant et d'artiste. Il s'était découvert, en admirant la Grande Mademoiselle, du goût pour la vraie beauté. Et il avait su ressentir toute la magnificence de celle-là, toute l'étrangeté suprême, puisqu'il avait rêvé, esclave nubien, d'amasser des trésors aux pieds de cette reine d'Egypte.

— Tu vas me reconduire, Charles, bien sagement. Lorsqu'il verra que tu retournes seul, il s'en ira aussi. Et demain, mon aimé, je serai dans tes bras.

J'acquiesçai. Nous approchâmes du Cinquante-naire. Je me retournais de temps en temps sans apercevoir le suiveur. Je finis par croire que rassuré, résigné ou simplement lassé, il avait abandonné la partie. Je quittai Claudie au coin de la rue Archimède. Elle ne m'autorisait jamais à l'accompagner plus loin, arguant : « Me voir au bras d'un homme rendrait ma propriétaire moins révérencieuse. »

Au moment de rebrousser chemin, je donnai un

dernier regard à la trouée obscure où s'effaçait peu à peu la silhouette svelte. Et, à cinquante mètres, je vis une ombre, issue du trottoir opposé, traverser la rue en courant.

J'avançai, rasant les murs. Au premier coude, un réverbère me montra Claudie à côté du jeune homme au chapeau mou. Et ils s'éloignaient à présent de la demeure de ma maîtresse.

Elle ne lui tenait point le bras. Ils marchaient lentement, causant avec animation. Deux ou trois fois, ils s'arrêtèrent.

— Explication dernière, exigeant un détour, opinai-je. A un prochain croisement de rues, Claudie reprendra à gauche, seule... Ah! les voici précisément qui s'arrêtent à nouveau, et à un coin, cette fois. Elle lui tend la main... Mille tonnerres!

Et je m'élançai. Songez donc, mon cher. Il l'avait saisie par les poignets et l'entraînait, avec des secousses à la faire hurler de douleur... Mais la Grande Mademoiselle ne criait, ni n'appelait. Elle luttait courageusement, en fille noble accoutumée à défaire ses griefs sans le secours des gens de justice. Elle luttait... Mais elle trébucha et se rattrapa à lui, qui la souleva et courut lourdement.

— Lâche-la! criai-je essouffé en serrant les poings.

Il n'y avait plus entre nous que vingt-cinq pas et j'arrivais comme un projectile. L'homme se retourna, déposa son fardeau, s'en sépara violemment. Il esquissait une garde quand mon élan me rua contre lui. Le choc d'un maxillaire m'endolorit les phalanges de la main gauche. Et je roulai avec mon ennemi sur les pavés.

Je criai :

— Rentre, Claudie! Je veux te savoir en sûreté.

Et je me mis debout. Déjà l'autre se jetait sur moi. Nous ne touchâmes d'abord que les avant-bras. J'avais le désavantage d'être hors d'haleine et lui, celui d'avoir reçu le premier coup. Un coup terrible, à ce qu'il paraissait, qui avait dû l'étourdir ou l'éborgner; car je m'aperçus bientôt qu'il dirigeait mal les siens. Or, il donnait toute sa force et je le sentais s'épuiser rapidement sans autre dom-

mage pour moi qu'un peu d'engourdissement de l'épaule droite et une assez vive cuisson à la pomme. Pendant, ce temps, je l'avais atteint trois fois en plein visage, et la dernière il avait chancelé.

Des passants s'étaient arrêtés, d'autres accoururent. Il y avait parmi eux des connaisseurs qui jugeaient des coups, d'une voix calme. Des conseils furent lancés et des encouragements, accompagnés de bestiales onomatopées. Je me souvins en avoir entendu de pareilles, jadis, à un combat de coqs, dans une cave d'assommoir, aux Marolles. D'un rapide regard en rond, je cherchai la Grande Mademoiselle. Au premier rang des spectateurs, le bras tendu reposant le gant à crispin sur le pommeau du parapluie roulé, pareil à une haute canne, elle suivait le combat avec un tranquille intérêt. Et je devinai, se réveillant en elle, la joie de ses aïeules, regardant courir l'un sur l'autre, la lance en arrêt, deux chevaliers portant les couleurs de la même dame; je la sentis tressaillir à évoquer, étreignant sa chair, les membres en sueur du vainqueur.

Brusquement, ma colère se retourna contre elle en même temps qu'un inexprimable dégoût m'emplissait. Quoi! Deux artistes! Descendre aux brutalités de l'instinct pour le divertissement d'une femelle, et de la canaille? Je voulus cesser, crier mon écœurement à l'adversaire. Mais comme j'ouvrais la bouche, son poing m'ébranla la mâchoire d'une douleur aiguë, qui m'arracha un gémissement. Je fermai les yeux. Pour employer le terme pittoresque du ring, je *flottai*. L'autre redoubla. Mais la violence du premier coup avait compromis son équilibre. Le second passa et nous nous heurtâmes durement, haletants et titubants. A ce moment je rouvris des yeux brouillés de larmes. Contre ma face apparut la face de l'adversaire, éclairée par une fenêtre qui venait de s'ouvrir derrière moi. Les lèvres violettes s'enflaient en lippes; un œil disparaissait entre des paupières tuméfiées. L'autre, injecté de sang et de folie, achevait d'enlever à la physionomie l'expression humaine. On n'y voyait plus luire qu'une notion, se darder qu'une volonté : frapper, tuer,

détruire. J'éprouvai, à découvrir ce blanc de l'œil souillé dans ce masque de brute, l'horrible justesse de l'expression *voir rouge*. Oh ! Je n'espérai plus alors faire reconnaître à ce malheureux notre commune dégradation. Je ne pouvais même pas refuser de continuer le combat : il fallait me détendre... D'ailleurs, je n'avais pas, pour l'instant, l'avantage, et me dérober eût paru manquer de cœur. J'avais beau mépriser ces gens et cette femme qui s'amusaient de notre avilissement, je n'eus pas pour faire cesser le mien le courage de leur faire croire à ma lâcheté.

Du moins, détaché de mon ennemi, je ne songeai plus qu'à terminer ce massacre en portant un de ces coups qui font perdre connaissance. Et très maître de moi et encore solide en face d'un adversaire forcené mais exténué, je m'efforçai de toucher le creux de l'estomac ou le cœur. Deux fois je faillis y réussir. Il dut me deviner, car, désespérant, sans doute, d'arriver longtemps encore à la parade, il me prévint en fonçant sur moi, tête baissée. J'avais bondi en arrière et entouré sa nuque de mon bras. Il me rouait les reins et les côtes. Alors, de mon poing resté libre, par en dessous je lui martelai la figure. Et je criais :

— Rends-toi ! Mais rends-toi !... Tu vois bien que tu n'es pas de force !

Il parvint à coller son visage à ma poitrine, en m'étreignant à la taille. Je lui saisis les poignets, lui fis lâcher prise et le repoussai en répétant :

— Abandonne donc ! Il vacilla.

On cria dans le public :

— Achève-le !

De nouveau, ses traits apparaissaient en pleine lumière. Ce fut horrible. L'autre œil s'était fermé ; le sang coulait du nez ; la lippe pendait, fendue.

Eh bien, le croirez-vous, mon cher ? Il voulut m'assaillir encore. Je commandai : Retenez-le donc ! Il se trouva une demi-douzaine de voyous qui m'obéirent comme à un champion célèbre. Un autre me tendait mon chapeau.

— Suis-moi, dis-je à Claudie.

Devant nous, le groupe s'ouvrit avec déférence. Et j'entendis quelqu'un informer, en flamand, un nouvel arrivant :

— C'est le m... de cette petite qui vient de casser la g... à un miché qui ne voulait pas payer.

Nous nous éloignâmes. On entendait le peintre hurler en se débattant. Des gens nous suivaient. Nous primes un fiacre.

J'avais donné au cocher mon adresse.

— Ordonne-lui de passer d'abord rue Archimède, fit Claudie. Tu me déposeras à quelques mètres de chez moi.

— Non, répliquai-je fermement. C'est chez moi que tu vas rentrer,

— A cette heure?

— Oui.

C'est qu'au moment où elle s'était blottie contre moi sur la banquette, mon sang, secoué par la bataille, m'avait incendié la peau, c'est que mon amour des formes achevées, dont je vous parlais au commencement de cette histoire, voulait parfaire la similitude que m'avait suggérée, pendant la joute, l'attitude de la Grande Mademoiselle.

Le chevalier victorieux ramènerait dans son castel la dame conquise par la valeur de son bras. Elle subirait la violence dont sa coquetterie avait commandé l'éclosion. Je me demandais si la femelle, voluptueusement frissonnante aux brûlures de deux désirs dardés vers son corps, n'avait pas voulu faire grandir les rouges flammes lécheuses? Il lui eût été facile d'éviter que je me rencontraisse avec son ancien amant... Un amant dont elle m'avait jamais jusqu'ici tu l'existence... Combien d'autres, que je coudois chaque jour, l'avaient possédée? Combien, après moi, la posséderaient, qui l'aimeraient comme un moment je l'avais aimée, qui m'abattraient un soir, comme je venais d'abattre cet homme, qui aurait pu être mon ami, à coups de poings ou à coups de couteau. Elle me regarderait tomber, prodigieusement intéressée, le cœur délicieusement étreint, sous le velours roide, le bras tendu sur le pommeau à floches d'or. Et mon assommeur se mépriserait, comme

j'avais fait, de sacrifier son semblable à l'amante masquée, sanglotant avec un bruit d'éclat de rire. Peut-être il ne l'aimerait pas. Mais il n'en frapperait pas moins furieusement, esclave de vieilles sornettes, le mâle tenu de risquer sa peau pour la femelle qui eut le goût de sa puissance; d'égorger quiconque convoitera son jardin, quand même ne le tentent plus les fruits qu'il y cueille. Peut-être aussi l'aimerait-il et croirait-il la posséder mieux, la décevante, quand il se serait attesté mieux possédé par elle, quand il aurait obéi au geste qui lance deux mâtins l'un contre l'autre... Car elle l'avait eu, ce geste, je n'en doutais plus à la fin... Eh bien, les crocs qu'elle avait fait apparaître la déchireraient. Je vengerais le vaincu que j'aurais pu être et celui qui l'avait été... Elle avait éprouvé sa puissance sur moi, elle éprouverait la mienne sur elle. Elle connaîtrait que les hommes s'entredévorent pour leurs jouets aussi bien que pour leurs dieux, et qu'après la prise des villes, les hautes dames servent à la récréation des soudards.

Elle se défendait toujours :

— Tu n'es pas raisonnable, aimé. Je suis si lasse...

Ces émotions m'ont brisée ..

— Le bonheur te rendra des forces...

— Non... Je ne veux pas, je veux rentrer... Oh!

C'était une plainte qu'elle poussait. Je lui tordais le bras.

— Tu m'obéiras ! lui criai-je, la bouche contre son visage...

— Charles, je ne te reconnais plus... Tu ne vas pas me frapper...

— Me reconnaissais-tu tout à l'heure? Je frappais pourtant quelqu'un qui te valait mille fois.

Elle parut suffoquée, elle se rencogna et ne protesta plus. Quand nous descendîmes de voiture, je m'aperçus que son visage était couvert de larmes. Or, tandis qu'elle pleurait, dans l'ombre, à mon côté, voulez-vous savoir à quoi je pensais? Je comparais la foule féroce qui m'avait applaudi à ce public forain du soir où j'avais rencontré la Grande Mademoiselle, bruyamment indigné par les raffinements préliminaires à un knock out.

— Lequel était le vrai peuple? me demandais-je. Ma foi, tous deux, je pense. Le peuple n'est ni cruel ni sensible, mais simplement moutonnier. Que la première voix qui se soit élevée là-bas fût celle d'un douillet, et, ici, celle d'un apache plein de vertu, cela expliquerait tout. Et j'admire qu'il en fût ainsi. Ces entraînements, cette socialisation automatique de sentiments ne sont-ils pas ce qui sauve chaque jour les nations des horreurs de la guerre civile? L'individualisme, au reste, est d'inspiration diabolique : Satan, le premier, osa penser autrement que le grand Tout.

Les pleurs de Claudie ne suspendirent pas cette méditation. La première chose qui sut m'en distraire fut, quand j'eus ôté mon pardessus, la vue de mon gilet, souillé de sang encore humide. Mon adversaire, vous vous rappelez, avait appuyé là son visage. Les mouchetures lie de vin ne se mariaient pas sans agrément avec la nuance gris-perle de l'étoffe.

Cette découverte inspira au vieux romantique que nous ne cessons jamais d'être une réalisation pompeuse et florentine de mes projets. Je voulus que de sa chair Claudie essuyât le sang qui avait coulé pour elle. Je voulus qu'il séchât à la chaleur de son embrassement. J'ordonnai à ma maîtresse de se dévêtir. Pour moi, j'avais gardé même mes gants.

Devina-t-elle mon intention? A présent que je connais à son refus un autre motif, je crois que non. Mais, à ce moment, je n'en doutai pas et sa répugnance à se soumettre au châtement que je venais d'imaginer m'emplit de colère. Apeurée, elle céda jusqu'au moment d'enlever le dernier voile. Alors elle joua délicieusement la pudeur suppliciée et implora l'asile de l'alcôve obscure en se cachant la gorge de ses mains en croix. Je lui rappelai qu'après l'assaut, sans même dépouiller le harnois faussé et saigneux, les capitaines faisaient ripaille et ce qui s'ensuit, servis pour les deux offices par de nobles dames au préalable mises nues, comme il convenait à leur double humilité de femelles et de vaincues; que je trouvais ces pratiques pleines d'élégance guerrière et qu'il me plaisait d'en agir de même avec mon

butin. Là-dessus Claudie me supplia de ne la point traiter en ennemie forcée, mais en dame bien attachée et fidèle qu'un chevalier félon a voulu ravir. Mais je ne l'écoutais pas et, impatienté, j'arrachai le seul vêtement qui la couvrit encore.

Elle poussa un cri et blottit ses petits seins dans le creux de ses paumes. C'était leurs pointes que je voulais rougir aux taches de mon gilet. Saisissant les poignets de Claudie, j'écartai ses bras. Et alors, c'est moi, mon cher, qui faillis crier de surprise. Le rouge y était. Oui, sur le sein droit. Un baiser de maître tombé là, comme une goutte de sang dans la neige.

Je lâchai celle que je ne pouvais plus appeler ma maîtresse, mais notre maîtresse.

Je n'aurais jamais cru qu'une première personne de pronom possessif pût contenir tant de mystère. Un mystère que je tentai aussitôt de percer. En vain. Ce n'était pas au peintre, évidemment, que la Grande Mademoiselle avait permis d'apposer sur sa personne une caresse sigillaire. Il existait un tiers larron, une inconnue dans les données de cette partie triangulaire, qu'aucune trigonométrie psychologique ne résoudrait jamais.

Cependant, je regardais Claudie, qui se rhabillait en silence. Ses cheveux magnifiques se tordaient en longues flammes noires. Ses flancs mouvants étaient, à eux seuls, toute la volupté. Je me souvins que cette amante sublime était aussi diverse en ses réalités charnelles qu'en ses apparences d'âme et il ne me parut pas possible qu'un autre eût possédé d'elle exactement ce que j'en avais possédé.

Elle ne pouvait se partager, elle se répartissait. Distinction très conséquente ; consentir à un partage touche à la turpitude, l'idée de répartition exclut celle de rivalité.

Ayant ainsi conclu, je dis à la Grande Mademoiselle :

— Pardonnez-moi, mon amie. J'ai de grands torts envers vous. Il convenait que je vous ramenasse ici non plus en captive qu'en maîtresse reconquise, mais en charmante femme dont les bontés, pour ne pas

me combler seul, ne méritent pas moins ma gratitude passionnée. Je veux être, à partir de ce moment, ma toute belle, le modèle des amants. Tout ce que je possède vous appartient, Claudie. Cependant, si, à la suite d'une lecture que je fis jadis de certaines lettres, vous n'aviez consenti à apprécier de quel prix m'était votre attachement que pour me laisser ignorer qu'il était aussi précieux à d'autres, je vous saurais un gré infini, maintenant que nous sommes tous deux éclairés sur ces points, de vouloir autoriser mon amour à s'en tenir aux expressions du début de notre liaison ; sur mon âme, elles ne vous feront jamais défaut.

Elle fixa sur moi ses grands yeux comme deux poignées de bijoux.

— Vous êtes éclairé, comme vous dites, et vous ne me chassez pas ?

— Je vous aime, Claudie. Vous paraissez l'oublier.

Elle se jeta contre moi. Je la reçus dans mes bras. Mais, au lieu de me rendre la caresse, elle appuya sauvagement ses pouces sur ma gorge.

— Holà ! m'écriai-je en me dégageant, quelle fantaisie est celle-ci, ma mie ?

Elle répondit d'une voix sourde et ardente :

— Je voudrais te tuer.

— Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

Elle réfléchit quelques instants, puis, avec le geste qui chasse les pensées trop lourdes :

— C'est trop compliqué.

— Venez me tuer plus plaisamment, repris-je tout bas en lui enlaçant la taille.

Elle s'échappa et de la porte me jeta :

— Adieu, Charles ! N'essayez pas de me revoir,

Elle ne revint jamais.

* * *

— Le mystère de votre petite Claudie, mon cher poète, objectai-je, ne me semble pas tellement impénétrable.

— Assurément, m'interrompt Martué avec feu. Pour peu que vous ayez prêté attention aux détails

de cette histoire, la Grande Mademoiselle ne vous cache rien de sa vie. Vous savez comme moi que quand son père l'eut laissée presque dans le dénûment, et qu'elle eut goûté des nombreuses misères des conditions de figurante et de modèle, elle se pourvut d'un ami magnifique et renonça, loyale, au luxe sentimental qu'avait connu sa bohème. Ceci explique sa rupture avec le peintre. Puis elle me rencontra et les mêmes scrupules la firent m'éviter d'abord. Plus faible que le sentiment contre lequel elle luttait, mais répugnant à se partager, elle recourut de nouveau, et sans succès, comme vous savez, au chevalier. En désespoir de cause, elle se résigna à appartenir à deux maîtres également ardents, si j'en crois la signature amoureuse de mon collaborateur à titre onéreux. Vous souriez, et vous vous dites que je ne jouis pas longtemps de la gratuité? Mais représentez-vous l'atroce embarras de Claudie apprenant la découverte que j'avais faite des lettres de son père. Depuis deux mois, la pauvre s'ingéniait. — au moyen de quels efforts, de quelle tension d'esprit épuisante et dans quelle angoisse! — à me dérober l'inavouable de sa vie. Un jour, elle m'avait trouvé aux trois quarts éclairé; une seule planche de salut s'offrait et elle ne s'y serait pas accrochée! Refuser mon argent, c'était avouer qu'un autre lui en donnait; et elle se disait qu'à cette révélation mon amour n'eût pas résisté.

Mais ensuite, demanderez-vous, que ne quittait-elle l'autre, puisque je subvenais à ses besoins? C'est ici qu'éclate l'âme princière de la Grande Mademoiselle. Elle ne voulut pas être pour moi une amante vénale. User des libéralités de celui qu'elle aimait lui parut monstrueux. Et elle résolut de conserver à l'autre les baisers rétribués.

Conception saugrenue de la probité amoureuse, pensez-vous peut-être. C'est que vous êtes un civilisé. Pour le simple, rien en amour n'est coupable que l'absence de désintéressement vis-à-vis de l'être aimé. Voilà pourquoi je vous disais en commençant que Claudie était une primitive. N'avait-elle pas grandi en sauvagonne, cultivant en elle les instincts

d'ancêtres hobereaux et chasseurs ? Lorsque, devinée malgré tout, elle m'entendit consentir au partage dont l'idée eût fait rugir un primitif comme elle, elle me méprisa : inaccessible à la subtilité qui avait réhabilité ce partage en le nommant répartition. Elle prostituait son corps pour garder de la seule apparence d'une équivoque, pour elle-même, son amour, notre liaison. Moi, je profanais cette liaison à d'ignobles intérêts de sensualité ; mon amour se réduisait à des préoccupations de bonheur pratique et vil. Or, qu'est-ce, je vous prie, qui m'avait dressé à cette transigeance, sinon un sens aigu des choses de l'âme, une virtuosité à comprendre qui atrophie la faculté de sentir, une conscience perfectionnée ramenant à cette inconscience qu'est l'amoralité, en un mot, une culture stérilisante. Je n'étais pas même retourné au primitif : le primitif, témoin Claudie, découvre des noblesses que je chercherais en vain en moi. Mais cette pauvre enfant prenait l'idéologie pour l'idéalisme et, parce que je sais assembler les mots avec quelque ingéniosité, me prêtait de la délicatesse et de la grandeur d'âme.

Cela prouve qu'elle en avait. En vérité, n'est-elle pas sublime, cette petite courtisane qui se veut pure comme son amour dans la pensée de celui qu'elle aime et le quitte le jour où elle s'aperçoit que son amour, à lui, n'exige pas d'elle cette pureté ?

— J'en conviens, fis-je. Mais je vous avoue que votre récit avait suscité en moi une autre image de la Grande Mademoiselle.

— Et c'était ? demanda Martué en souriant.

— Je la voyais, vers l'époque où vous la connûtes, abandonnée par l'ami magnifique que vous lui supposiez. Le motif ? Le jeune peintre jaloux pourrait nous en instruire. Claudie se remet à écrire à son père et, comme elle ne fonde pas beaucoup d'espérance de ce côté, elle cherche en même temps pour son capital un placement sûr. Elle vous rencontre et se frotte les mains. Mais elle est trop fine pour se figurer que vous apprécieriez une beauté que vous sauriez négociable. Et elle vend à terme, en s'arrangeant pour que vous découvriez par vous-même la date de

l'échéance. Dès lors, tout irait pour le mieux si les exigences et les soupçons du rapin anversois ne prépareraient une nouvelle catastrophe. Et celle-ci éclate un jour que cet amant exclusif impose à la fois à Claudie sa présence et son stigmaté. Ce n'est pas que vous vous courrouciez contre la Grande Mademoiselle Mais vous avez alors, sur le prix que vous attachez à votre affection, des phrases vraiment décourageantes...

Le poète Martué souriait toujours.

— Nos commentaires sont également vraisemblables, dit-il, sans compter qu'on peut placer entre eux une dizaine d'autres qui ne le seront pas moins.

— Vous le reconnaissez? m'écriai-je. Ah! Martué, ne me dites plus que le scepticisme anesthésie. Vous venez de me révéler la torture du doute. Quoi! Vous ne saurez jamais si cette femme que vous avez aimée était la plus loyale créature ou la plus révoltante coquine?

— Et pourquoi serait-elle cette coquine-là? riposta-t-il assez brusquement. Votre version est la mienne au fond, avec cette différence que mon rôle y est joué par le peintre. La Grande Mademoiselle s'en trouve-t-elle diminuée?

Nous approchions de chez mon ami. Il se mit tout à coup à pleuvoir très fort. Nous courûmes en retenant nos chapeaux.

— Voyez-vous, conclut doucement Martué en ouvrant la porte, on peut appliquer aux femmes le mot de Maupassant sur la vie : elles ne sont jamais aussi bonnes ni aussi mauvaises qu'on croit.

PROSPER-HENRI DEVOS.

LE « GELE' »

Chaque samedi, de 10 heures à midi, nous ouvrons à quelques mendiants une sorte d'antichambre séparant la cuisine du palier qui donne sur l'escalier de service de notre appartement. Semionn, notre domestique à la figure toujours souriante, et Aniouta, sa sœur, cuisinière accorte et rondelette, leur distribuent des petits pains, du thé, des restes de viande, voire même, à l'approche ou au lendemain d'une fête, des portions de gateaux et des fruits auxquels se joignent, selon les besoins de chacun, des vêtements, du linge et quelque menue monnaie.

Cette clientèle, formée de cinq ou six hommes et d'une dizaine de femmes dont trois accompagnées de leurs enfants, est strictement fidèle. A moins d'une circonstance très grave, — la maladie, par exemple, ou qui pis est, la mort, — jamais un de ses membres ne manque à l'appel pittoresque que lui jette, au jour et à l'heure marqués, notre facétieux Semionn : « Hé! Sacha tout nu!... L'oncle un sou!... Jupon de soie!... Baba la misère!... Le gelé! » Dans ces épithètes, nul mépris; c'est en souriant de toutes ses dents blanches et en s'empressant autour des arrivants que le brave garçon interpelle ses hôtes; et, pour lui répondre, les joues hâves essaient de sourire, les paupières sans cils se soulèvent, les bouches édentées marmottent quelque remerciement prolix : « C'est moi, Vassia, ou Piétia, ou Fédia, esclave de Dieu. Sois béni pour ta bonté, petit père! Le Christ et Marie, impératrice des Cieux, te viennent en aide! Et que Dieu, notre Père, t'accorde une longue vie! »

Le « gelé » — il ne s'appelait pas encore ainsi, alors — fit son apparition au commencement de l'hiver dernier, « présenté » par un forçat libéré de Sakhaline, auquel Semionn marquait une prédilection particulière. Sans cette dernière faveur, il n'aurait pu franchir le cercle de nos protégés, car,

pour ne pas rogner sur leur part de largesses, nous avons limité à douze le nombre de nos abonnés du samedi, et déjà, grâce à la faiblesse de cœur de notre dispensateur d'aumônes, ce chiffre était de beaucoup dépassé...

Tout d'abord, le nouveau venu n'attira pas autrement mon attention. Rien, en effet, ne le distinguait de ses pairs, sauf, peut-être, un air de misère plus grande encore et une attitude apeurée à l'extrême, qu'un papillotage continu des paupières, comme en ont les oiseaux nocturnes surpris par la lumière du jour, soulignait étrangement. Mais, dans cette Cour des Miracles qu'est notre antichambre des samedis, quelles étrangetés, quelles tares n'avions-nous pas rencontrées?...

Un jour du mois de décembre, cependant, par un froid de 20 degrés, je le vis arriver bien avant l'heure habituelle, pieds nus, pantalon descendant à peine jusqu'aux mollets, chemise en loques ouverte sur sa poitrine bleuie, et grelottant si fort qu'il avait peine à garder l'équilibre sur ses maigres jambes.

— Au nom du Ciel, oncle (1) Fédia, m'écriai-je après que ma rondelette Aniouta l'eût fait asseoir sur un banc, à sa place favorite, le dos tourné contre le mur que réchauffait le fourneau de la cuisine; au nom du Ciel, que t'est-il passé par la tête de sortir ainsi vêtu par cet horrible froid? Samedi dernier, tu avais des bottines, un paletot... Qu'en as-tu fait? Tu les a vendus?...

Mais je ne pus obtenir du mendiant aucune réponse intelligible. Pelotonné sur son banc, l'échine secouée de frissons qui peu à peu allaient en s'apaisant, ses paupières rondes s'ouvrant et se fermant avec une rapidité extravagante, il marmottait des mots sans suite, tout en hochant la tête de droite et de gauche et en poussant des soupirs accompagnés de petits gémissements. J'envoyai Aniouta quérir son frère

(1) Oncle, petit oncle, petit père : appellations que l'on donne en Russie aux mendiants, aux bonnes gens, aux vieillards, et que le peuple applique à ses bienfaiteurs et à tout homme qui lui agrée.

occupé à un nettoyage quelconque dans l'appartement, et moi-même je m'en fus à la recherche de ce qu'il fallait pour renipper mon pauvre.

Quand je revins, un verre de thé fumait devant ce dernier qui, béatement, buvait à petites gorgées le chaud liquide en tenant dans sa bouche un minuscule morceau de sucre, comme c'est l'usage dans le bas peuple russe.

— Ça va mieux ? lui demandai-je.

Au lieu de répondre, il essaya de sourire, mais, comme l'habitude évidemment lui manquait, son visage ne fit qu'esquisser une grimace lamentable.

— Voici des effets, continuai-je ; tu t'habilleras avant de sortir, car est-il Dieu permis de se promener ainsi tout nu par un froid de 20 degrés. Sais-tu que tu aurais très bien pu geler, très bien...

Ces derniers mots produisirent sur mon hôte un effet extraordinaire. Il s'arrêta de boire son thé ; ses mains de nouveau se mirent à trembler convulsivement, sa bouche se tordit et ses rondes paupières d'oiseau nocturne battirent sur des yeux remplis d'un inexprimable effroi.

— Qu'a-t-il donc ? demandai-je à Semionn qui, debout à côté du mendiant, s'apprêtait à remplir le verre presque vide. Demande-lui ce qui l'épouvante ainsi...

— Hé ! barinia, je le sais déjà, me répondit le joyeux garçon sur la figure duquel une ombre de pitié passa ; il m'a tout raconté pendant que vous étiez à chercher les effets. Figurez-vous que ses vêtements, on les lui a volés cette nuit. Oui, ajouta Semionn en voyant mon air de surprise profonde, des vauriens se sont introduits dans le hangar en ruines où il dort depuis quelques nuits avec un de ses compagnons.

— Vous savez ce manchot qui vient parfois à la place de son frère l'oncle-un-sou, quand celui-ci est malade ? et, après les avoir battus tous les deux, ils les ont dépouillés de leurs meilleures hardes et sont partis les laissant à demi-nus pour le restant de la nuit. Le manchot, lui, ne s'est pas réveillé le matin ; il était gelé ; quant à Fédia...

— Il était gelé... gelé... gelé..., répéta plaintivement le mendiant en détournant la tête avec terreur; il était gelé. Tout raide, ainsi, avec ses jambes repliées sous lui et son moignon rejeté sur le côté! Un morceau de glace, oïe! Et moi aussi, je gèlerai. Doux Sauveur! je gèlerai un jour, moi aussi... Je gèlerai, oïe!... oïe!...

— C'est un « innocent », me dit Semionn en clignant de l'œil vers le pauvre; « celui » de Sakhaline m'a raconté qu'il a toujours eu la tête faible; et voilà que les choses de cette nuit l'ont frappé et le rendront tout à fait fou.

— Oncle Fédia, dis-je doucement au malheureux, si votre compagnon est mort d'une si triste manière, ce n'est pas une raison pour que vous ayez le même sort. Voyez, des vêtements chauds vous attendent et je vais, dès aujourd'hui, faire des démarches pour qu'on vous accepte à l'asile de nuit du monastère Saint-Michel. Buvez en paix votre thé! N'est-ce pas bon ce petit thé bien chaud et ce pain qu'Aniouta a cuit?

Je souris, bien que j'eusse le cœur serré par tant de misère et Fédia, devant mon attitude, reprit un peu confiance.

Quand il eut fini de manger, je sortis de l'antichambre le laissant seul avec Semionn pour qu'il pût s'habiller avant l'arrivée des autres mendiants.

En rentrant quelques instants plus tard, je le vis qui se tournait de tous côtés avec satisfaction, baissant la tête pour contempler son veston dont il avait pris un pan entre les mains, étendant la jambe pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé, qu'elle était bien couverte jusqu'en bas d'un pantalon moelleux et faisant jouer ses pieds dans de vieilles bottes de hussard qu'une de mes amies, femme d'officier, m'avait données pour mes pauvres. Mon domestique clignait de l'œil en le regardant, et lui, souriait si béatement que la salive coulait en petits filets de chaque côté de sa bouche.

« O mon Dieu, songeai-je, des larmes plein les yeux, qu'il y a donc de misère en ce monde, pour qu'une chose aussi légitime provoque de tels transports de joie!

Fédia, en me voyant, reprit sa place sur le banc, contre le mur de la cuisine, tout en bégayant quelques mots que je crus bien être des remerciements ; puis, les autres mendiants, peu à peu, arrivèrent et, comme d'habitude, la séance dura jusque midi et demi environ. L'histoire des deux compagnons dévalisés dans le hangar et du manchot gelé passa de bouche en bouche sans provoquer — même chez le frère de ce dernier — d'autre agitation que des hochements de tête qui semblait dire : « Eh ! quoi ; cela arrive... », ou des signes de croix hâtifs... ou des regards devenus soudain fixes qui se remémoraient des aventures semblables. Ce pitoyable monde était trop préparé aux événements tragiques pour voir en eux autre chose que les manifestations d'un ordre naturel. Lorsque tous furent sortis, Semionn toucha doucement de la main le bras de Fédia qui, pelotonné sur son banc et toujours souriant, ne songeait pas à s'en aller.

— Allons, petit oncle, il est temps... Vous voilà réchauffé, il faut partir maintenant.

— Il faut partir, il faut partir, répéta comme un écho l'« innocent » ; il faut partir...

Et, tout à coup, son attitude changea. Le sourire qui, l'instant d'avant, creusait son visage de mille plis joyeux disparut ; ses lèvres se crispèrent, sa poitrine haleta.

— Il faut partir, oïe.

Tout tremblant il se leva et se mit à marcher vers la porte.

— Le manchot a gelé... gelé... gelé... Et moi ? Moi aussi, je gèlerai.

Il ouvrit la porte et, sous nos regards apitoyés, s'en alla.

Mais les samedis suivants, quand il revint, nous constatâmes, Semionn et moi, que le pauvre être était devenu tout à fait fou. Il entra en grelottant même par les froids les moins rigoureux et bien que, par nos soins, il fût toujours vêtu suffisamment, allait s'asseoir contre le mur, se pelotonnait sur son banc sans vouloir toucher aux mets préparés pour lui ; puis, lentement, étirait ses jambes et ses bras, en faisait jouer l'une après l'autre les articulations,

se parlait à lui-même, hochait la tête, souriait et, parfois, s'endormait... Puis, tout à coup, sa marotte le reprenait, il se dressait sur son séant, regardait devant lui avec épouvante et se mettait à trembler de tout son corps en répétant son éternelle plainte : Gelé... gelé... gelé... C'est de là que son surnom lui vint.

Vers la fin du printemps, en descendant un jour l'escalier de la glacière, dont profitent en commun les locataires de l'immeuble que nous habitons, Semiounn glissa si malheureusement qu'il tomba et se cassa la jambe.

En toute hâte, nous le fîmes transporter à l'hôpital Alexandre où, accompagnée d'Aniouta, j'allai souvent, dans la suite, prendre des nouvelles de ce brave serviteur.

Un matin que nous lui portions, pour le distraire, des livres et les journaux illustrés de la semaine, nous dépassâmes un peu le seuil de la salle où se trouvait son lit, une civière portée par deux infirmiers des ambulances, sur laquelle gisait un corps recroquevillé, couvert jusqu'au menton d'un drap de grosse toile bise. Je détournai les yeux de ce triste équipage pour ne point voir la figure du malheureux dont les souffrances devaient être atroces à en juger par les raudes gémissements qui arrivaient à nos oreilles, lorsqu'Aniouta, qui était restée un peu en arrière, se rapprocha de moi et me dit à voix basse :

— Barinia, c'est le gelé...

— Où, le gelé ?

— Là... sur la civière... derrière nous...

— Le gelé, m'écriai-je ! Que dis-tu ?

Je me retournai aussitôt et, jetant les yeux sur le visage que j'avais évité de regarder quelques instants auparavant, je me convainquis qu'Aniouta disait vrai, que l'homme au corps tordu couché sur le brancard était bien l'oncle Fédia, mon mendiant, le « gelé », comme l'appelaient depuis son aventure de l'hiver ses compagnons de misère et le joyeux Sémionn. Que lui était-il donc arrivé de grave et de subit pour que le secours des ambulances, qui ne va qu'aux accidents extrêmes, et son transfert dans la

salle des opérés de l'hôpital Aleksandre eussent été jugés nécessaires ?

Quel mal terrible, quelle lésion, quelle plaie crispait ainsi sa figure que jamais, malgré ses angoisses hallucinées de l'hiver, je n'avais vue à ce point douloureuse et contractait sa bouche de gémissements qui nous fendaient le cœur?...

Pour ne pas retarder les infirmiers dans leur besogne de soulagement, je marchai à côté d'eux sans les interroger tout d'abord, mais celui qui était le plus près de nous, entendant les propos que j'échangeais avec Aniouta, m'adressa spontanément la parole :

— Vous connaissez cet homme ?

— C'est un mendiant du nom de Fédia que nous secourons quelquefois, répondis-je.

— Le pauvre être ! Hun ! Il s'était réfugié cette nuit avec quelques autres vagabonds dans une maison en construction où, grâce sans doute à l'imprudence de l'un d'eux, hun ! un incendie s'est déclaré au point du jour. Trois cadavres ont été retirés des décombres. Quant à ce... Comment l'appellez-vous ? Piétia?... Fédia?... Quant à ce Fédia, deux poutres arcbutées, sur lesquelles s'étaient entassés des matériaux que le feu n'atteignit point, ayant fait un abri à la partie supérieure de son corps, les pompiers l'ont retrouvé vivant. Mais dans quel état, hun ! Ses jambes sont horriblement brûlées. Je ne sais s'il s'en tirera.

— Est-il déjà pansé, demandai-je, sans reprocher à l'infirmier le peu de mystère qu'il mettait à me faire part de ses craintes bien que Fédia pût tout entendre, — trop habituée suis-je à la désinvolture avec laquelle on traite en Russie, devant les intéressés, les questions maladie et mort, pour ne pas l'accepter comme une monnaie courante, comme un usage local devant lequel, ses premiers mouvements de surprise passés, l'étranger s'incline sans regimber...

— Oui, mais les brûlures ne s'anesthésient pas comme les autres plaies, hum ! Il souffrira longtemps.

Nous étions arrivés près d'un des lits vacants,

voisin de celui de Semionn; les infirmiers y déposèrent tout ensemble le corps tordu et le matelas sur lequel il était couché, et s'en allèrent vers une autre besogne.

Pendant tout le temps que dura notre visite à l'hôpital, le blessé ne cessa de crier et de gémir : plusieurs fois, même, debout à son chevet, tandis qu'Aniouta, de l'autre côté de la ruelle, racontait à son frère la tragique aventure de notre protégé, j'entendis le grincement que faisaient en se broyant les uns contre les autres, les chicots de ses dents qu'aux instants joyeux j'avais vus plantés comme de petits clous noirs, dans ses gencives de mal nourri. Il devait horriblement souffrir.

Retenue le jour suivant à la maison par la visite d'une cousine de province qui ne nous quitta que le soir, je ne pus retourner à l'hôpital avant le surlendemain, et déjà le pauvre « gelé » n'était plus de ce monde. Après mon départ une fièvre intense l'avait pris, puis le délire qui dura toute la nuit, puis le coma dont la mort seule l'avait tiré.

— Il s'est souvenu de nous, barinia, me dit Simionn lorsqu'il m'eut conté ces choses en leur détail, dans son délire il a répété plusieurs fois mon nom, et il priait Dieu pour sa seigneuresse bienfaitrice... Ses bottes, surtout, — vous vous rappelez, les vieilles bottes de la colonelle Tchaoussouf? — ne lui sortaient pas de la tête, et, naturellement, il a dit bien des fois : « Le manchot a gelé... gelé... gelé... Et moi aussi je gèlerai ».

— Qu'avait-il besoin de se réfugier dans cette maison, songeai-je tout haut? Je l'avais fait admettre à l'asile du monastère Saint-Michel.

— Hé, barinia, me répondit mon futé serviteur, est-ce que ces gens-là peuvent s'habituer à une place? C'est comme des tsiganes, ils aiment leur fantaisie. D'ailleurs, le sort ne fait-il pas de nous ce qu'il veut? Voyez, ce Fedia avait si peur de geler cet hiver, et il est allé se faire griller dans une maison où il n'y avait ni poêle ni lampes...

Un des voisins du lit de Semionn, mis au courant sans doute par celui-ci de la marotte du mendiant,

eut un rire silencieux qui lui fendit la bouche jusqu'aux oreilles, puis, comme il était bègue, il dit avec beaucoup de peine :

— Cé... cé... cé... c'est drôle, c... c.. croire toute sa v... v... v... vie qu'on va geler; et p... p... p... puis, p... périr dans un incendie!

Le bègue abusait peut-être un peu du mot « drôle », il n'en est pas moins vrai que cette fois-ci encore la volonté maligne qui nous régite avait mis le bouffon bien près du tragique. Durant toute la journée je ne pus m'empêcher de songer au déroutant problème ajouté à tant d'autres, qu'est cette opposition constante entre nos désirs et nos craintes et notre destinée. Et tout le jour, aussi, je revis avec obsession la silhouette tourmentée du « gelé » telle qu'elle m'était apparue l'avant-veille sur la civière des ambulances, et son visage aux paupières papillotantes d'oiseau nocturne, aux yeux hallucinés, aux gencives pâles piquées de petits clous noirs, d'où la salive, aux instants de joie béate, coulait en petits filets jusque sur le menton.

LÉONIA SIENICKA.

POÈMES

BILAN

*Sa vie ? On la rêva tel un pur édifice,
Cimenté de logique et de claire justice,
Comme une double tour, la Vie et l'Idéal
Bondissaient vers le ciel d'un même élan égal.
Un rude orgueil tordait dans le vent d'un beau jour,
Ses pavois effrénés au faite de ces tours.*

*Le livre était vierge, on avait tout demain,
Mais on n'a pas écrit la belle page utile ;
Tourment de l'invention, ta spirale sans fin,
Creusait dans nos cerveaux une route stérile.
Le lyrisme aux abois éclata dans nos mains,
Comme un ballon regorgeant d'hydrogènes pures,
Et, pourtant, le couteau tremblait dans la blessure,
Mais les cris, mais les cris ne furent pas divins !*

*La gloire qu'on rêvait, non plus n'est pas venue,
Exacte au rendez-vous — Ils nous firent défaut,
Son visage de femme, et ses arcs triomphaux,
Que nos vingt ans dressaient au fond des avenues.*

*Ah ! l'on s'était promis un voyage étonnant,
Trésor du souvenir, riche en enchantements,
Mais l'on n'a pas quitté la banlieue de sa vie,
Mais penché sur la carte des verts continents,
Le cœur déraciné par l'aigre nostalgie,
On scruta le chemin de sa douce folie,
Déplorant son imagination trahie.*

*Et l'âme trop souvent fut bien méconnaissante,
A ceux que l'on aimait, à ceux qui vous aimaient,
Bien que l'on sut, tandis qu'on les crucifiait,
Combien on était lâche, et leur chair innocente.*

*Ta vie chavira comme une aile blessée,
Que crisper encor l'appel des brises entêtées,
Ou bien comme un beau vers mutilé, mais divin,
Où tremble un vain désir du mouvement éteint.*

LES TERRIERS

*Le soir sordide accable les terriers humains,
Inspirant sans retour à ceux qui s'y tapissent,
Toute l'anxieuse horreur d'un écœurant destin.
Le ciel est corrompu, les campagnes pourrissent.
Et derrière la vitre un nuage complice,
Sournois et entêté, guette comme un démon.
Le soir a barbouillé notre âme de sa lie.*

Que fut donc aujourd'hui dans ta morne prison?

*Tu rampas dégoûté sur un tas de scories,
Sans jamais découvrir tout l'or pur de ta vie,
Poursuivant, mais en vain, la fuyante Beauté,
Qui tordait en riant ses cheveux azurés.*

*Tu rampas sans splendeur au fond de ton terrier,
Tu rampas, soulevant, dans un immense effort,
La boue de ta boue, ô lourde à soulever!
Plus lourde que la nuit, plus lourde que la mort.*

*Tu rampas sans splendeur au fond de ton terrier.
 Sans doute espérais-tu, obstiné prisonnier,
 T'évader du présent, dérober l'outremer,
 T'enivrer de futur à la coupe d'éther?*

*Parfois l'azur brillait au fond de ton réduit,
 Lointain, aigu, et bleu, et désirable, et frais,
 Soutien des naufragés, espoir des ensevelis,
 Aube pour le noyé qui remonte à la vie.*

*Et soudain le désir escaladant les cimes
 Multipliait ton cœur, ô, vigueur unanime!
 Mais toujours retombait plus lourde et plus impure,
 La boue de ta boue éclaboussant l'azur.*

* * *

*Un soir décomposé accable les terriers,
 Un soir avilissant et louche en qui s'exprime,
 Le remords anxieux des longs jours inutiles,
 Et le regret du temps qui coule au sablier.*

*Le soir guette, sournois — ta force, elle est traquée;
 Jette-toi sur ta couche, et là, restant blotti,
 Fais silence, ô mon cœur, à ta bête blessée,
 Déjà l'ardente nuit entonne l'hallali!*

SLEEPING-CAR

*Mille appels, mille voix, mille pays divers!
 La gare retentit du cri de l'Univers,
 Qui, sous les grands halls creux aux poitrines de fer,
 Vient mourir, comme au fond d'une grotte — la mer!*

*Parfois, obéissant à ma chère démençe,
Je m'attache à vos pas sur les quais aboyeurs,
Pour épier vos émois, ô, vous, grands voyageurs !
Et fortifiant ainsi une vieille espérance,
J'éprouve en vous suivant toutes vos impatiences,
Si bien, qu'alors aussi, je me crois en partance.
Et vous, et vous, ô grands express transasiatiques !
Que vous exaspérez mes regrets nostalgiques !
Et vous, wagons-salons (luxe capitonné)
Oh ! que j'envie donc vos somptuosités :
Un décor de pagode orientale, peut-être,
Des fleurs dans le cristal rien près des fenêtres,
D'étranges voyageuses ont un parfum fatal.
Ah ! je veux voir, blotti dans vos fauteuils profonds,
Derrière les carreaux, fuir de clairs horizons,
Et goûter (double joie et suprême idéal)
Comme deux vins mêlés font un même breuvage,
Le luxe du wagon et l'harmonie du paysage.
Mais le train part en me laissant désabusé,
Aux portières on voit les mouchoirs agités,
Et luire, fugitif comme une lame aiguë,
Le regard anxieux des belles inconnues.
Et le rire crispé (qui fait mal) des adieux,
Défie l'âpreté des destins envieux.
Mais le train part, laissant sur la voie désertée,
Un vide, un vide atroce et qui fait mal à voir,
Et où le cœur voudrait aller, aller, aller...
Car bien que seul ici, et mon rêve évadé,
A l'horizon pour moi ne flotte aucun mouchoir,*

*Je m'éloigne des quais avec un grand frisson.
Et pénétré alors d'un dégoût plus profond,
Trains-banlieue abhorrés, je gagne vos fourgons
Saturés de tabacs, où, dans leurs vomissures,
Parquent des ouvriers comme un bétail impur.
On se meurt, on s'enlise, et tandis que l'ennui,
Désagrège la chair et envoûte l'esprit,
Vous transportez vers quel faubourg nauséabond?
Ma brute, que secouent les cahots du wagon.*

EUGÈNE HERDIES.

LE DOUZIÈME PROVISoire

Après l'empereur allemand — Guillaume-le-Conquérant, pour ses intimes — qui porte une moustache belliqueuse et se coiffe, pour être gracieux — tous les goûts sont dans la nature — d'un bonnet orné de têtes de morts; après M. Fallières, Armand à la barbe fleurie et au ventre rondouillard, — nous avons eu la visite de la gracieuse Wilhelmine, souveraine du pays où chante l'âme nourrissante des Edams fleurant bon — pour ceux qui aiment ça. Il est toujours flatteur, même quand on n'y est pour rien, de voir une femme se déranger pour venir vous faire visite. Et quand cette femme est une reine, le plaisir en est doublé, surtout si la reine est une personne de physique important.

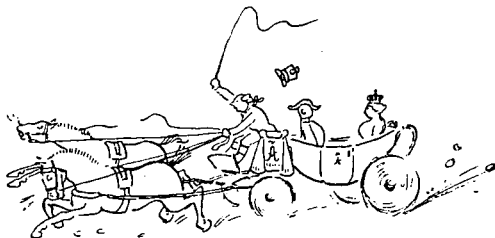
La reine de Hollande a un peu engraisé, depuis quelques années : on s'en peut apercevoir à l'œil nu. Mais les traditions ont une importance extrême chez nos voisins du Nord. Leur souveraine aura beau prendre du poids elle restera toujours la « gracieuse reine » Wilhelmine. Et c'est charmant, je m'empresse de le dire. Elle conservera aussi le délicieux sobriquet que lui donnèrent les Parisiens, lorsqu'elle les visita, étant encore fillette : « la reine Jolie-Mine ».

Les soucis pesants du gouvernement ne lui enlèvent pas l'appétit, disent les gazettes. Tant mieux. Pour être un bon souverain, il convient d'avoir un bon estomac. La reine de Hollande mange bien et gouverne avec sagesse. Que lui demander de plus ? Elle a fait une excellente impression à Bruxelles. Elle a été gracieuse, sans trop d'expansion. Son visage est sérieux et réfléchi ; son regard, net et tranquille, témoigne d'une volonté tenace et avisée. On l'a acclamée, avec une parfaite courtoisie, mais sans y employer une frénésie excessive. Les ovations délirantes, nous les réservons à notre adoration pour la reine des Belges et nous avons parfaitement raison. Cela, au sur-

plus, ne doit pas nous empêcher d'être polis. Et l'accueil que nous avons fait à la souveraine aimable d'un pays ami, montre que nous avons parfois le sens de la mesure, voire du tact. Cela ne nous arrive pas toujours, en vérité.

Le côté curieux de ces visites de souverains, c'est leur rapidité. Quelle galopade! On n'en finissait pas de courir. Pour une cure d'amaigrissement, c'en était une. Et comment! Il est vrai qu'il y avait aussi un grand nombre de repas plantureux; c'était ainsi une compensation. Mais c'est-il bien bon de courir ainsi après ses repas? Il faudrait demander cela à Louis Delattre...

La promenade de la reine de Hollande au Bois de la



Cambre a battu tous les records! J'ignore combien de minutes elle a duré, au juste. Mais il est certain que les chevaux attelés aux grandes voitures de la Cour se sont particulièrement distingués. Quel jarret! Ce n'étaient plus des carrossiers, c'étaient des chevaux de course. La Reine n'a pas eu le temps de voir le Bois de la Cambre; mais elle « a fait de la vitesse », comme disent les fervents de l'automobile; et c'est déjà quelque chose... D'ailleurs, il est question, pour la prochaine visite de souverains, de leur faire faire le tour de Belgique en aéroplane : voilà qui va mettre en l'air le service d'ordre!

Mais pourquoi, ayant montré à la reine Wilhelmine nos beaux petits soldats — hé! hé! — et une illumination du Parc de Bruxelles — qui ne s'illumina pas toujours de feux aussi pacifiques... — ne lui a-t-on pas fait faire une petite promenade au cœur de la Forêt de Soignes! Il fut dom-

mage de la lui laisser ignorer. Et, si elle y avait été, cela aurait peut-être engagé certains Bruxellois qui ne la connaissent pas davantage, à y faire quelques promenades. Elle est admirable, notre forêt. C'est pourquoi on ne saurait assez féliciter *La Ligue des Amis de la Forêt de Soignes* des efforts louables qu'elle fait pour nous enseigner la beauté de nos sites. Elle vient tout justement de faire éditer deux petits carnets contenant chacun douze cartes postales illustrées. Elles représentent les coins les plus pittoresques de la vieille forêt, et elles sont ravissantes. (O art délicieux de transformer en satisfaction artistique un des plus notoires supplices du temps où nous vivons!) Chacun voudra avoir de ces cartes (1). Comme chaque



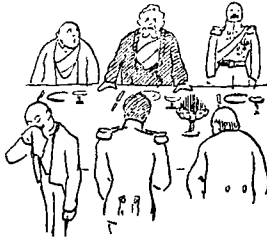
carnet ne coûte que douze sous... J'affirme solennellement, au surplus, que cette réclame est gratuite; elle n'est pas non plus la conséquence d'un vœu. Elle est simplement la

(1) On peut s'en procurer chez M. René Stevens, 14, rue des Trois Tilleuls, Boitsfort.

conséquence de mon bon plaisir... (Aïe! aurais-je des tendances à l'absolutisme? Pour ce que cela peut vous faire, en somme...)

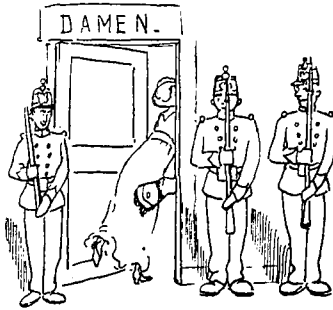
*
* *
*

Le grand ennui des voyages de souverains, c'est qu'ils manquent, généralement, d'imprévu pour eux. D'avance les voyageurs illustres savent ce qu'on leur fera voir, manger et entendre. Il faut qu'ils manifestent une aimable surprise en entendant des discours dont ils ont auparavant étudié chaque terme. Et qu'ils témoignent d'une extase éblouie en disant que le chef de cuisine a rudement bien réussi le veau aux petits pois — un veau qui,



depuis le temps qu'on le leur a officiellement annoncé, a eu tout le temps de devenir un bœuf imposant — ou un cheval de fiacre...

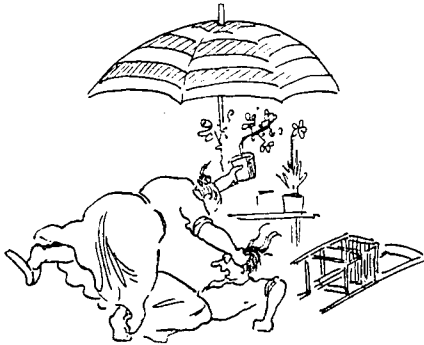
Tout de même, cette fois-ci, il y a eu quelques petits imprévus : la Reine, en arrivant, a égaré une de ses dames d'honneur et une broche. Passe encore pour une dame d'honneur : c'est un *impedimentum* qu'on retrouve toujours facilement. Cette dame d'honneur avait vraisemblablement l'âge de raison et savait la manière de demander son chemin à quelque galant



agent de police bilingue. Elle n'y a pas manqué et est arrivée sans encombre au Palais, un peu après les autres personnages. Si on lui a demandé avec sollicitude ce qui avait provoqué son retard, elle a dû être un peu embarrass-

sée de répondre, le motif de ce retard étant de ces devoirs auxquels sont soumis les rois, mais dont ils ne parlent pas...

Mais perdre une broche ! Cela, vraiment, était d'une imprudence inouïe ! Elle ne lit donc pas les journaux, la reine Wilhelmine ? Elle ignore la tragique « affaire des broches », qui n'est pas encore terminée, au surplus. Elle ne sait pas que cela provoqua une émeute de marchandes de fleurs et que l'impératrice d'Allemagne ne s'est pas encore consolée d'avoir, en offrant aux marchandes deux de ces redoutables bijoux, fait un geste gracieux... Quand on annonça aux dignitaires de la Cour que la Reine avait perdu sa broche, ceux-ci poussèrent un cri, que je puis, sans crainte, qualifier d'unanime. Ils s'exclamèrent : « C'est un coup des marchandes de fleurs de la Grand'-Place ! » On supposait généralement que l'une ou l'autre



de ces maritornes, désireuse de ces ornements futiles et précieux par quoi se pare la beauté féminine — c'est ainsi que cela se nomme — et craignant une impardonnable négligence de la part de Wilhelmine, avait tout simplement pris le soin de s'offrir délibérément le bijou convoité ! Il y aurait eu des complications diplomatiques : on ne touche pas à la Reine, ni à sa broche. Heureusement il n'en était rien. Mais on a eu chaud. Ce qui, par la température dont nous avons joui, n'a, au demeurant, rien de miraculeux.

La reine de Hollande n'a pas seulement négligé de nous apporter — volontairement — des broches. Elle ne nous a pas non plus apporté de savoureux fromages de Hollande : cette abstention a été fort remarquée. Il est vrai que, en revanche, le prince consort était là.

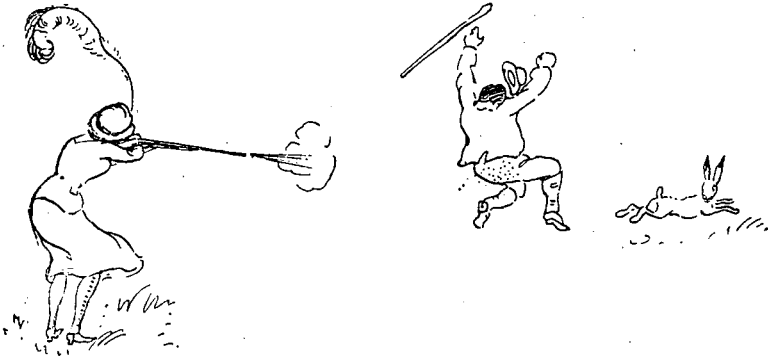
La souveraine, lors de son départ, a embrassé notre reine avec effusion — avec une officielle effusion. Elle a, protocolairement, baisé la main des petits princes Léopold et Charles. Elle leur aurait donné une « baise » sur la joue que cela ne lui aurait pas coûté plus cher. Mais peut-être le protocole n'admet-il pas la « baise », en certaines circonstances. Peut-être aussi que le prince Henri ne veut pas que sa femme embrasse comme cela les petits garçons...

* * *

Vous le connaissez bien, n'est-ce pas, le fameux perdreau rouge dont Alphonse Daudet, dans les *Contes de mon moulin*, nous expose les émotions? Ce perdreau-là n'est pas mort; il est seulement devenu une vieille perdrix radoteuse, les perdreaux imitant en cela les écrivains un peu... fatigués, qui, sur le tard, prennent un pseudonyme féminin, romantique et sucré. J'ai rencontré la vieille perdrix et je lui ai demandé ses impressions sur l'ouverture de la chasse. Il faut savoir, en chaque circonstance, interroger les intéressés. Et quand je dis les intéressés, on entend bien que ce n'est là qu'une figure de rhétorique. Naturellement, la perdrix m'a annoncé que « ce n'était plus comme de son temps ». Ce n'est plus jamais, ô grand'mères, comme de votre temps! Elle a continué :

— « Je ne sais pas ce que vos congénères ont à aimer le perdreau : ce n'est pas bon, le perdreau. J'en parle en connaissance de cause, peut-être! Le lièvre, cela peut encore se manger, voire le chevreuil, mais le perdreau! Vous ne pouvez imaginer, jeune homme, les cochonneries qu'absorbent les jeunes perdreaux! C'est effrayant. Cette année, j'en ai même attrapé un qui lisait du Poi Demade : il a fallu désinfecter le nid... Mais où le vice va se nicher,

tout de même, c'est le cas de le dire ! Non, jeune homme, je ne comprends pas que l'on aime à se délecter de notre chair au fumet violent. Tenez, prenez un poulet de grains et cuisez-le avec les ingrédients que l'on emploie pour nous : c'est meilleur que le perdreau... Et puis tous ces embarras que font les hommes pour venir, à jour nommé, nous assassiner. Ils revêtent des uniformes de gardes-civiques laïcs et se promènent en des tenues du plus déplorable mauvais goût, au lieu de rester tranquillement chez eux à boire de la limonade... Et le vrai chasseur est mort, monsieur. Et nous pouvons nous vanter de ne l'avoir pas tué, nous qui faisons tous partie de la société protectrice des hommes. Il est mort, parce qu'à l'heure présente il n'y a plus de conversation, et que la conversation c'était la base même de la chasse. La conversation et le vieux vin, la bonne pipe et les histoires tartarinadantes de mon patron défunt, Monsieur Daudet. Maintenant, pendant les pauses, on joue au whist ou au bridge — ou bien l'on cause d'aéroplanes, nos ridicules concurrents qui, eux, sont encore moins bons à manger que nous ! Et c'est à peine si, de temps en temps, pour égayer un peu les lamentables parties



de chasse modernes, un ingénu envoie encore, histoire de rire, du plomb dans le derrière d'un rabatteur qui s'étonne. Nous organisons pourtant notre service autant

que nous pouvons, et aussi bien. Il y a des perdreaux héroïques et adroits, chargés de se jeter au-devant des coups de feu du chasseur inexpérimenté, qui pourrait blesser un de ses semblables. Mais l'entrain s'en va : il y a maintenant des tas de perdreaux couards qui s'attachent à la vie. Comme si elle était drôle, la vie!

— Mais cependant... et vous? osai-je insinuer timidement à cette vénérable aïeule.

— Moi, c'est différent, répondit-elle avec une grande dignité : moi, je fais de la littérature! »

Au fait, j'aurais dû le deviner. J'ai d'ailleurs, tout de même, mangé du perdreau. (Merci, ce n'était pas mauvais. Et puis, je vous recommande le pommard. C'est un vin qui comprend à merveille l'état d'âme du perdreau.)

* * *

Plus il fait chaud, plus les gens éprouvent le besoin de se remuer. C'est un phénomène des plus curieux. On ne se contente même plus des petites excursions à la papa et des voyages de courte durée. On voit grand. Un reporter du grand journal parisien *Excelsior* a même vu rond. Il a trouvé que ses vacances seraient agréablement employées à faire le tour du monde. Je n'y vois aucun inconvénient. Cela ne doit d'ailleurs pas être désagréable d'aller fumer son cigare à Yokohama ou à Vancouver. Cela augmente un peu le prix du cigare. Mais tout le monde est riche, à présent. D'ailleurs, ce tour du monde est instructif. On croit que c'est très varié, le monde. Quelle plaisanterie! On ne rencontre que des bateaux et des trains. Et ça va vite! Philéas Fogg en serait comme une tomate! Je ne sais pas si le rédacteur d'*Excelsior* s'est follement amusé : au reste, cela ne me regarde pas. Mais il est certain que son coupon circulaire — évidemment — a été bien employé. Voilà un homme à qui son directeur, on peut le dire, a fait voir du pays...

J'apprends que M. Pol Demade, chargé d'une enquête sur les corps de balai — de petit balai — est aussi parti

pour faire le tour du monde. Patriotiquement, il a commencé son voyage par les localités belges qui l'intéressaient davantage; c'est ainsi qu'il est d'abord allé à Celles. Il nous racontera son voyage en vers, voire en asticots. L'aimable critique, qui n'a rien à me refuser, a bien voulu me communiquer le début de son poème. Cela commence ainsi :



*J'ai fait trois fois le tour Demade
Et vidanger est mon bonheur...*

Ceci, d'ailleurs, n'est pas définitif. Pour mettre ce travail au point, l'éminent écrivain a besoin de la tranquillité du cabinet.

* * *

Il n'y a pas, pendant les vacances, que des gens faisant le tour du monde : ce serait, d'ailleurs, un peu monotone et on finirait tout de même par se rencontrer. Il y a aussi des personnes qui font tourner leur porte-plume sept fois dans leur encrier. C'est un circuit plus petit, mais qui ne manque pas d'intérêt. Ainsi, M. Maurice Tamine, qui veut bien me prêter le charme de sa collaboration. Vous connaissez M. Tamine? Tamine est superbe. (Merci bien, vous de même.) Il est également Montois : mon toit est où je me trouve. Mon moi aussi. M. Tamine, je le crains, travaille en plein air : c'est dangereux par la canicule. La lettre qu'il m'envoie ne le prouve malheureusement que trop. C'est une lettre recommandée. Je vous la recommande. La voici. Elle a trait à un poème — *Le Marché de l'Hymen* — de M. Tamine, qu'un évident fumiste m'a communiqué. C'est vrai, tout de même, que c'est bête de faire aux gens de ces blagues-là! Si je le repince, ce fumiste, il verra de quel bois je me chauffe, bougre! J'ai publié le poème en question dans la *Belgique* de juin. Il

a fallu à M. Tamine quelque temps pour répondre à mes commentaires. Je comprends cela.

Mons, le 2 août 1911.

Monsieur F.-Ch. Morisseaux,

L'obligeance d'un concitoyen vient de me mettre sous les yeux le n° 69 de juin de la *Belgique Artistique et Littéraire*, dans lequel je lis avec stupéfaction vos élucubrations me concernant. Ayant souci de ma dignité, je me vois forcé de remettre les choses au point et de sortir, devant vos lecteurs, de la situation de fantoche prétentieux et déséquilibré que votre maladresse m'a octroyée aveuglément.

J'ignore *absolument quel fumiste* a pu vous envoyer mes vers fantaisistes, mais ce que je sais, c'est que vous, journaliste ou revuiste, si vous aviez eu la moindre parcelle de bon sens et d'intelligence, vous ne pouviez prendre d'emblée cette plaisanterie au sérieux. J'ai été, moi aussi, rédacteur en chef d'un journal sportif (vous voyez que je ne suis, hélas ! plus si jeune) et je vous certifie que, jamais, un communiqué aussi burlesquement dithyrambique ne fût passé à mon organe sans que je fusse assuré de son origine véritable. A ce point de vue, remarquez que ma chute sur la tête m'a laissé plus d'esprit qu'à vous-même !

Il vous reste, je suppose, assez de « jugement pour vous faire juge de juger » le préjudice que peuvent à tort et à travers causer les âneries de vos mouvements spontanés et irréfléchis : je vous ignore absolument, de même que votre revue, et sur une farce de très mauvais goût, vous me donnez en pâture à vos lecteurs, comme un imbécile affligé d'une ambition et d'une fatuité dépassant le *summum* de la spécialité ! Et comme je ne lis pas (pour cause) la *Belgique Artistique et Littéraire*, je devais rester ignorant de vos stupides attaques et dans l'impossibilité matérielle de les rectifier, sans l'accidentelle raillerie d'un de mes anciens professeurs. Il est inadmissible que, recevant une poésie burlesque portant, dites-vous, les mots « Hommage à l'auteur » et portant des traits de plume sous les phrases élogieuses décernées audit auteur, vous n'avez pas eu immédiatement l'impression qu'un tiers se payait votre tête et la mienne ! (Seriez-vous donc de force, vous, à faire ce dont vous m'avez cru capable ?) Il *doit* sembler *évident* à tout être sensé que : 1° un individu, quel qu'il soit, ne fait pas hommage de sa

production fantaisiste à un autre individu *qu'il ne connaît pas* ; 2° qu'un être humain ne se gobe pas au point de souligner (et dans quel but donc?) les éloges faits de lui dans un entourage local et partant intime; 3° qu'un poète (puisque vous me décernez ce titre dont je me crois digne, d'ailleurs, au sens moral du mot) n'est pas assez idiot pour envoyer à une revue grave et sérieuse des fantaisies satyriques (*sic!*), très à leur place, au contraire, dans une feuille quotidienne effleurant tous les sujets, du plus austère au plus amusant; 4° qu'avant de tenter de s'implanter dans un journal ou une revue, un écrivain doit au moins se faire présenter à ses dirigeants; etc... etc...

Tout cela (*sic!*) saute aux yeux du moins clairvoyant, mais vous n'y avez même pas songé!!! Et c'est vous qui me taxez d'inconscience!!! Quelle belle application du dicton : « On n'est jamais sali, etc.! »

Inutile d'ajouter que je vous demande, à titre de réparation, l'insertion intégrale de la présente dans le plus prochain numéro de la *Belgique Artistique et Littéraire*.

En ce qui concerne les vers du *Marché de l'Hymen*, je suis loin d'en récuser la paternité et j'ai des motifs probants d'en être satisfait, dût à nouveau ma réputation intellectuelle en souffrir auprès de votre haute et compétente appréciation.

Pour terminer, une simple remarque : je vois, par votre numéro de juin, que vous avez dû attaquer dans le précédant (*sic!*) M^{lle} Van de Wiele (une femme!); cette fois, vous pensiez avoir à faire à un enfant : celà (*sic!*) part d'un naturel courageux et courtois dont je vous félicite et dont j'apprécie particulièrement, comme athlète, l'héroïque valeur combative et morale!

Dans votre intérêt, je vous souhaite un peu de prudence et de décence dans vos débordements épistolaires et je vous salue sans rancune.

(Signé) MAURICE TAMINE.

Sans rancune! Bigre, heureusement! Voyez-vous mes cinquante-six kilos en proie à la rancune d'un athlète, même poétique! Rien que d'y penser, ils en frissonnent, mes cinquante-six kilos!

Ce qui m'a le plus ennuyé dans la lettre du Montois, c'est le facteur qui est venu me réveiller pour me la

remettre. Pour le reste, quelques mots : M. Tamine ne lit pas la *Belgique*. C'est malheureux pour la *Belgique*, mais enfin... Seulement, s'il ne la lit pas, il ignore la polémique courtoise que j'ai eue avec M^{lle} Van de Wiele : il n'a donc pas à la juger. Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas discuter avec une femme de lettres. Cela n'empêche pas la chevalerie. Un point, c'est tout. Que l'athlétisme de M. Tamine s'en veuille consoler.

D'autre part, je ne pouvais pas, en lisant les vers du barde du Doudou, avoir la « moindre parcelle de bon sens » : c'eût été de la concurrence déloyale ! Et, malgré « l'ânerie de mes mouvements spontanés », j'aurais, en effet, dû supposer que la louange dont était précédé le poème de M. Tamine était une blague faite à l'auteur par la direction du journal. Mon correspondant écrit qu'il est un « être humain »... Dame ! je n'en savais rien, moi : on prévient, dans ces cas-là. Quant à « la réputation intellectuelle » de M. Tamine, qu'il calme son émoi : n'existant pas, elle ne peut souffrir. Je suis heureux d'apprendre que M. Tamine n'est pas « à peine au sortir de l'enfance » : il se contente d'y retomber. Il a fait une nouvelle chute sur sa tête : peut-être même sur sonderrière...

*
*
*

Et puis, encore une lettre. Elle est de M. Sylvain Bonmariage, qui est chatouilleux — et qui n'a pas tort.

Mon cher ami,

Je lis dans ta spirituelle chronique cette phrase : « MM. Georges Rency et Sylvain Bonmariage qui se promenaient la main dans la figure l'un de l'autre ».

Il y a là une amphibologie que je ne puis laisser passer. Il est possible que je me sois promené la main *dans* la figure d'un monsieur et que ce monsieur s'appelât Rency. Mais qu'un nommé Rency, même en rêve, se soit jamais promené la main dans la figure de quelqu'un, voilà qui est peu conciliable avec certain jugement de la septième chambre du tribunal de

Bruxelles en date du 20 février 1910. Bien affectueusement à toi.

(*Signé*) SYLVAIN BONMARIAGE.
34, boulevard Lannes, Paris.

Voilà qui est entendu. M. Sylvain Bonmariage a la main un peu... vagabonde. M. Georges Rency a la main judiciairement casanière.

F.-CHARLES MORISSEAUX.
(*Illustrations d'Oscar Liedel.*)

LES LIVRES BELGES

Albert du BOIS : LES CARESSES A LA FIANCÉE ENFANTINE (Alph. Lemerre, Paris). — **Georges WIL-LAME** : ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE NIVELLOISE (Impr. de la Société Archéologique, Nivelles). — **Henry ROUS-SEAU** : LA SCULPTURE aux XVII^e et XVIII^e SIÈCLES (Van Oest et Cie). — **Georges EEKHOUD** : LES PEINTRES ANIMALIERS BELGES (Id.). — **Paul BAY** : POÈMES PERNICIEUX (Édit. de la Société Nouvelle). — **Franz HELLENS** : MASSACRONS LES INNOCENTS (H. Lamer-tin). — **Ch. DESBONNETS** et **Alb. BAILLY** : POGGE DE SCHAERBEEK (Société belge d'Éditions). — **Eug. HER-DIES** : LE RÉPROUVÉ (Dechenne). — **Aug. SMETS** : ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS (Lebègue).

— *Et c'est un bon métier, poète ?*

— *Magnifique !*

— *On gagne de l'argent ?*

— *Des tas !*

— *Qu'est-ce qu'on vend ?*

— *Des livres, du papier, du bruit, des mots, du vent !*

— *On achète cela ?*

— *Parfois.*

— *Les gens sont bêtes !*

— *Stupides !*

Et si nous tournons quelques pages :

*Mon Rêve, à moi, jamais, n'eut besoin d'être orné ;
Il s'en va, nu, divin de sa nudité blanche...*

Ces quelques vers confessaient toute la portée et toute l'essence des poèmes que M. A. du Bois vient de rimer en l'honneur d'une petite fille de douze ans et pour chanter le soupçon d'amour à la fois badin, troublé, sincère, un peu narquois et un peu touchant qu'il éprouve pour cette féminité en herbe et cette puérilité déjà coquette.

Il y a de l'ironie dans les bavardages du poète avec celle qu'il nomme sa « fiancée enfantine » ; il y a, d'autre part, dans sa façon d'être avec elle, de lui parler, de l'interroger, de lui

répondre, une véritable ingénuité; et celle-ci n'a rien d'une attitude.

On pouvait craindre qu'une entreprise comme celle qui nous vaut ce charmant cahier de vers souples, jolis, spontanés, riants n'induisît son auteur en quelque perversité. Songez donc : « l'objet de ma tendresse, dit-il, a douze ans; je l'aime! je l'adore! Elle est ma reine! » Mais ne nous fait-il pas aussi de cette délicieuse Viviane le portrait le plus chaste en même temps que le plus séduisant :

*... Elle a de grands yeux bruns remplis de songes bleus,
Et j'aime à me pencher sur leurs claires prunelles,
Pour voir ces songes purs, poursuivre à tire d'ailes,
La Chimère qui fuit, aux Pays fabuleux!*

Parfois, élargissant l'ampleur de son rêve, fermant probablement les yeux pour ne voir en soi-même qu'une radieuse illusion, l'ami de Viviane pense à une autre femme, à d'autres émois, lorsqu'il s'écrie, semblant cependant nous parler encore de sa puérile fiancée :

*Ma maîtresse est divine et sacrée...
. Elle met au cœur triste
De son poète, au front amer de son amant,
Du Songe qui déçoit et du Rêve qui ment!*

Pour dire ces choses si spontanées, pour nous raconter sur un ton de cordiale confiance ces menues intimités, M. A. du Bois a laissé courir sa plume sur le papier avec une fantaisie alerte.

Il n'a rien, mon beau Vers, d'un bellâtre ou d'un fat,
nous dit-il; et c'est bien vrai; et nous en sommes ravis.

Il n'y a rien qui plaise autant que la sincérité, chez un poète surtout. Et dût la « langue des dieux » friser parfois un prosaïsme que l'improvisation ne peut éviter, nous apprécions ce primesaut qui nous procure l'exquise sensation de découvrir constamment le cœur sans fard et l'esprit sans contrainte du poète d'un bout à l'autre de ses pièces.

* * *

Il fallut à l'auteur de *l'Essai de Bibliographie nivelloise* qui vient de paraître une patience et une érudition dont on trouverait peu d'exemples pour mener à bien son entreprise à la fois aride et longue. M. Georges Willame est un lettré, un archéo-

logue et un folkloriste dont plus d'une œuvre ont déjà prouvé quel fervent attachement il professe à l'égard de la pittoresque et vieille petite ville où il est né ; il lui appartenait d'élever à la gloire de cette cité qu'illustre la pieuse histoire de sainte Gertrude et la légende de Jean et de son chien fameux, le monument que je signale ici. C'est un recueil, de plus de quatre cents pages in-octavo, de tout ce qui a été écrit par des Nivellois ou publié concernant Nivelles ; le tout est méthodiquement classé, décrit avec exactitude et patiemment catalogué !

M. G. Willame modestement déclare que, telle qu'il nous la présente, cette publication est encore incomplète. Il est homme à ne point manquer d'y apporter quand il le faudra les additions nécessaires.

* * *

En esquissant l'histoire de la sculpture dans les Pays-Bas aux XVII^e et XVIII^e siècles, M. Henry Rousseau a très logiquement associé l'art de la statuaire à celui de l'architecture et de l'ornementation. Aussi commence-t-il par examiner les caractéristiques du style architectural du XVII^e siècle et par montrer sa parenté avec celui de la Renaissance italienne. Il décrit ensuite les plus beaux des nombreux monuments que notre pays a vu s'édifier à cette époque ; il en détaille les ornements sculpturaux : les jubés, les cheminées, les autels, les chaires, les voûtes, les tombeaux et il peut en arriver, de la sorte, à conclure que ces deux siècles furent grands et glorieux dans l'histoire de notre art national. Il en rapporte, ce qui est une opinion personnelle défendable, le mérite en grande partie à l'impulsion due au règne opulent et éclairé des archiducs, à la piété de qui il faut attribuer l'érection de quatre cents temples...

En terminant, le savant historien et artiste qu'est M. Rousseau indique la dégénérescence, puis l'extravagance et la mesquinerie dans quoi tombèrent les superbes expressions artistiques du temps de Jean Del Cour, Michel Vervoort, les deux Quellin, Guillaume De Bruyn, Dewez, Kerrickx et d'autres.

L'intéressante étude de M. H. Rousseau s'ajoute à celles qui, toujours élégamment présentées et fort bien illustrées, constituent la « Collection des grands artistes des Pays-Bas » éditée par la maison Van Oest.

* * *

A côté de celle-là, le même éditeur commence de mettre en vente une série nouvelle, celle de l'« Art belge au XIX^e siècle ».

Il a demandé à M. Georges Eekhoud d'écrire la première des monographies : celle relative aux *Peintres animaliers*.

Dans une courte mais substantielle introduction, l'auteur fait à grands traits l'histoire d'un genre qui eut chez nous de glorieux représentants depuis Jordaens, l'ancêtre, jusqu'à Anthonissen et Ommeganck en passant par Snellinck, Snaeyers et Van der Meulen. Un ingénieux parallèle entre les tendances et les caractéristiques des peintres de notre race et ceux d'Italie ou de Hollande, fait écrire à M. G. Eekhoud de fort personnelles et très justes déductions dont il fera la base des commentaires qui suivront. Quand il nous décrira, avec toute la richesse de coloris, le pittoresque verbal, l'évocation imagée dont il est capable, telle toile maîtresse de Verwée, de Stobbaerts, de Stevens, de Courtens, de Claus, Georges Eekhoud paraphrasera cette affirmation du début de son livre : « ... ni l'imagination, ni l'idéal ne passionnent nos écoles septentrionales. Cependant, le génie des Belges est plus composite parce qu'il participe à la fois de deux cultures et que le catholicisme païen non seulement ne contraria point sa propension au luxe, à l'épicurisme, aux spectacles et au décor, mais entretint aussi son amour du merveilleux et ses facultés imaginatives. Même les animaliers de Belgique apporteront dans l'interprétation du simple bétail une notation plus subtile, et nous dirions presque plus psychologique, que leurs émules de la Hollande. En peignant un troupeau ils parviendront à dégager la personnalité de chaque individu ».

* * *

S'il faut en croire les confessions et confidences qu'il nous fait au début et surtout à la fin de son livre, M. Paul Bay, bien que jeune encore, a connu les surprises et les fortes émotions d'une existence cahotée. L'indépendance et l'incertitude ne l'ont jamais alarmé; bien au contraire : une sauvagerie un peu orgueilleuse et des compagnonnages de bohème, ainsi que des amours éphémères et dépourvus de ferveur sentimentale, ont signalé son adolescence aventureuse. Au hasard des loisirs laissés par de mesquins labeurs professionnels ou des plaisirs terre-à-terre, le Poète a donné cependant parfois la clé des champs à son imagination, sa rêverie et son inspiration.

C'est, prétend-il, le fruit de trois années de semblable repliement sur soi-même, qu'il intitule aujourd'hui *Poèmes pernicieux*. En plus de cent pièces de goût, de notation, de prosodie

aussi et même d'esprit très variés, M. Paul Bay met à nu, avec franchise et rudesse, ou, par-ci par-là avec une ingénuité et un attendrissement délicat qui n'ont pas l'air d'être feints, un cœur souvent amer, même violent et rancunier, parfois aussi simplement douloureux ou sentimental.

Un jour, il dit :

*ô ! Fugitif bonheur de ces aubes trop brèves
Où tu m'aimais !...
... Que Dieu, s'il en est un, touché de tes souffrances,
Trouve en son cœur de père un amour si puissant
Qu'il équivaille au mien, mortel amour d'amant
Qui ne sut que pleurer au jour de ta défense.*

Le lendemain, il s'écriera :

*Non ! Tu ne viendras plus, sirène impitoyable,
Pincer mon bras tremblant quand je n'écoute point
Ta voix qui me houspille et le vent de ton poing
Qui menace mes yeux d'une griffe effroyable !*

*De toi je n'ai gardé qu'un effroi salutaire
Et, pendu sous la pluie aux chevrons du grenier,
Un chapeau défoncé dans nos combats derniers,
Symbole exaspérant de l'amour éphémère.*

* * *

Le « joueur » passe, sur la place d'une petite ville, devant l'échoppe d'un « massacre » ; il achète des balles au marchand et les envoie à la figure des fantoches. Ceux-ci, de par la volonté de M. F. Hellens, sont des « Innocents », ou du moins les rudimentaires images de quelques héros diversement fameux qui se prêtent des Innocents : Judas, Lucrèce Borgia, Néron, Messaline, Ravachol...

Entre l'homme du massacre, et tour à tour, le joueur, un manchot, un aveugle, une vieille femme s'engage une conversation dans les termes de laquelle l'auteur a tenté d'enclorre la philosophie même de la vie quotidienne et le commentaire des pensées des hommes. Ce n'est évidemment pas du théâtre jouable, mais c'est une originale fantaisie littéraire d'un écrivain qui cherche à jeter sur le papier autre chose que des mots vides ou des phrases uniquement élégantes et harmonieuses.

* * *

Je ne crois pas non plus que *Le Réprouvé* de M. Eug. Herdies puisse rencontrer le succès au théâtre. Cet acte aux intentions pathétiques a, cependant, été charpenté en vue d'une réalisation scénique; mais son auteur ne me paraît pas avoir réussi sa première tentative dramatique avec autant de bonheur qu'il en eut le jour où il publia les romans et les poèmes qui ont rendu très estimable son jeune talent sympathique.

M. Herdies a voulu nous montrer le conflit angoissant qui met aux prises, à la veille d'une naissance illégale, deux amants qui sont dans l'impossibilité de s'unir devant le Code et la religion. Le père, en effet, n'est pas encore totalement libéré des liens d'un précédent mariage.

Cette situation pouvait prêter à un débat passionnant et aboutir à un dénouement saisissant. Le personnage de la mère du divorcé qui a tenté de se refaire un nouveau foyer pouvait être une noble et belle figure.

M. Herdies nous a rendu, pour le moins, odieuse cette femme qui propose de supprimer à temps le petiot embarrassant près de naître.

Et puis les choses funèbres ou méchantes que se disent ces trois sombres protagonistes sont longues et lentes. Ce n'est certes pas là le langage du théâtre — c'est-à-dire celui de la vie.

M. Herdies nous donnera un nouveau roman, quelque beau poème et il nous fera oublier son *Réprouvé*...

* * *

MM. Charles Desbonnets et Albert Bailly ont eu, en rimant *Pogge de Schaerbeek*, un tout autre dessein que M. Hellens ou que M. Herdies. C'est ici une alerte et séduisante comédie en un acte qui ferait, je crois, la meilleure impression à la scène. Je ne raconterai pas la menue mais gracieuse intrigue qui donne prétexte aux aimables et prestes bavardages du fermier Pogge, de sa fille Pogette et de deux prétendants rivaux.

Mais je louerai l'esprit, l'enjouement, l'habileté aussi de cette œuvrette au vers facile et gracieux. C'est là du vrai théâtre. J'espère bien qu'un soir prochain quelques bons comédiens me donneront la preuve que je ne me suis pas trompé.

* * *

Nous venons de recevoir le tome deuxième de l'important ouvrage que M. Aug. Smets publie sous le titre : *Tratté de*

Littérature française pour les Écoles de Belgique. C'est un gros volume contenant des morceaux choisis des plus grands écrivains français groupés en quatre époques : les Origines, la Renaissance, le Classicisme et le XIX^e siècle. Il fait suite au précis théorique de la *Composition littéraire*, auquel nous avons récemment consacré une notice.

M. Smets a fait un choix judicieux de fragments caractéristiques et il les a fort bien accompagnés d'une courte biographie, voire d'un portrait à la plume du prosateur ou du poète distingué par lui.

PAUL ANDRÉ.

Achille MISSON : LE CŒUR QUI SOUFFRE, poèmes. (Édit. de la *Belgique Artistique et Littéraire.*) — **Jules SOTTIAUX** : LA WALLONIE HÉROÏQUE, poèmes. (Édit. de la *Belgique Artistique et Littéraire.*) — **Maria BIERMÉ** : LES ARTISTES DE LA PENSÉE ET DU SENTIMENT. (Édit. de la *Belgique Artistique et Littéraire.*) — **Charles CONRARDY** : HEURES ANTIQUES, poèmes. (Société belge d'Édition, Bruxelles.) — **Victor ENCLIN** : TERRE MARENELLE, croquis et notations d'Ardenne. (Namur, Picard-Balon, éditeur.) — **Nestor OUTER** : UNE CROISIÈRE EN MÉDITERRANÉE, impressions de voyage. (Virton, impr. Pletinck.) — **L. MAETERLINCK** : PÉCHÉS PRIMITIFS. (Extr. du *Mercur de France.*)

C'est Banville qui l'a dit — si je ne me trompe — dans les *Cariatides* :

La vaste Poésie est faite avec deux choses :
Une âme, champ brûlé que fécondent les pleurs,
Puis une lyre d'or, écho de nos douleurs.

Cela revient à dire qu'il n'y a pas de vraie poésie sans une inspiration, d'où elle jaillit comme le cours d'eau de sa source, et sans une grandiloquence, une facilité naturelle, à laquelle l'art aura ajouté, selon le mot de Joubert, une difficulté acquise. Une âme, oui, et puisse-t-elle connaître les douleurs ! Une lyre, et puisse-t-elle rendre des sons d'or !

Mais combien rarement voyons-nous cette union entièrement réalisée !

Ainsi, si M. Achille Misson fut induit, comme il semble, par le *Cœur qui souffre*, dont il a nommé son petit livre, à nous faire les confidants de ses regrets et de ses aspirations, on ne pourrait dire qu'il ait été bien secondé, dans cet essai, par une maîtrise de style ou de prosodie.

Au reste, je ne distingue pas nettement de quoi souffre ce cœur, si c'est de la nostalgie d'une vie mystique dont il a entrevu la paix et d'où il est exilé, ou si c'est du remords d'en avoir perdu volontairement le bienfait. Quoi qu'il en soit, il chante avec enthousiasme l'abbaye :

*Grandiose navire, habitacle royal
Des cœurs que tourmente la flamme d'Idéal.*

* * *

Nos lecteurs connaissent les *Poèmes de la Houillère, Confins boisés, l'Effort du Sol natal, l'Ame des Nôtres*, tant d'odes ardentes que M. Jules Sottiaux a écrites à l'honneur de la *Terre noire*. On a parlé ici même de *Walla*, dialogue lyrique, né d'un même amour du sol natal. C'est à la Wallonie tout entière que le fécond écrivain de Montigny-le-Tilleul a consacré son nouveau recueil, qu'illustrent agréablement quelques dessins de M. Henri Bodart.

La *Wallonie héroïque*, c'est comme qui dirait la « Légende des Siècles » de notre petit coin de terre. C'est de l'épopée fragmentaire, notre épopée à nous.

Tous nos vaillants sont évoqués, depuis ceux dont la figure énergique sort à peine de l'éloignement des temps, tout auréolée encore du prestige de la Fable, jusqu'aux braves contemporains qui, délaissant l'épée, dressent

*sous nos ciels leur dantesque épopée
avec de la nuit et du feu.*

Puis, voici tous nos Maîtres, artistes, penseurs, créateurs de toute sorte. Et nos paysages aussi, ceux où l'âme ancestrale a souffert et triomphé, viennent témoigner de notre courage inépuisable. Citons cette image, vigoureusement tracée, de Charleroi. On y surprendra la manière forte, un peu romantique, qu'affectionne l'auteur :

*Ville ardente
Faitte d'ombre et de feu comme l'Enfer du Dante,
Ville apocalyptique où tout brille en la nuit,
Où tout s'endeuille et s'assombrit*

A l'aurore ;
*Terre bouleversée et tremblante, et sonore,
 Où des Titans luttent encore,
 Hachant le sol, trouant le roc, ardent le feu,
 Et jetant des monts noirs à la face de Dieu !*

*De la sérénité des campagnes prochaines,
 Elle apparaît comme une ville surhumaine,
 Barrant de croupes bitumeuses les entours
 Et plantant par le ciel des donjons et des tours
 Où flottent, dans le soir, de rouges oriflammes.
 Des volcans tonnent, tout s'effondre dans les flammes,
 Puis tout renaît encor.
 Des libellules d'or
 S'envolent par essaims des rivières ignées ;
 Et voici qu'au milieu d'occultes randonnées,
 Dans des ronronnements de mâchoires qui broient,
 Déchirent, scient, rongent ou cassent,
 Et des coups de béliers tenaces,
 Et des appels, on ne sait où,
 Des cloches s'éteignant dans un murmure doux,
 Et des cages sombrant comme dans un désastre,
 Soudain, on voit
 Des géants mouliner dans l'ombre avec des astres.
 Et ces géants, ce sont tes fils, ô Pays noir !
 Et c'est de l'or par tas qu'ils brassent dans le soir,
 La Sambre qui toujours rayonne,
 En roule par muids et par tonnes
 Vers nos villes et vers la mer,
 Jusqu'aux confins de l'univers.*

* * *

La meilleure des critiques, la plus féconde, du moins, est celle qui nous fait comprendre et aimer le beau dans les œuvres qui l'expriment. Elle est faite d'enthousiasme, de goût et de bonté. C'est à celle-là que Mlle Maria Biermé s'est appliquée en composant son dernier ouvrage : *Les Artistes de la pensée et du sentiment*, où l'on reconnaît l'imagination exaltée et poétique des *Rayons d'âme*.

Mlle M. Biermé s'est proposé de définir, dans son essence et son esprit, l'art de quelques-uns de ceux qui lui paraissent

exprimer le mieux chez nous la pensée et le sentiment. Ce sont — toujours à son avis — Fernand Khnopff, Eugène Laermans, Alfred Delaunois, William de Gouve de Nuncques et, enfin, François Beauck.

L'auteur ne nous indique pas les raisons qui ont motivé son choix. Aussi aurions-nous mauvaise grâce à le discuter. Il ne nous signale pas non plus quels points de contact ces cinq élus ont entre eux, qui les auraient désignés à ses préférences, ni comment ils peuvent se réclamer, plus particulièrement que tant d'autres, de Constantin Meunier et de Xavier Mellery, deux maîtres auxquels M^{lle} Biermé dresse un autel au seuil de son livre.

Mais, une fois admis le point de vue impressionniste ou sentimental de notre analyste, nous lirons avec plaisir et profit les sept chapitres se succédant dans son beau volume qu'illustrent brillamment seize planches hors texte. Avec une sensibilité très fine et une émotion communicative, avec une très grande élévation de pensée et une grande richesse d'expression, M^{lle} Biermé y étudie des œuvres qu'elle aime et qu'elle nous fait aimer avec elle.

* * *

Leconte de Lisle a intitulé *Poèmes antiques*, un recueil de pièces qui empruntaient leur inspiration à l'antiquité hindoue ou à l'antiquité grecque.

On pourrait s'imaginer qu'une suggestion analogue s'imposa à M. Charles Conrardy quand il choisit pour titre d'une petite plaquette de vers, qu'il soumet au public : *Heures antiques*.

Mais on se tromperait, à moins qu'il n'ait cru avoir réalisé une couleur locale suffisante en évoquant, à chacune des heures du jour, les nymphes, les naïades, les napées, Eros, Bacchus et Pomone. Non, il doit bien savoir que c'est là un procédé par trop simpliste et, ajouterai-je, fort démodé et un peu agaçant.

Ses poèmes ne sont pas dépourvus de qualités. Mais ils semblent être surtout le produit d'une application studieuse, et le coup d'aile y manque presque toujours. Jugez-en. Voici *La Nuit* :

*Au travers des buissons se glisse un vent joyeux,
Un souffle de fraîcheur éveille sur la mousse
L'âme d'un triste soir qui se meurt langoureux
Au bord des taillis verts que l'eau claire élabousse.*

*Soudain une napée avance vers l'étang,
Le front couvert de fleurs ; heureuse, elle s'admire,
Elle demande au ciel un bonheur pour longtemps ;
Le bel Amour de loin avec elle se mire.*

* * *

« Soyons les vrais fils de notre sol, de nos traditions et de notre race. » Cette phrase, M. Victor Enclin l'a épinglée en épigraphe, comme une fière devise, à la page de garde de son nouveau recueil : *Terre maternelle*.

Les croquis, notations, petits contes et récits, dont il nous donne, sous ce titre touchant, une pleine poignée, continuent la série des ouvrages dans lesquels ce chantre de l'Ardenne célèbre, avec une grande dévotion filiale, le beau pays de Bastogne.

Une observation fine et exercée se donne libre carrière dans ces pages et une émotion légère, fugitive, y alterne avec quelques grains d'humour.

Mais ce qu'il faut surtout aimer dans le livre de M. Victor Enclin, c'est l'amour qui soutient l'enthousiasme de l'écrivain, l'amour ardent et fervent qu'il a voué à son coin de terre. Toute l'œuvre en est animée et ennoblie.

* * *

En lisant les impressions de voyage de M. Nestor Outer, on reconnaît sans peine sous l'écrivain le peintre, le peintre habitué à manier le crayon et le pinceau, familiarisé avec le jeu des couleurs. D'ailleurs, *Une croisière en Méditerranée*, tel que le livre se présente avec sa très jolie illustration, relève à la fois des arts graphiques et de l'art littéraire.

On dirait les feuillets arrachés d'un carnet de route, où l'artiste a consigné, au jour le jour, ses émotions variées. Tour à tour de jolis croquis, de fines aquarelles, de vigoureuses eaux-fortes ; tour à tour de merveilleux paysages, de curieuses silhouettes ; tour à tour des descriptions colorées, des notations rapides et à l'emporte-pièce, de savoureuses anecdotes... Tout cela se fondant, s'harmonisant. De l'observation, de l'esprit et pas du tout de mélancolie. De la bonne gaîté, du meilleur humour de Wallonie. Par-dessus tout, de la sincérité et du pittoresque.

Ni en Egypte, ni en apercevant l'Acropole d'Athènes, ni en

s'approchant de la mosquée de Sainte-Sophie, l'auteur ne s'est évanoui ni même pâmé. Il n'a point rêvé d'écrire des pages immortelles. Il a su éviter cet écueil et ce ridicule, et on lui en sait gré infiniment.

* * *

Dire que le péché est vieux comme le monde et qu'aucune des religions, en dépit de leurs efforts, n'a jamais prévalu contre lui, c'est exprimer une vérité banale. Mais a-t-on réfléchi que suivre l'évolution du péché à travers les âges, ce serait faire l'histoire de l'humanité tout entière? Sujet vaste, presque illimité, où l'on entrevoit bien des chapitres correspondant aux divers âges, comme aux diverses races. C'est un de ces chapitres, en quelque sorte, que M. L. Maeterlinck, chercheur infatigable et érudit, a écrit, en étudiant, dans *Péchés primitifs*, les mœurs primitives des anciens habitants du nord de la France, depuis les débuts de la civilisation jusqu'au XII^e siècle.

ARTHUR DAXHELET.

LES SALONS

« Doe stil voort. » — Musée moderne.

L'esprit de collectivité règne en Belgique; peut-être ailleurs aussi : partout, les hommes aiment à juger d'ensemble. Quelle est la valeur d'un ensemble, même élevé, au point de vue de chacun? Cela ne signifie rien en art.

« Doe stil voort » a, pour lui faire honneur, parmi ses exposants, le magistral Jakob Smits, le grave et féroce Martin Melsen, le rutilant Emile Baes.

Avec de tels noms, « Doe stil voort » est *quelqu'un!* Eh bien, l'on n'a pas tenu compte de la présence de ces artistes, — on les a même sacrifiés, — et la critique a jugé le cercle sur une mauvaise impression générale.

Cependant, ce salon en valut bien d'autres auxquels on fit un succès normal! Mais il y a la prévention du nom flamand du cercle. Ce nom est à lui seul une manifestation! Voulu

d'ailleurs. Et qu'on voit s'affirmer au catalogue, bilingue ; est-ce ridicule ! Les adresses sont en flamand seul, ce qui est partial à l'excès !

Demets est d'Antwerpen; Jef Boskens, de Mechelen; Houpels, de Sint-Pieter-Woluwe; M^{lle} Lorel, de la Vanderstichelen straat, te Molenbeek, etc. Evidemment, l'on peut parler et écrire sa langue, mais il y a des lieux mal choisis pour le faire, l'on sent alors que c'est plutôt du parti pris que de l'amour.

Mais passons. Je vous assure que ce salon n'est pas mauvais du tout. Il est très fourni en peintures et sculptures.

L'uniformité n'est pas le défaut de l'ensemble. La variété y abonde, dans le choix des sujets, et.. dans les tempéraments.

Je me doute qu'ici, au mot tempérament, on va se récrier. On me dira : Allons donc, ils n'en ont pas; voyez, la plupart d'entre eux imitent quelqu'un : Cailleau est un Fabry et un Delville; Vermeersch, de Sint-Gillis, est un Puvis; Verdickt est un Smits, et il y en a bien d'autres !

Ce n'est pas une faute capitale, même en art, à notre avis, de ressembler à quelqu'un. Comme la nature fait parfois deux physionomies jumelles qui se ressemblent, elle peut faire par hasard aussi deux tempéraments d'artistes fort voisins. L'un n'est pas pour cela dans ses œuvres, ensuite, le plagiaire de l'autre. Allez voir au Musée ancien, salle XII, *Jésus chez Marthe et Marie*, de Pierre Aertsen, Ecole hollandaise, 1507-1575. Après avoir examiné soigneusement ce tableau, composition, coloris, étrangeté de la conception, veuillez vous retourner et regardez alors le tableau que vous aurez devant les yeux. Vous allez dire : encore un Pierre Aertsen. Eh bien ! non, c'est un Joachim Beukelaers, Ecole flamande, 1530-1573. Concluez-en ce que vous voudrez ; ce sont tout de même deux belles œuvres. Il est incontestablement plus avantageux d'être entièrement personnel et de tout signer d'un seul coup de son pinceau comme le fait ici, et ailleurs, un Jakob Smits.

Parlons de lui. Cette exposition Smits est une merveille !

Les belles masses ! La couleur vive, dans une note harmonieuse ! Quelle netteté, quelle fermeté, quelle atmosphère ! Ces cinq portraits d'enfants sont d'une intensité de vie !

La Jeune Fille campinoise moderne, tel est le titre choisi par l'artiste pour montrer son scrupule dans l'étude, nous dirions presque son souci anthropologique. Vraiment, tout est dans cette peinture, l'étude de la vérité et le prestige de la

couleur la plus vivante, la plus dorée; il faut voir avec quel art cette chevelure blonde fait ressortir l'œil noir et le frais vermillon de la joue !

Et le *Garçon qui rit*, peut-on voir un plus réjouissant petit paysan? Quelle attitude charmante a cette tête dressée sur un long cou de moineau au nid; et ces yeux qui, dans le visage offert de trois quarts, coulent des regards ironiques et espiègles! Combien de fois le maître campinois aura-t-il fait et refait le portrait de ce petit paysan, pour en arriver à une toile qui ait l'air si facile; cette triomphante dernière étude est d'une incomparable fraîcheur d'expression; c'est fait en se jouant; c'est la vie, l'esprit! Voilà, certes, une œuvre que l'on ne saurait se lasser de regarder! elle ferait bonne figure dans l'un de nos musées; on peut être assuré que personne n'y trouverait à redire et cette petite mine-là réjouirait tout le monde, les profanes pour le sourire, les artistes pour la peinture. Pourquoi ne prierions-nous pas la commission d'achat des musées de l'offrir à nos regards dans une maison nationale, où tout le monde la verrait avec plaisir?

Mais, après tout, comme le disent très bien les artistes, en des cris indignés, pourquoi est-ce toujours le gouvernement que l'on invoque quand il s'agit d'acheter, que l'on vilipende lorsqu'il n'achète pas? N'y a-t-il donc pas d'argent à Bruxelles, n'y a-t-il pas d'amateurs de tableaux, n'y a-t-il pas de Mécènes? Un tableau de Smits est incontestablement une œuvre. Smits a pour grand tort de vivre là-bas, au loin, au fond de la Campine. Il est le sincère qui veut traduire son milieu et pour cela il y vit. Que ne va-t-on à lui! Faudrait-il qu'il se déracinât et produisît ensuite des œuvres qui vaudraient moins? Il ne faut pas être grand prophète pour prédire que Smits, mort ou vivant, aura son heure de gloire. Les œuvres ainsi construites ne passent pas, elles ont leur place dans la chaîne des réalités éternelles. Il y a des artistes auxquels les compliments suffisent. Il en est d'autres, les profonds, les originaux qui s'appliquent avec orgueil la parole de saint Paul : « Celui qui sert l'autel doit vivre de l'autel. » Que ne va-t-on vers ces artistes leur disant : « Tu veux travailler, continuer ton œuvre, et pour cela il te faut le repos que donne l'argent. Eh! bien, moi qui aime ton œuvre, je te prie de me donner celle-ci, je te la garderai chez moi, la montrant à tous, pour qu'elle réjouisse le monde; et voilà l'argent qu'elle vaut, — est-ce le compte? — et mets-toi avec cette somme à en faire une autre! »

De quoi ornera-t-on le monde, plus tard, quand on aura tué la nature par l'industrie et l'art par l'indifférence ?

Heureusement pour l'art, le petit paysan de Smits a un frère cadet, joyeux petit masque de carnaval, aux joues écarlates, au nez rubicond comme celui d'un vieux buveur de bourgogne, cet enfant de deux ans !

Les vermillons du visage, surmontés de deux yeux noirs fermes et perçants, font une petite frimousse sérieuse de bon vivant du plus cocasse effet, le cocasse grave et profond de la vie ; ajoutez une abondante chevelure en désordre de cheveux châtaîns dégageant le front, relevée en auréole, vous avez là le plus drôle type d'enfant qui soit possible, *Bacchus*, petit boer et polichinelle à la fois ; mais tout cela mérite tant d'attention, parce que l'artiste n'a rien traité en charge, ni en exagération ; il s'est contenté du caractère ; une expression profonde de vie unit en un tout ces éléments de comique qui paraissent disparates à l'énumération. C'est le petit-fils du *Roi boit*, de certain *Silène* de Jordaens.

Il y a encore du même artiste la *Petite sœur*, *Pietje boer*, une sanguine.

Eh ! bien, comme nous le disions, toutes ces œuvres sont empreintes d'une si forte personnalité que numéro ni catalogue ne sont nécessaires : du bout de la salle on crie : voilà Smits !

Bien qu'il n'en soit pas de même pour chacun, nous n'en ferons pas à tous un grief. Il y a un certain courage à savoir ressembler.

Parfois, c'est le fait de la nature, et la sincérité, la conscience imposent cette ressemblance. Nous estimons qu'il vaut mieux s'y conformer, — évidemment c'est tant pis, — que de se jeter hors de sa nature pour ne pas ressembler. Car *il ne reste rien à l'artiste qui n'a pas sa sincérité pour guide*.

Ce qui perd le plus les pasticheurs, ce n'est pas tant la ressemblance, que surtout le manque de goût dont ils font généralement preuve. J'en prends pour exemple Cailleau, déjà cité, avec son *Siegfried* forgeant l'épée. C'est à la fois du Fabry, et la tête, pour l'expression, est du Delville. Là se remarquent plus que les défauts du manque de personnalité. Les muscles de cette figure nue ne sont pas des muscles ; les bras, les genoux, les pieds sont parcourus d'une sorte de vermiculure, à fleur de peau, qui vous montre qu'un pasticheur serait un homme qui ne va par lui-même au fond de rien ! Quelle poitrine de vierge

phthisique nous découvre ce Siegfried! Quels épais raccourcis des avant-bras ployant l'épée! Et cette coiffure de mousquetaire! Et toute cette peinture, d'ailleurs, tout entière sans assistance! On voit bien que l'artiste a voulu envelopper ses personnages de quelque atmosphère d'or; mais il n'a jamais étudié, semble-t-il, cette atmosphère d'or que sur les tableaux; et comme résultat il arrive que le pasticheur est toujours autant en dessous de son maître, que le maître est lui-même en dessous de la nature. La distance devient fort grande! Le pasticheur sans goût génère la mort et la caricature.

On ne comprend pas bien le portrait bleu de Vermeersch, une vieille coquette en satin bleu et chapeau de paille, avec des rubans bleus dans les cheveux; le corps est de bois, avec des proportions comme, certes, la nature en fait, — elle a tant d'ouvrage, — mais comme l'art ne devrait pas en copier. Au point de vue peinture ce portrait peut passer, mais il a quelque chose de vieille demi-mondaine d'arrière-boutique, mi-courtisane avec le visage fardé, mi-revendeuse avec les mains sales, qui dégoûte et fait horreur. C'est, peut-être, le mérite de l'œuvre.

Nous retrouvons ici Martin Melsen. *La Visite*, — une dame, peut-être femme d'artiste, d'après la sobriété élégante de sa mise, — en visite chez deux vieilles paysannes; puis *la Porcherie* et les *Jumeaux*. Les jumeaux ne semblent faire qu'un avec la porcherie. A force de peindre des dos de cochons gras à péter, il est venu à l'idée de Melsen de peindre une mère humaine qui, elle aussi, serait toute en rondeurs, avec des chairs couleur de lard éblouissant et de jambon culotté. A une telle mère, il a mis dans les bras deux jumeaux, ou plutôt deux prétextes à taches culottées.

Dans la porcherie, nous voyons un groupe de paysans, hommes, femmes, enfants, arrêtés devant des porcs sur leur fumier. Des porcs dont la graisse arrondit le dos en arc de cercle, ils ont le groin court des porcs allemands, qui sont tout lard. Ce tableau est un trait de mœurs si l'on veut: la phrase admirative qui soulève le bord des lèvres de tous ces paysans souriants, on la devine: C'est plaisir de voir des bêtes engraisser comme ça, les honnêtes cochons, au moins ceux-ci ne volent pas le paysan, c'est des bonnes bêtes! Ça profite! Quelle kermesse!

Martin Melsen a bien rendu cette joie béate de carnivores inconscients.

Passons à Stiellemans, qui est un coloriste. Et qui fera mieux

quand il sera coloriste, moins « à tort et à travers ». La petite lingère, assise près de sa fenêtre ouverte, a de l'éclat et de la finesse. Peut-être y a-t-il des fautes de goût du côté des jambes de la petite ouvrière et des oublis de conscience dans le sans façon lâché du plancher ; mais, enfin, il y a du brio dans l'ensemble.

Wagmann a des aquarelles — paysages — toutes fort dures, aux plans insuffisamment marqués, — à part les *Bouleaux*, pastel — où l'artiste montre par l'exécution d'un petit bois de bouleaux sur un terrain doucement incliné, qu'il sait faire des plans quand il y met du soin.

Emile Baes est salubre à retrouver. C'est le chantre des pourpres, des rideaux cramoisis et des nus gras et nacrés. La très charnue personne, déjà vue, qui nous montre le dos et les accessoires, est un de ces nus nacrés ; on peut reprocher à l'artiste quelques touches un peu vertes dans les roses et les blancs, et qui salissent un peu malencontreusement la fraîcheur. Certains détails de la pose devront aussi être surveillés ; surgissent des bosses où l'on souhaiterait seulement du modelé, y manque une jambe où l'on voudrait la deviner davantage. Mais Baes est de ceux qu'il n'y a qu'à laisser aller, on le retrouvera.

Demets, d'Antwerpen, peint à la tache ; l'observation est juste ; le résultat n'atteint pas plus loin que le vrai.

M^{lle} Lorel, MM. Van Brabant, Sauter Pr. Antwerpen, Ticher de Brussel Spanoghe, de l'Oost-Vlaanderen : paysages, que faut-il en dire ? J'ai perdu une demi-heure sans résultats... Est-ce eux ou moi dont le cerveau est triste et aride ?

Van Steenwyck n'est pas mariniste sans connaître Marcette et Hens ; belles connaissances ! mais il y a mieux : la nature.

De la Haye, *Enfants dans une prairie, Après-midi d'automne*, bien que violents dans la couleur et cherchant la lumière, c'est clair et froid, d'un ton pas juste, qui empêche l'impression.

Tytgat, d'Elsene, nous montre un *Siegfried devant le Rhin* ; à quoi voit-on que c'est Siegfried ; à quoi voit-on que c'est le Rhin ? Peut-être que l'étude de ces déterminations aurait poussé l'artiste à donner plus de caractère à son œuvre. Mêmes reproches pour *Cléopâtre*, grosse femme nue et taciturne, enfoncée dans un fauteuil de pierre à écriture égyptienne. Tout cela est d'un illustrateur qui devrait fouiller ses sujets. Il y a là de l'élégance, de la forme et de l'idée à mieux employer.

Dès que le tableau devient anecdotique, il doit avoir les qua-

lités de l'illustration. Il n'est plus possible de s'en tenir aux ensembles, aux effets. Il faut que le tableau raconte et, par conséquent, soit assez fourni de détails pour raconter, comme le ferait un texte. Burne Jones raconte. Il n'est pas admissible qu'un tableau ait besoin d'un titre. La peinture est une forme de l'expression qui doit savoir se suffire à elle-même. C'est à l'artiste à savoir comment il s'y prendra pour nous montrer qu'un fleuve est le Rhin, que tel cavalier est Siegfried. C'est là qu'est la part d'invention, de synthèse, qui fera l'intérêt intellectuel de son œuvre.

Broeckaert ternise et grisaille. Rommelaers a quelques vieilles dentellières. Toile consciencieuse, mais quelle misère, quel triste amour de la fidélité!

English??

Me voici tout heureux d'avoir, enfin, quelque chose de net à dire : M. Gillis, tendez donc vos toiles ! Peut-être cela donnera-t-il de la fuite aux ciels et de la fermeté aux terrains...

Hoepels, de Sint-Pieter-Woluwe, est un barbouilleur effréné. Je ne puis nommer autrement cet artiste qui gaspille les couleurs, juxtaposant les tons sans saveur, sans poursuivre de formes, sans perspective. Plaisir de brosse !

Maertens (id.), avec sa note dominante dans les noirs bleus et violets aile de corbeau, assombrit toute la troisième salle. Que ces portraits et paysages sont lourds ! La nature au soleil est noire chez Maertens comme un tableau du pays houiller de Paulus ! Nettoyez vos pinceaux, Monsieur ! Vous traînez votre noir affreux partout ; vous n'y regardez pas ; ici, c'est tant pis pour le nez des gens, dans vos portraits ; là, c'est tant pis encore pour la dentelle des rideaux ! On ne doit pas vous aimer dans les ménages !

Cockx, Albert, Buskens, informes. Poortenaar nous envoie d'Amsterdam un portrait où il y a des dons de coloriste, au service d'un déplorable goût. Puis des tableaux jouets, avec des ciels immenses.

Maeyens, d'Antwerpen, a essayé de rendre l'effet des ombres de certains nuages passant sur les dunes couvertes de bruyères violettes. Il y a là, alors, un moment très tragique quand s'avance, sur une large étendue, ce linceuil d'ombre. Mais l'artiste a rendu cette ombre par du noir qui salit, alourdit gravement la toile. Le noir dans les ombres de ce qui n'est pas noir sera toujours une faute : résultat, une ombre morte, sale, lourde, enfumée. Un ramoneur a passé là !

Claessens, des marines de Hens.

Van Sevene, des pochades, où nous ne voyons guère où l'artiste veut en venir. Je vous avertis qu'elles ne sont pas toutes à vendre; celle-ci porte : « Eigendom van M. Sander Pierron ». Comprenez ?

Enfin, un Courtens, un peu mou, de Pieter Gorus.

Nous continuons par la sculpture, dix-sept œuvres.

Gysen fait nature, et c'est tout. Bonaugure nous donne une tête de vieillard à la barbe fluviale, assez expressive. Le *Poète*, de Schroevens, est un compromis des portraits de Peter Benoît et d'Emmanuel Hiel. Van Peteghem, tête de jeune homme dont le nez en pied de marmite n'est peut-être pas très sculptural; Voets, avec sa tête de jeune femme dont le profil blanc se dessine sur le blanc de la chevelure, crée des difficultés de vision au spectateur par cette juxtaposition de mêmes tons. Desmarès, énorme buste patiné, vieux bronze vert; les artistes adorent les fallacieuses patines : apprécions donc la patine, c'est très pompéien. De Schroevens, encore, le *Tourment* a du mouvement, du jet. Par contre, l'*Enchaîné* n'en a guère et, tout robuste qu'il est, n'a pas de richesses dans les formes. Manque d'unité entre l'expression du visage et l'effort accusé par la musculature. Wynants, des ébauches. On se reverra plus tard, n'est-ce pas ? Stoffyn, le *Suprême baiser*, esquisse pour monument funéraire et une *Mater dolorosa* sur la croix. Que voulez-vous, ça fait penser à la *Tentation de Saint-Antoine*, de Rops! Witterwulghé, un groupe nerveux de trois hommes forts tirant des fascines ou quelque souche.

Des médailles du même artiste, des plaquettes, réalisées avec des bonheurs différents et dont les meilleures sont : « Lenders Michel », et certain visage de vierge aux longs voiles.

Hubert Van Rie, te Brussel, médailles, argent et ivoire, nous semble souvent travailler trop plat et, quand il se met au relief, il en donne trop!

De rechte paal is onbekend van M. Van Rie.

Lettre d'Allemagne à propos des Musées royaux de peinture de Bruxelles.

Les lignes qui vont suivre sont extraites d'une lettre qui nous a été adressée par un critique d'art allemand, de passage à Bruxelles. Chargé de faire une étude sur nos Musées de peinture, le critique n'est pas très content des constatations qu'il a pu faire chez nous. Avant de publier cette lettre, nous avons eu

la curiosité de la prendre pour guide d'une visite aux Musées.

Il est certain que notre correspondant est l'un de ces précieux amis qui savent dire les vérités, même quand elles sont amères. Quand on aura remarqué combien sont justes les plaintes désintéressées de notre correspondant, on voudra bien remarquer non moins quelle importance on attribue en Allemagne à la critique d'art. Nous n'avons pas su établir en Belgique le même régime.

La lettre débute par une comparaison entre l'Ecole belge — « d'une splendeur rare, surtout dans les natures-mortes et les paysages, qui sont d'une mélancolie grandiose », — comparaison entre cette Ecole et les Ecoles de Munich, puis la lettre attaque le thème dont on nous demande de nous faire l'écho :

« Je voudrais vous demander, Monsieur et cher confrère, si vous ne pourriez pas, sous votre nom et chef, écrire que le Musée moderne est mal entretenu? Il est déplorable de voir un magnifique pastel figurer comme miroir. C'est derrière le panneau de Wauters, dans l'avant-dernière salle. » (Notre correspondant veut parler du grand tableau de Khnopff, — *Mémoires*, — jeunes filles jouant au croquet, et qui est muni d'une glace qui fait miroir, rendant la vue du tableau tout à fait impossible.) « Et pourquoi placer deux tableaux derrière une porte » (un Charlet et un Pecquereau)? « et pourquoi laisser périr les plus admirables dessins de Wauters et l'unique Ingres par les rayons du soleil?

» C'est de l'*anarchie*.

» Il faut placer les Wauters là où se trouve le malheureux miroir, et le pastel à la place des dessins. » (En effet, les reflets ne nuiraient que peu à la vue des dessins qui sont clairs et petits, tandis que le pastel, grand et sombre, fait miroir noir.)

« Lenbach est mort! Pour le directeur du Musée moderne, il ne l'est pas. » (Notre correspondant veut dire que l'on a omis d'ajouter la date du décès de l'artiste à la suite de la date de sa naissance sur l'inscription.)

» Pourquoi séparer les Jakob Smits?

» Pourquoi tant de Gallait et de tableaux d'histoire, qui n'ont pas de sens, dans un pays où il y a des chefs-d'œuvre de paysages, les Verheyden, les Coosemans et les Courtens?

» Les œuvres de Lemmen se voient fort mal (sur un panneau plus bas que les genoux du visiteur) et ne sont pas protégées du soleil.

» Je vous avertis que j'ai un réquisitoire de cent pages dans mon prochain livre contre cette mise en œuvre.

» Enfin, au Musée ancien règne un désordre pas banal du tout. J'ai écrit une longue étude sur la salle 8 et l'on m'a dit que le tableau — 26 — a changé de nom au catalogue, mais pas sur la petite plaque.

» Enfin, il y a deux Rembrandt à Bruxelles ! Deux ! Rien que deux ! Oh ! Mais qu'est-ce qui m'assure que tel tableau est de Rembrandt et tel autre de Rubens ? Dans ce musée, peut-être tout est-il faux ? Je n'y crois plus ! (Il ne nous était pas aussi facile de vérifier l'authenticité que le reste, aussi laissons-nous ce soin à notre correspondant !) C'est un beau travail que d'être directeur d'un musée et de faire de tels « fours ». Agissez, s'il vous plait.

» Et puis, il me manque un Velasquez et, surtout, un Raphaël, que j'adore. Donnez-nous des Rembrandt.

» Ensuite, à la Maison du Roi (Musée communal), il y a un Holbein qui, authentique, ne l'est certes pas ! Cherchez-moi le Tschudi, de Munich.

» Je vous engage à vous adresser à M. Wauters pour faire changer cela.

» Je ne suis pas Belge et les Belges n'aiment pas qu'un étranger se mêle de leurs peintures.

» En somme, tout cela est malheureux et *je ne puis pas ne pas vous rendre responsable, puisque vous êtes critique*. Le critique qui n'est pas un critique complaisant a le strict devoir de faire réparer ces erreurs.

» A Munich, cela ne se passerait pas ainsi.

» Veuillez agréer, etc. »

Ce qui nous frappe particulièrement dans cette lettre, c'est l'importance du rôle de la critique en Allemagne.

Il serait intéressant d'en rechercher les causes.

Le panneau décoratif de la Cour d'assises. Quelques mots de M. Jean Delville.

On se souvient que nous avons parlé, avec grand éloge, du panneau décoratif de Jean Delville. Nous avons fait quelques restrictions seulement quant à l'interprétation, pour nous ambiguë, qui pourrait être faite de la figure magnifique de la *Défense*. Nous avons fait aussi quelques observations relatives à la représentation de l'assassin, écrasé aux pieds de la Justice, dans une pose cadavérique qui, à notre avis, en rend le dessin inextricable à l'œil.

M. Jean Delville nous a adressé la lettre suivante, où il se défend et commente lui-même avec netteté son ouvrage :

» Mon cher Nyst,

» Je prends, à l'instant même, connaissance de votre excellent article de la *Belgique artistique et littéraire*, et je vous en remercie bien sincèrement.

» Mais je veux être franc avec vous comme on doit l'être avec un vieil ami. C'est pourquoi je n'hésite pas à vous dire que vous n'avez pas très exactement saisi le concept de mon œuvre.

» Je m'en étonne d'autant plus que, contrairement à ce que vous semblez croire, il n'est venu à l'idée de personne, parmi tous ceux qui ont eu l'occasion de voir mon œuvre, que la figure de la *Défense* ressemble plutôt à celle de la *Vengeance*.

» C'est là une interprétation absolument fantaisiste. Tout le monde a compris d'emblée que cette figure est bien précisément ce que vous en dites, fort justement, un peu plus loin, à la page 220... « : *Dans cette conception la femme éplorée*, etc... » Mais cela, mon cher Nyst, c'est exactement ma pensée! J'ai agrandi et amplifié cette figure de la *Défense* jusqu'à lui donner l'expression la plus haute du sentiment humain : *La Compassion*.

» J'ai la conscience parfaitement tranquille, et je suis certain que jamais aucun *accusateur* n'osera se servir de cette figure. Il se rendrait ridicule aux yeux de la *Défense*, qui lui dirait : « Halte-là, ça, c'est nous! Elle plaide avec nous contre votre » rigueur! L'autre figure, celle avec son glaive, sa cuirasse et » son casque, cela, c'est vous, expression rigide de la loi » répressive! »

» Cette figure de la justice humaine, vous l'avez admirablement expliquée : « *C'est la société, toujours conventionnelle, traditionnelle, restrictive, plus étroite que l'humanité, presque en lutte avec elle* », avec, cependant, l'idée du Devoir, de l'Ordre, qui la hausse jusqu'au principe d'équilibre social relatif. Cette justice humaine n'est que la caricature de la véritable justice — l'Immanente —, celle à laquelle nul jamais n'échappe, parce qu'elle ne *juge* et ne *pardonne* pas. Elle est l'Harmonie universelle, et tout ce qui s'écarte de cette Harmonie, qui est la loi absolue, par des actions ou des pensées dissonnantes, en subit inévitablement les *conséquences*. Or, c'est notre ignorance seule qui fait que nous nous écartons de cette Harmonie divine, laquelle n'est pas du tout « Dieu le Père » des cagots. Je n'ai pas voulu symboliser autre chose dans

la figure de l'Archange rouge qu'une expression de cette Harmonie, de cet équilibre parfaits. Le coupable se trouve immédiatement sous ses pieds, ce qui indique clairement — tout le monde l'a compris jusqu'ici — sans commentaires de ma part! — que le coupable sent peser sur lui, c'est-à-dire dans le fond de sa conscience obscure, animale, la *Loi*, la *Grande Loi*, avant même que la petite loi humaine n'intervienne. Si je n'ai pas cru devoir faire de la figure du coupable un Adonis ou un bellâtre quelconque, c'est parce que j'ai voulu lui donner l'aspect extérieur de l'ignorance, de l'animalité obscure, c'est-à-dire l'image de la *nature inférieure de l'homme*, l'instinct qui le pousse à violer la Loi. De là vient cette masse, ramassée sur elle-même, de brute apeurée et inconsciente.

» Une dame, visiteuse de la Cour d'assises, et à laquelle je n'avais donné aucune espèce d'explication, me disait spontanément :

« Le coupable donne bien l'impression d'une bête ; c'est un mélange d'homme et de bête. » Cette dame avait saisi immédiatement le concept de la figure, là où un critique d'art, précédemment, n'avait rien vu du tout que de la « laideur » !

C'est comme pour la figure de la *Défense* : je me trouvais seul avec un boute-feu du Palais de justice pendant que j'y travaillais. Il regardait en silence et je lui demandai son avis. Cet humble avait saisi exactement et, dans son langage d'homme du peuple, il me dit : « Ça, vous savez, Monsieur, les avocats vont être contents » en me montrant la figure en question.

N'allez pas croire que je cherche à mettre votre jugement au-dessous de celui de la dame et du boute-feu !

Bien cordialement, etc.

JEAN DELVILLE.

La réponse de Jean Delville présentait de l'intérêt. Et par là sa publication s'imposait.

Je pense que l'on estimera close cette discussion. C'est un fait reconnu qu'en polémique chacun couche sur ses positions. La moindre chose ferait cent ans de guerre !

RAY NYST.

Page 221, ligne 8 du fascicule précédent, au lieu de *innombrable*, lisez *inouvable*.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XXIV

	Pages.
ANDRÉ, PAUL, Les Livres belges	85, 199, 324
— — Les Théâtres	95, 206
ANDRÉ, PAUL et F. LARCIER, Le « Cas » de M. Pol Demade .	222
BIERMÉ, MARIA, Philippe Zilcken	154
BODEUX, MICHEL, Le Nœud	58, 165
BONMARIAGE, SYLVAIN, Collectionneurs et Collections . . .	51
CANDIÈRE, CÉCILE, Le Beau Pierre	242
CLAIRVAUX, VICTOR, Considérations sur les voyages . . .	231
DAXHELET, ARTHUR, Les Livres belges	91, 330
DE HASE, JULES, Causerie financière (chaque mois).	
DELATRE, LOUIS, La Rose écrasée	113
DELVILLE, JEAN, Poèmes	247
DEVOS, PROSPER-HENRI, La Grande Mademoiselle	259
EKKHOUD, GEORGES, Clowns et Graciosos	5
GAUCHEZ, MAURICE, Luce	46
HERDIES, EUGÈNE, Poèmes	306
JOBÉ, J., Le Spiritisme en Afrique centrale	30
LECLERCQ, JULES, La Conquête de Majorque	139
LEGAVRE, LÉON, Poèmes	70
MAETERLINCK, L., L' « Auwet » à Gand	133
MORISSEAUX, F.-CHARLES, Le Douzième provisoire .	72, 176, 311
NYST, RAY, Les Salons	96, 209, 335
PIERS, EMILE-E., Un hiver aux Lofoden	34, 250
SIENICKA, LÉONIA, Le « Gelé »	297
*** Correspondance	228
ILLUSTRATIONS de Archipenko, 110; Baes Emile, 111; Delville	

Jean, 218; Deman R., 106; Duriau Alfred-Florent, 100; Jelley W., 104; Lambert Lucie, 102; Lefauconnier, 109; Liedel Oscar, 75, 77, 178, 179, 180, 182, 183, 184, 185, 186, 189, 190, 192, 193, 194, 196, 312, 313, 314, 315, 317, 319; Ludwig Louis, 214; Onkelinx Guillaume, 215; Outer Nestor, 98; Taloueg, 108; Thiébaud Edouard, 216; Van Roy Dolf, 213; Vauthier Emile, 208; Zilcken Philippe (4 hors texte).

MEMENTO

Les Théâtres. — Le moment des réouvertures est venu. Comme chaque année à pareille époque les directeurs, qui ont bravé la chaleur et n'ont pas craint que l'exode des Bruxellois assurât le vide de leurs salles de spectacle, annoncent la fin de leurs « saisons d'été ». D'autres publient les alléchants programmes de leurs « saisons d'hiver ».

La Scala, où M. Antoine fit, avant d'émigrer au Parc où il sera le plus aimable et compétent des administrateurs généraux, une fructueuse campagne de joyeuses pièces burlesques; le Molière, qui joua le drame avec persévérance; l'Olympia, qui ne cessa de donner une Revue que pour en offrir une autre à une clientèle assidue, vont être rendus à d'autres destinations. Il n'y a que le joli théâtre de verdure très prospère, très courtu, qui n'attirera plus personne derrière la ferme-manoir du Karreveld, à l'ombre d'un rideau de propices peupliers. M. Boine y représenta, de la plus charmante façon du monde, quelques comédies classiques et ces séduisantes fantaisies rimées de Banville, de Rivoire, de Rostand, vraiment écrites pour pareils décors champêtres. MM^{mes} Bianca Conta, Stella Floris et d'autres furent les « étoiles » d'une aimable troupe fort légitimement applaudie.

Bientôt ce sera la Monnaie qui affichera *Louise*, le 6; *Manon*, le 7; *Samson et Dalila*, le 8; *L'Africaine*, le 9, chantés, sous la direction des deux chefs récemment engagés : MM. Otto Lohse et C. de Thoran, par plusieurs nouveaux artistes et quelques-uns des anciens demeurés fidèles

Le 8, c'est le *Soldat de chocolat*, une opérette viennoise à grande mise en scène et joyeuses péripéties, aux Galeries et *La Boniche*, au Vaudeville; quelques jours plus tard, *Aphrodinette* inaugurera aux Variétés la direction Grandet.

Le 12, le successeur de M. Munié reprendra la *Belle Hélène* au Molière. Peu après, l'Olympia rouvrira avec un des récents succès de comédie parisienne : *La Gamine*. M. V. Reding a de grands projets pour le Parc, mais tout monde ignore encore quels ils sont? La Gaieté fera un début à sensation avec une revue fastueuse. L'Alhambra, qui roule sur l'or, assure-

t-on, veut nous émerveiller avec l'opérette à grand spectacle... Le drame aura son temple, grâce à M. Conte, au Palace de Saint-Gilles. La rue Neuve posséder aussi son théâtre : le Kur-saal, qui semble devoir être énorme et fastueux.

Et puis il y aura des « Matinées » partout et un tas d'autres choses encore, même de nouveaux cinémas...

Il est temps de sortir notre frac de la boîte à naphthaline...

* * *

« **Vie et Lumière.** » — C'est samedi prochain 2 septembre, à 2 heures de l'après-midi, que s'ouvrira, dans les salles du Musée moderne de Bruxelles, le VII^e salon annuel du cercle d'art « Vie et Lumière ».

Cette exposition réunira un ensemble important d'œuvres des peintres : Gaston de Beer, Georges Buysse, Oscar Goddron, Léon De Smet, Anna De Weert, Alfred Hazledine, Modeste Huys, Raymond de la Haye, Jenny Montigny, Guillaume Montobio, Willem Pae-rels, Constant Permeke, Henri Roidot, Louis Thévenet, Pierre Paulus, F. Verhaegen, Victor Verhougstraete et Edmond Verstraeten.

Le salon de « Vie et Lumière » restera ouvert jusqu'au lundi 25 septembre.

* * *

Accusé de réception : ED. DAANSON : *Le Petit Billy et son Précepteur*. — MICHEL BODEUX : *Le Nœud*. — *Catalogue de l'Exposition des Arts du Hainaut*, à Charleroi.

* * *

Premier Congrès international des « Amitiés françaises ». — Nous rappelons que c'est du 21 au 24 septembre prochain que se tiendra, à Mons, ce Congrès du plus haut intérêt. Nous croyons utile de répéter que la première section des *Amitiés françaises* fut fondée à Liège, en 1909, par M. Jennissen. Il y a aujourd'hui des sections à Mons, à Bruxelles et à Verviers. D'autres s'organisent dans le Hainaut et même en pays flamand.

Les sections sont autonomes et n'ont de commun que le titre et la généralité du pro-

gramme qu'elles tendent à réaliser par les moyens qui leur semblent bons.

La section de Mons organise ainsi, cette année, un Congrès où elle convie ceux qui ont des « amitiés françaises ». La ville de Mons s'associe à cet effort par une subvention et en recevant les congressistes, de même le conseil provincial du Hainaut par une subvention.

Nous avons publié déjà le programme des travaux ainsi que la liste des principaux rapports annoncés.

Le succès s'affirme de plus en plus pour ces belles et fructueuses journées du 21 au 24 septembre.

Le droit d'inscription est de 10 francs. Les adhésions sont reçues par M. Alph. Lambilliotte à Ghlin.

* * *

Le monument de la bataille de Jemappes. — Le projet d'élever sur le champ de bataille de Jemappes un monument commémoratif a rencontré de nombreuses adhésions. Les populations, des hommes politiques et les grands organismes officiels de la Wallonie — conseils communaux, conseils provinciaux — ont compris et approuvé le sens de cette manifestation.

Les conseils provinciaux du Hainaut et de Liège, les villes de Mons, de Liège, de Charleroi, les communes de Quaregnon, de Jemappes, de Pâturages, de Frameries, etc., etc., ont voté d'importants subsides. En même temps, l'opinion, complètement éclairée, a compris quelle signification à la fois belge et humaine était donnée à cette manifestation de reconnaissance envers la France.

L'inauguration du monument aura lieu le dimanche 24 septembre.

Les fêtes auront tout leur caractère grâce aux discours du général Langlois, de l'Académie française, sénateur; de MM. Jules Destrée et Fulgence Masson, membres de la Chambre des représentants.

Le comité prie les personnes qui veulent envoyer leur souscription de la faire parvenir au trésorier, M. Paul Heupgen, avocat, boulevard Dolez, 53, à Mons, ou au baron Du Vivier, président du comité d'action à Mons.

* * *

Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles. — Comme chaque année à pareille époque viennent d'avoir lieu les concours publics de cet établissement de haute culture artistique auquel M. Henry Thiébaud a donné une si brillante impulsion. Avec les ressources malheureusement restreintes dont il dispose, il est parvenu à réaliser l'enseignement intégral que les jeunes gens et jeunes filles qui se destinent à la carrière théâtrale ou du professorat musical ne rencontrent dans aucun conservatoire officiel. Il n'est pas un élève sorti des classes de l'institut dirigé par M. Thiébaud qui ne possède des connaissances suffisamment étendues en histoire littéraire française et nationale, en prosodie, en orthopédie, en histoire du théâtre pour compléter leur science technique proprement dite du piano, du chant et de la déclamation.

Les résultats des concours de cette année sont la meilleure preuve de l'excellence du système d'éducation artistique et littéraire donnée à l'Institut des Hautes Etudes d'Ixelles et aussi de la valeur du corps enseignant aussi dévoué que compétent qui en assume la tâche.

Nous publions ici l'essentiel des distinctions conférées aux élèves de MM^{mes} Depret, Ghigo, Biermé, D. Cousin, Guillaume, J. Maeck et de MM. Wilmotte, Van der Borren, Contor, Liebrecht, Cornez, Charpentier, etc. :

Gymnastique rythmique (Jaques Dalcroze).

— Diplôme avec grande distinction : MM^{les} Marthe Cittadini, P. Deschamp et L. Depret.

Histoire de la musique. — Diplôme avec grande distinction à M^{lle} M. De Cort.

Etudes littéraires et oratoires. — Diplôme de degré supérieur à MM^{les} P. Lamy, B. Patigny, M. Flameng.

Piano. — Second prix avec distinction à M^{lle} P. Deschamps; second prix à M^{lle} M. Moeller; premier accessit à M^{lle} R. Alvin.

Piano. — Diplôme d'enseignement avec distinction à MM^{les} M. De Cort et M. Moeller.

Art théâtral. — Premier prix avec distinction à M^{lle} M. Flameng; second prix avec grande distinction à M^{lle} B. Patigny; second prix avec distinction à MM^{les} E. Waller et P. Lamy; premier accessit à M^{lle} Van den Berghé.

Causerie financière

Le 30 août 1911.

Le mois d'août a été pour la Bourse le mois où l'énervement des esprits a atteint les plus extrêmes limites. Durant l'année, déjà à maintes reprises, nous avons eu des semaines troublées, mais nous n'en avons pas eu encore d'aussi agitées, ni d'aussi nerveuses que celles qui viennent de finir.

Plus d'une fois, en présence des exigences et des tergiversations de l'Allemagne, on s'est cru à la veille d'un dénouement fatal.

La lenteur des négociations n'est assurément pas faite, à vrai dire, pour donner au public la quiétude et le calme qui lui sont nécessaires pour opérer sagement et efficacement en matière financière.

Heureusement que les quelques jours de répit accordés aux négociateurs ont fini par donner des impressions un peu plus souriantes, et que l'espoir d'une solution pacifique ardemment souhaitée de tous a rendu les marchés plus souples et beaucoup moins nerveux.

Il est vrai de dire aussi que l'annonce d'une nouvelle élévation du taux des reports pour la liquidation de fin du mois a suffi à réduire les engagements qui n'ont pu s'effectuer qu'à l'aide de forts dégagements de positions.

C'est un nettoyage des marchés financiers qui s'est opéré, nettoyage salutaire à coup sûr, mais qui ne s'est réalisé qu'au détriment des cours.

Une rapide inspection des valeurs nous montre, en effet, que la plupart des compartiments de la cote ont été assez sérieusement atteints durant le mois écoulé.

A commencer par les **Rentes Belges** que nous laissons encore en juillet dernier à 90, nous voyons déjà pour notre Dette nationale deux points et demi de réaction. On avouera que ce recul est fameux en un si court laps de temps. Rien cependant ne nous dit que le cours de 87.50 soit une extrême limite.

Les Lots de Ville n'ont pas été mieux partagés. En effet, après avoir esquissé un léger mouvement de reprise, ils se sont trouvés réduits à supporter de nouveaux assauts.

Les Tramways, qui avaient été les premiers à bénéficier des meilleures tendances manifestées au parquet, se trouvent en ce moment en assez mauvaise posture; la plupart ont fait machine en arrière. Le *Dividende Bruxellois* est à 953.75, la *Jouissance Caire* cote 763; la dividende *Mutuelle de Tramways*, remontée à 810, est redescendue brusquement à 750, pour clôturer à 765. La *Jouissance Odessa* finit à 555. Les *Electriques d'Espagne* sont en réaction. On remarque, au contraire, la fermeté des *Tramways de Gand*.

Les Charbonnages ont subi le sort du restant de la cote. Quelques-uns cependant se sont assez bien comportés avec un meilleur courant d'ordres d'achat, alors que le retrait de quelques ordres de vente a facilité l'essor de quelques valeurs charbonnières, telles que : *Abhooz*, *Amercœur*, *Bois d'Avroy*, *Carabinier*, *Courcelles-Nord*, *Masses-Diarbois* et *Sacré-Madame*. Nous ne sommes pas loin de croire, comme plusieurs de nos confrères d'ailleurs, à un avenir plus prospère pour de nombreuses valeurs de cette rubrique.

Aussi pensons-nous bien faire en revenant à la charge et en recommandant à nouveau les titres spécialement signalés à cette place.

Les Valeurs Sidérurgiques n'ont pour ainsi dire pas varié, les transactions étant fort restreintes, quoique les nouvelles des centres industriels soient très favorables. Nous constatons le recul d'*Angleur*, d'*Aumetz-la-Paix* et de *Thy-le-Château*. Il y a, par contre, une légère amélioration en *Espérance-Longdoz*, en *Minerva Motors* et en *Forges de Sarrebrück*.

Les Glaceries ont été très animées et leur mouvement en avant a, dans certains cas, été quelque peu brusque, il faut le reconnaître.

Néanmoins, en présence des perspectives d'augmentation de dividende pour quelques-unes des actions de ce compartiment, il n'y a rien d'étonnant à ce que cet élan ne soit poursuivi.

Nous pouvons placer dans la catégorie de titres dont le revenu sera augmenté : les *Glaces d'Auvélais* et les *Nationales Belges*.

Les Verreries ont eu un marché tout à fait incolore.

Les Valeurs Coloniales ont continué à réagir d'une façon assez notable, et, plus que toutes les autres, elles ont éprouvé les fâcheux effets de la dernière bourrasque. L'*Ordi-*

naire Katanga, après un semblant de reprise, a suivi et descendu le courant jusqu'à 3160, pour remonter à 3300. La *Privilégiée* est allée à 3000, pour revenir à 3100; la *Capital Union Minière* est tombée à 800 et la *Dividende* à 725, pour s'établir respectivement à 825 et 780.

Aux Actions diverses nous mentionnerons la légère avance des *Grands-Hôtels Belges* à 895. Les *Grandes Brasseries de l'Etoile*, après 240, sont redescendues à 219.25. Il nous semble pour ces dernières, qu'au point de vue financier aucune surprise n'étant encore à craindre, on peut entrevoir pour l'exercice en cours des résultats bénéficiaires très avantageux.

Aux Valeurs étrangères nous ne voyons rien à signaler, notre marché s'étant désintéressé des titres de cette rubrique, pour défendre ses intérêts en valeurs locales.

A la Coulisse, la plupart des valeurs traitées sur ce marché n'ont pu échapper à la contagion de l'affaissement des cours. Les plus atteintes ont été les *Varsovie-Vienne*, les *Nitrates-Rails*, la *Tanganyika* et la *Rand-Mines*.

La *Parisienne* et le *Métropolitain* paraissent momentanément abandonnés.

La *Saragosse* et le *Nord de l'Espagne*, un moment négligés, se montrent plus fermes et plus animés que précédemment.

La *Rio-Tinto* est lourd.

Les Valeurs Canadiennes ont également payé leur tribut à la baisse, laquelle n'a pas épargné non plus, comme nous le disions plus haut, les *valeurs minières* qui continuent à être réalisées à Londres.

Il semblerait pourtant que de ce côté la baisse doive toucher à sa fin.

J. DE HASE,
*Directeur de la Banque
Bourse-Paris-Bruxelles.*

Bourse-Paris-Bruxelles

15, Rue du Gouvernement Provisoire
BRUXELLES

Opérations traitées par la Banque

Ordres de Bourse au comptant et à terme sur
Bruxelles, Paris, Londres, Berlin (Courtages
les plus réduits).

Opérations d'échelles de primes par groupement
(demander circulaires).

Composition et vérification de portefeuille.

Coupons : Encaissement sans frais.

Vérification des tirages. Echange de titres.
Renouvellement de feuilles.

Renseignements sur toutes valeurs cotées et non
cotées.

Prêts sur titres.

Emissions.

Étude de toutes affaires financières, industrielles et
commerciales.

Création de sociétés, Commandites, Associations.

TÉLÉPHONE 124.32

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

EDOUARD QUET : *Les Epaves* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — En dépit d'une situation financière assez obérée, le marquis de Lavelle d'Aubary, orgueilleux et fier d'une glorieuse lignée d'ancêtres fameux, fait encore figure de grand seigneur. Retiré dans sa terre, il vit un peu de privations et il espère que le prestige de sa maison sera relevé par ses enfants auxquels il laissera un nom sans tache. Son fils, malheureusement, a des vertus traditionnelles de l'aristocratie une conception assez falote et l'élégant prénom d'Alphonse lui siérait à merveille. D'autre part, un banquier juif achète, pour la modique somme de 30,000 francs, une heure d'intimité à Mme de Solterre, la fille du marquis. Celui-ci, atterré—on le serait à moins — à la brusque révélation de ces gentilles, lance son cheval dans un précipice.

Tout cela n'est pas bien neuf et il eût fallu que le sujet fût traité avec beaucoup d'originalité pour que ce roman sortît de la banalité feuilletonnesque.

* * *

ETIENNE COROT : *De loin...* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Alors qu'on se trouve exilé dans un pays maussade et peu fertile en distractions sentimentales, il n'est pas toujours désagréable d'entretenir une correspondance suivie avec une femme spirituelle. La littérature nous apprend qu'ainsi, à distance, la sympathie peut se transformer en affection et même en amour. A cela encore il n'y a rien de particulièrement déplaisant; mais si l'un des partenaires est pourvu d'un tempérament résolument partisan de la « présence réelle », il y a gros à parier que son correspondant aura rudement à souffrir. Tel est le cas d'Henry Lekain; il souffre, le pauvre, il souffre d'autant plus que, avec la belle inconscience — ou la cruauté raffinée — de la femme, Monique Bourrelles ne se prive pas de lui raconter ses triomphes et ses déboires d'amoureuse sensuelle.

M. Etienne Corot traite son sujet en fin psychologue, mais pourquoi donc nous fait-il si longuement l'histoire de la révolution russe? Et si celle-ci est la raison première de son livre, pourquoi accorde-t-il tant d'importance à l'aventure de ses amants épistoliers?

Chez Ollendorff :

PAUL ADAM : *La Ville inconnue* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les Arabes Senoussistes ont tué un blanc; le meurtre crie vengeance; une colonne de marsouins, de spahis, de tirailleurs sénégalais et d'irréguliers indigènes, commandés par quelques officiers et sous-officiers français, se lance à la poursuite des assassins. Bientôt l'action s'étend, le souvenir du meurtre passe au second plan, c'est une phase de la lutte séculaire de la barbarie contre la civilisation, à laquelle nous assistons. C'est la haute portée morale de leurs fatigues et de leurs souffrances qui soutient tous ces Occidentaux anémiés, blessés, malades, dans leur marche, victorieuse quand même, contre l'Islam esclavagiste, à travers les sables brûlants du Sahara.

Il a presque l'allure épique ce carnet de route du capitaine Michelin, qui nous mène, après maints combats sanglants, jusqu'en Agadem, la ville sainte du Soudan, le dernier rempart des Mahdistes et par le moyen duquel M. Paul Adam a voulu synthétiser la psychologie des Marchand, des de Chevigné, des Moll, les héros modernes de l'expansion latine.

A l'opposé des œuvres classiques dont le simplisme tend à la stylisation abstraite en chaque personnage d'un seul vice ou d'une seule vertu, la *Ville inconnue* nous montre ses hommes sous toutes leurs faces, avec leurs qualités et leurs défauts. Le récit en est d'autant plus vivant, d'autant plus humain; il retient, jusqu'au bout de ses 450 pages de texte serré, malgré une certaine profusion dans les détails, une attention angoissée qui va parfois, dans les tableaux de batailles, jusqu'à la crispation, — et l'émerveillement.

* * *

PAUL ADRIEN SCHAYÉ : *Journal de Cloud Barbant Neurasthénique* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'ironie, la blague froide, dans ce roman de mœurs littéraires et journalistiques, sont beaucoup plus superficielles que tendrait à le faire croire le patronyme argotique dont M. P.-A. Schayé — un des plus spirituels parmi les échetiers parisiens — a affublé son héros. Elle est triste, au fond, l'histoire de ce misanthrope dégoûté de tout, qui reprend un peu d'énergie grâce à son amour pour Jadwiga Berny, en faveur de

laquelle il se remet au travail et qu'il conduit à la célébrité, car c'est de son nom à elle qu'il signe ses dessins et ses écrits. Le succès et le ruban rouge lui-même laissent Jadwiga parfaitement indifférente, cette ex-demi-mondaine ne rêve qu'une seule chose : le mariage. Parce que son amant ne lui a pas offert spontanément de l'épouser, elle le congédie purement et simplement et Cloud Barbant retombe dans sa neurasthénie.

Chez Pierre Lafitte et C^{ie} :

MICHEL CORDAY et ANDRÉ COUVREUR : *Le Lynx* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Henri Lacaze est soupçonné d'avoir tué un vieil oncle à héritage, il est condamné aux travaux forcés à perpétuité. Bien que tout l'accuse, sa fiancée et Gabriel Mirande, le frère de celle-ci, sont convaincus de son innocence et ils entreprennent de découvrir le vrai coupable. Tâche ingrate s'il en fut, mais Gabriel hérite de son protecteur, un génial savant, la formule d'un sérum qui donne, pendant quelques heures, la faculté d'entendre, comme si elle était parlée, la pensée d'autrui. Il en use de ce miraculeux sérum et vous jugez de toutes les malpropretés, des horreurs qui lui sont révélées au cours de son enquête. Après mille péripéties dignes des meilleurs romans policiers, après avoir été enfermé dans un asile d'aliénés, il convainc l'élégant docteur Castillan du meurtre du vieux millionnaire et de plusieurs autres forfaits aussi noirs. etc..

Mais il faut lire cette aventure, qui se corse encore de complications sentimentales propres à la rendre tout à fait attachante.

Chez Flammarion :

GYP : *La Ginguette* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Vous ne voudriez tout de même pas que je vous raconte un roman de Gyp. Malgré qu'elle soit vive et animée, l'action y a si peu d'importance, que l'intérêt presque exclusif va à la manière leste et enjouée dont elle est contée, aux mots, aux réparties drôles ou paradoxales, aux situations amusantes quand elles ne sont point pathétiques. Et c'est une des merveilles de ce talent, que de pouvoir soutenir un succès pareil — un succès pleinement mérité — en n'utilisant, dans un ensemble aussi considérable, qu'un nombre très restreint de types, toujours les mêmes.

La Ginguette d'aujourd'hui est, une fois de plus, une jeune femme, sœur aînée de *Chiffon*,

proche parente de *Pierrette*, fine, distinguée, pas snob pour un sou, active, affectueuse et bonne. Que je n'oublie pas de signaler que parmi les hussards de Nancy qui s'agitent autour de *la Ginguette*, il n'y a pas un seul juif ; à peine un petit capitaine fichard indispensable d'ailleurs pour commettre la vilaine action que l'intrigue comporte.

Au Mercure de France :

F.-A. CAZALS et GUSTAVE LE ROUGE : *Les derniers jours de Verlaine* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — MM. Cazals et Le Rouge ont vécu dans l'intimité de Verlaine, ils étaient donc tout désignés pour nous parler de lui, pour nous raconter ses ultimes instants. En plus du récit de la mort du poète, leur livre contient une foule d'anecdotes et de souvenirs dans lesquels ils évoquent Verlaine tel qu'ils le connaissent ; ils ne cachent aucun de ses défauts, mais ils le défendent aussi contre les calomnies dont il fut la victime. Leur recueil constitue une contribution précieuse à l'histoire poétique du dernier siècle, en même temps qu'un hommage pieux à celui qui les honora de son son amitié.

Chez Sansot et C^{ie} :

PIERRE FONS : *L'Offrande au Mystère* (Un vol. in-12, à 3 francs). — Et ceci est encore une anticipation, religieuse cette fois. En 1919, le pape Lucibel, très troublé par la découverte d'un manuscrit qui semble nier la divinité du Christ, va lancer, du haut de la chaire de Pierre, les paroles fatales qui anéantiront l'Église à tout jamais. Son ascendance du reste l'a préparé à ce rôle d'Antechrist : sa mère fécondée, - tout en demeurant vierge, par un démon, était elle-même la petite-fille d'une prostituée de bas-étage et de Napoléon Ier. Au dernier moment, le Seigneur ne veut pas que cette destinée s'accomplisse et il renvoie son Fils sur la terre pour dire à Lucibel — ce dont nous nous doutions déjà — qu'il n'y a rien à gagner à la recherche de l'inconnaissable, que le fini ne peut posséder l'infini et que la Foi est affaire d'amour et d'intuition.

M. Pierre Fons, qui a jugé bon de compléter d'une idylle d'amour cette profonde étude philosophique, place à cette époque le début d'une ère de prospérité inouïe pour l'Église régénérée, élargie et débarrassée du formalisme mesquin et des règles étroites qui l'étouffent aujourd'hui.

ÉMILE FAGUET : *De la Profession. — De la Patrie* (Deux petits volumes à 1 franc). — Les Tables de la Loi que le Seigneur remit à Moïse ne contenaient que les prescriptions propres à permettre à chaque individu de se sauver et rien n'y était prévu au point de vue du *salut social*. Il y avait là une évidente lacune qu'il importait de combler. M. Émile Faguet est donc monté à son tour au Sinaï et il en est revenu muni d'un roman décalogue, dont chaque article est inscrit en tête d'un petit livre — le papier est plus portatif et moins fragile que le marbre, et Dieu sait si le prophète moderne aurait eu l'occasion cent fois de briser ses tables depuis son retour parmi son peuple !

Ces deux volumes qui viennent de paraître commentent ces deux préceptes : *Tu aimeras ta Patrie* et *Tu aimeras ta Profession*, autrement dit : *Tu ne saboteras point*.

Chez Calmann-Lévy :

GUSTAVE VALMONT : *L'Aile de l'Amour* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Cette aile, c'est celle que le poète voudrait avoir pour s'élever très haut, au pays de son pur idéal, là où il lui serait donné de

Posséder à lui tout seul le bonheur humain.

Noble ambition d'une belle âme qui se confesse en strophes harmonieuses.

Chez Plon-Nourrit et Cie :

XXX : *Fiançailles* (Un vol. in-18, à 2 francs). — Voici un recueil de vers d'une intimité pénétrante. Il chante, en un langage élevé, la confiance en la vie, les surprises enivrantes de l'amour partagé au seuil de l'invitation suprême. L'auteur n'a pas voulu mettre un nom sur ces pages intimes ; il les dédie sans doute à tous ceux qui ont le culte d'un idéal semblable. Le mystère de l'anonymat ne fera qu'ajouter à l'émotion du lecteur. La jeunesse, le bonheur de vivre, la joie d'aimer, thèmes d'une banalité délicieuse. On ne trouvera jamais mieux pourtant et nos sentiments ne valent que par l'expression. Or, dans *Fiançailles*, elle est d'une sincérité mélodieuse qui met, pour ainsi dire, le cœur humain à nu.

* * *

DOROTHY STANLEY : *Autobiographie de Henry M. Stanley* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Stanley nous avait conté lui-même ses premières années et j'ai dit ici toute la valeur littéraire de ce récit aussi attachant, aussi émou-

vant que le plus beau roman de Dickens. Il n'a malheureusement laissé aucune relation suivie de la seconde partie de sa vie. Constitué donc de notes puisées dans ses carnets de route et de fragments de sa correspondance — documents historiques particulièrement précieux — ce second volume acquiert une allure de « recueil de morceaux choisis », choisis même avec art, et l'impression d'ensemble n'y gagne pas.

En général, les extraits cités ne sont pas tendres pour les Belges, et, tout en admirant Léopold II et ses conceptions, Stanley marque à chaque instant son regret de n'avoir pu réserver à l'Angleterre le bénéfice de ses travaux et de ses découvertes. Quoi qu'il en soit, ce livre nous donne une fois de plus une belle leçon d'énergie, et la mâle personnalité de Stanley en sort grandie encore, si c'est possible.

* * *

JULES PRAVIEUX : *Le Nouveau Docteur* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Que le docteur Chan-teau, depuis quarante ans, le seul médecin de Brenay sur Audarge, ait ressenti quelque dépit à voir un confrère s'installer à ses côtés et qu'il lui ait fait fort grise mine, vous n'en serez point surpris ; lorsque vous saurez que *le nouveau docteur* est un savant, bien de sa personne, aimable, distingué et que son aîné est le père d'une belle et brave jeune fille, vous me direz vous-même qu'après certaines difficultés cela finit par un mariage. Je n'ai donc rien à vous apprendre.

Sur ce thème pas bien compliqué, l'auteur a bâti un fort gentil roman, humoristique parfois, et dénué de ces exagérations sentimentales que l'on rencontre trop souvent dans les livres destinés aux jeunes filles.

Chez Eugène Figuière et Cie :

VALENTINE DE SAINT POINT : *Une Mort* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Non, dussé-je être traité de pompier, de bourgeois impénitent, encore qu'en matière littéraire j'admets et comprends beaucoup d'audaces, rien, pas même l'orgueilleuse beauté de la forme, n'atténuera l'impression pénible que ce livre m'a laissée, malgré qu'un charme puissant s'en dégage, affirmant une fois de plus un original et vigoureux talent qui devrait s'interdire pareils écarts. Mais écoutez plutôt :

Siegfried, jeune et génial compositeur, épouse une petite pensionnaire, ni laide ni sottise, mais dont le terre à terre excessif tue en lui toute inspiration. Si ce mariage de raison ne lui procure que désillusion et dégoût, c'est surtout

parce qu'il vit tout entier, cœur et chair, du souvenir d'une femme, de la femme qui a formé son âme artiste, qui lui a donné sa sensibilité, son émotivité si aiguës, de la femme avec laquelle il a passé des années d'un amour fougueusement passionné, qui lui a enseigné tous les raffinements voluptueux, les caresses les plus perverses et cette femme, c'était... sa mère!

* * *

VALENTINE DE SAINT-POINT : *La Femme dans la littérature italienne* (Une plaquette, à 1 franc). — Devant l'auditoire du cours de littérature méditerranéenne, à l'Université nouvelle de Bruxelles, M^{me} Valentine de Saint-Point étudia, le 5 décembre dernier, le rôle de la femme dans la littérature italienne, soit en tant qu'inspiratrice, soit comme écrivain. C'est le texte de cette élégante conférence qu'elle publie aujourd'hui avec, traduits par elle-même, de nombreux poèmes des grands auteurs italiens.

* * *

MAXENCE LEGRAND : *Clair-Obscur* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50) — Jean Fougeray, auquel une récente aventure a enseigné que la tentation n'épargne pas même les femmes de quarante ans et que beaucoup attendent même cet âge pour succomber, est très impressionné, rentrant chez lui après une absence de plusieurs mois, de trouver sa mère changée et comme rajeunie. Il a l'intuition qu'elle a un amant et que cet amant est Paul Brunel, un jeune homme de vingt ans comme lui. Il se lamente, il n'ose voir clair, de là le titre de ce roman. Peut-être ferait-il mieux de parer au danger... mais ne nous occupons pas des affaires des autres.

Chez Nelson :

LA BRUYÈRE : *Les Caractères* (Un vol. in-12, rel. à 1 fr. 25). — La Bruyère est par excellence le moraliste du déclin de Louis XIV. Il termine le XVII^e siècle ; il commence le XVIII^e. Aussi bien que Saint-Simon lui-même, il nous fait comprendre la mécanique du grand règne, il nous fait toucher du doigt ses tares et ses abus. Il n'y a pas une page du terrible duc que l'on ne puisse commenter ou contrôler par une page des *Caractères*. Mais La Bruyère tire la moralité et la signification humaine des faits que Saint-Simon raconte, et les traits individuels et accidentels des portraits de l'historien sont repris et ramassés par La Bruyère et fixés en des types définitifs. Comme styliste, La Bruyère est absolument hors pair. Son œuvre

avait sa place dans la précieuse et coquette collection Nelson.

* * *

ANDRÉ THEURIET : *La Chanoinesse* (Un vol. in-12 rel., à 1 fr. 25). — Faire revivre les grandes scènes de la Révolution, non seulement à Paris, mais en province, raconter à la fois l'émeute dans les cités, la révolte brutale des paysans, les passions politiques mises au service des haines privées, le déchainement des vices les plus odieux et la floraison des plus nobles vertus, la guerre nationale des patriotes et des sans-culottes et l'invasion des émigrés, tel est, on s'en souvient, le sujet de la *Chanoinesse*. Le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'œuvre de Theuriot, c'est que son audace a été justifiée par le succès et qu'elle a su reconstituer l'époque la plus tragique de l'histoire moderne.

Chez Bloud et Cie :

HENRY DU ROURE : *La Princesse Alice* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Henry du Roure, modestement, présente son livre comme étant un simple roman-feuilleton. Son récit, certes, a tout ce qu'il faut — recherches policières à la Sherlock Holmes, explosions de bombes, fuite en aéroplane — pour plaire au public des lecteurs au jour le jour, car il tient, constamment en éveil un intérêt amusé, ému ou angoissé, mais il vaut mieux, et beaucoup, que ce que les quotidiens ont coutume de publier en leur rez-de-chaussée.

Il s'agit, en l'espèce, d'un propagandiste par le fait, miraculeusement échappé de la fournaise de Houndsditch et qui continue à Paris la série de ses attentats. La bienfaisante influence de la *Princesse Alice*, noble et pure figure de femme, lui inspire l'horreur de ses forfaits et il meurt repentant, après avoir obtenu le pardon d'Alice à laquelle il fit pourtant beaucoup de mal.

* * *

NOËL FRANCÈS : *Les Entravées* (Un vol. in-18). — Il ne s'agit point ici, comme vous pourriez le croire, des élégantes de l'an dernier auxquelles une malencontreuse bande d'étoffe, diminuant l'ampleur de la jupe, conférait une démarche tant disgracieuse. Non, ce titre est de pur symbole, car les *Entravées* ce sont toutes les femmes, c'est la femme esclave et serve de l'homme cherchant à s'affranchir d'un despotisme injustifié et, d'ailleurs, usurpé. Présenté dans une forme assez littéraire, ce

livre est une œuvre de propagande en faveur des organisations féministes chrétiennes.

* * *

P. JANOT : *Au Clocher* (Un vol. in-18 : à 3 fr. 50). — Le *Théâtre chrétien*, nous dit l'auteur, se confinait, jusqu'ici, dans le « Mystère », genre un peu désuet et dans la « pièce de patronage », généralement dépourvue de tout mérite littéraire. M. Janot a voulu faire mieux et, rendons-lui cette justice, il y est parvenu. Les deux actes intitulés *Au Clocher!*, qui lui ont valu une lettre-préface élogieuse de M. Maurice Barrès, sont un plaidoyer chaleureux en faveur des vieilles églises de France que des municipalités écarlates font démolir, sous prétexte qu'elles tombent en ruines, alors que quelques seaux de mortier leur rendraient toute leur solidité. *Magnificat*, la deuxième des pièces contenues dans ce volume, n'est pas sans valeur non plus, mais je n'en dirai pas autant des deux dernières : *L'Ange de Noël* et *Chez Pilate*. La stupidité des ennemis de l'Eglise y est outrée jusqu'à la charge grossière, ce qui diminue évidemment l'impression qu'elles pourraient produire.

* * *

GASTON CAMUS : *L'Aveugle* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Nous décernerons un prix d'encouragement à M. Gaston Camus, dont ceci est sans nul doute le premier livre, le livre de son adolescence. Avec quelques qualités qu'un travail acharné est susceptible de développer, ces trois nouvelles dénotent une inexpérience totale et, ce qui est plus grave, une certaine indigence d'idées, celles-ci étant remplacées et non représentées par des mots.

Bûchez donc ferme, Monsieur Gaston Camus, c'est le seul moyen d'arriver. Et puis encore, prenez garde au détail ! Ne parlez plus jamais de la sueur coulant du front d'un taureau. Un taureau ne respire que des flancs et pas du tout de la tête ; je me suis renseigné à ce sujet auprès de gens très compétents.

* * *

HUBERT CLARY : *Le Roman d'une Coloniale* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Pour ne pas abandonner son père veuf, Gilberte Lecomte l'accompagne à Madagascar. Elle s'accoutume vite à la vie coloniale, large et pleine d'imprévu et, la peinture qu'elle en fait — car ce roman revêt la forme autobiographique — donne vraiment envie d'en goûter.

Malheureusement, l'insurrection bat son plein, nous sommes en 1896, et M. Lecomte,

au cours d'un voyage de prospection, est tué par une balle malgache. Gilberte, refusant les généreuses hospitalités qui lui sont offertes en France, devient maîtresse d'école à Tananarive. Elle se suffit donc à elle-même, mais si elle reste dans l'île, c'est qu'à son insu elle aime le capitaine Hautefort, une manière de héros, qui fut grièvement blessé en se portant au secours de M. Lecomte.

En même temps qu'une idylle toute de sentimentalité délicate, ce récit constitue une belle leçon d'énergie, et, de ces leçons-là, on ne nous en donne jamais trop.

* * *

GASTON MERCIER : *Jean Guilbert* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Rebelle aux tentations de la ville, pour laquelle les ruraux de plus en plus désertent leurs campagnes, *Jean Guilbert* prétend cultiver sa terre, mais il se heurte à des difficultés sans nombre. Ses frères et sœurs qui lui disputent le patrimoine familial, un voisin procédurier, le père de sa fiancée, tous s'acharnent à sa ruine. Heureusement, sa volonté tenace vient à bout de tous les obstacles, et l'on voit avec plaisir une ère de bonheur s'ouvrir pour lui aux dernières pages du livre de M. Gaston Mercier.

Celui-ci manque un peu d'expérience et, comme le dit M. Henry Bordeaux, dans une préface élogieuse avec raison par ailleurs : « une certaine gaucherie, une certaine rugosité » ne lui sont pas étrangères », mais il connaît à fond l'âme paysanne, et il défend avec chaleur la cause des anciennes croyances et des vieilles coutumes.

—

Chez Georges Crès :

EDMOND ROCHER : *Adolphe Van Bever* (Une plaq. in-18). — Peu d'hommes de lettres connaissent, je le crois, autant de sympathies qu'en peut compter M. A. Van Bever. Je ne parlerai pas ici du bibliophile érudit et du savant commentateur dont j'ai si souvent signalé les remarquables publications ; mais, avec son excellent biographe, je dirai en quelle estime ou en quelle reconnaissance tiennent tous ceux qui ont été, depuis quinze ans, en rapport avec lui le secrétaire du théâtre de l'Œuvre, celui du Mercure de France, ou le cofondateur du Salon d'Automne.

Le labeur de M. A. Van Bever est énorme, son activité déconcertante. Les Lettres françaises auront bien mérité de lui ; combien de chefs-d'œuvre oubliés n'a-t-il pas exhumés ?

—

Chez Bernard Grasset :

EMILE POITEAU : *Vers la lumière* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Tandis que se meurent l'amour de la terre, le culte du clocher et avec ceux-ci la tradition, de plus en plus nombreux des écrivains s'efforcent de faire revivre le respect des choses passées. Tous n'ont pas du génie, c'est certain; leurs œuvres manquent parfois d'originalité, mais ils sont pleins de bonnes intentions et la chaleur de leur conviction leur inspire parfois de belles pages émues à la gloire du sol natal.

Il en est ainsi quelques-unes dans le roman de M. Emile Poiteau. Son héros, Michel Servaux, romancier traditionnaliste, accaparé par la vie de la capitale, est ramené au pays par l'amour. Il aime Marguerite de Terrienne; il est payé de retour et, après l'obligatoire série des péripéties favorables ou fâcheuses, l'histoire finit par un mariage, que dis-je, par deux mariages, car Lucienne Servaux épouse le lieutenant de Kerlioz et l'on se sent heureux du bonheur de tous ces honnêtes gens.

* * *

VICTOR LISBERT : *Une cure thermale* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Je ne sais de quelle mésaventure M. Victor Lisbert fut victime dans une quelconque ville d'eaux, toujours est-il qu'il n'aime pas ces stations thermales où le snobisme entasse les foules contemporaines et où, d'après lui, on ne rencontre que grues, aigrefins et gogos.

Le tableau qu'il fait de Trou-les-Eaux est peut-être poussé au noir, mais, comme il est brossé avec beaucoup de verve et d'humour, j'ai pris grand plaisir au récit des déboires de ce bon M. Zéphyrin Molet, honnête et naïf quinquagénaire, dupe prédestinée d'Alexis de Brige, l'escroc élégant et mondain, le roi de l'hôtel Cosmopolitain.

* * *

ALBERT VALENTIN : *Je dirai sur la route...* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — C'est sur la route de l'Amour que s'en va cheminant le Poète. Il a connu les tristesses, les deuils, les amertumes; pourtant il veut cacher la douleur qu'il enferme en lui et montrer un cœur d'énergie et de confiance.

*Regarde bien le mirage qui t'exalte
Laisse l'espoir comme une eau tiède t'engloutir,*
dit-il. Et ce sont de hautains poèmes impressionnants, d'une grande élévation de pensée, écrits en une langue majestueuse et pure.

Chez H. Daragon :

ALEXANDRE BONNEL : *Titine la mystique amoureuse* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Miracles divins ou sataniques, manifestations médianiques ou cas pathologiques, l'auteur ne sait comment caractériser les « apparitions ». Il ne cherche, d'ailleurs, pas à le faire et se borne à constater leur réalité. Pas plus que lui nous ne nous casserons la tête au sujet des phénomènes psychiques et, à notre tour, nous constaterons que ces phénomènes lui ont servi de prétexte à écrire un joli roman, que ses personnages sont du dessin très net et que le problème est exposé avec une impartialité telle que catholiques, panthéistes et athées y trouveront également à redire. Tous le tiendront pour une œuvre dangereuse, ce qui est le signe irrécusable de l'impartialité.

Tout de même sa Titine n'est point une mystique ordinaire. Elle se délasse de l'austérité de ses entretiens avec la Vierge Marie, en des conversations gesticulatoires et intimes avec un beau gars, puis elle devient la troublante Blanche d'Asti dont les charmes capiteux — on se doit à son nom, que diable! — firent tourner pendant dix ans tant de têtes parisiennes.

Chez Dorbon aîné :

HENRI CHERVET : *Escarmouches pour la tradition* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Jeune encore, poète délicat et chroniqueur talentueux, M. Henri Chervet est de ceux qui ont gardé le culte du passé, d'un passé plus glorieux, à tout prendre, que les temps présents et qui prétendent restaurer ce culte chez leurs concitoyens. Le titre ci-dessus indique suffisamment la tendance des articles envoyés par M. Chervet au *Gil Blas* et groupés en ce volume, pour qu'il soit nécessaire d'y insister autrement que pour signaler les brillantes qualités de ces chroniques; traditionnalistes quant au fond, mais combien alertes, variées et modernes dans leur forme. C'est là du bon journalisme, du meilleur, ainsi que le constate M. Maurice Barrès-le-Préfacier.

Chez Henri Falque :

MARCEL HENRY : *Le Théâtre à Montréal* (Un vol. in 18, à 3 francs). — C'est, au jour le jour, le compte rendu des représentations de comédie française données dans ce pays de culture et de sympathie latines si avérées: le Canada. L'auteur y commente les chefs-d'œuvre que nous connaissons tous; mais il le fait avec un excellent esprit critique et en donnant souvent des aperçus fort originaux.

LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.

L'OPPORTUN, hebdomadaire, 13, rue Coppens, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.

L'ART A L'ÉCOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.

L'OASIS, mensuelle, rue de Falisolle, Tamines.

LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.

S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)

PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.

LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.

LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.

LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousserat	3.50	RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine	3.00
» La Guirlande	3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante	3.50
» Le Peintre W. Linnig	10.00	HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême	1.25
» Maître Alice Hénaut	3.50	» L'Autre moyen	1.00
MARIA BIERMÉ : Rayons d'Ame	3.50	» Les Jours tendres	2.50
» Les Artistes de la Pensée et du Sentiment	5.00	» Un Cœur blessé	3.50
MICHEL BODEUX : L'Année pleuse	2.00	RENÉ LYR : Brises	2.00
» Le Nœud	2.00	PAUL MAX : Papillon d'Amour	1.00
PIERRE BROODCOORENS : Le Roi aveugle	3.00	PAUL MÉLOTTE : La Cousine et mon Aml	1.50
» La Mer	2.00	MORISSEAU et LIEBRECHT : L'Efré- née	2.00
VICTOR CLAIRVAUX : La Barque amar- rée	3.50	EDMOND PICARD : Trilmouillat et Mélo- don	2.00
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon Chevaller	2.00	SANDER PIERRON : Les Images du Che- min	3.50
G. DANSAERT : Chants d'Amour et d'Épée	3.00	SANDER PIERRON : Le Baron de Lavaux- Sainte-Anne	3.50
MAX DEAUVILLE : Le Fils de ma Femme	3.50	GEORGES RENS : La Cluse	3.00
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur	3.50	» L'Homme en noir	1.50
LOUIS DELATTE : Fany	3.00	PROSPER ROIDOT : Ferveur	2.50
» La Mal Vengée	3.00	ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie	3.50
» Contes d'avant l'Amour	3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or	3.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine Blanche	3.50	» La Correspondance de S. Dartois	1.50
E. DE TALLENAY : Vivla Perpetua	3.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Clabau- deries	3.50
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der- niers Soirs	2.00	JULES SOTTIAUX : La Beauté triom- phante	3.50
J.-F. ESLANDERS : Parrain	3.50	JULES SOTTIAUX : L'Illustre Bézuquet en Wallonie	3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Hélène Pradier	3.00	JULES SOTTIAUX : La Wallonie héroïque	3.50
CH. FORGEOIS : Pax	1.00	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven- ture des Jeunes Beligiques	3.50
GEORGE GARNIR : A la Boule plate	3.50	B ^{me} CH. VAN BENEDEN : La Peste de Tirgalet	2.00
MAURICE GAUCHEZ : Symphonies volup- tueuses	3.50	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche	3.50
IWAN GILKIN : Étudiants russes	2.50	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie	3.50
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve	1.25	H. VAN OFFEL : Les Intellectuels	3.00
» Madame reçoit	1.00	» L'Oiseau mécanique	3.00
A. GILON : Dans mon Verre	3.50	RIET VAN SANTEN : Moments de Bon- heur	3.00
GEORGES GOFFIN : Vibrations	3.00	GEORGES WILLAME : Le Poison	3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue	3.50		
J. JOBÉ : La Science économique au XX ^e siècle	3.50		
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau	3.00		
JEAN LAENEN : Cœur damné	3.50		
HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine	2.00		

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.